UNIV. OF ARIZONA
mn
[redacted]/Les romans de l'individu. C
3 9001 03950 2664

A [redacted]

ami un peu oublieux,

Hommage tout de même

d'Heureux de son très

reconnaissant

Jean Hytier

et

hommage de S. de Klein fils

Denis Saloun

LES ROMANS DE L'INDIVIDU

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

La Belle Sorcière (Le Mouton Blanc).

ESTHÉTIQUE

Le Plaisir Poétique, étude de psychologie (Les Presses Universitaires).

Les Techniques modernes du Vers français (Les Presses Universitaires).

XIX^e SIÈCLE

(Sous la direction de RENÉ LALOU)

LES ROMANS DE L'INDIVIDU

CONSTANT, SAINTE-BEUVE
STENDHAL, MÉRIMÉE
FROMENTIN

Avec un Florilège de ces Auteurs

PAR

JEAN HYTIER

PARIS
LES ARTS ET LE LIVRE
17, RUE FROIDEVAUX (XIV^e)
1928

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

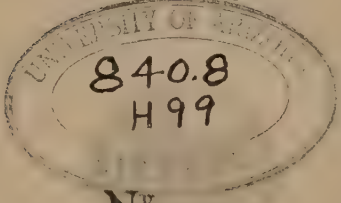
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER

DE RIVES

DONT 10 HORS COMMERCE

NUMÉROTÉS DE 1 A 40

ET DE 41 A 50



N°

PRÉFACE

1927 *fête le centenaire du Romantisme françois ; de toutes parts naissent les études sur cette révolution littéraire. Mais, en le glorifiant ainsi comme un mouvement historique défini et classé, ne risque-t-on pas de le rétrécir? La vérité, nous semble-t-il, exige une synthèse plus ample. Le problème du romantisme soulève le problème du XIX^e^ siècle tout entier qui, pour l'exalter ou le combattre, s'en est nourri. Toute analyse serait incomplète ou tendancieuse qui envisagerait séparément les actions romantiques et les réactions antiromantiques. Impossible d'étudier le romantisme* dans *le XIX^e^ siècle; la logique commande d'étudier le XIX^e^ siècle* avec *son romantisme.*

Pour l'exalter ou l'injurier, amis et ennemis ont également rendu hommage à cette unité du XIX^e^ siècle par-delà toutes ses contradictions. Nous croyons, nous, que le XIX^e^ siècle fut grand, précisément par cette coexistence en lui d'une émotion générale et d'affirmations individuelles, — parce qu'il contient non seulement les théories que lui reprochent ses détracteurs mais aussi les doctrines au nom desquelles ils blâment ses erreurs. Qu'on dresse Baudelaire contre Hugo, le Symbolisme contre le Parnasse ou

77005

Barrès contre Zola, on glorifie encore le XIX^e siècle. Nous possédons à présent le recul nécessaire pour plaider ce vaste procès; mais nous réclamons d'entendre tous les témoins, d'ouvrir tous les dossiers.

Telle est l'idée qui inspire la présente collection : notre XIX^e siècle *vise à présenter un tableau complet. Écartant résolument les monographies, nous désirons offrir une série de volumes dont chacun sera consacré à une école officiellement reconnue, à un groupement d'écrivains qui, sans avoir contracté une alliance publique, ont travaillé pour un même idéal, ou enfin à l'évolution d'un genre. Chaque livre comprend donc deux parties : un exposé systématique assez bref pour laisser place à une abondance de documents qui sera caractéristique de la collection. L'étude d'ensemble est confiée à un spécialiste qui la fait suivre de tous les textes significatifs, choisis soit pour leur valeur anthologique soit pour leur intérêt historique. Pour la première fois, on trouvera donc en 300 pages l'histoire complète d'un des mouvements de pensée du XIX^e siècle, les raisons de son importance, des renseignements précis sur ses principaux représentants, un recueil de ses manifestes et de ses chefs-d'œuvre. Chaque ouvrage contiendra ainsi des jugements et la justification de ces jugements sous forme d'extraits assez nombreux et variés pour permettre au lecteur de dégager, en toute connaissance de cause, son opinion personnelle.*

Naturellement, chacun des collaborateurs parlera en toute liberté de l'école ou du groupe auquel de précédents travaux ont prouvé sa sympathie. La

tâche de l'éditeur consistait à dresser un programme tel qu'aucune tendance importante du XIX^e^ siècle ne fût sacrifiée, ni omise aucune de ces contradictions qui forment sa vie intellectuelle. Nous pensons y avoir réussi en traçant le programme suivant que nous soumettons à l'approbation du public cultivé, des professeurs et des étudiants, ainsi que de tous les lecteurs étrangers qui s'intéressent à la littérature française.

R. L.

LE XIX^e^ SIÈCLE

1. Les Préromantiques.
2. La Poésie Romantique.
3. Le Théâtre Romantique.
4. Le Roman Romantique : l'Individu.
5. Le Roman Romantique : La Société.
6. L'Histoire de 1800 a 1850.
7. Vers une Alchimie Lyrique.
8. Le Parnasse.
9. Le Théâtre Bourgeois.
10. Le Roman Réaliste et Naturaliste.
11. Les Polémistes du siècle.
12. Les Politiques et les Moralistes.
13. La Pensée Catholique au XIX^e^ siècle.
14. La Critique au XIX^e^ siècle.

15. L'Histoire et l'Essai dans la seconde moitié du siècle.
16. La Pensée scientifique au XIX^e^ siècle.
17. Les Philosophes du XIX^e^ siècle.
18. Les Grands Voyageurs du XIX^e^ siècle.
19. Le Symbolisme.
20. Théatre Naturaliste et Pièce Moderne.
21. Au tournant du Siècle.

OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION :

7. *Vers une Alchimie Lyrique*, par René Lalou.
19. *Le Symbolisme*, par John Charpentier.

EN PRÉPARATION :

2. *La Poésie Romantique*, par G. Delatremblais.
3. *Le Théâtre Romantique*, par Robert De Swet.
8. *Le Parnasse*, par André Thérive.
10. *Le Roman Naturaliste*, par Léon Deffoux.
11. *Journalistes et Polémistes*, par André Billy.
18. *Les Grands Voyageurs*, par Jean Giraudoux.

I

L'ESTHETIQUE DU ROMAN

Est-il possible, loyalement, de juger un certain nombre d'ouvrages, en l'espèce les romans de l'individu écrits au XIX[e] siècle par Constant, Sainte-Beuve, Stendhal, Mérimée et Fromentin, avant d'avoir précisé pour soi-même le sentiment du genre auxquels ils appartiennent ? Nous aurions scrupule à trancher de la valeur d'un récit si nous n'avions pas pour appui quelques principes concernant l'art littéraire tout entier. Enfin, nous ne saurions passer de l'esthétique à la critique, sans nous être fait une opinion sur la nature de celle-ci.

Il ne manque pas de critiques qui n'ont aucune conception de la critique. D'autres, des érudits, la réduisent à l'histoire ; avec une patience, une minutie et un scrupule honorables, ils recherchent tous les facteurs expliquant en fait le rôle et le succès d'une œuvre ; ils découvrent les sources et déterminent les influences ; lorsque l'auteur et l'œuvre ont été situés, encerclés, le critique psychologue et sociologue a achevé sa tâche : il est convaincu d'avoir expliqué le chef-d'œuvre. Il a seulement oublié de nous dire pourquoi nous devons l'admirer.

Pour nous, qui ne sommes pas historien, tous les chefs-d'œuvre sont contemporains: Homère, autre homme que Shakespeare, n'est pas son frère inférieur. Nous aimons en art *la différence*, non *le progrès* qui nous vieillit dès la naissance.

Enfin, deux ou trois fois par siècle, un artiste égaré dans la critique s'y retrouve en la traitant comme un art et y réalise le miracle d'une stylisation de la vie esthétique à son époque. Pas d'objection à cette attitude qui mérite toute notre sympathie. Simplement, nous croyons qu'un artiste a mieux à faire qu'un chef-d'œuvre *sur* l'art. — Laissons ici décider le tempérament.

A notre avis, la véritable critique se présente modestement, sans appareil scientifique et sans luxe formel, comme une application de l'esthétique. Elle reconnaît son patron dans le lucide Baudelaire qui, plus attentif au chef-d'œuvre qu'au courant de sa plume, déduit toujours ses jugements de convictions éprouvées et d'un sens admirable des conditions.

* * *

Un bon critique est un bon esthéticien. Mais l'esthétique, comme on le croit souvent par un vice analogue à celui qui ramène la critique à l'histoire, ne se réduit pas à la psychologie et à la sociologie de l'art. Rien ne peut nous dispenser de juger et de sentir.

L'esthétique gagnerait aujourd'hui à substituer à

la considération des règles celle des *conditions*[1]. Il n'y a pas de règle qui permette de créer à coup sûr un chef-d'œuvre, mais il y a des conditions en dehors desquelles une œuvre n'est pas viable. L'étude de ces conditions, très générales pour l'art entier, spéciales pour la littérature, de plus en plus resserrées et précises au fur et à mesure qu'on s'attache à un genre défini, constitue la partie négative de l'esthétique.

Mais on ne peut apprécier uniquement d'après un critère négatif : tout au plus permet-il d'éliminer certaines erreurs comme contraires à l'évidence élémentaire de l'art. Aussi, en dehors de la critique limitative, nous appuierons-nous, pour estimer en elle-même la valeur des œuvres, sur des principes positifs d'une tout autre nature : outre le respect des conditions nécessaires, et non suffisantes, nous devrons exiger de l'œuvre des *caractères* internes qui nous assurent de sa beauté. Chez l'amateur cultivé, les principes devenus chair et sang, ne se distinguent plus, dans la spontanéité de leur réaction, des mouvements de la sensibilité ; la lucidité s'est tournée en instinct. Le comble du plaisir esthétique est de l'éprouver avec raison sans avoir besoin d'exprimer sa raison. Le critique se définit donc un amateur qui s'arrache à sa contemplation pour l'analyser ; il fait succéder à la logique profonde de son plaisir la psychologie discursive des fonctions qui l'ont ménagé.

---

(1) Le mot règle a été discrédité par les pseudo-classiques, ennemis de toute invention, mais, au fond, les grands classiques ne voyaient dans les principes que des conditions nécessaires, non des recettes.

On juge une œuvre sur son originalité. Tout chef-d'œuvre est une révélation, une naissance, une animation. Cela suffit pour vivre et survivre. Remarquons que l'esthétique n'a rien de plus à ajouter ici ; gardons de nous perdre dans des théories ; ne restreignons rien, n'exigeons d'abord que du génie. Vouloir préciser davantage serait attenter à la liberté, à l'imprévisibilité du chef-d'œuvre.

Mais si l'œuvre manifeste une parfaite harmonie, si à l'invention elle ajoute la mesure, une cohérence avec elle-même et avec son expression, nous saluerons la souveraineté de l'œuvre classique.

La mesure elle-même peut être l'objet de l'originalité. C'est ce que nous appellerons, au sens large, le style. Il y a un style de l'imagination comme il y a un style de la formulation.

Ces principes fondamentaux de l'esthétique littéraire s'appliquent à l'art du roman. Il faudrait maintenant déterminer celui-ci dans son essence.

Fidèle à notre méthode, essayons de fixer ses *conditions* les plus larges. Ne tombons pas dans une fausse précision qui restreindrait abusivement un genre resté si vague dans l'opinion coutumière.

N'y voyons pas, par exemple, une fiction en prose : le moyen-âge a connu les romans en vers et rien n'assure, malgré l'échec de *Jocelyn*, qu'ils demeurent à jamais improbables : le génie peut tout, sauf renoncer aux lois de l'esprit.

Ne nous précipitons pas dans la considération des mœurs, des caractères ou des aventures ; un roman

sans personnages n'est pas inconcevable; nous ne pensons pas aux romans où des animaux constituent des personnages réels ni à un récit où s'animerait un monde végétal... mais, théoriquement au moins, l'intérêt romanesque peut jaillir d'une narration inhumaine. Rien de moins commode que d'assigner des limites à la fiction : un roman chimique, ou géologique, n'est-il pas possible? Ne dit-on pas d'une œuvre pseudo-scientifique, d'un système sans vérité, que c'est un roman? Les cosmogonies antiques étaient des romans. En un sens, dans la mesure où elle est fausse, la science contemporaine est un roman. Ou plutôt, il ne lui manque pour y tendre, que la préméditation esthétique.

Cependant le roman ne peut se passer d'une considération : celle du *temps*. Une description n'est pas un récit. Un roman est donc, d'abord, une œuvre du langage qui se déroule dans le temps, non seulement parce qu'il lui est nécessaire, pour s'exprimer, comme à toute œuvre de l'esprit, mais, surtout, parce que le contenu du roman a une organisation chronologique. C'est une histoire, vraie ou fausse dans son fond, ou mêlée de vrai et de faux, mais qui doit nécessairement : 1° être fausse à la prendre à la lettre, car il n'y a pas d'art de pure reproduction; 2° se donner pour vraie. Une histoire vraie n'est pas un roman; les mémoires, les biographies, les confessions n'en approchent que dans la mesure où ils mentent et usent de procédés. D'autre part, il faut intéresser et, par conséquent, se faire croire, au moins jusqu'à un certain degré (qui n'atteint jamais l'illusion complète,

sinon le plaisir romanesque serait détruit : on ne jouirait plus de l'habileté du romancier). Grossièrement, un roman déroule un récit, fictif et vraisemblable, destiné à intéresser.

L'intérêt provoqué par un roman peut découler de sources diverses. Le plaisir le plus esthétique consiste à nous attacher à sa facture. Dans tout roman, un homme nous parle ; le style de son récit, sa façon de conter et, d'un point de vue plus complexe, la technique du roman, donne à celui-ci son caractère d'œuvre d'art. Nous y reviendrons.

Ensuite, le romancier cherche à éveiller des émotions, et de toutes les sortes : par là, le roman contient tous les genres littéraires : comique, tragique, dramatique, poétique, etc... Mais le comique et surtout le tragique y font exception (moins dans la nouvelle), parce qu'ils ne peuvent beaucoup durer ; le drame touche bien plus au récit, parce qu'il implique une variété chronologique. Quant à la poésie, elle tient parfois une telle place qu'il devient difficile de la délimiter, et que certains ne font aucune différence entre poésie et roman. Ils obscurcissent d'ailleurs la question en y mêlant la considération des modes du langage : ils définissent le roman une poésie en prose ; or la prose et les vers sont deux instruments qui peuvent tous deux servir et au roman et à la poésie. En fait, tout ce qui est romanesque, au sens sentimental qu'on donne à ce mot, est poétique, parce qu'il apporte à l'imagination une satisfaction affective ; mais tout ce qui est poétique, surtout le plus haut lyrisme,

est loin d'être romanesque. Lorsque l'intention poétique devient chez le romancier prédominante, il s'éloigne du roman et s'approche du poème: *René* est un poème en prose; Hugo retourne souvent à l'épopée.

Il n'en reste pas moins que le roman peut légitimement viser, par endroits, à la poésie, ou subordonner un dessein poétique à un dessein différent (peinture de mœurs, de caractères, autobiographie...). Bien plus, il n'y a guère de roman qui ne puisse être goûté poétiquement, même sans que l'auteur en soit responsable, car tout roman éveille des sentiments qui trouvent, dans le récit, prétexte à rêverie: c'est la plus courante espèce de poésie, la plus basse, la plus grossièrement accessible grâce à une figuration toute faite[1]. La vraie poésie du roman se dégage de son atmosphère mentale, de la révélation d'une spiritualité inconnue. Mais il en va ainsi de toute œuvre d'art qui, malgré soi, tend à la poésie la plus haute, et ce n'est pas par là que nous pourrons nous faire du roman une idée plus précise.

La nature du roman est trop mêlée pour se laisser deviner. Ce n'est pas à lui-même que nous poserons la question. Il vaut mieux nous adresser à d'autres formes littéraires. Nous comprendrons mieux, par différenciation, ce qu'il peut présenter comme caractéristique exclusive, ou, du moins, prédominante. En

(1) Ce qu'on entend par *romanesque*, c'est ordinairement le poétique du *récit*. Thibaudet a distingué plusieurs espèces de romanesque (des événements, du style, du milieu, psychologique, social, et même critique), qui résultent visiblement d'une ingénieuse transposition de l'idée d'aventure, de changement surprenant, dans les divers domaines du roman.

effet, la totalité et la complexité de l'esprit se retrouvent dans tous les arts, mais l'équilibre des pouvoirs change; l'esthétique doit justement rechercher les maîtres de ces chœurs psychologiques. Si la poésie manifeste essentiellement, dans le domaine de l'imagination qui est celui de toute la littérature, une métaphysique du sentiment qui déborde facilement sur tous les autres arts et sur la nature elle-même; si le théâtre et, particulièrement, la tragédie, atteste par le jeu des actions la puissance d'un créateur à figurer dans des âmes diversifiées son propre dynamisme intérieur, autrement dit: si le théâtre est une métaphysique de la volonté, ne sommes-nous pas fondé à rechercher comme intérêt propre du roman le plaisir d'une synthèse où s'exerce, en fictions expressives, la faculté de penser devenue artistique, bref, à faire du roman *une métaphysique de l'intelligence?*

Muni de cette pierre de touche nous éprouverons peut-être plus facilement les volumes que déverse la stérile abondance de nos contemporains en mal d'affabulation. Mais l'art ici nous tend encore ses pièges. Gardons-nous de croire que le meilleur roman fasse étalage d'idées. Certains, qui ont le goût de l'intelligence mais non le sentiment de l'art, s'imaginent que le roman philosophique est le summum du genre. Ils sont trop fiers de penser. L'exercice direct de la pensée convient à la science; écrivez, messieurs qui pensez, des ouvrages de philosophie, d'histoire, ou d'économie politique, voire des mémoires et des réflexions morales. Le roman nous donnera un plai-

sir intellectuel bien différent; art narratif imprégné, non saupoudré d'intelligence, il nous peindra le monde de certains points de vue et non des points de vue. Par conséquent le vrai romancier dédaigne les romans scientifique, documentaire, moral, à thèse ou à idées, toutes espèces assez pornographiques puisqu'elles accrochent le lecteur par des séductions illicites. Dans l'admirable *Candide*, la philosophie n'usurpe jamais la place de la narration; elle y joue un rôle interne en opposant les plaisants leit-motiv de l'optimisme leibnizien à l'ironie des événements. Balzac devient souvent ennuyeux et sort de la narration pour entrer dans l'exposé, l'article ou le discours, quand il se met à penser si visiblement. Là encore, Flaubert a parfaitement saisi la fonction du roman (sauf, peut-être, dans *la Tentation*[1] où il n'a pas réussi à fondre la *matière intellectuelle*). Jamais il n'intervient, et pourtant *Madame Bovary* est un des romans les plus métaphysiques.

Un romancier est donc un métaphysicien. Ce terme est préférable à celui de savant, car il montre mieux la gratuité de l'art. Une science n'est pas esthétique, une métaphysique l'est toujours. L'art dépasse la science sans avoir sa sûreté. Souvent il la précède, mais sans y viser: ses buts sont autres. Nous ne croyons pas du tout que, comme elle, le roman soit destiné à nous donner la connaissance des choses et des hommes, et les romans psychologiques qui

(1) On nous fait remarquer que *la Tentation de Saint-Antoine* est moins un roman qu'un poème philosophique en prose.

n'auront voulu que préparer la voie à la psychologie périront, comme inutiles et périmés, au fur et à mesure de ses progrès, s'ils ne renferment pas des garanties de durée proprement esthétiques : une vue singulière sur le monde, une maîtrise narrative, un style.

Seulement, le roman, plus que tout autre genre littéraire, pose le problème des rapports de l'art et du réel, surtout si nous voyons en lui une création esthétique de l'intelligence, si son intérêt essentiel nous paraît de charmer l'intelligence. En effet, de même que la métaphysique valable s'appuie sur la science, l'intelligence qui bâtit la fiction tire profit d'employer des matériaux solides, soit déjà découverts par la science, soit plutôt extraits et révélés par l'observation personnelle du romancier. Ainsi le roman se leste de réalité. Tenons compte aussi de l'effet sur le lecteur : le plaisir de la construction métaphysique personnelle s'assure grâce à la valeur éprouvée des éléments : éléments connus, ou mieux d'une vérité nouvelle et surprenante. Le véritable roman, digne de la pensée humaine, a chance de se présenter sous la forme du roman objectif. Voilà un des paradoxes habituels en art : le roman le plus artistique sera le plus individuel, il rendra concrète la métaphysique la plus originale, la conception la plus différente de l'univers, la plus enrichissante pour nous, la plus excitante pour la soif d'assimilation variée de l'esprit, et, d'autre part, cette subjectivité se donnera pour vraie, détachée de l'auteur, impersonnelle. Flaubert est notre classique du roman bien

que Balzac l'ait précédé et surpassé par l'étendue de la conception, Stendhal, par l'analyse du cœur humain, parce que Flaubert a, plus que tout autre, senti et réalisé les conditions du genre, et intégré dans l'analyse la plus parfaite, où on ne rencontre pas une seule digression ni une seule complaisance pour le didactisme ou l'autobiographie, le maximum de réalité saisie sous l'angle le plus personnel, bref, une métaphysique la plus près de la science par la vérité, la plus près de l'art par l'inspiration créatrice.

Quant à ceux qui se persuadent que le roman est plus vrai que la science, nous ne savons à qui ils font plus d'injure : aux artistes ou aux savants. « *Je me moque de l'archéologie* », disait Flaubert, c'est-à-dire je me sers de ses travaux mais je ne lui fais pas concurrence. Un romancier devrait avoir le courage de dire : « *Je me moque de la psychologie* », quitte à redoubler de pénétration. Le but du roman n'est pas la découverte des lois, comme l'a cru Marcel Proust, mais de faire vivre des êtres, par exemple, Monsieur de Charlus.

On admettra difficilement ces vérités, surtout en France, où l'analyse psychologique a si merveilleusement étendu ses conquêtes dans le domaine du romanesque. Ici encore ne craignons pas de trop distinguer, et, pour aller franchement au bout de notre pensée, disons, par exemple, que Stendhal n'est pas vraiment, n'est pas toujours un romancier. Ce qu'on admire en lui, outre un étonnant mémorialiste et un essayiste délicieux, c'est surtout un psychologue de premier ordre. Or, tout ce qui, dans un

roman, pourrait se transporter tel quel dans un ouvrage de science est déjà science: observations générales, discussions, théories, etc... Nous sentons que nous n'y perdrions rien. N'allons pas jusqu'à exiger du romancier qu'il chasse de son livre toutes ces précieuses informations : le roman est le genre qui atteint le moins facilement à la pureté et qui supporte le plus d'être encombré (voyez les énormes digressions de Hugo). D'ailleurs le lecteur sait oublier à propos qu'il s'agit d'un roman. Mais, théoriquement, tous ces préparatifs qui, trop souvent servent à expliquer au lieu de faire vivre, devraient rester dans la coulisse, dans les brouillons de l'auteur. Autrement, l'analyse prend indûment la place de la synthèse. Stendhal, qui devenait romancier, l'a admirablement senti lorsqu'à propos de *Lamiel*, le plus roman de ses romans, il écrivait: « *la plus grande partie de ce que j'ai écrit sur* « *le docteur Sansfin restera dans les substructions* « *de l'édifice* ».

La genèse théorique du roman comporte une analyse et une synthèse. L'analyse, souvent inconsciente, au moins en partie, tire des fragments du réel décomposé, mais ces éléments sont destinés à une construction toute nouvelle. Bien souvent, hélas, le roman écrit s'est arrêté à la phase de l'analyse. L'auteur nous livre une juxtaposition de notes, ou une dissection savante, au lieu d'une création imprévue[1].

(1) Sur la *stylisation* comme caractéristique de l'art par rapport à la nature, voir le beau livre de J. Segond: *L'Esthétique du Sentiment*, Paris, Boivin, 1927.

La synthèse ne procède pas par juxtaposition. C'est un organisme qui se développe, et non un plan froidement exécuté, partie par partie. Au lieu de favoriser la poussée vivante par germination des cellules initiales, le mauvais romancier rapproche les membres d'un cadavre. La synthèse animée peut d'ailleurs être lucide, surtout chez un classique; mais elle n'offre jamais cet aspect méthodiquement ennuyeux, patient, pédant et soigné de la composition sur plan vide.

Comment on passe de l'analyse à la synthèse, c'est le secret du génie. Ici, il devient tout à fait impossible de distinguer le volontaire de l'impulsif. Le sentiment de ce qui convient et l'intelligence des moyens se confondent. D'ailleurs, l'artiste puissant arrive à déclencher presque à volonté ces moments d'inspiration génératrice où intelligence, sentiment, instinct, ne se distinguent plus dans l'unicité du courant créateur.

Est-ce à dire que l'analyse ou, plus clairement, les analyses, ne doivent tenir aucun rôle dans le roman écrit? La synthèse peut comporter, elle-même, des analyses, mais de détail, bien cernées, systématiques et mises en place, à condition d'être parfaitement motivées (de même qu'un personnage de théâtre peut parfois s'interroger sur ses propres sentiments, mais ne doit jamais les étaler artificiellement pour les besoins de l'auteur). Ces analyses limitées et locales méritent, à leur tour, le nom de synthèses lorsqu'elles présentent un ordre artistique interne qui les distingue du processus par lequel l'auteur avait obtenu

la décomposition en éléments. Il doit, en effet, *styliser l'analyse* et la distribuer selon la perspective nouvelle la plus propre à contribuer à l'effet désiré. On comprend qu'il n'y a là rien de comparable au désordre primitif d'une observation complexe et hésitante : d'ailleurs, l'analyse, au sens large, n'est jamais achevée ; on peut toujours aller plus loin et décomposer davantage ; la synthèse esthétique, au contraire, est définitive et indépendante. Aussi l'expression *roman d'analyse* est on ne peut plus équivoque et susceptible de favoriser les erreurs : *Adolphe* est une véritable synthèse. On pourra y admirer à quel point les prétendues analyses qui s'y enchâssent constituent en réalité de merveilleuses synthèses de détail dont l'organisation diffère infiniment du désordre occasionnel des remarques, jetées à la file, dans telle recherche passionnée que Proust n'a pas eu le temps d'ordonner.

Un roman vaut donc par l'originalité de sa métaphysique. Or l'intelligence humaine s'attache à ce qui change et à ce qui demeure. Le permanent, plus caché, est le but de l'art classique qui croit à l'unité : mais les conquêtes romantiques sont celles du divers, qu'un nouveau classicisme se doit d'unifier d'une manière nouvelle. Les romans du divers (d'aventures, de mœurs) nous paraîtront toujours plus superficiels que les romans de l'*un* et de l'éternel — non pas du général propre à la science, mais de l'individuel le plus profond, des traits inconnus et différents du visage éternel. Et comme toutes les sciences se ramènent à la psychologie, tous les arts expriment

tout dans l'homme. Le roman de l'homme est le plus intéressant.

Un roman vaut par l'imagination et par le style de cette imagination. De là l'intérêt de la composition et de la présentation concrète. C'est peut-être ici seulement que nous avons chance de distinguer le roman de la nouvelle. Une longue nouvelle n'est pas un roman, un court roman n'est pas une nouvelle. Ces deux formes de récit diffèrent par la structure, non par l'étendue, qui n'en est qu'une conséquence. Opposée à la complexité du roman, la nouvelle se borne à un épisode ; sinon, elle devient un roman en raccourci. La nouvelle se contente généralement d'un procédé de présentation : récit, conversation, confidence, etc... et, à la vérité, le roman peut faire de même, en se rattrapant sur l'intrication des épisodes, mais, souvent, le romancier est un virtuose de la composition et il use, pour un plaisir esthétique raffiné, de procédés impossibles à dénombrer, car le génie se caractérise par l'invention technique.

Une esthétique du roman déterminerait les plus généraux de ces procédés (en même temps que ses types)[1]. On verrait combien le génie romanesque est apte à les compliquer, en même temps qu'à étendre le domaine de l'art, à annexer des provinces et à y introduire un ordre nouveau. Les plus connues de ces formes, les plus antiques, sont celles que Flaubert

(1) Voir les cinq genres de narration et les trois façons de traiter le sujet distingués par Georges Duhamel, dans son *Essai sur le roman*, Paris, Marcelle Lesage, 1927.

estimait fondamentales : description, narration, analyse, dialogue. Mais on sait que les romanciers ont su les diversifier : monologues, lettres, confessions, récits faits par plusieurs personnages, etc... artifices divers dans le corps de la narration, comme les fragments de texte supposés imprimés (journaux, affiches, etc...). On ne peut cataloguer ces moyens de varier le récit car, chez le bon romancier, loin d'être appliqués grossièrement, ils sont suggérés par la nature du sujet : il y a, dans une technique vivante, correspondance parfaite des procédés et de l'inspiration. La forme du journal s'impose vite à Robinson, celle des récits de voyage à Gulliver, d'une correspondance à Rica et à Ibben pour comparer deux nations. Récemment, Thomas Raucat composait le récit de son *Honorable partie de campagne* en juxtaposant huit monologues. Un romancier peut tirer, comme le dramaturge, un puissant intérêt des erreurs et des déformations : aussi un même événement, diversement éclairé, constitue-t-il un ressort romanesque assez souvent employé.

Il faudrait aussi envisager le rythme du récit, ses symétries, ses discordances voulues, ses progressions, ses détours, ses coupures, ses omissions préméditées... Le temps du romancier stylise le temps des événements supposés : tel raccourci agglomère des mois ou des journées, telle analyse développe complaisamment une sensation d'une seconde ; le narrateur abandonne un personnage à tel moment et passe à des individus différents dont il examine la situation ou conte les aventures pour reprendre le héros au

moment où il l'a quitté, ou à un moment plus récent; le romancier remonte et brouille les temps: tantôt un personnage dévide rapidement tout un passé, tantôt le narrateur, après un épisode frappant, en déroule toutes les causes lointaines; les anticipations même sont utilisées pour appâter le lecteur. On n'en finirait pas. On pourra, d'un coup, se persuader de la complexité architecturale que peut comporter un roman en lisant tel ouvrage de Joseph Conrad où la composition savante acquiert une puissance d'envoûtement sans cesse accrue par le concours et la somme des effets.

Il peut sembler étrange que l'esthétique du roman dise un mot d'un procédé aussi curieux que la digression. Théoriquement on devrait la proscrire. Mais, lorsqu'elle n'est pas conférence, exposé, hors-d'œuvre, elle trouve parfois moyen de se donner un air romanesque. Le cas est très net, dans son caractère ornemental, lorsqu'elle consiste dans l'enchâssement d'un petit roman particulier, d'une de ces nouvelles qui se suffisent à elles-mêmes et qui n'ont souvent d'autre rapport avec le récit central que d'être racontées par un des personnages; heureux encore lorsqu'elles nous renseignent sur lui ou nous content sa propre histoire (voir *Don Quichotte, Gil Blas, Pickwick*). La digression ouvre parfois une parenthèse de l'auteur s'adressant au lecteur, procédé volontiers humoristique (Mérimée dans la *Chronique du règne de Charles IX*). Ailleurs, sous prétexte de préparer un événement, de situer un décor, elle devient une vaste narration historique,

une description géographique, un tableau de mœurs : on connaît les fameuses digressions des *Misérables* : la bataille de Waterloo, le couvent du Petit-Picpus, l'Argot. Plus généralement, ce sont les explications psychologiques qui entraînent l'auteur. Au fond, la digression ne serait recevable que si elle était parfaitement fondue dans la trame du récit, et il y a des auteurs extrêmement habiles à glisser tout ce qu'ils veulent dire de telle sorte que l'on ne saurait séparer la digression du texte : c'est une réussite qui, à vrai dire, fait presque disparaître le défaut, le transforme en une manière (souvent bavarde) qui se caractérise par un ton particulier (Dickens, Alphonse Daudet). Enfin, réduite à l'extrême, la digression peut tenir en une ligne ou deux, et constituer une curieuse beauté du roman, parce qu'alors, cessant d'être vraiment digression, elle illumine le sens d'une sorte d'éclair. Tels sont les remarques profondes, les maximes révélatrices[1], les coups de sonde, voire les boutades, car la digression prend tous les tons.

Enfin, un facteur très important, intermédiaire entre l'imagination et la formulation, est le *ton*. Le ton marque, par une sélection du langage, une attitude de la conscience. Il n'y a pas d'obstacle à ce qu'une nouvelle emploie plusieurs tons. Le conte ne se définirait pas mal une nouvelle à un seul ton, si l'idée de conter évoque immédiatement une personne parlant d'une certaine voix, nuancée

(1) Sur la valeur de la maxime comme explication dans le récit, voir Henri Massis, *Réflexions sur l'art du roman*, Paris, Plon, 1926.

selon la particularité du récit. Le nouvelliste peut certainement *passer du grave au doux* malgré l'unité de l'épisode, car nous apprécions diversement les moments et les aspects d'une même aventure. Mais chez le romancier la considération du ton devient capitale ; tout conteur ne peut être un romancier, tout romancier doit être un conteur. Dans un roman, le ton peut rester uniforme, ou bien varier incessamment ses nuances, ou enfin adopter une nuance précise pour telle partie du récit, tel ordre de réflexions, tel personnage, et, par les reprises, faire du roman une symphonie de tons extrêmement vivante. Il n'y a pas, semble-t-il, d'autre cas. Le dernier est le plus artistique. Mais le premier (unité de ton générale, sauf quelques variations) offre une continuité, ou au moins une étroitesse de marge, qui semble assez classique par son absence de séduction : on obtient difficilement une grande vraisemblance si la musique orale se joue trop des variétés du récit ; aussi la peinture de l'homme adopte le ton généralement impersonnel et objectif de qui veut se faire oublier[1].

Reste le problème de la formation. Il peut paraître étrange de se demander si un roman doit nécessairement être bien écrit. Mais l'esthétique ne saurait aller contre les faits, et il est certain que de grands romanciers ont pu écrire mal.

---

(1) Il faut envisager à part le ton des personnages ; trop souvent ils parlent la même langue. Les dialogues sont des dissonances à intégrer dans le ton dominant du récit.

ou du moins une langue inégale, négligée, voire tout à fait dégagée du souci de la forme. Certes, il n'est pas probable que les romans mal écrits dureront; la grande vogue du genre nous masque bien des dédains futurs. Cependant le roman demeure le genre le plus susceptible de s'accommoder de la langue ordinaire. Un roman traduit conserve la plus grande partie de sa portée (Dostoïevsky). Cette déficience si facilement consentie s'explique par l'intérêt presque exclusif que nous accordons à la métaphysique latente et à la technique du récit: le genre se caractérise par le style de la pensée sous-jacente, et par le style de l'imagination. Quant au style du langage, nous acceptons de le voir traiter en simple moyen, pourvu qu'il assure la communication avec ces deux domaines.

Certains même, sans se l'avouer, désirent, non que le roman soit mal écrit, mais dans une forme discrète, effacée, transparente, de nul obstacle; il préfèrent Stendhal à Flaubert et même à Chateaubriand. Encore Stendhal trahit-il trop de particularités d'écrivain, en dépit de son dédain affecté de la phrase. Ils mettent leur idéal dans la perfection dépouillée d'une langue très sûre et entièrement étrangère à l'art, celle dont est maître Constant. Certes, avec raison, ils détestent *l'ornementation*, l'emphase, l'enjolivement... Mais il ne s'agit pas de prôner ceux-ci; il s'agit de ne pas tomber dans la pauvreté sous prétexte de sobriété; on n'est pas sobre parce qu'on se laisse mourir de faim. Le vrai style du roman n'est pas une traduction dans la langue des

clichés et des habitudes verbales, qui nous donne, hélas! l'impression du naturel parce que nous vivons depuis toujours dans son atmosphère empestée, mais une expression adéquate à la révélation (elle ne s'en distingue pas) et si attachée au réel qu'elle en participe et en restitue la matérialité, la couleur, la densité, la volupté physique, — et cela par la correspondance, mieux: par l'unité de la technique et de l'âme, qui est la loi de tout art harmonieux, c'est-à-dire par la réviviscence des qualités artistiques de la langue: puissance évocatrice, sensibilisation orale, efficiences du sens, rapports verbaux, allure, mouvement, rythme, architecture syntaxique, sonorité, musicalité. Alors s'anime une prose charnelle, en accord, non plus avec l'abstrait de l'idée décolorée, mais avec le réel vivant.

Si le roman vise à la vie, il ne doit pas être rédigé comme un rapport; il doit tourner le dos au Code Civil, posséder d'autres vertus que la sécheresse.

On ne saurait trop chérir la plénitude. A la simplicité du vide, ou à celle d'une ligne unique et maigre, préférons celle du tableau ou de la symphonie qui résulte d'un équilibre admirablement juste. Il est incomparablement plus facile d'aboutir au dénuement de l'idée qu'à sa résurrection. L'ascétisme ne demande aucun don créateur, le sacrifice aucun pouvoir positif, mais vivre est une entreprise complexe qui exige de la vigueur, de la vertu, une hiérarchie mentale et un accord des fonctions.

Il ne nous reste plus qu'à dissiper une équivoque et à motiver le titre de cette étude. Nous avons indiqué comme type caractéristique du roman le roman objectif (le meilleur, à peu près comme la science est la meilleure métaphysique). On appelle généralement roman subjectif celui où l'auteur parle en son nom, à la première personne du singulier. Faut-il faire remarquer, vu le vague des termes *objectif* et *subjectif*, que le récit apparemment impersonnel n'est pas pour cela objectif (rien de plus subjectif qu'un roman à thèse), ni subjectif parce qu'il emploie le « je »? Le vrai roman objectif est celui où l'auteur se dissimule, et, dans ce cas, le « je » peut être un raffinement, un double masque. Le roman subjectif est au contraire celui où l'auteur se met en scène complaisamment ou rapporte tout à soi. Artistiquement, nous pensons que le « je » du romancier, comme le « je » du poète, doit toujours différer du « je » réel.

L'expression: *roman de l'individu*, signifie : roman dont la métaphysique s'intéresse surtout à l'homme considéré en lui-même, plutôt que dans sa relation sociale. Pour éviter à la suite de nos cinq ébauches de Constant, Stendhal, Sainte-Beuve, Mérimée, Fromentin, une conclusion d'ensemble que la particularité des auteurs et notre propre conception de l'esthétique (qui nous porte à envisager les œuvres dans leur beauté propre et non dans leurs rapports historiques) nous interdisent de trouver utile, disons simplement que le lien qui peut rapprocher ces cinq auteurs est purement psycho-

logique[1]. Dans le genre qu'ils ont illustré, dans la confession complaisante de Sainte-Beuve et la loyale autobiographie de Fromentin comme dans l'examen impersonnel de Constant, dans la *lanterne magique* de Stendhal comme dans l'album de crayons de Mérimée, ils ont, non seulement exprimé leur métaphysique de la vie humaine, mais divulgué leur propre individualité; ils ont, en la masquant plus ou moins, manifesté une inspiration fortement subjective, assez nette pour que, par une équivoque voulue cette fois, on puisse entendre qu'il s'agit aussi de leur personne particulière quand nous examinons leurs œuvres, révélatrices d'eux-mêmes, sous le titre de *romans de l'individu*.

(1) Sur les différences de ces auteurs (à l'exception de Mérimée) étudiés à la lumière de la théorie cartésienne et classique de la raison dominant les passions, voir l'étude originale de René Lalou: *De Descartes à Proust, l'idée de l'homme dans le roman psychologique français*, dans *Défense de l'Homme*, Paris, Kra, 1926.

II

ADOLPHE

Constant n'est à aucun degré un romancier de profession. Il semble avoir écrit *Adolphe* par délassement et par gageure. C'est, dit-il une « *anecdote,* « *écrite dans l'unique pensée de convaincre deux ou* « *trois amis, réunis à la campagne, de la possibilité* « *de donner une sorte d'intérêt à un roman dont les* « *personnages se réduisaient à deux, et dont la situa-* « *tion serait toujours la même.* » Remarquons toutefois que ces lignes posent avec netteté un problème d'ordre esthétique dans des termes classiques. On a évoqué à ce propos la donnée de *Bérénice.* Ajoutons que Constant pousse à l'extrême la différence entre le roman et le théâtre en parlant, non d'action psychologique, mais de situation sans changement. « *Je* « *n'attache aucun prix à ce roman* », dit-il encore en cette année 1824, huit ans après la première édition (1816), dix-sept ans après la rédaction (1807). Et si nous nous reportons à l'année 1807 du *Journal intime,* nous vérifions la sincérité du juge: « *Je vais* « *commencer un roman qui sera mon histoire* » et il ajoute: « *tout travail sérieux m'est devenu impos-* « *sible* ». Ce n'est pas là le langage d'une vocation irrésistible.

On n'a pas retrouvé (qui le retrouvera sera bien vu des libraires) le second roman de Constant : *Cécile*. Si sa sûreté psychologique ne s'est pas démentie, on peut regretter la peinture de l'homme partagé entre la maîtresse ancienne et l'épouse nouvelle, — transpostions de la situation de Constant entre Madame de Staël qu'il avait connue en 1794 et Charlotte de Hardenberg qu'il épousa le 5 juin 1808. Nous ne savons pourquoi on parle de ce roman comme d'une *suite* d'*Adolphe;* si le sujet en est bien celui qu'on indique, le personnage d'Ellénore doit y trouver son double et le second roman ne peut simplement continuer le premier à la fin duquel Ellénore est morte. D'autre part, Constant avait songé à compliquer la situation d'*Adolphe* par un épisode dont le sujet se rapporte à celui de *Cécile*; il y renonça pour ne pas partager l'intérêt. « *Ellénore « cesserait d'intéresser, et si le héros contractait des « devoirs envers une autre et ne les remplissait pas, « sa faiblesse deviendrait odieuse.* »[1]

(1) La question de *Cécile* se trouve assez bien présentée dans un opuscule de E. Cauvet, président de chambre honoraire, *Mémoire sur Adolphe*: « Le roman d'*Adolphe* avait une suite, ayant pour titre *Cécile*, « qui fut composée vers 1811. Pagès de l'Ariège, ami de Constant, « l'avait lue, ce qui fit croire à Sainte-Beuve qu'il en était dépositaire. « Il n'en était rien; cette suite est perdue. Ce second roman se liait « au premier, parce qu'il continuait la vie d'*Adolphe*, c'est-à-dire de « Constant. Sa liaison avec Mme de Staël dura encore quelque temps « après son mariage avec Charlotte de Hardenberg, et il peignit cette « situation dans le roman de *Cécile*. C'est ce qui lui faisait dire, lors « de la lecture qu'il fit au marquis de Boufflers, du roman d'*Adolphe*, « qu'Ellénore cesserait d'intéresser si elle devenait la rivale de la « femme légitime. Malgré cela, il voulut publier simultanément les deux « romans dans un même volume. Mais Lady Holland lui fit observer

Adolphe est une autobiographie, mais présentée comme provenant d'un étranger. Le récit s'encadre entre un *avis de l'éditeur*, qui nous rapporte les circonstances dans lesquelles le manuscrit est tombé entre ses mains, et une *lettre à l'éditeur* censée écrite par un ami d'Adolphe, suivie d'une *réponse* de l'éditeur. Les cent pages du récit sont à la première personne du singulier. C'est Adolphe, non qui parle, mais qui écrit : et ce simple détail nous permet déjà de constater un souci de vraisemblance et de vérité chez Constant. Il n'y aura rien qu'on imitera plus que ce genre de récit personnel que Constant a illustré, s'il ne l'a pas inventé. D'ordinaire, le héros prend la parole pour faire sa confession, à un auditeur bénévole qui veut bien lui prêter l'oreille cinq ou six heures de rang. L'homme qui se décide à confier au papier l'examen d'une partie de sa vie, a paru à Constant un procédé moins artificiel. Adolphe précise pour lui-même, avec la même lucidité sans complaisance que le *Journal intime*, les phases d'une aventure destructive, et ce cahier aride s'achève, sans

---

« que cette publication simultanée diviserait l'intérêt. Il se rendit à « cette objection, qu'il s'était déjà faite, et il ne publia que le roman « d'*Adolphe*. »

La perte de *Cécile* n'a aucunement empêché un universitaire officiel du Second Empire, J. Demogeot, professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis, et chargé par le Ministère de volumineux rapports sur l'enseignement secondaire et supérieur en Angleterre et en Ecosse, d'écrire dans son *Histoire de la Littérature française* qui eut de nombreuses éditions : « Benjamin Constant est toujours protestant, individuel en tout, « en politique, en littérature, comme en religion. Ses deux romans (car « cet esprit universel a su descendre jusqu'à la fiction) *Adolphe* et « *Cécile*, ne sont que des circonstances de sa vie, revêtues d'une forme « idéale: leur développement est une étude psychologique. »

commentaires, juste au moment où le courage va défaillir, non sur des paroles personnelles qui n'auraient plus la force d'être impartiales, mais sur les fragments de lettres les plus déchirants d'une femme que les incertitudes de son amant ont tuée. Le « je » qui raconte est suffisamment différent du Constant historique et assez dégagé du chaos de ses aventures réelles pour lui être profondément fidèle et pour styliser fermement le dessin de sa faiblesse.

Adolphe est, en un sens, un roman très artistique; plus exactement, on y admire un squelette de l'art du roman. On y éprouve une perfection schématique probablement unique dans la littérature. Au fond tout le contraire d'un artiste, Constant est arrivé à l'art par un miracle. Cet *Adolphe*, son vrai titre de gloire, et dont il se souciait si peu, apporte sa récompense à l'honnêteté militante de l'esprit. Abreuvé d'expérience, prodigieusement nourri par les détours et retours de sa vie passionnelle et de sa vie réfléchie; ayant, malgré lui, centré cette vie sur la pensée d'une femme (M^me^ de Staël, « mâle de Benjamin Constant » dit méchamment Sainte-Beuve) qui fournissait déjà à son œuvre un principe d'unité; possédant à fond, par l'exercice impitoyable de l'intelligence la plus pénétrante, les secrets et les démarches de ses sentiments, de ses impulsions et de ses volontés, il se trouvait que s'était dessiné spontanément en lui le filigrane le plus complexe, et pourtant le plus net, d'une exactitude que rendait plus incisive la permanence d'une situation dont les vaines fluctuations mêmes lui étaient familières ; en sorte que la resti-

tution, en quelques jours et en quelques pages, de cette anatomie inconsciemment dessinée par plusieurs années d'examen passionné et cruel, fut pour lui presque sans effort. Constant n'avait qu'à décalquer le roman intérieur. Lui seul pouvait se borner à cette traduction, parce que lui seul avait passé sa vie à écrire le texte original et secret en gravant dans la cire molle de son cœur les traits de feu d'une intelligence indélébile. On ne le voit pas peinant et luttant pour arriver au bout de ses analyses ; il nous restitue, avec un ordre admirable qui prouve qu'il sait d'avance tout ce qu'il dira et qu'il possède tous les détails de la genèse du récit avant de l'avoir écrit, la carte des opérations stratégiques d'une bataille entre deux amis mortels.

Adolphe sera, si l'on veut, le roman essentiel. Moins qu'un roman, il est la structure d'un roman. Dans l'ensemble, il se caractérise doublement : par sa variété interne et par sa nudité extérieure. Il faut aimer les chefs-d'œuvre comme ils sont. Sans doute, chez Constant, la sécheresse était-elle la rançon de la précision. Il y a du jansénisme, ou du protestantisme, dans ce dépouillement, qui n'a rien de racinien : la sobriété de Racine est faite des nourritures les plus exquises, celle de Constant du pain le plus amer. Nous ne sentons jamais chez lui la voluptueuse santé de l'art complet. Mais enfin, tout chef-d'œuvre est unique, et il faut reconnaître qu'il y a un charme particulièrement d'accord avec le sujet, avec *l'aridité* de l'âme d'Adolphe, dans la brûlante nudité de ce désert psychologique.

Sa monotonie est pourtant variée, non par les couleurs, mais par les accidents de son terrain sablonneux. Outre que le récit ne se répète jamais, le détail de la situation progresse, et si celle-ci reste la même dans son fond, elle avance pourtant en empirant, elle s'enfonce, elle s'approfondit, jusqu'à la catastrophe finale (que hâte d'ailleurs, comme dans une tragédie, un procédé : la lettre d'Adolphe au baron de T... mise par celui-ci sous les yeux d'Ellénore). Variété psychologique et aussi narrative : portrait d'Adolphe, connaissance d'Ellénore, progrès de l'amour, résistances et consentement avec, ici, la ligne de faîte du récit et le renversement du mouvement, ennui d'Adolphe, analyses du détachement et de l'attachement moral, tentatives de séparation, reprises, changement de pays, interventions, etc... Au fond, il se passe beaucoup d'événements, mais (c'est la caractéristique du livre) sans résultat, — le héros étant incapable de décision.

Les procédés mêmes ne manquent pas, et diversifient le récit; ils ne sont qu'esquissés, et *toujours appropriés* (excellente marque de goût : trop de romanciers font des dialogues pour rien, où il n'y a pas lieu de parler, des analyses puériles, des peintures inutiles...). On s'étonne que Paul Bourget, dans une étude d'ailleurs pénétrante, ait pu dire : « *Je ne « me dissimule pas combien les procédés modernes « d'art manquent à ce court récit. Les portraits phy- « siques, le milieu, le dialogue, font défaut presque « absolument...* » En formulant ce qu'il appelle des « réserves d'esthéticien », Bourget ne trahit-il pas la

conception qui a dominé la composition de ses romans? Les procédés sont pour lui un arsenal. On ne trouve pas, dans Constant, des portraits physiques: ils ont leur rôle dans une fresque variée visant au pittoresque, non dans une étude qui vise la généralité et doit convenir à tous les cas; si le héros est brun ou blond, le romancier doit, pour nous le faire connaître, avoir une idée de derrière la tête, une raison métaphysique. Mais Constant a insisté souvent sur le rôle du milieu, sur l'attitude du monde, et il a esquissé rapidement les traits moraux, sinon pittoresques, de scènes sociales (attitude d'Adolphe à Gœttingue où il se donne une réputation de persiflage, un dîner chez le comte de P..., la séparation d'Ellénore et du comte de P..., l'opinion contre Ellénore, duel d'Adolphe, rôle du baron de T... et de l'amie d'Ellénore, vie mondaine d'Ellénore en Pologne, une fête chez le baron de T.., les prières solennelles au lit de mort d'Ellénore). Voici un dialogue: « *Je reste encore six* « *mois, lui dis-je.* — *Vous m'annoncez cette nou-* « *velle bien sèchement.* — *C'est que je crains beau-* « *coup, etc...* » Ailleurs, c'est un discours; ailleurs, un fragment de lettre.

Que la critique est difficile! « *On remarquera,* dit « Bourget, *qu'Ellénore n'est peinte d'aucune ma-* « *nière. Le grand observateur qui était dans Benja-* « *min Constant a systématiquement refusé toute* « *espèce de trait individuel à cette femme* ». Or, voici un portrait d'Ellénore, non seulement assez individuel, mais finalement résumé et unifié: « *Ellénore n'avait* « *qu'un esprit ordinaire... noblesse et élévation de*

« *ses sentiments.. préjugés en sens inverse de son* « *intérêt... très religieuse... protestait par chacune de* « *ses actions et de ses paroles contre la classe dans* « *laquelle elle se trouvait rangée... élevait deux* « *enfants... attachement plutôt passionné que tendre* « *qu'elle leur portait... humeur fort inégale...* « *rêveuse et taciturne... parlait avec impétuosité...* « *On l'examinait avec intérêt et curiosité comme* « *un bel orage* ». On voit donc que, s'il l'avait voulu, Constant aurait pu tirer parti de cette variété, délayer en 300 pages sa merveilleuse densité. Il aurait eu grand tort, car, vraisemblablement, il y aurait perdu la vigueur de son raccourci, sans réussir à animer, par le jeu des couleurs et le relief des descriptions, une vision pittoresque pour laquelle il n'avait aucun talent, et qui ne l'intéressait pas, lui préférant justement la peinture des « *misères du cœur humain* »[1]

Ne cherchons pas dans Adolphe une conception de l'univers. Lui-même a très sagement restreint son dessein pour le mieux remplir. Il n'a voulu peindre qu'une situation psychologique fréquente, mais éprouvée par des tempéraments assez particuliers, et qui semble s'être multipliée avec les conditions de la vie moderne. L'irrésolution de l'amant, qui n'aime plus, à s'arracher de l'amante, qui aime toujours, tel est le motif d'*Adolphe*. Mais, si nous allons au-delà de l'inaltérable étude d'âmes, nous pouvons

(1) Il est remarquable que la France a donné les meilleurs livres de moins de cent pages, les opuscules les plus denses: *Discours de la méthode, Discours sur les passions de l'amour, Princesse de Clèves, Une Saison en Enfer...*

tout de même entrevoir (même sans le secours du *Journal* et des *Lettres,* car la critique esthétique sonde les œuvres en elles-mêmes) une conception de l'homme et de la vie qui donne au récit une teinte émouvante. Il y a, au fond de tout chef-d'œuvre, comme une sorte de secret informulé, que l'auteur lui-même ne devine pas toujours, et qui fait sa *particularité.* Chez un esprit comme Constant, où les sentiments tendent toujours à s'éclaircir en idées, la métaphysique intellectuelle s'est exprimée plus nettement dans la *Lettre à l'éditeur* et dans la *Réponse,* mais elle nourrit toute la narration : par une intuition artistique très sûre, Constant ne commente jamais son histoire, et lorsqu'il éprouve le besoin d'en donner une explication, il rejette celle-ci dans des appendices ou des préfaces, hors du roman.

Le croirait-on? le centre de la personnalité de Constant est une conception morale de la vie, entièrement provoquée par une angoisse sentimentale : « *La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait.* » Voilà pourquoi l'anecdote d'Ellénore a une grande portée symbolique, non seulement parce qu'elle représente toute la vie de Constant, mais qu'elle est riche d'autres situations psychologiques (d'autres romans, si l'on veut) ayant pour thème l'irrésolution par pitié de la douleur d'autrui. Il nous semble que toute la faiblesse de Constant et d'Adolphe a sa source dans une qualité essentielle-

ment morale, qu'il nous découvre ici : *le scrupule*. Le scrupule, voilà Constant unifié dans le divorce de ses facultés : scrupule intellectuel qui le pousse à juger exactement et sans pitié, scrupule sentimental qui l'empêche d'agir ou le pousse à agir en contradiction avec sa pensée claire.

Le scrupule amène l'hésitation qui engendre l'action contradictoire. L'attitude se trouve compliquée du fait que les impulsions sentimentales sont contrecarrées par les retours de l'égoïsme. Aussi (second point de la métaphysique de Constant) il met au-dessus de tout ce qui lui a le plus manqué : la continuité de la conduite, *le caractère*. Il va jusqu'à leur sacrifier les dons de l'intelligence : « *Cet esprit dont on est si fier, ne sert* « *ni à trouver du bonheur, ni à en donner... Le carac-* « *tère, la fermeté, la fidélité, la bonté, sont les dons* « *qu'il faut demander au ciel.* »

Il faut les demander au ciel ! quel aveu ! On ne peut les acquérir. D'ailleurs, d'une façon générale, Constant incline à un déterminisme pessimiste. Il croit à la fixité du tempérament : « *Les circonstances sont* « *bien peu de chose; le caractère est tout.* » « *On* « *ne saurait briser avec soi-même.* », nous dit ce René idéologue, fatigué de sa propre nature. Aussi Adolphe « *n'a fait aucun usage de la liberté recon-* « *quise au prix de tant de douleurs et de tant de* « *larmes* ». Bien plus, l'expérience personnelle ne peut servir aux autres ; s'il publie ce récit, ce n'est pas pour moraliser vainement, mais, comme un classique, pour présenter « *une peinture assez vraie* » ;

car « *chacun ne s'instruit qu'à ses dépens dans ce* « *monde, et les femmes qui le liront s'imagineront* « *toutes avoir rencontré mieux qu'Adolphe ou valoir* « *mieux qu'Ellénore.* »

Tout homme est donc bien ou mal né sous le rapport de la volonté, et il n'y a rien à faire là contre. Ce sentiment tragique d'impuissance fait l'arrière-goût amer d'*Adolphe*. On n'y sent d'ailleurs, à la différence de *René* et d'autres plaidoyers romantiques, aucune révolte: la lucidité de Constant la jugerait vaine. Signalons, cependant, une protestation que ne provoque pas la nature des choses mais la méchanceté des hommes; c'est un reproche à la société[1], encore s'exprime-t-il comme découragé d'avance: « *le sen-* « *timent passionné ne saurait lutter contre l'ordre* « *des choses. La société est trop puissante.* » « *Elle* « *favorise ce penchant à l'inconstance.* » N'y a-t-il pas là un pont entre les idées sociales de M^me^ de Staël et les révoltes de George Sand? Il ne faudrait d'ailleurs pas s'y tromper : si Adolphe se condamne sévèrement, ce n'est pas du tout qu'il réprouve les sentiments qui le ramènent vers Ellénore; certains lecteurs s'imaginent, sans doute, qu'il blâme son incapacité à briser le lien qui l'unit à cette femme; ils rentrent alors exactement dans la catégorie sociale

(1) La peinture de la société est, dans *Adolphe*, très dédaigneuse, avec, parfois, une nuance d'ironie stendhalienne: « L'abandon de ses enfants la fit regarder comme une mère dénaturée, et les femmes d'une réputation irréprochable répétèrent avec satisfaction que l'oubli de la vertu la plus essentielle à leur sexe s'étendait bientôt sur toutes les autres ».

égoïste que Constant déteste, et qui, comme le comte de T..., pousse aux dénouements catastrophiques : non, ce que Constant réprouve en lui, c'est, au contraire, son incapacité d'aimer, sa fatigue impatiente, son inconstance, ses hésitations causes de douleur. La préface de la 3e édition contient une page de morale sociale de premier ordre : « *A distance, l'image de la douleur qu'on impose paraît vague et confuse, telle qu'un nuage facile à traverser; on est encouragé par l'approbation d'une société toute factice, qui supplée aux principes par les règles et aux émotions par les convenances, et qui hait le scandale comme importun, non comme immoral, car elle accueille assez bien le vice quand le scandale ne s'y trouve pas; on pense que des liens formés sans réflexion se briseront sans peine. Mais quand on voit l'angoisse qui résulte de ces liens brisés, ce douloureux étonnement d'une âme trompée, cette défiance qui succède à une confiance si complète, et qui, forcée de se diriger contre l'être à part du reste du monde, s'étend à ce monde tout entier, cette estime refoulée sur elle-même et qui ne sait plus où se replacer; on sent alors qu'il y a quelque chose de sacré dans le cœur qui souffre parce qu'il aime; on découvre combien sont profondes les racines de l'affection qu'on croyait inspirer sans la partager; et si l'on surmonte ce qu'on appelle faiblesse, c'est en détruisant en soi-même tout ce qu'on a de généreux, en déchirant tout ce qu'on a de fidèle, en sacrifiant tout ce qu'on a de noble et de bon. On se relève de cette victoire, à*

« *laquelle les indifférents et les amis applaudissent,*
« *ayant frappé de mort une portion de son âme, bravé*
« *la sympathie, abusé de la faiblesse, outragé la mo-*
« *rale en la prenant pour prétexte de la dureté; et*
« *l'on survit à sa meilleure nature, honteux ou per-*
« *verti par ce triste succès.* »

La plupart des critiques d'*Adolphe* ont remarqué chez lui et après lui, nous dispensant d'avance d'y insister, le divorce entre l'intelligence et le reste de la vie psychologique. Spinoza prétend que l'intelligence et la volonté sont une seule et même chose. Voilà, au moins en apparence, une affirmation que dément tout à fait le dédoublement de Benjamin Constant. Il est rare de trouver un homme capable, dans son for, d'opérer une séparation aussi radicale entre le juge mental et la victime passionnelle. Toutefois, ne méconnaissons pas qu'il y a dans cet exercice de l'intelligence plus qu'un don : une contention et une ardeur qui attestent une espèce de vigueur très curieuse. De l'énergie, Constant n'a rien eu que l'intellectuelle ; il a mis toute sa volonté dans son intelligence.

Dans la vie de Constant et dans la vie de son héros, on éprouve le besoin de rétablir un lien ; car la vie psychologique la plus mobile suppose au moins une unité d'explication : c'est le postulat de cette psychologie, et de tout roman psychologique. Ce lien, nous l'avons trouvé dans la sensibilité : comment l'intelligence d'Adolphe est-elle en si forte contradiction avec ses actes ? C'est que le sentiment est intervenu, véritable mobile ; la vie d'Adolphe se partage

toute entre des affections contraires : nostalgie d'indépendance et désir de séparation, pitié, volonté de ne pas faire souffrir, mouvements inverses de lassitude et de reconnaissance, impulsions d'égoïsme et retours d'amour, besoin de vérité dans les sentiments et dissimulation sympathique. Ce qu'il y a de plus admirable dans *Adolphe*, en dehors de l'analyse et de la notation des traits, c'est l'intrication des effets psychologiques, ce retentissement mutuel des sentiments, ces réactions, non seulement réciproques mais perpétuellement progressives, au point qu'on éprouve un curieux effet d'envoûtement au sein de cette inextricable multiplicité de liens psychologiques ; on sent de plus en plus l'impuissance d'Adolphe, en même temps que l'imminence d'une catastrophe.

Si l'on voulait donner des exemples de la pénétration de Constant, tout serait à citer. On ne voit pas qu'il ait jamais cédé à quelque séduction, en sorte que sa peinture, artistique par la sobriété et la disposition, pourrait passer toute entière, sans retouches (en généralisant à peine les indications propres à l'anecdote prise pour prétexte) dans un traité de psychologie. Il n'y a guère que Stendhal dont on en puisse dire autant. Et cette remarque n'est pas un éloge à l'artiste (car la vérité psychologique est un moyen pour le romancier, et Constant aurait pu intégrer celle-ci dans une forme plus esthétique), mais un hommage à une sûreté de vue, à une perspicacité impartiale, que les psychologues de profession ne possèdent pas toujours, surtout lorsqu'ils ont perdu l'habitude de vivre avec les vivants. Rauh

disait très bien : « *Les autobiographies, les mémoires* « *valent bien les enquêtes dirigées par un reporter* « *de laboratoire.* » Le nom de Constant devrait figurer dans les manuels de psychologie. Par sa sécheresse, par l'absence de caprice et d'intervention jaillissante, amusée ou enthousiaste, il a quelque chose de plus scientifique que Stendhal. « *Ce n'est* « *pas d'imagination que j'écris* », dit dans le *Journal* cet observateur impitoyable et juste.

Son style est d'un moraliste plus que d'un romancier, aucunement d'un poète. Les quelques images qu'il rencontre sont indifférentes, les rares exaltations presque ridicules. Mais la netteté est incomparable. Et comme il dispose d'une langue très sûre, d'un emploi précis des mots, il parvient, avec un vocabulaire simple, mais plus choisi qu'il ne semble d'abord, à l'économie d'expression des formules définitives.

La composition du détail obéit à cette simplicité ordonnée que permettent, seules, la connaissance exhaustive et la domination totale d'un sujet. De là, ces motivations complexes si rapidement débrouillées, ces progressions sans arrêt, comme celle du paragraphe qui débute par « *Ellénore n'avait jamais* « *été aimée de la sorte* » et se termine par « *Elle* « *se donna enfin toute entière* » et où l'on sent enfermée à jamais une genèse véridique, ces raccourcis précis qui accélèrent la narration où Constant n'aime pas s'attarder, et où l'abondance des traits se loge dans un espace si discrètement mesuré : « *La scène devint violente. Nous éclatâmes*

« *en reproches mutuels. Ellénore m'accusa de l'avoir* « *trompée, de n'avoir eu pour elle qu'un goût passa-* « *ger, d'avoir aliéné d'elle l'affection du comte; de* « *l'avoir remise, aux yeux du public, dans la situa-* « *tion équivoque dont elle avait cherché toute sa vie* « *à sortir. Je m'irritai de voir qu'elle tournât contre* « *moi ce que je n'avais fait que par obéissance pour* « *elle et par crainte de l'affliger. Je me plaignis de* « *ma vive contrainte, de ma jeunesse consumée dans* « *l'inaction, du despotisme qu'elle exerçait sur toutes* « *mes démarches. En parlant ainsi, je vis son visage* « *couvert tout à coup de pleurs: je m'arrêtai, je* « *revins sur mes pas, je désavouai, j'expliquai.* » enfin ces coups de sonde si rapidement jetés et dont le mystère même est respecté: « *...telle est la* « *bizarrerie de notre cœur misérable que nous quit-* « *tons avec un déchirement horrible ceux près de* « *qui nous demeurions sans plaisir.* » « *Je sortis* « *en achevant ces paroles ; mais qui m'expliquera* « *par quelle mobilité le sentiment qui me les* « *dictait s'éteignit avant même que j'eusse fini* « *de les prononcer ?* » En deux lignes il fixe les oppositions résultant d'une situation: « *Nous nous* « *prodiguions des caresses, nous parlions d'amour;* « *mais nous parlions d'amour de peur de nous parler* « *d'autre chose* »; il dessine les réactions réciproques: « *Nous nous attaquions donc tour à tour par* « *des phrases indirectes, pour reculer ensuite dans des* « *protestations générales et de vagues justifications,* « *et pour regagner le silence* », et « *par un étrange* « *renversement de la vérité, tandis que j'étais la*

« *victime de ses volontés inébranlables, c'était elle* « *que l'on plaignait comme victime de mon ascen-* « *dant.* » Parfois, l'observation se cristallise en une remarque de grand moraliste : « *...l'homme se* « *déprave dès qu'il a dans le cœur une seule pensée* « *qu'il est constamment forcé de dissimuler.* » « *Comme si l'amour n'était pas de tous les senti-* « *ments le plus égoïste; et, par conséquent, lorsqu'il* « *est blessé, le moins généreux.* »

La place de Constant est unique. Comme les classiques, il a, du premier coup, donné une interprétation définitive de quelque chose d'essentiel. Il nous convainc que le sujet d'*Adolphe* n'est plus à reprendre. La tentative semblerait impossible, tant il a atteint la perfection. Mais c'est parce qu'il nous a imposé sa métaphysique. Tout sujet rebattu contient un sujet neuf : il n'y faut que du génie. Celui de Constant, étroit, limité, mais aigu et d'une spécialisation très neuve, a créé une figure aussi durable que celle de *René,* avec une absence de séductions qui rend la réussite d'autant plus étrange, avec une objectivité qui la place à la frontière de la science.

III

VOLUPTÉ

Volupté[1], œuvre aussi complexe que son auteur, à la fois riche et manquée, monotone et composite, semble le produit d'une collaboration intime; on y trouve du confesseur, du médecin, du politicien et du poète. Seulement, à cette période de la vie de l'immortel critique, l'ami de Lacordaire et de La Mennais l'emporte sur le carabin Sainte-Beuve et sur feu Joseph Delorme. L'unité de ce roman bizarre est dans son ton religieux où toutes les velléités originales viennent docilement s'assoupir.

Nul doute que Sainte-Beuve n'ait nourri un grand projet. Il visait au chef-d'œuvre. Il en reste quelque chose. Aussi, malgré le nombre des ridicules qui déparent le roman d'un homme si intelligent, beaucoup de lecteurs d'aujourd'hui lui garderont, ne disons pas cette tendresse que Sainte-Beuve eût voulu éveiller, mais une certaine pudeur à le critiquer sévèrement. Si la puissance créatrice y fait cruellement défaut, toutes ses tendances, même les moins

(1) Jules Troubat a publié quelques esquisses et fragments de nouvelles, tirés des papiers de Sainte-Beuve : *Le Clou d'Or*, Paris, Calmann-Lévy, 1921. L'intérêt en est médiocre.

nobles, sont ennoblies par un but artistique, malheureusement hors d'atteinte. *Volupté* est un chef-d'œuvre raté.

Par l'intention, par l'onction du style, par la discrétion et la ferveur des manières, par toute son esthétique de nuances, par sa moralisation, *Volupté* tend au livre céleste, tout en recouvrant (double Sainte-Beuve !) l'analyse subtile des pires penchants dont le titre est le résumé, mais dont l'auteur (deux fois double Sainte-Beuve !) ne nous peindra jamais brutalement les objets. Le fond n'est rien moins qu'angélique : une « *confession générale sur un point chatouilleux de l'âme* », à savoir « *l'analyse d'un penchant, d'une passion, d'un vice même, et de tout le côté de l'âme que ce vice domine, et auquel il donne le ton, du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, voluptueux enfin.* » Et Sainte-Beuve comprenait bien, jouissait sans doute, de la duplicité de son projet : évoquer par les artifices du style l'atmosphère de pureté morale et religieuse vers laquelle le poussaient des velléités mystiques peu durables et plus sympathiques que centrales, et donner le spectacle intérieur de la corruption délicate d'une âme tendant au plaisir, avec les ragoûts des repentirs, des hésitations, des chutes, des rechutes et des refoulements. Sainte-Beuve faisait l'ange en invoquant la bête. Aussi se montre-t-il quelque peu inquiet sur l'opinion ; il se demande si son œuvre n'ira pas « *contre les intentions du chrétien, en sortant ainsi inconsidérément du sein malade où il l'avait dépo-*

séc. et qu'il voulait par là guérir? » Il se rassure par la confusion et la hardiesse des œuvres de son temps, après avoir, pour ainsi dire, excipé d'une homéopathie psychologique, en parlant de « *guérison délicate d'un* « *tel vice par son semblable.* » *Volupté* peut donc se prendre à volonté, selon qu'on tourne les yeux vers les réalités psychologiques qu'il dévoile à moitié ou vers les ornements spirituels dont il se sanctifie, pour un enfer pavé de bonnes intentions ou pour un ciel couvert de mauvais anges.

On dresserait facilement le diptyque des prétentions de Sainte-Beuve et de ses échecs: variété et monotonie, nuance et fadeur, complexité et confusion, suavité et niaiserie, éloquence et emphase, etc... La symphonie périt par la médiocrité et la mollessse de l'exécution, si recherchée que soit celle-ci. Il manque à Sainte-Beuve la vigueur constructrice. Presque jamais il n'aboutit à la formule décisive.

D'ailleurs, son sens amoureux de la complexité qui lui sera si utile en critique, l'a ici fourvoyé, ou plutôt n'a pas été réduit par lui au rôle de moyen: cette fin cultivée pour elle-même a oblitéré chez lui tout pouvoir de choix. Il n'a rien su sacrifier, ni rien subordonner. Voilà à quoi aboutit un esprit original, même nourri des leçons des grands classiques, lorsqu'il ne comprend pas qu'en art il faut passer du plan de l'intelligence au plan de la volonté créatrice, laquelle exige une simplification, un dépouillement des ressources, une mise en relief des caractères, une hiérarchisation sévère. L'œuvre d'art est l'écueil de ces grandes intelligences dépourvues de raison, dont

la richesse s'avère si insensée, et dont toute la multiplicité se résout en tâtonnements et demi-mesures. L'inspiration se reconnaît à l'unité de son jaillissement. Et comme elle est chaque fois radicalement nouvelle, elle aboutit à la variété réelle des effets. Au contraire, chez Sainte-Beuve, les intentions les plus disparates se coulent dans la même forme hésitante, et aboutissent, en fait, à une monotonie qui embrume le roman d'un ennui presque continu.

Dieu sait pourtant si Sainte-Beuve avait calculé ses effets! Oublions la faiblesse de la réalisation, nous verrons qu'il n'a rien négligé pour multiplier les procédés susceptibles d'attacher et de retenir l'intérêt. *Volupté* est une des expériences les plus démonstratives pour l'esthéticien; c'est le modèle de la contre-épreuve. On y trouve tout, jusqu'à la réussite exclusivement. Au fond, il n'a peut-être manqué à Sainte-Beuve que du courage; même sans plus de force, le relief de sa personnalité était sans doute assez marquant pour qu'il pût le dégager, au lieu de l'enliser sous les concessions, la peur des hardiesses tôt blâmables, et surtout sa tendance à fuir la netteté et la simplicité des réalisations parfaites par prédilection pour le fondu et l'imprécision aux chatoyantes virtualités. En tous cas, *Volupté* nous prouve l'inutilité d'une technique sans âme. Les procédés (non pas inutiles, mais qui doivent être vivifiés, animés, c'est-à-dire personnalisés par le génie, qui en fait de véritables serviteurs magiques) attestent cruellement leur invalidité dans ces grands hôpitaux que sont les œuvres manquées. Pourtant, quelle débauche de

moyens, aussi bien dans le sujet que dans la technique du roman! Nous avons non seulement des histoires d'amour, mais une conspiration, des tableaux d'histoire et des exposés politiques, un curieux personnage historique (Georges), des effets de mystère, des pressentiments, des coïncidences, la peinture d'un couvent, l'emploi du temps d'un séminaire, des analyses, des sermons, des apostrophes, une nouvelle dramatique enchâssée dans le corps du texte, de la critique littéraire, un cours sur Lamarck, des descriptions de nature, des tableaux d'intérieur, des moments pathétiques, la fameuse scène de l'extrême-onction, des portraits, des méditations et des exaltations poétiques, et jusqu'à la disposition générale du roman: confession d'un prêtre racontant sa vie de jeunesse à un jeune homme tombé dans les mêmes errements, débutant par un prologue qui dit *vous* avant de dire *je*, dont le récit est coupé de retours sur soi, d'anticipations, d'exhortations et de doutes, et qui se termine sur l'hésitation du narrateur à envoyer, avant sa mort, le manuscrit au destinataire: savant effet de suspension.

Tout le livre est gâté par la poussière d'un style cardé. On l'a pourtant vanté beaucoup. C'est que là aussi on décèle bien des intentions intéressantes, et même d'assez nombreux commencements de réalisations. Il n'est pas rare, dans une phrase insupportable, qui donne l'impression déplaisante d'un balbutiement étudié, de rencontrer un fragment d'une élocution franche et originale. Mais les raffinements de Sainte-Beuve se sont tellement entrecroisés et contrecarrés

qu'ils ont abouti à ce tissu indistinct, à on ne sait quelle tapisserie dont les couleurs s'amortissent mutuellement, dont les lignes se brouillent, et où scintillent quelques traits d'or dans la grisaille inquiétante du fond.

Vingt-cinq ans plus tard, en 1861, les Goncourt, mauvais critiques mais observateurs précis, notèrent le récit de leur première rencontre avec Sainte-Beuve. La description qu'ils donnent de sa conversation convient admirablement au style de *Volupté* (mise à part l'affectation poétique dont il est assez facile de le dépouiller) : « *Il causa avec bavardage et à petites* « *touches menues, sans jamais un large coup de pin-* « *ceau: sa conversation ressemble à la palette d'une* « *peintresse à l'aquarelle, toute chargée de jolis, de* « *délicats et de timides tons.* » La multiplicité des procédés (il n'y en a peut-être pas un qu'il n'ait employé : c'est un catalogue de tours et de tropes) n'engendre que la plus complète monotonie. Le tour le plus hardi (il y a là un pouvoir étonnant, quelque chose de somnambulique propre à ce grand endormeur qui s'est endormi lui-même sur bien des vérités et sur bien des hommes qui lui déplaisaient) devient suave sous sa plume. Il a beau s'efforcer à varier par l'emploi de toutes les figures ; toujours, ce qu'il faut bien appeler *la rhétorique de Sainte-Beuve* se noie dans un étang. Plus rarement, il tente en vain de changer le ton (car il faut reconnaître qu'il a un ton bien à lui, où la dominante, donnée par l'acidité intelligente du critique futur, s'accompagne d'un fouillis de séductions ecclésiastiques). Alors, il ose des tentatives éloquen-

tes, mais ces mouvements lyriques avortent. Il y a toujours du trop, de l'allusif obscur, de l'inégal dans la réalisation, du mal venu, et souvent du ridicule. On ne sait à quoi s'attacher dans l'éparpillement d'une gerbe toujours déliée : « *Enviez, désirez, imaginez, cœurs de vingt ans; élargissez-vous! déplacez vos horizons; attisez votre soif de guerre; distrayez-vous le regard! la fin du désir, le terme et la palme de l'effort est toujours l'amour.* »

Sainte-Beuve dispose d'un vocabulaire très étendu, et qu'il enrichit moins de néologismes que de mots rares : *subobscur, amplexion, margueritelle*... Il cherche des alliances suaves, il ose des épithètes expressives : *obscurcissantes délices, gosier moqueur, front soyeux, soie onctueuse et cendrée de son front,* des mots images : *vautours* pour tourments, des emplois curieux : *revirer l'opinion*... Là, il a été hardi, avec des chances inégales ; mais, n'ayant jamais pu aller jusqu'au bout de ses hardiesses positives, lorsqu'il a écrit : *rocher absurde,* il se fait excuser par une note au bas de la page. Avec ces ressources, il n'a jamais pu assembler les sonorités en une phrase mélodieuse ou forte.

L'insupportable défaut de sa langue, c'est le bavardage. Il fait un terrible abus d'adjectifs. Il se plaît à des expressions compliquées mal à propos et s'embarrasse de fausses précisions : « *Cette tristesse pour-tant n'était, à vrai dire, dans notre cas qu'un pres-sentiment troublé qui anticipait de peu sur les choses*... » Mais ce qui vicie le plus le roman, d'un bout à l'autre, et constitue sa plus constante faculté

d'ennui, c'est sa prédilection pour les phrases à doubles, et encore plus souvent à triples symétries. Ajoutez que ces symétries se multiplient dans la même phrase, qu'à trois subordonnées parallèles se superposent trois coupes analogues, avec un détriplement des verbes, des substantifs et des épithètes. Sans doute il a parfois senti que la symétrie n'était supportable que variée, et il a combiné des équilibres pairs et impairs :

« *Ce qui me piquait le plus de sa part, après ses* « *premières tristesses vaincues et sous son évidente* « *satisfaction de captiver et de plaire, c'était quel-* « *que chose de timoré, de méfiant, de dissimulé par* « *habitude et par crainte, un calice qui doutait de ses* « *parfums, une tige qui doutait de tous zéphirs, une* « *source longtemps contrainte et restée avare.* » Mais voici des balancements fastidieux : « *Don* « *corrompu du Créateur, vestige, emblème et gage* « *d'un autre amour, trésor pernicieux et cher qu'il* « *nous faut porter dans une sainte ignorance, ense-* « *velir à jamais, s'il se peut, sous nos manteaux* « *obscurs, et qu'on doit, si l'on en fait usage, ména-* « *ger chastement comme le sel le plus blanc de l'autel,* « *la volupté a été pour vous de bonne heure un vœu* « *brillant, une fleur humide, une grappe savoureuse* « *où montaient vos désirs, l'aliment unique en idée, la* « *couronne de votre jeunesse.* » « *Je n'ai pas* « *toujours été tel moi-même que vous me voyez :* « *avant d'arriver à la base solide, au terme des* « *erreurs et au développement de mes faibles* « *facultés dans un but plus conforme au dessein* « *suprême, — avant cette ardeur décidée pour le*

« *vrai dont vous faites honneur à ma nature, et cette* « *existence rude, active et pourtant sereine, qui ne* « *m'est pas venue par enchantement, j'ai vécu, mon* « *jeune ami, d'une vie sans doute assez pareille à* « *la vôtre;* » Profitons de cette dernière phrase pour signaler le goût des termes rectificatifs qui sont souvent des facteurs d'imprécision et noient la phrase dans la confusion sous prétexte d'en faire un concert de nuances.

On s'en étonnera: Sainte-Beuve, qui, plus tard, aura des ridicules autrement secrets (non dans la langue, mais dans la pensée), a, dans *Volupté,* encore plus que dans ses poèmes, marqué les limites de son style. Sa phrase, parfois bizarre, contournée ou mièvre, est souvent emphatique: « *Amour, naissant* « *amour, ou quoi que ce soit qui en approche...* » On ne compte pas les invocations: « *Képler, Colomb,* « *Xavier,... Pères, docteurs, orateurs... Salut donc,* « *ô Amérique, qui que tu sois...* » On comprend, à cause du protagoniste, les clichés ecclésiastiques : « *ma course dévorante à travers ces mondes de cor-* « *ruption* », les développements prévus sur l'instabilité des choses de ce monde dans les sermons et les exhortations qui farcissent la confession d'Amaury; on s'amuse à voir le futur critique pasticher les progressions à la Bossuet: « *L'entraînement* « *machinal prend le dessus peu à peu; déjà l'on ne* « *bondit plus; on ne dit plus:* « *A ce coin là-bas, je* « *fuirai;* » *on baisse le front; les sentiers se res-* « *serrent, les pas alourdis s'enchaînent: l'imprudent* « *agneau est devenu comme le bœuf stupide que l'on*

« *mène immoler.* » Mais le bavardage lyrique devient vite insipide : « *Mais un jour, sous les saules de ce canal, sa jeune enfant, qui était restée en silence près de nous, me dit, comme après y avoir sérieusement pensé :* « *Pourquoi donc regardez-vous toujours maman ainsi ?* » « ... *l'ous me demandiez belle enfant, sous les saules du canal pourquoi je regardais ainsi votre mère !* » *Et* le comique éclate, lorsque Sainte-Beuve s'imagine rivaliser d'impétuosité poétique avec Chateaubriand : « *Je tendais ma chaîne, je l'agitais avec orgueil, je ne la voulais plus ni rompre, ni cacher ; je la voulais emporter au désert. Combien de fois, cette chaîne adorée, il me sembla la traîner sur mes pas et l'entendre bruyamment retentir le long de la grève où je marchais contre le vent, respirant la pluie saline qui me frappait en plein le visage, et mêlant mon cri inarticulé aux glapissement des goëlands et des flots!* »[1]

(1) A ce propos, citons l'adorable lettre où Chateaubriand se hâte de féliciter Sainte-Beuve et, avec une élégance de grand seigneur tourne en courtoisie exquise l'affirmation de son influence : « Ma vie, monsieur, « est si entravée, je lis si lentement que je serais trop longtemps sans vous « remercier. Je n'en suis encore qu'à la page 51 ; mais je vous le dis sans « flatterie, je suis ravi. Le détail de cette jeunesse et de cette famille est « enchanté. Comment n'ai-je pas trouvé *le blond essaim au-dessus de la « tête blonde*, et *ces deux vieillards et ces deux enfants entre lesquels « une révolution a passé*, et *les torrents de vœux et de regrets aux heures « les plus oisives*, et cette *voix incertoine qui soupire en nous et qui « chante, mélodie confuse, souvenir d'Eden*, etc? Bien est-il heureux pour « ma probité littéraire, monsieur, que ma jeunesse fût achevée dans mes « *Mémoires*, car je vous aurais certainement volé.

« Je vous quitte pour retourner à vous. Je pense avec la joie d'un « poète que je laisserai après moi de véritables talents sur la terre. « Agréez de nouveau, monsieur, je vous prie, les remerciements bien « sincères d'une reconnaissante admiration.

« Chateaubriand ».

Pourtant, Sainte-Beuve s'affirme déjà comme prosateur. Lorsqu'il est simple, il excelle, car il reste hardi : « *Je n'aurai ici à vous raconter que des rava-* « *ges.* » Il pourrait être sobre et user de raccourcis. Il ne le veut pas souvent. Il chérit une complexité qui serait sensible dans la densité d'une formule, et qui s'éparpille dans le fouillis des subordonnées et des incidentes. Néanmoins, lorsqu'il ne surcharge pas, il obtient de jolies réussites, comme dans ce passage sur l'influence de la « *nature champêtre* » : « *Bonne inspiratrice d'ordinaire, et nous entretenant* « *volontiers de Dieu, elle a pourtant des jours de mau-* « *vais conseil; elle redevient païenne, soumise encore* « *au vieux Pan et toute peuplée d'Hamadryades. Une* « *solitude trop fleurie et trop touffue, pour un soli-* « *taire trop jeune, doit être souvent une dangereuse* « *compagne: Jérôme eut besoin d'abord contre lui-* « *même de l'affreux désert de Chalcide; il recom-* « *mande en maint endroit l'âpreté dans le choix des* « *déserts. Le grand peintre chrétien, Raphaël, par* « *instinctif sentiment d'harmonie et comme de* « *pudeur, n'a jamais semé aux arbres lointains de* « *ses paysages, derrière les têtes de ses Vierges, que* « *quelques feuilles si rares qu'on les peut compter.* »

Allégé, le style subtil, enveloppant et disert de Sainte-Beuve, admirablement destiné à expliquer, à détailler, à analyser, deviendra sans effort un instrument délicat et incisif au service du chirurgien de la critique psychologique la plus personnelle qu'on ait connue.

L'impression dominante demeure celle d'un écrivain aussi embrouillé que raffiné, et qui n'aboutit pas, moins par excès de richesse que par défaut de maîtrise. Il n'a aucun détachement artistique à l'égard de sa matière sentimentale; il est plutôt enfoncé en elle; il s'y débat, s'y débrouille, s'y dirige, mais il ne la domine pas. Souvent la phrase bien commencée tourne mal, se perd: « *Car si les glorieux préfèrent* « *ouvertement le royal accès et l'éclat, les romanes-* « *ques, les voluptueux aiment le mystère; et, jusqu'en* « *leurs instants d'ambition et dans leurs projets d'or-* « *gueil, le mystère, le silence, les retraites de la* « *nature et l'ombrage, en s'y joignant, les séduisent,* « *et leur ramènent confusément dans un voisinage* « *gracieux la présence cachée, l'apparition possible* « *de ce qui leur est plus cher encore que toute ambi-* « *tion, de ce qui enchante à leurs yeux toute gloire,* « *de leur nymphe fugitive Galatée, et de leur* « *Armide.* »

La plupart du temps, il y a trop de mots. « *Il est* « *des époques et des nœuds dans notre vie où, après* « *une longue inaction, les événements surviennent* « *tous à la fois et s'engorgent comme en une issue* « *trop étroite.* »

Même lorsqu'il écrit plus fermement, il n'atteint jamais la plénitude classique. Si l'on s'amuse à lire la plaidoirie de Sénard au procès de Flaubert, on trouvera la scène d'extrême-onction de Sainte-Beuve à côté de celle de Flaubert et des instructions du Rituel. Le texte de Flaubert a 10 lignes, celui de Sainte-Beuve 34. Prenons simplement ce que les auteurs

disent de la bouche (Sainte-Beuve dit *lèvres*, parce que c'est plus noble).

Sainte-Beuve : « *Aux lèvres, pour ce qu'elles ont* « *prononcé de trop confus ou de trop avoué ; pour ce* « *qu'elles n'ont pas répliqué en certains moments ou* « *ce qu'elles n'ont pas révélé à certaines personnes,* « *pour ce qu'elles ont chanté dans la solitude de trop* « *mélodieux et de trop plein de larmes ; pour leur* « *murmure inarticulé, pour leur silence!* »

Flaubert : « *puis sur la bouche qui s'était ouverte* « *pour le mensonge, qui avait gémi d'orgueil et crié* « *dans la luxure* ».

Le Rituel disait : « *A la bouche, sur les lèvres : Par* « *cette onction sainte et par sa grande miséricorde,* « *que le Seigneur vous pardonne tous les péchés que* « *avez commis par le sens du goût et par la parole.* « *Le malade doit, dans ce moment, détester de nou-* « *veau tous les péchés qu'il a commis, en proférant* « *des jurements et des blasphèmes..., en faisant des* « *excès dans le boire et dans le manger...* »

Flaubert seul exprime l'essentiel en traits vigoureux, qui se rapportent précisément au personnage et donnent un dramatique raccourci de sa vie sensuelle dans un fragment de phrase d'une fermeté et d'un accent admirables, qui ne sollicite aucunement l'émotion. On comprend qu'après cela, Flaubert se soit dispensé de l'onction *ad lumbos*, qui d'ailleurs n'est pas essentielle d'après le Rituel et qui surtout aurait fait double emploi après la phrase sur la bouche. Sainte-Beuve, pour ne rien perdre, ajoute l'onction, non *sur les reins*, ce que sa timidité ne lui permettait

pas, mais *sur le cou* (*au lieu de la poitrine*, dit-il) et avec des caractéristiques dont le nombre n'a rien de nécessaire et qui pourraient même passer à d'autres organes.

Beaucoup des défauts de la prose surabondante de Sainte-Beuve sont nés de sa prétention à la poésie. Mais pas plus en prose qu'en vers, Joseph Delorme ni Amaury n'étaient poètes au sens où ce mot implique la maîtrise technique et la domination des sentiments à des fins esthétiques. Par contre, au sens psychologique du mot, Sainte-Beuve a certainement été poète et l'est même resté toute sa vie, par une aptitude à éprouver des sentiments singuliers, qui font de lui, comme l'a montré René Lalou, un annonciateur de la poésie baudelairienne[1]. Dans *Volupté* on rencontrera, au milieu de beaucoup de fatras, quelques réussites poétiques, quelquefois sous la forme rapide et subtile d'une pensée suspendue : « *Sa fille nous vit-elle* « *ainsi embrassés, du haut de sa terrasse ? Que* « *conçut-elle à cette vue ? En resta-t-elle occupée* « *dans la suite? Je l'ignore. Savons-nous ce que* « *pensent en leur cœur les filles de celles que nous* « *avons aimées?* » plus souvent sous la forme d'un récit perpétuellement imagé, qui peut rester gracieux (voir le fragment cité pages 182-183 depuis « *Elle disait...* » avec ses reprises de complainte un peu molles). L'image tourne presque toujours à l'allégo-

(1) Dans la collection du XIX^e^ siècle. René Lalou: *Vers une Alchimie lyrique.*

rie. Celle-ci est souvent chez Sainte-Beuve, outre un ornement poétique, un procédé directement apparenté à l'allusion, et qui lui permet ce *dire sans dire* qu'il affectionne, la confidence précise et voilée, le chuchottement mystérieux où l'on devine les secrets sous l'obscurité de l'expression et la délicatesse insinuante de l'aveu. Il a ainsi évoqué le démon de midi, et la figure psychologique du Tentateur : « *Il y avait* « *d'autres jours où, sans préambule, sans nuage et* « *sans ardeur, il me surprenait comme un voleur en* « *embuscade, comme l'ennemi sauvage, couché à* « *terre, qu'on prendrait de loin pour une broussaille,* « *et qui se relève inopinément.*

« *Il y avait des jours encore où, s'emparant avec* « *adresse de ma joie ingénue qui naissait d'une cons-* « *cience meilleure, il me dissipait insensiblement et* « *m'envoyait une touffe de violettes à la main, jouer* « *et m'égayer à travers les périls, comme dans la* « *rosée, et regarder nonchalamment ou vivement* « *chaque chose, comme d'un balcon; mais il me* « *laissait rentrer sain et sauf, de manière que, la fois* « *suivante, je me crusse invulnérable.* » Trop souvent l'allégorie s'alourdit, comme celle du rocher, du lac et des deux ruisseaux où il faut reconnaître M. et Mme de Couaën et leurs enfants, sans compter Amaury qui « *glisse sur un lac qui ne le réfléchit* « *pas.* » L'allégorie de la lisière est entièrement ridicule ; il s'agit de : « *l'intervention continue de la Grâce.* « *C'est comme une lisière, j'oserai dire, qu'on atta-* « *che aux enfants, quand ils sont presque déjà en*

« *état de marcher* » ; ils la gardent jusqu'à l'âge de vieillesse ; heureux ceux « *que la mort trouvera* « *encore en lisières et s'essayant...* » Sainte-Beuve a aussi essayé d'animer les objets : « *O soleil! pesez.* « *sur nous deux du moins, pesez plus cuisant* « *encore ; cailloux, faites-vous plus tranchants à* « *nos pieds !* » Il s'attendrit niaisement, il manifeste une sensiblerie agaçante que le ton désuet rend cocasse : « *Et quand elle eut dit oui, nous* « *sortîmes vers le bois, dans la rosée partout* « *brillante, chacun avec une larme aux paupières.* » La fausse noblesse abonde ; Amaury exhorte M. de Couaën : « *Je vous dirai aussi: Noble Sicambre...* » Il ne peut résister à citer un de ses poèmes au bas d'une page. Enfin, là encore, il accentue une pénible comparaison en empruntant à Chateaubriand les décors de *René*, les envolées lyriques et les mouvements passionnés ; hélas! l'enchanteur a fait place à un petit sorcier grimaçant.

Si la poésie rend Sainte-Beuve comique, la morale le rend ennuyeux. Le héros, ce singulier prêtre qui se complaît à l'étalage de ses péchés, ne ménage pas les exhortations pieuses. La parenthèse lui sert de sermon. Il baigne le moindre récit de théologie ou de catéchisme. Il professe un véritable cours de morale : « *Pureté pour soi, charité pour tous, c'est-à-dire* « *morale individuelle et morale sociale, c'est une* « *même génération de vertus en nous...* » et le premier volume de l'édition de 1834 se termine sur une conciliation de l'individu, de la société et de la religion, le second sur un exposé social où Sainte-Beuve hésite

entre la peur de la nouveauté et la crainte de nier tout progrès.

La partie politique de *Volupté* (à propos des insurrections royalistes et de Napoléon) a beaucoup vieilli, bien que la langue y soit peut-être plus ferme. Nous n'avons pas à rechercher si le catholicisme de Sainte-Beuve est bien orthodoxe. Ses conciliations de l'amour divin et de l'amour profane sentent un peu le fagot: « *Est-il donc absolument interdit d'aimer* « *en idée une créature de choix, quand plus on l'aime,* « *plus on se sent disposé à croire, à souffrir et à* « *prier; quand plus on prie et l'on s'élève, plus on se* « *sent en goût de l'aimer? Qu'y a-t-il surtout quand* « *cette créature unique est déjà morte et ravie, quand* « *elle se trouve déjà par rapport à nous sur l'autre* « *rive du temps, du côté de Dieu?* » Cause-finalier, il cherche Dieu partout: « *les bonnes prières, même* « *quand elles n'atteignent pas leur but direct, rejail-* « *lissent à notre insu par d'autres effets salutaires;* « *elles vont souvent frapper dans les profondeurs de* « *Dieu quelque ressort caché qui n'attendait que ce* « *coup pour agir, et d'où s'imprime une tournure* « *nouvelle au gouvernement d'une âme.* » « *cette* « *source... n'avait pas cessé... d'arroser et d'appeler* « *et de courir pour le brin d'herbe... et pour l'oi-* « *seau.* » Il exalte *le don de spiritualité* qui « *con-* « *siste à retrouver Dieu et son intention vivante* « *partout, jusque dans les moindres détails et les* « *plus petits mouvements.* » Ces intentions interdisent sans doute à Sainte-Beuve les peintures trop sensuelles; d'où l'estompe et l'allusion. Seulement la

décence de Sainte-Beuve a un arrière-goût inquiétant, qui rend sa discrétion beaucoup plus impure que la peinture franche. Alors que la débauche la plus crue de Baudelaire est toute pénétrée des aspirations les plus hautes, la vertu confite de Sainte-Beuve trahit l'aigre regret des voluptés les moins sublimes. Ce conseiller spirituel a d'étranges complaisances du souvenir, et il flagelle les vices un peu bien longtemps Joignez que l'attitude bénisseuse n'a pas été sans nuire à l'observateur : comparez sa description d'un séminaire à celle de Stendhal dans *le Rouge et le Noir*. Dans le séminaire de Sainte-Beuve (il est vrai qu'il a arrangé un compte rendu fourni par Lacordaire) « *la sérénité des visages égale la blancheur et* « *la netteté de la maison. Ce qu'éprouve l'âme est une* « *sorte d'aimable enivrement de frugalité et d'inno-* « *cence.* » Ces poussées de mysticisme ne représentent pas le vrai Sainte-Beuve. Elles étaient un accompagnement poétique, la consolation de sa faiblesse, et, déjà, un exercice de compréhension psychologique très semblable à ceux qui devaient illustrer sa future critique.

Dans *Volupté*, le critique se dessine tout à fait. Sainte-Beuve use de citations très étrangères à l'esprit d'un romancier. Amaury naît à la volupté en lisant Horace, Ovide, Properce, Anacréon ; il groupe des remarques d'auteurs pour éclairer une question (sorte d'induction très fréquente en critique), par exemple Saint-Augustin, Saint Paul, Bossuet, Marc-Aurèle attestent la ressemblance des dissolus et des tendres, desquels naissent les tyrans. On trouvera

dans *Volupté* un fragment sur Port-Royal, un portrait de M. Hamon, de la véritable critique comparée sur Bernardin de Saint Pierre et Chateaubriand, et même des remarques techniques : « *Il n'était pas* « *jusqu'à ces consonnances en i qui ne me touchas-* « *sent, et où je ne visse une harmonie découragée.* » Enfin, Sainte-Beuve a exprimé le principe foncier de sa critique psychologique qui annonce l'analyste et l'historien des *Portraits*: « *Moi, j'ai toujours tant* « *aimé... remonter, interroger dans leurs origines,* « *les existences mêmes dont je n'ai traversé qu'un* « *point, reconnaître les destinées les plus humbles,* « *leur naissance, leur premier flot encaissé dans les* « *vallons et les fonds obscurs, au bas des chaumières,* « *tout leur agencement particulier avec les choses* « *d'alentour.* »

Et, en effet, ce qui reste de plus vivant dans cette œuvre, c'est la psychologie. *Volupté* « *n'est pas préci-* « *sément un roman* » et l'auteur y a « *mis le plus* « *qu'il a pu de son observation et même de son expé-* « *rience.* » (lettre au Père Chocarne, dominicain). La partie d'autobiographie et d'introspection est considérable, et la plus pénétrante du livre. D'autre part, Sainte-Beuve se révèle psychologue complet dans le maniement de l'analyse appliquée à autrui ou à des problèmes généraux; il a d'ailleurs tendance à généraliser ses observations, ce qui nuit au romancier, mais témoigne d'un esprit scientifique.

La véritable méthode de Sainte-Beuve en psychologie générale est la sympathie. Amateur d'âmes et de sentiments, il appuie cette technique de réviviscence

et de participation personnelle à l'histoire d'autrui, sur l'idée chrétienne que nous ne sommes pas très différents les uns des autres : « *Quand on a un peu* « *vieilli et comparé, cela rabat l'orgueil de voir à* « *quel point le fond de nos destinées, en ce qu'elles* « *ont de misérable, est le même. On croit posséder* « *en son sein d'incomparables secrets; on se flatte* « *d'avoir été l'objet de fatalités singulières, et pour* « *peu que le cœur des autres, le cœur de ceux qui* « *nous coudoient dans la rue s'ouvre à nous, on* « *s'étonne d'y apercevoir des misères toutes sembla-* « *bles, des combinaisons équivalentes.* » A certains moments, on sent cette sympathie un peu impatiente d'elle-même, et toute prête à ces singuliers retours d'humeur du critique à l'égard de ses contemporains.

Lorsqu'il ne gâte pas des observations par du pathos ou des ornements, lorsqu'il n'est pas gêné par des partis-pris de morale qui, tout à coup, l'empêchent de fouiller à fond des sujets neufs qu'il a le mérite de deviner et la faiblesse de frôler, Saint-Beuve est un des connaisseurs les plus avisés des replis du cœur humain. Il a des vues justes et complexes, médicales et religieuses, avec un curieux souci de thérapeutique mentale qui annonce des tentatives modernes. Il y a même quelque pédantisme dans ses remarques; ainsi Amaury explique à Madame de Couaën comment il prévoit que ses sentiments vont se succéder : « *Je trouvais dernièrement dans un moraliste très* « *consommé un tableau qui va vous peindre à mer-* « *veille la succession de sentiments que je redoute en* « *moi. Quand l'homme...* » En France, il n'aura pas

son pareil, jusqu'à Proust, pour multiplier les nuances et les impressions que donne à un individu le spectacle de ses propres sentiments. C'est dans ce retour un peu trop complaisant à soi, dans cette émotion spectaculaire infiniment et indéfiniment variée que Sainte-Beuve triomphe. Tout ce qui est de contre-coup lui va.

D'une façon plus profonde, moins subordonnée à la volupté superficielle de contempler sa propre complexité, il demeure excellent dans l'étude du jeu réel des tendances, sans atteindre à la netteté de Constant ni à la minutie de Stendhal. Il a très bien noté les réactions des sentiments les uns sur les autres. Ainsi la jalousie de M. de Couaën s'éveille, non après les déclarations de scrupules d'Amaury, mais à la suite d'une contradiction politique avec celui-ci. Il interprète les faits avec beaucoup d'ingéniosité; il décèle de curieuses interférences psychologiques: Amaury, après ses rechutes sensuelles se rend chez Madame R, « *poussé, non par aucun de* « *ces désirs réels et matériels si aveuglément assou-* « *vis, mais par un besoin de distraction et d'exci-* « *tation artificielle, pour m'étourdir, pour recouvrir* « *et réparer, en quelque sorte, l'infraction brutale à* « *l'aide d'une autre espèce d'infraction moins gros-* « *sière, quoique plus perfide, et qui se passait dans* « *l'esprit plutôt que dans les sens* ». Il a le sens de la relativité des impressions psychologiques : « *Singulière gradation des esprits entre eux !* « *le marquis semblait chimérique et transcendant* « *à Georges, tandis qu'il eût paru à bon droit*

« *positif, terrestre et trop soucieux de l'action aux* « *yeux du théosophe et du poète.* » Il rappelle Malebranche et Constant en indiquant la possibilité de ressentir rien que par le fait d'exprimer : « *Et l'imagination en ce genre est si mobile, le* « *cœur si bizarre et si aisément mensonger, qu'à* « *mesure que je prodiguais ces expansions d'un* « *jeune Werther, je me les persuadais suffisam-* « *ment.* » Signalons encore ses vues sur l'erreur : sorte d'inadaptation d'une vérité disproportionnée aux conditions présentes.

Il y avait même en Sainte-Beuve un physiologiste, qui notait les influences du temps sur le tempérament ; il a écrit une page frémissante sur le printemps et l'amour à Paris : « *Comme toutes les organisations* « *sensibles dont la volonté ne se fonde pas dans un* « *ordre supérieur, j'ai longtemps été à la merci des* « *souffles de l'air, des phases mobiles de chaque lune,* « *des nuées passagères (alors même que j'étais ren-* « *fermé et que je ne les voyais pas), ou des ardeurs* « *du soleil; encore aujourd'hui la nuance secrète de* « *mon âme en dépend. En ces journées des premières* « *chaleurs, dans ce Paris peuplé d'une jeunesse* « *éblouie et de guerriers de toutes les armes, les fem-* « *mes, dès le matin, comme les oiseaux sur leurs ailes,* « *étalaient des étoffes aux mille couleurs; les boule-* « *vards et les promenades en étaient émaillés; et le* « *soir, au jour tombant, dans les rues des faubourgs,* « *les filles du peuple, les femmes des boutiques, assi-* « *ses aux portes, cheveux et bras nus, folâtrant* « *exubérantes et remuées à l'aspect des aigrettes et*

« *des casques, semblaient s'apprêter à célébrer quel-*
« *que fête de la Bonne Déesse; dans cette vapeur*
« *molle qui les revêtait d'un lustre éclatant toutes*
« *étaient belles. Si ces jours duraient, nulle créature*
« *ne serait sauvée; car le monde ne l'est, comme a dit*
« *un Saint, que grâce à cette pudeur accordée aux*
« *femmes.* » Il a relevé les inégalités des grands caractères, leurs petitesses surprenantes. Il a traité des questions classiques, comme celle du souvenir, en insistant sur les souvenirs d'enfance: « *Que je*
« *vous parle une fois ici du souvenir selon moi* » et il a marqué, une fois de plus, qu'il n'était pas créateur, par la prédominance qu'il accorde au souvenir sur l'espérance: « *J'ai toujours eu à cœur le*
« *souvenir plutôt que l'espérance, le sentiment et la*
« *plainte des choses évanouies plutôt que l'étreinte*
« *du futur.* »

Il a établi des distinctions psychologiques intéressantes, comme celle entre les sens et l'amour, si chère à André Gide: « *comme le divorce de l'amour*
« *et des sens se fait vite.* » Mais il note impitoyablement, en moraliste, les conséquences de ce divorce : « *Mais cette contradiction d'acti-*
« *vité est désastreuse. Si les gens agissent trop*
« *à l'inverse de l'amour, tout différents qu'ils*
« *sont de lui, ils le tuent d'ordinaire ; en s'usant*
« *eux-mêmes, ils raréfient en nous la faculté*
« *d'aimer.* » Beaucoup plus que le psychologue de l'amour, Sainte-Beuve a été le psychologue du désir et des sentiments inassouvis; c'est là sa part. Il a très finement indiqué la naissance de la volupté; il

annonce véritablement Freud, et la théorie du refoulement est esquissée chez lui (le mot s'y trouve). Voyez cette admirable analyse de la dangereuse pudeur enfantine, à laquelle il ne manque que l'indication des retentissements physiologiques : « *Je n'avais pour-* « *tant aucune occasion de voir des personnes du* « *sexe qui fussent de mon âge, ou desquelles mon âge* « *pût être touché. J'eusse d'ailleurs été très sauvage* « *à la rencontre, précisément à cause de mon nais-* « *sant désir. La moindre allusion à ces sortes de* « *matières dans le discours était pour moi un sup-* « *plice et comme un trait personnel qui me décon-* « *certait: je me troublais alors et devenais de mille* « *couleurs. J'avais fini par être d'une telle suscepti-* « *bilité sur ce point, que la crainte de perdre conte-* « *nance, si la conversation venait à effleurer des* « *sujets de mœurs et d'honnête volupté, m'obsédait* « *perpétuellement et empoisonnait à l'avance pour* « *moi les causeries du dîner et de la veillée. Une si* « *excessive pudeur tenait déjà elle-même à une mala-* « *die: cette honte superstitieuse accusait quelque* « *chose de répréhensible. Et en effet, si, devant* « *l'univers, je refoulais ces vagues et inquiétantes* « *sources d'émotions jusqu'au troisième puits de mon* « *âme, j'y revenais ensuite trop complaisamment en* « *secret; j'appliquais une oreille trop curieuse et* « *trop charmée à leurs murmures.* » Il a cependant indiqué le rôle que peut jouer une difficulté physique : « *Une difficulté particulière* ..... *s'étant* « *tout d'un coup révélée à moi par les lectures techni-* « *ques que je fis à cette époque, ajoutait encore à*

« *mon embarras et le compliquait plus que je ne* « *saurais rendre; j'étais averti d'un obstacle réel,* « *obscur, quand toutes les chimères de l'imagination* « *me criaient de me hâter* » ; il est ainsi amené à une théorie voisine de celle de Gide sur la tare des génies : « *Je ne crains pas, mon ami, d'entr'ouvrir à vos* « *yeux ces misères honteuses pour que vous ne* « *désespériez pas des vôtres, qui ne sont peut-être* « *pas moins petites, et parce que bien souvent tant* « *d'hommes qui font les superbes n'obéissent pas,* « *dans les chances décisives de leur destinée, à des* « *mobiles secrets plus considérables. On serait stupé-* « *fait si l'on voyait à nu combien ont d'influence sur* « *la moralité et les premières déterminations des* « *natures les mieux douées quelques circonstances à* « *peine avouables, le pois chiche ou le pied bot, une* « *taille croquée, une ligne inégale, un pli de l'épi-* « *derme; on devient bon ou fat, mystique ou libertin* « *à cause de cela. Dans l'état de faiblesse étrange où,* « *par suite des désordres de nos pères et des nôtres,* « *nous est arrivée notre volonté, de tels grains de* « *sable, placés ici ou là, au début du chemin, la font* « *broncher et la retournent: on recouvre ensuite* « *cette pauvreté de sophismes magnifiques.* »

On trouvera plus loin tout le chapitre X, le plus remarquable selon nous de *Volupté:* étude d'une sensualité échauffée dans une âme mystiquement amoureuse. Toutes ces vues sur la sexualité sont, par un curieux paradoxe bien révélateur, rédigées de la façon la plus allusive et la moins directe. Déjà Sainte-Beuve symbolise et sublime. Il a admirable-

ment connu tous ces états, les rechutes brusques, les perplexités, les rêveries, les abattements, et les signes avertisseurs de la jeunesse finissante : « *Tout système « d'idées qui se présente ne nous entraîne plus alors « dans son tourbillon; la seule vue d'une femme « belle ne nous arrache plus à nous-même. Dès le « jour où ce double retard a commencé en nous, notre « première jeunesse est passée.* » Il a dessiné avec une rage curieuse (ouverture sur l'arrière-fond de son âme), une scène où s'exaspère la colère des tendres. « *aiguë, quinteuse, convulsive, sans dignité, « prompte au fait, raffinée en outrages, salissante de « fiel.* »

Quant aux personnages eux-mêmes de *Volupté*, M. de Couaën est assez fermement dessiné ; conspirateur vaincu, « *génie inoccupé* », aigri, qui tourne dans un cercle d'idées fixes, attendant la chute de l'Empire. Sainte-Beuve a rendu avec délicatesse les impressions fugitives de la jalousie renfermée chez M. de Couaën ; son art des demi-teintes l'a servi à merveille. Georges est un *portrait contemporain*, vigoureux ; Sainte-Beuve l'a pénétré et jugé : « *Il « y avait, malgré lui, du paysan révolté dans sa « colère. Georges, ai-je souvent pensé depuis, la « cause que vous servîtes d'une si implacable ardeur, « était-ce bien la vôtre? vos instincts courageux ne « se fourvoyaient-ils pas? fils du meunier, que ne « fûtes-vous jeté d'abord dans les rangs des bleus? « vous eussiez suppléé Kléber* ». M^lle de Liniers semble bien pâle. M^me de Couaën est un type de femme idéale, qui pousse parfois la pureté jusqu'à

la niaiserie : « *Mais puisque les désirs qui vont crois-* « *sant, à ce que vous prétendez, diminuent au* « *contraire et passent (vous en convenez vous-même)* « *une fois qu'ils sont satisfaits, pourquoi ne pas* « *supposer à l'avance qu'ils sont satisfaits dès long-* « *temps, et ne pas garder tout de suite le simple et* « *doux sentiment qui doit survivre?* » Le défaut de ces peintures angéliques est toujours le manque absolu de caractère. Stendhal seul y a réussi (Mme de Rênal). Mme R..., dont Saint-Beuve a d'ailleurs marqué la différence avec Mme de Couaën (elle n'est pas naïve) reste encore, quoique plus originale, plutôt bien peinte que vraiment vivante.

On trouvera facilement dans *Volupté* un certain nombre de passages qui livrent les secrets de l'auteur, et comme les clefs de sa métaphysique. Au temps de sa poésie, au temps de *Volupté*, Sainte-Beuve eût peut-être préféré l'amour à la gloire. Le cri de tant d'âmes retentit douloureusement en Amaury : « *Aimer, être aimé* »; mais le chant de l'amour à peine modulé, vient l'aggraver l'accompagnement de la sensualité : « *Aimer, être aimé, unir le plaisir à* « *l'amour, me sentir libre en restant fidèle, garder ma* « *secrète chaîne jusqu'en de passagères infidélités.* » Les infidélités! Comment n'y vivrait-il pas comme dans un climat préféré, serre chaude des sentiments équivoques, des faux-fuyants, des insinuations, des remords bizarrement agréables, celui qui recherchait « *les molles amitiés énervantes avec les jeunes* « *femmes* »? Sainte-Beuve a célébré, dans un autre passage, ce don d'être aimé, cette séduction univer-

selle qui est le désir de tant d'hommes sensibles. Amaury, avant sa conversion, (mais c'est un dénouement surajouté, la part d'invention dans le roman) conçoit la vie toute rattachée à la volupté: « *ne polir « mon esprit, ne l'orner de lumières ou de grâces que « pour me rendre amant plus cher, pour donner « davantage à l'objet possédé et lui expliquer le « monde: tel était le plan de vie molle auquel en défi- « nitive je rattachais tout bonheur* ». Dans ses jours de mysticisme, l'amour sublimé lui sert d'intercesseur auprès de Dieu. Ce curieux mélange de religion et de volupté profane s'exaspérera, sous son aspect le plus inquiétant, en dépit des précautions calmantes de la forme, dans la scène fameuse où Amaury, prêtre, confesse M^me^ de Couaën et lui donne l'extrême-onction. Anatole France définissait la religion de Sainte-Beuve « *un assaisonnement qui donne à la « volupté plus de saveur* ». Nous croyons qu'il y avait là plus de sincérité, mais il est certain qu'entre les formes du pur amour, Sainte-Beuve a opéré une fusion peu orthodoxe: « *Je ne suis pas de ceux, vous « le savez, qui retrancheraient toute Béatrix de « devant les pas du pèlerin mortel.* » « *Fixez le « rendez-vous habituel en la pensée de Dieu, c'est le « lien naturel des âmes. Communiquez sans fin dans « un même esprit de grâce, chacun sous une aile du « même Ange* ». Il se rendait compte, d'ailleurs, de cette bizarre alliance et de son origine douteuse : « *La religion, hélas! je l'aurais accommodée sans « doute aussi au gré de mon cœur et de mes sens: « j'en aurais emprunté de quoi nourrir et bercer mes*

« *fades remords; j'en aurais fait un couronnement* « *profane à ma tendresse.* » Et, avec la religion, c'est toute la morale que Sainte-Beuve rattache à l'amour. Le platonisme d'Amaury, son goût de l'épuration des sentiments, son spiritualisme esthétique, ses conceptions sur la politique, sont encore des moyens de plaire aux trois femmes honnêtes, et surtout à la plus pure, qu'il a aimées. Trois, et non une. Or, les situations se ressemblent; il s'agit toujours d'un amour inassouvi, quoique partagé dans une certaine mesure, et un seul cas eût suffi à un romancier plus soucieux d'éviter la monotonie (une Madeleine suffit à Dominique). Mais Sainte-Beuve avait besoin d'insinuer dans tout cet amour un poison, d'y ajouter le parfum de la trahison. La poésie des mauvais sentiments a très bien été comprise par lui, et — paradoxe très vrai — c'est pourtant le louche de ses manières, de son art, qui en a fait avorter l'expression. Car derrière l'artiste, l'homme peut être aussi bas qu'il veut, il ne sera sauvé que si son art est franc. Telle est la morale de l'esthétique.

Mais l'art et le reste, Sainte-Beuve, au moins à ce moment, l'aurait sacrifié à l'amour: « *Quant à cette* « *gloire des écrivains ou des guerriers, qui m'appor-* « *tait par instants ses murmures, une fois comblé* « *d'autre part, je l'aurais fait taire: tout zéphir des* « *bois eût chassé mes regrets. L'action ambitieuse, je* « *l'aurais prise aisément en pitié; l'étude, je n'en* « *eusse tiré que la fleur. Il est doux à l'esclave* « *d'amour de cultiver l'oubli.* » Bref, la volupté était bien le rêve de Sainte-Beuve: « *Excepté la volupté.*

« *mon ami, je n'ai jamais, durant ces temps, voulu* « *aucune autre chose en elle-même; quand j'avais* « *l'air de vouloir et d'agir d'un autre côté, c'était* « *toujours au fond en vertu du secret ressort.* » Il était « *de ceux dont la force tient à la tendresse,* « *et qui demandent toute inspiration à l'amour.* » Mais l'amour sans satisfaction charnelle lui paraît languir ; Amaury ne peut réussir à allier sa sensualité et son amour ; la vie s'écoule « *monotone et* « *subtile, des pages blanches, des jours vides, des* « *intervalles immenses pour des riens, des attentes* « *dévorantes et si longues qu'elles finiraient par* « *rendre stupides; peu d'actes, des sentiments sans* « *fin; des amas de commentaires sur un distique* « *gracieux comme dans les jours de décadence.* « *Ainsi j'ai vécu: ainsi vont les années fécondes.* « *J'ai peu vu directement, peu pratiqué, je n'ai rien* « *entamé en plein; mais j'ai côtoyé par les princi-* « *paux endroits un certain nombre d'existences, et* « *la mienne propre, je l'ai côtoyée plutôt que tra-* « *versée et remplie; j'ai conçu et deviné beaucoup,* « *bien qu'avec une sorte d'aridité pour reproduire,* « *comme quand on n'a pas varié soi-même l'expé-* « *rience et qu'on a rayonné longtemps dans l'espace,* « *dans la spéculation, dans la solitude.* » Le paragraphe suivant, qui commence ainsi : « *Cinq ou six* « *heures de retraite studieuse et de lecture par jour* « *(ce dont je ne me suis jamais déshabitué au milieu* « *de mes distractions les plus contraires) suffisaient* « *à entretenir le don naturel d'intelligence que Dieu* « *ne voulait pas laisser dépérir en moi.* » marque

nettement comment l'habitude du travail transformera l'amant en écrivain, le poète en critique.

Le problème de la gloire reste central dans *Volupté*, beaucoup plus que Sainte-Beuve ne l'avoue et beaucoup moins par ses déclarations directes que par toute une série de réflexions et de sentiments secrètement dérivés de cet ardent souci. Sainte-Beuve sent sa faiblesse; sa sympathie si universellement intelligente (et où la malveillance ne sera pas primitive, mais la conséquence d'un échec douloureux: on n'en tient pas assez compte quand on juge sévèrement l'homme) a pour rançon un manque de caractère, de ce quelque chose d'affirmatif, de simple, de fort, de décisif, d'agressif dans l'originalité du tempérament. « *S'il « est des natures fortes... il en est d'autres qui ont « particulièrement besoin de guides et de soutiens, « qui regardent en avant et de côté pour voir « si on les précède, si on leur fait signe, et « qui cherchent d'abord autour d'elles leurs « pareilles et leurs supérieures... J'étais un peu « de ces natures-là, premièrement infirmes, implo- « rantes et dépareillées au milieu d'une sorte de « richesse qu'elles ont; j'avais hâte de m'attacher et « m'appuyer.* » « *Comme j'enviais à mon tour « d'être le secrétaire et le serviteur des grands « hommes!* » Cette résignation cache mal un profond sentiment de la défaite. Il en naîtra une jalousie extrêmement subtile à prendre sa revanche. D'abord, avant Baudelaire et Mallarmé, Sainte-Beuve lancera

dans notre littérature le thème du guignon[1] : « *Quand* « *on se sent vigoureux d'âme, plein d'aptitude et* « *d'essor, et que pourtant la destinée favorable nous* « *manque, on la voudrait du moins noblement et* « *grandement contraire. A défaut d'éclat glorieux,* « *on réclamerait de sanglantes infortunes et des* « *rigueurs acharnées, pour ne rien éprouver à demi* « *Mais non: c'est trop demander, ô homme! Aux* « *plus grands cœurs, l'infortune souvent elle-même* « *est médiocre; un guignon obscur vous use. Au* « *lieu du tonnerre, c'est un brouillard. Vous avez* « *un délabrement lent et partiel, et pas une grande* « *ruine...* » La jalousie envers ceux qui connaissent la gloire l'amènera à diminuer leurs mérites : « *ils* « *avaient leurs égaux, à qui a manqué simplement* « *l'occasion, et qui n'ont pas, comme eux, eu la* « *chance de circonstances propices.* » « *Eh! bonnes* « *gens, sachez-le bien; il y a par le monde tel maus-* « *sade personnage, crotté comme vous peut-être,* « *et tout à fait de même étoffe que vos demi-dieux.* » Ainsi M. de Couaën exhale ses rancœurs : « *Il est dur* « *de voir les occasions, une à une, s'écouler, nos* « *pareils s'ancrer et s'établir, de nouvelles généra-* « *tions qui nous poussent, et la barque de notre* « *fortune, comme un point noir à l'horizon, repartir* « *sans avoir abordé, et se perdre dans l'immensité,* « *le nombre et l'oubli.* » Amaury médite de consa-

(1) Rappelons cependant que Rotrou avait fait de la mauvaise fortune le ressort d'une tragi-comédie, *Don Bernard de Cabrère*. Sainte-Beuve ne l'ignorait pas.

crer une pierre du temps des Druides : « *Aux grands* « *hommes inconnus* », ces « *perles du fond des* « *mers.* » Et le besoin de nier cette gloire insultante l'amène à exprimer, avec une rare vigueur, la débâcle inéluctable de toutes les gloires : « *Il n'y a point* « *de Panthéon ici-bas ; il n'y a de vrai Capitole pour* « *aucun mortel : tout triomphe en ce monde, même* « *pour les fronts rayonnants, n'est jamais, je m'ima-* « *gine, qu'une défaite plus ou moins déguisée... Le* « *triomphe humain n'existe pas.* » Son besoin de renommée deviendra besoin d'éternité religieuse, lorsqu'il se raccrochera au mysticisme, lorsqu'il se résignera. Il renoncera même à la forme tangible de la gloire, « *à l'influence prétendue* « *gouvernante de telles ou telles voix dans la* « *mêlée.* » Et la victoire complète lui paraîtra d'arriver à un état analogue à « la transparence » dont parle André Gide, et que Sainte-Beuve annonce ici : « *Les plus belles âmes sont celles, me* « *disais-je, qui, tout en agissant, approchent le plus* « *d'êtres invisibles, de même que le verre le plus* « *parfait est celui qui laisse passer l'entière lumière* « *sans en garder une part, sans avertir par mille* « *couleurs pompeuses qu'il est là.* »

« *Mon esprit va naturellement à moraliser sur* « *toute chose.* » Voilà un bien mauvais point de départ pour une œuvre d'art. Sainte-Beuve n'a pas échappé à l'envie d'être utile ; il pense que de *Volupté* il pourra même « *sortir ça et là quelque bien pour* « *quelques-uns* ». Toute sa conception de l'art repose, au fond, sur une distinction morale extrêmement

dangereuse entre la beauté spirituelle et la beauté sensuelle: « *Il y a en ce monde la beauté selon les* « *sens, il y a la beauté selon l'âme: la première,* « *charnelle, opaque, immédiatement discernable; la* « *seconde, qui ne frappe pas moins peut-être à la* « *simple vue, mais qui demande qu'on s'y élève* « *davantage, qu'on en pénètre la transparente subs-* « *tance et qu'on en saisisse les symboles voilés. Idole* « *et symbole, révélation et piège, voilà le double* « *aspect de l'humaine beauté, depuis Ève.* » « *Il* « *faut le plus souvent que les sens soient déjà un* « *peu émoussés pour que le sentiment distinct de* « *la beauté nous vienne.* » Il mêle encore du mysticisme à ce problème: « *La noble beauté, au con-* « *traire, quand l'âme qui l'habite est demeurée fidèle* « *à son principe, ne périra pas avec cette enveloppe* « *terrestre.* » Au point de vue esthétique, la distinction de Sainte-Beuve n'a aucun sens: toute beauté est fusion du spirituel et du sensuel. En visant à un art prétendument épuré, c'est-à-dire, en fait, moralisateur, Sainte-Beuve marque surtout sa crainte de la beauté formelle. Il trahit sa défiance à l'égard de la plastique du style: « *Le poète, lui-* « *même, qui bâtit un mausolée à l'endroit des pre-* « *mières grandes douleurs, risque trop souvent* « *d'oublier l'âme dans le marbre du monument.* « *l'idolâtrie pour la statue lui dérobe la cendre.* » Nous devinons déjà que le critique Sainte-Beuve s'attachera trop exclusivement à l'analyse psychologique des auteurs, et qu'il oubliera la valeur directe-

ment esthétique de leurs œuvres. Dans *Volupté*, roman. Sainte-Beuve a donc opté pour l'idéalisme contre le réalisme (distinction aussi insensée que la distinction qui en dérive, entre *deux* ordres de beauté dans *un* art). Cet idéalisme a d'ailleurs en lui des racines foncières ; il se fonde philosophiquement dans une espèce de divagation platonicienne sur les pensées, opposée au système de Lamarck : « *l'homme « naît et vit dans les pensées* » comme dit, paraît-il, Saint Martin. « *Toutes les choses visibles... me paru- « rent acquérir la signification morale d'une pensée... « il me semblait que je sentais, en effet, au-dessus de « ma tête, flotter et glisser les pensées.* »

Cet idéalisme donnait des résultats qui plaisaient à la sentimentale M^me^ Sand : « *Ce que j'admire et chéris « dans ce livre, c'est que toutes les figures sont belles, « même les moins belles.* » Nous ne sommes pas loin de l'académisme. Il est évident, au contraire, que l'impression de vérité est bien diminuée par cette lassante perfection des héros ; toute cette beauté prétendue est froide et fade ; pour faire noble, Sainte-Beuve va jusqu'à rendre artificielles les paroles de ses personnages. Ils parlent tous la même langue conventionnelle : « *Amaury, Amaury, c'est une rude « arène que la vie...* » Stendhal nous délivrera de ce gâchis de noblesse. Cette superstition d'une beauté toute spirituelle force Sainte-Beuve à éviter, dans la description, toute matérialité. Il ne sait pas peindre ce qui est concret, ni ce qui est animé ; il esquisse le tableau d'une tempête dont il aurait pu ne pas parler du tout. Il a réussi, il faut le reconnaître, à

évoquer sans aucun réalisme la vie sexuelle d'Amaury et ses rencontres avec les prostituées. Seulement, Sainte-Beuve ne va jamais jusqu'au bout de ses intentions. Toujours des compromis. Ne se résignant pas absolument à se passer du monde extérieur, il a tout de même décrit des paysages, des jardins, des intérieurs, c'est-à-dire des objets faciles à idéaliser ; il a peint des réalités, sans réalisme.

Le seul principe ferme de son esthétique, c'était le sentiment des nuances ; il ne lui manquait même pas le sentiment des choses fortes, intenses, surtout saisies sous l'aspect de leur particularité. Il a cherché parfois dans *Volupté* la vigueur : « *Je sentis que c'était trop :* « *que m'exposer à un second coucher de soleil en* « *cet horizon si chargé, c'était à faire éclater l'âme.* » mais il y réussissait moins qu'à interpréter mystérieusement : « *Oh! mon pressentiment ne m'avait pas* « *trompé alors ; c'était bien là qu'avait dû en effet se* « *rencontrer le principal embranchement de ma vie...* « *Ce n'était rien de frappant aux yeux du monde :* « *si peu d'événements et si peu visibles! mais de* « *près, toute une série de sentiments, de passions,* « *d'erreurs, qui avaient découlé de là.* » Au fond, en lui, dans le pouvoir créateur, rien ne correspond au goût de l'intensité. Il avait peur de toucher aux foudres. De là devait sans doute provenir, dans sa critique, sa rancœur contre ceux qui les ont maniées, sa prédilection pour les lumières modérées[1]. Il est

(1) Déjà dans *Volupté*, à propos de Chateaubriand, il se peint « offensé « souvent et déconcerté que j'étais de tant d'éclairs. »

curieux de constater que l'équivoque de son art et et de son attitude, ce bizarre mélange de faiblesse rancunière et d'intelligence à vif, forme peut-être maintenant, l'intérêt de *Volupté*. Sainte-Beuve s'y trahit. C'est bien un roman subjectif.

Le féminin Sainte-Beuve mérite l'interrogation hésitante que Boileau adressait à l'équivoque :

Du langage français bizarre hermaphrodite,
De quel sexe te faire, Equivoque maudite,
Ou maudit?

L'équivoque, Sainte-Beuve l'a favorisée partout, et en lui. Il y avait là, non un instinct de trahison, mais un sentiment respectable de la complexité. Il ne veut rien perdre, croyant en être plus riche. Mais, comme on l'a vu, il ne réussit pas à faire une symphonie de ce jeu de nuances dont il jouit égoïstement, au point d'oublier de faire attention au lecteur. Et pourtant, sous toute cette multiplicité, Sainte-Beuve avait une tendance à restreindre l'univers ; nouvelle preuve de sa pauvreté créatrice (qui le gêna jusque dans la critique, car juger c'est bien aussi un peu créer, au moins des perspectives) il ne pense pas qu'on puisse découvrir une infinité d'aspects imprévus : « *Comme le nombre des questions sérieuses* « *n'est pas infini pour l'homme, comme le nombre* « *des solutions l'est encore moins, il y a une sorte* « *de curiosité à voir les éternels sujets de méditation remaniés au pli de l'expérience active, et la* « *rude énergie d'un mortel héroïque se tailler, en*

« *passant, une ceinture à sa guise, au lieu de la trame* « *oiseuse et subtile, toile de Pénélope des dialecti-* « *ciens et des philosophes.* » Il affirme l'identité future des sentiments, quel que soit l'état social: « *il y aura sous cette forme de société, ou sous toute* « *autre, les mêmes passions qu'autrefois, les mêmes* « *formes principales de douleurs... les mêmes* « *antiques moralités applicables toujours, et presque* « *toujours inutiles pour les générations qui recom-* « *mencent.* »

Parmi les confessions et les œuvres de son temps qui lui ressemblent, *Volupté* se trouve peut-être à la fois la plus complexe et la moins réussie. Le livre doit beaucoup à *René,* qui est la cellule initiale de toutes ces autobiographies; Amaury déclare: « *J'ai* « *lu* René *et j'ai frémi; je m'y suis reconnu tout* « *entier. Combien d'autres, depuis vingt ans, ont* « *frémi ainsi et se sont crus en face d'eux-mêmes* « *devant ce portrait immortel! Tel est le propre de* « *ces miroirs magiques où le génie a concentré sa* « *vraie douleur, que, pendant des générations, tous* « *ceux qui s'approchent pour regarder s'y recon-* « *naissent tour à tour.* » Et Sainte-Beuve ajoute, après un tiret, pour sauver son sujet: « *Et* « *pourtant mon mal était bien à moi, moins* « *vague, moins altier et idéal que celui que* « *j'admirais, et, sous ses transformations diverses,* « *tenant à un motif plus défini.* » Mais il n'a atteint en aucun endroit à la magie oratoire et poétique, à l'expression lyrique des sentiments qui ne se confond pas avec l'analyse psychologique dont la nudité brille

dans *Adolphe,* chef-d'œuvre dont la sombre et incisive netteté domine de haut la confusion bavarde de Sainte-Beuve. *Dominique,* cet autre roman d'ambition et de résignation, beaucoup plus pauvre, mais beaucoup mieux construit, conduit, écrit, que *Volupté,* réussit à exister par son esprit de sacrifice aux vraies conditions esthétiques du roman. Sainte-Beuve écrit (*Mes poisons*) : « *Ayant lu mon article* « *sur lui dans la Revue des Deux-Mondes, Balzac* « *dit :* « *Je me vengerai cruellement de Sainte-* « *Beuve. Je referai* Volupté. » *Et il fit* Le Lys « dans la Vallée. » Or, avec tout son pathos et sa surabondance de déchets, Balzac, sans arriver ici à aucune perfection dont son génie immodéré était peu capable, dépasse pourtant Sainte-Beuve par la force incroyable de son impur torrent, par la vie et la conviction que, lui, il fait déborder jusque dans l'ennui!

La seconde raison de l'équivoque dans Sainte-Beuve, c'est son incapacité à choisir. Il ne voit pas pourquoi opter. Fait pour comprendre et expliquer *ceci* ou *cela, ceci* et *cela,* non pour prendre *ceci* et jeter *cela,* il deviendra vite un critique psychologue; il est voué à l'analyse, qui peut être aussi complexe, aussi minutieuse, aussi nuancée qu'on voudra; aucunement à la synthèse qui part bien d'autant de complexités qu'elle peut, mais n'existe que lorsqu'elle les a maîtrisées définitivement et lorsque l'unification a été parfaite.

IV

STENDHAL & LE ROMAN

Stendhal n'est pas, à proprement parler, un romancier. On le voit bien à la difficulté qu'on éprouve à distinguer ses romans de ses autres œuvres. Écartons *les Mémoires d'un touriste*, où l'affabulation (les impressions d'un commis-voyageur) tient visiblement du prétexte : écartons *les Chroniques italiennes*, qui sont plutôt des documents récrits et, pour Stendhal, la Bible de ses sentiments, comme *le Traité d'Idéologie* était la Bible de son intelligence et le *Code civil* la Bible de son style. Mais *Henri Brulard* est bien près de *Lucien Leuwen*. Stendhal se permet seulement un peu plus de désordre dans son autobiographie, c'est-à-dire une fidélité bénévole à l'ordre de réapparition des souvenirs et à la spontanéité des réflexions et des rêveries qu'ils inspirent. Quant à *De l'Amour*, c'est une somme qui comporte des parties de roman, des anecdotes, et où les analyses psychologiques ne se présentent pas d'une façon si différente que dans les autres œuvres de l'auteur : elles sont souvent directement appuyées sur un exemple bien délimité, ou sur un état précis d'un

personnage déterminé. On peut réserver le nom de romans aux ouvrages suivants : *Armance, Le Rouge et le Noir, La Chartreuse de Parme, Lucien Leuwen* (inachevé) et *Lamiel* (inachevé).

Stendhal se trouve empêché d'être un romancier par deux motifs qui font justement tout l'intérêt de Stendhal : d'abord, qu'il est, en quelque sorte, un savant ; ensuite, qu'il est, d'une certaine manière, un poète. D'où un excès d'objectivité et un excès de subjectivité.

On se rend compte facilement à quel point le roman était pour Stendhal un prétexte. Dans toutes ses œuvres, il manifeste surtout le souci de l'étude du cœur humain. Il n'écrit pas un roman principalement pour provoquer en nous les sentiments esthétiques que comporte le genre. Même cette métaphysique intellectuelle que nous avons considérée comme son intérêt distinctif, Stendhal (question de vocabulaire mise à part, car le mot *métaphysique* l'aurait irrité) ne l'envisage pas comme centre inspirateur du récit ; elle existe pourtant chez lui ; elle y est même importante ; mais, d'abord, elle lui reste obscure à lui-même, et, de plus, l'unité foncière ne l'intéresse pas : il s'attache surtout à la diversité et à la multiplicité psychologiques, à la précision des « *petits faits vrais* », et plus à leur notation individuelle qu'à leur liaison entre eux. Cet intérêt d'observation, Stendhal le place, pour ainsi dire, en dehors de son récit ; il est son vrai but, le récit servant de moyen ; et par là, Stendhal n'agit pas en romancier, mais en homme de science.

Taine a loué pertinemment la valeur de Stendhal comme psychologue, et expliqué sa méthode générale. Bref, il lui a donné sa qualité de psychologue professionnel très sérieux, en dépit de la forme spontanée et vive de ses notations. Le temps n'est plus où la compétence de Stendhal comme psychologue était contestée parce qu'il n'était ni pédant ni ennuyeux. On sait que Taine lui rendait un suprême hommage en tenant presque pour des faits certaines de ses remarques et de ses analyses empruntées à ses romans[1].

Nous n'avons pas ici à exposer les procédés et les résultats de la psychologie stendhalienne. Les familiers de ses ouvrages reconnaissent sans peine cette décision dans les coupes sèches qu'il opère avec une vivacité inégalable, et cette distribution élégante des éléments dégagés. Aucun tremblement, l'œil prompt, un plaisir contenu, une prestesse de l'esprit tout tendu vers son objet, avec le masque d'un calculateur de sang-froid pour unique coquetterie. D'ailleurs, Stendhal a réellement possédé l'admirable faculté de ne jamais mêler son amour des sentiments à la logique de leur analyse. Son œuvre abonde en passages curieux où on le voit passer alternativement d'une

(1) Voir le livre d'Henri Delacroix : *La psychologie de Stendhal*, Paris, Alcan, 1918, où l'on trouvera, outre un examen minutieux des influences (Condillac, Helvétius, Cabanis, Destutt de Tracy...) sur lesquelles les critiques sont ordinairement aussi affirmatifs que discrets, une double étude de l'amour et de la musique dans Stendhal. Rappelons aussi que Georges Dumas, dans son *Traité de Psychologie*, Paris, Alcan, 1923, lui accorde une place importante pour ses analyses de l'amour.

attitude à l'autre sans aucun embarras: il détermine une nuance d'état d'âme avec sa netteté coutumière; il met un point à sa phrase; puis il s'émeut, dit son plaisir d'éprouver telle ou telle émotion; un nouveau point ; et, toute affectivité oubliée, retranchée, il opère une autre coupe dans le même cœur, avec une maîtrise retrouvée immédiatement. Cette alternance de précision et d'enthousiasme dans l'analyse de l'amour est un des secrets du charme de Stendhal, une espèce de chaud-froid voluptueux.

Dans ces démonstrations scientifiques, son attitude n'a rien d'abandonné: on le sent attentif, soigneux, réduisant ses gestes au minimum, et, pour mieux faire, détaché: il peint à distance. Son plaisir est évidemment de démonter des complexités du second degré, après l'analyse d'un tout d'opérer l'analyse d'un élément. Son microscope s'oppose, mais en l'annonçant, au télescope de Proust. Tous deux nous prouvent combien il est difficile à un romancier de ne pas se laisser tenter, absorber, par un certain ordre de recherches; nous y voyons la confirmation de la primauté, dans le genre romanesque, de la métaphysique intellectuelle. L'intelligence, surtout lorsqu'elle joue le rôle central comme dans le roman, répugne à se subordonner à une discipline esthétique, c'est-à-dire à s'orienter vers une satisfaction du sentiment. Si, par contre, l'intelligence s'abandonne trop au sentiment, elle risque encore de sortir du roman pour tendre à la poésie. En sorte que le roman est peut-être le genre dont l'équilibre est le plus instable. Sa métaphysique doit nous donner le senti-

ment esthétique de l'intelligence, sans tomber dans le sentiment pur des poètes ni dans l'intelligence abstraite du sentiment des psychologues.

L'analyse de Stendhal s'exerce sur un tout actuel qu'il décompose, avec une clarté qui n'hésite pas à numéroter les motifs, ou sur une période, dont il distingue les phases (sa discrimination des moments par lesquels passe la genèse de l'amour est restée célèbre). Enfin, aimant à définir, il aime aussi à classer (par exemple, les espèces de l'amour). Mais ses classifications n'ont rien de systématique, ni même de logique : il nomme les espèces qu'il connaît ; il en oublie, car il ne parle que de ce qu'il a vu de ses propres yeux : ses classifications sont encore des observations. Outre les remarques et les coups de sonde qu'il prodigue, on admirera qu'il ait inventé quelques-unes de ces images immortelles où l'on sera tout surpris de reconnaître un procédé d'expression bergsonien, qui vise moins à l'explication qu'à la *direction d'intuition,* si l'on peut dire : telle est la fameuse cristallisation, dont la portée est si vigoureuse qu'elle a suggéré à André Gide l'idée complémentaire de la *décristallisation* du sentiment.

Chez Stendhal, aucune séparation entre le psychologue et l'observateur des mœurs. Tout l'homme, vu dans son intérieur, est son domaine. Il n'adopte pas une méthode différente pour peindre la société. Où il triomphe, c'est dans l'analyse des moralistes, genre proprement français. Il n'aime pas à s'en laisser imposer ; rien ne résiste à cet allègre frondeur. C'est à Civita-Vecchia, en 1834, qu'un consul de France

méditait ce *Lucien Leuwen* où l'on devait voir « *ce procureur de Basse Normandie que fut Louis-Philippe* » discuter avec un banquier député les conditions de son alliance politique. Quand il mourut, Stendhal travaillait à décrire *les Français du King* Φιλιππε (*Lamiel*). Mais qu'il parle des petites cours cocasses de l'Italie (*La Chartreuse*), ou des salons de la Restauration (*Le Rouge et le Noir*), nul n'a mieux connu et stigmatisé les calculs de l'intérêt, la bassesse des opérations politiques, la sottise et la prétention des ministres, les hypocrisies du pouvoir, les appétits des représentants. De même, il a tracé, en géographe, les courants sociaux et les jeux des opinions. Qu'il s'agisse de la France entière, d'une province, d'une ville comme Nancy, ou d'un salon parisien, son implacable discernement lui permet, en rien de temps, de dessiner la carte sociale, avec l'indication des forces respectives et des possibilités d'action ; il y a, dans Stendhal, observateur de la société, à la fois du diplomate et du stratège. A ce point de vue, la prodigieuse campagne électorale de Lucien Leuwen révèle, encore mieux que la politique de Mosca, un homme prêt à l'action, et que son trop d'esprit a écarté de l'échelle des pouvoirs temporels. Ici Stendhal paraît davantage sous la figure d'un romancier, car il ne vise pas à la science sociale comme à la science psychologique ; le plaisir de peindre un milieu est directement centré, non sur la connaissance se prenant elle-même pour but, mais sur l'intention d'amuser le lecteur.

Une raison toute opposée à la science empêche aussi

Stendhal d'être un romancier au sens complet du terme. Mais cette raison lui permet, par contre, d'être un conteur. Nous voulons parler de sa subjectivité d'attitude. Si délicieuse qu'elle soit, elle ne contribue certainement pas à donner au roman un caractère de sérénité impartiale. Mais, comme nous le disions, cette présence perpétuelle qui fait de Stendhal le principal personnage de ses récits, convient proprement à la nouvelle, où le conteur donne le ton sans arrêt. Il n'en est pas de plus attrayant que celui de Stendhal. Ce n'est pas que l'auteur intervienne très souvent : on relèvera bien quelques appels au lecteur, de charmantes discussions avec lui... mais la caractéristique la plus attachante de ce conteur éminemment sympathique, c'est que (hors les passages scientifiques) il ne peut se retenir de lancer son sentiment à l'égard des personnages et des actions. Dieu sait s'il est fécond en termes affectifs ; un mot, d'ailleurs, lui suffit. Nous savons toujours où il en est avec tel ou tel. Il n'y a peut-être pas une de ses phrases dont au moins le tour ne trahisse une intention appréciative. Tout se départage selon la haine et l'amour, et ses réactions, même à propos de menus faits, perdent rarement cette vigueur. Il est pour ou contre. Il faut reconnaître que, par là, ses romans ont une unité foncière, une vie personnelle intense.

Au vrai, un roman de Stendhal est écrit dans le ton d'une conversation animée, où plusieurs Stendhal se donnent la réplique, et où l'un d'eux irait jusqu'aux éclats de la passion. Tous les tons secondaires : ironie, satire, esprit, froideur calculée, grâce, inso-

lence, humanité, etc... sont bien ceux de ces entretiens que Stendhal mettait au-dessus de tous les plaisirs. Malgré leur nature souvent agressive, mais non dirigée contre les participants, nous allions dire : les complices de cette espèce de conspiration d'esprit qu'est une conversation stendhalienne, les traits bariolés de cette humeur se fondent dans une atmosphère favorable ; elle baigne tous les romans de Stendhal ; celui-ci en avait besoin pour être heureux et, par conséquent, pour avoir de l'esprit ; elle se caractérise par la liberté, la vivacité, la cordialité, l'absence des préjugés, et l'influence d'une sorte de climat musical aux grâces brillantes et rêveuses. De là vient que, pour n'être plus seul, voire pour n'être plus triste, il suffit d'ouvrir un livre de Stendhal ; nous sommes dans un cercle d'amis ; encore n'avons-nous pas besoin de payer notre « *billet d'entrée* », sinon à nous-même.

Le ton de Stendhal redouble d'alacrité lorsqu'il devient satirique. Stendhal avait du génie pour la satire. Moins philosophique mais plus concret et plus direct que Voltaire, il est autrement virulent que Montesquieu, dont il n'a jamais les malices compassées. Paradoxe curieux, avec toute la haine qu'il semble exprimer, il n'arrive pas à avoir le ton haineux. Il y a chez lui une franchise, une honnêteté profonde qui ne touche à aucune basse malveillance, qui ne tient qu'à la vérité de l'observation ou à la conviction sincère, et qui rappelle étonnamment Molière. On sait que celui-ci fut un maître pour Stendhal, qui l'étudia, l'annota, et rêve même de lui

succéder. Le côté de comédie qui anime certaines parties des romans de Stendhal a frappé Paul Valéry, particulièrement la bouffonnerie qui évoque le vaudeville et l'opérette, et il « *ne voit pas nettement pour-* « *quoi Stendhal ne s'est pas donné au théâtre, auquel* « *tout le destinait.* » Hélas! il s'y était exercé, mais en vain, et toute sa vie il porta le regret de n'avoir pu devenir, avec son *Letellier* et d'autres pièces, un grand auteur comique. La destinée de Stendhal a souvent manifesté un divorce entre ses intentions esthétiques et ses réalisations : pas plus qu'il n'a compris la poésie, étant si fortement sentimental, il n'a pu faire une pièce de théâtre, étant si sensible au ridicule. La cause est la même; estimons-nous heureux qu'elle n'ait pas réussi à gâter le romancier. Il a manqué à Stendhal, qui eut de si bons professeurs d'idéologie et de logique, un maître d'esthétique, un Tracy de la poésie. Ne nous en étonnons pas : le XVIII^e^ siècle fut une médiocre époque, qui n'eut pas le sentiment exact de l'art littéraire, et surtout de l'art poétique. Stendhal, homme du XVIII^e^ siècle, né trop tôt pour profiter de l'enseignement du docte théoricien Baudelaire, n'a rien compris au problème du style, malgré l'exemple de Chateaubriand. Sa conception de la prose est aux antipodes de l'art; ses vues sur le vers sont infiniment plus fausses. Or, avec si peu de conviction dans la valeur du mode poétique, c'est en vers qu'il écrivait ses comédies. Ses erreurs sur la technique lui interdisaient d'aspirer à la gloire du théâtre. De même, pour n'avoir pas senti que la poésie devait posséder un instrument d'expres-

sion (prose ou vers, peu importe, mais différent de l'instrument habituellement consacré à la notation des idées et, par là, inapte à la suggestion des sentiments et de leur cortège sensible), il s'est interdit, non seulement de comprendre la poésie des jeunes romantiques, mais même d'exprimer vraiment le poète qu'il portait en lui.

Car nous avons hâte d'arriver à ce point. La subjectivité de Stendhal, dont nous avons vu l'aspect satirique, a un côté positif. De l'excès de sa sensibilité, d'autant plus vive qu'elle se masque, *Brulard* donne cent preuves. Il montre dès l'enfance une aptitude à sentir les passions ; il éprouve même, outre la mélancolie, outre la poésie des plaisirs, le charme de la rêverie et des paysages, les demi-teintes, le pittoresque local, beaucoup des voix de la nature, enfin les arts et la musique. Bref, il possède toute la matière d'un lyrique. Il n'en a, à aucun degré, le pouvoir d'expression. Tout ce qu'il peut, c'est donner de ses émotions poétiques une traduction intellectuelle ; souvent il se borne à une simple inscription ; il ne faudrait pas, pour cela, méconnaître l'intensité du sortilège qui l'enchante et qu'il ne sait que nommer. Qu'une inspiration de nature spécifiquement poétique ait pu nourrir le romancier, c'est ce que suffirait à prouver cette remarque : « *La duchesse est copiée du Corrège* « (*c'est-à-dire produit sur mon âme le même effet* « *que le Corrège.*) » Tout le monde connaît la fin de Julien Sorel : « *Jamais cette tête n'avait été aussi* « *poétique...* » Seulement, ici, par un rare bonheur pour Stendhal, il se trouve que la poésie, pour être

sentie du lecteur, n'a pas besoin d'avoir effectué sa métamorphose artistique ; il suffit que le lecteur trouve un prétexte à rêverie dans le récit et la situation décrite. Ainsi les romans de Stendhal sont imprégnés de poésie, non par des prestiges d'auteur, mais par notre sympathie pour la force et la vivacité des passions qui s'y déploient. Stendhal a été le moins poète et le plus poétique des hommes.

L'amour que Stendhal porte à beaucoup plus de choses que ne se le figurent sa volonté de calcul et son désir de choix, donne à ses romans l'ardeur, le mouvement et l'enthousiasme léger qui leur conservent une jeunesse indestructible et les rendent si communicatifs. Peu impartial, objectif par moitié, Stendhal est vivant. Et cette vertu affaiblirait beaucoup le reproche qu'il mérite de ne pas être assez séparé de ses héros pour prétendre au nom de romancier, si, d'autre part, (et l'on a souvent relevé cette parenté, ce qui nous dispensera d'y insister) tous ses personnages n'étaient nés de sa chair au point de faire craindre chez Stendhal une incapacité à créer des êtres entièrement différents de lui : car telle est la grande marque de puissance du romancier et du dramaturge.

Il y a bien, dans les romans de Stendhal, des personnages qui ne sont ni des créations de son amour ni des figures de sa haine, mais ce ne sont alors que des silhouettes : encore ces seconds rôles sont-ils teintés de stendhalisme, injectés d'une goutte de sang généreux ou de toxine dangereuse ; souvent, ils se rattachent à l'auteur à la façon dont dépendent d'un

causeur, par les aspects imprévus sous lesquels il les présente, les personnes qu'il fait défiler dans la conversation. Mais Julien, mais Fabrice sont Stendhal, et l'adorable Lamiel est un terrible Stendhal femelle : Stendhal est Mosca : outre les héros violents, il est aussi les hommes aimables ennemis des affectations et des excès; Stendhal est Leuwen père et Leuwen fils; il est la Sanseverina et Mathilde de La Mole, et la douce M^me^ de Rênal et la tendre M^me^ de Chasteller. Quel plaisir d'être tant d'êtres, de sentir tant de sentiments! Ce fut la grande volupté de Stendhal: « *posséder n'est rien, c'est jouir qui* « *fait tout* », disait-il, prévoyant peut-être qu'il ne posséderait pas beaucoup.

On a dit que les romans de Stendhal étaient mal composés. Il lui arrive ici la même aventure que pour son style. Stendhal sait parfaitement ce qu'il veut dire et où il va. Mais quelquefois il semble qu'on ne tienne plus le fil directeur, que la courbe du récit hésite; pure apparence: la courbe intérieure reste nette et décidée, mais se trouve cachée par les accidents de la surface. L'embarras où flotte la narration ne provient pas d'une déficience, mais au contraire de la pléthore des intentions. Les idées se pressent, toutes veulent sortir à la fois, et brusquement elles se chevauchent. L'auteur, qui n'aime rien tant que la clarté, se croit obligé, un peu plus loin, de démêler les fils, ou d'insister sur un point laissé dans l'ombre; d'où ses retours, ses allusions, et, parfois, ses répétitions, qui, s'ajoutant à l'impression laissée antérieu-

rement par l'entrecroisement des inspirations jaillissantes, signalent leur propre désordre avec une honnête naïveté. Avec un peu de patience et plus de goût pour la simplicité des lignes, Stendhal aurait sans difficulté éliminé quelques scories, renforcé certains traits en les dégageant, assuré la hiérarchie de ses plans. Mais il dictait, ou jetait sur le papier, vingt-cinq ou trente pages bouillonnantes, en trois ou quatre heures; épuisé ce jour-là, il se trouvait, le lendemain, pressé de dire mille autres choses; il avait hâte d'inventer, non de rapetasser. La petite besogne indispensable de mise au point lui répugnait.

Si l'on veut encore mieux apprécier la force du jaillissement, moins confus que complexe, de ses idées, il faut s'adresser de préférence à une de ses œuvres inachevées, et où les corrections en vue de l'édition ne sont pas intervenues (*Lucien Leuwen* ou *Lamiel*). On sentira combien, par exemple, cherchent concurremment à se faire jour le désir de décrire les progrès de l'amour dans deux cœurs, l'intention de fixer ces analyses dans une trame d'événements imaginés, la tentation de peindre en même temps une société vue sous ses aspects mondain, provincial et politique, en exerçant sur elle, et sur certains personnages en particulier, une verve satirique... Admirable richesse qui fait passer sur quelques imperfections dans la mise en place.

Celle-ci est, d'ailleurs, très souvent remarquable. Stendhal est beaucoup plus habile qu'on ne croit; si sa négligence à corriger, à revenir sur un texte déjà abandonné, le rend assez gauche dans ses retours sur

les événements passés, il se montre, au contraire, fort adroit dans les préparations. Cet esprit brûlant anticipe naturellement sur l'avenir de ses héros, et, d'autre part, il est retenu par l'abondance du présent à décrire; il se produit un équilibre vivant dans ce mouvement de composition organique très vigoureux. Mais il faut voir comme il jette à propos, avec naturel, les menus détails qui annoncent et justifient tel événement futur. Voyez avec quel tact est amenée la mort de M. Leuwen, qui, pour son fils, est inattendue. Enfin, c'est s'attester un psychologue consommé que de disposer à l'avance les germes d'une analyse à venir, et d'en pressentir les éléments par une intuition anticipatrice.

On est frappé, dans la narration de Stendhal, par un contraste fréquent entre la sûreté secrète de l'inspiration directrice et la discontinuité de la présentation : remarquez, dans *Le Rouge et le Noir*, la multiplicité des petits paragraphes. Dans les passages d'analyse et de récit qui alternent et se juxtaposent sans qu'on en soit choqué (car le lien interne est très solide), chaque paragraphe, bref et serré, se consacre à un point particulier, à une question bien délimitée, traitée pour elle-même; puis on passe à un autre de ces *détails caractéristiques* que Dominique-Stendhal avait la faculté *de voir* et *d'inventer*, et dont il enseignera le secret à Mérimée. Rien de plus surprenant et de plus varié, que ce crépitement de *petits faits vrais*, notés avec une sécheresse voluptueuse, incisifs et aiguisés; en les isolant, Stendhal a su les mettre en relief; on peut presque dire que, chez lui, tout est en

relief, tant son aptitude est grande à découvrir des aspects psychologiques neufs et différents, à hérisser son terrain d'une multitude d'accidents.

Il se livrait à son invention avec une liberté et un enivrement délicieux. Et comme *faire un plan le glaçait,* Stendhal fut un improvisateur de génie. En ce sens, au moins, il était écrivain-né; en ce sens aussi, il était le contraire d'un artiste. Mais, si l'on réserve la question du style, ne convient-il pas d'admirer l'intelligence de sa méthode qui concilie la rigueur des directives et la chaude liberté de l'inspiration? « *Arrêter les caractères bien nettement; les « événements seulement en masse ; admettre les « détails à mesure qu'ils se présentent... Raison: car « l'on ne pense jamais aussi profondément aux « détails qu'au moment où on écrit le livre. Dans le « fait, sans me l'être dit d'avance, c'est ainsi que « j'ai agi pour le* Rouge. »

Dans les *Mémoires d'un touriste,* ou dans son traité *de l'amour,* l'absence de composition tient du prodige. Il semble qu'il le fasse exprès. En fait il a sa méthode (on irait jusqu'à dire qu'il a une méthode pour ne pas composer). Il revient sans cesse à quelques thèmes chéris qu'il énonce, explique, analyse, illustre par des exemples, des anecdotes, des citations et des plagiats; les thèmes se diversifient selon certains aspects (par exemple les climats, les pays et les époques en ce qui concerne l'amour) ; et les chapitres, ou les groupes de remarques, se succèdent sans lien apparent: ils sont reliés, autrement que par l'ordre unilinéaire auquel nous sommes le plus sen-

sibles, autrement que par l'ordre architectural et hiérarchique des grands classiques, selon l'ordre savoureux de la grappe de raisin aux grains séparés et dépendant d'une même tige.

Avouons que le mérite de la composition savante ne nous touche que dans les grandes œuvres d'art, où elle a sa beauté propre et des relations avec la nature profonde qu'elle construit. Mais dans l'œuvre de science, surtout lorsqu'il s'agit d'une science neuve où le rassemblement des matériaux joue le rôle de beaucoup le plus important, où il est impossible de procéder à un exposé complet et méthodique, par exemple en psychologie ou dans les domaines de la réflexion personnelle, nous en arrivons à préférer l'expression de notes aiguës, plus sincères d'être isolées, moins gâtées par la systématisation artificielle qu'impose le souci de composer. Celui-ci n'a d'intérêt que lorsqu'il fait le principal objet, ou l'un des principaux objets de l'auteur ; alors, la systématisation essentielle se goûte comme telle. Introduire un ordre factice, auquel on n'attache qu'une importance accessoire, qui n'est ni révélateur ni nécessité, c'est satisfaire inutilement à une exigence de rhétorique. De plus, l'exposition va fondre ces remarques qu'avivaient leur contraste et leur indépendance ; elles y perdront, et nous aussi. Or, qu'attendions-nous d'un tel ouvrage? Justement des vues particulières, des intuitions et des faits. Stendhal nous les donne dans leur fraîcheur première. C'est à nous à les composer avec d'autres, avec nos propres observations. A quoi bon

nous imposer la tâche de les dégager d'une masse didactique, que l'auteur a péniblement élaborée dans une synthèse de façade? Quand le livre ne vaut que par les détails, c'est sottise d'en noyer les richesses. Nous avons probablement gagné à n'avoir que *les Pensées* de Pascal, au lieu d'une apologie de la religion chrétienne. La Bruyère fut sage de ne pas engoncer ses portraits et ses maximes dans un jeu de transitions qu'ils ne réclamaient pas. Le *Journal* de Jules Renard, et beaucoup de ses œuvres, offrent cette discontinuité de notes à facettes. Il vaut mieux être pêcheur de perles que mauvais architecte. Même dans une biographie, comme la *Vie de Henri Brulard,* cet intermédiaire entre son journal et ses romans, Stendhal n'a pas hésité à laisser des coupures et des arêtes, comme en présente la mémoire elle-même. Ailleurs, cet ami de Taine se révèle comme un riche polypier d'images. Beaucoup de chapitres *de l'amour* sont des corbeilles de fruits. On peut ouvrir le livre, avec un égal plaisir, à n'importe quelle page.

Le style de Stendhal a suscité des opinions discordantes. Alors que Valéry écrit: « *J'ai vu Pierre* « *Louys insulter cette prose intolérable, jeter,* « *piétiner* le Rouge et le Noir *avec une étrange et* « *peut-être juste fureur...* » Suarès rappelle, avec fierté, qu'il a « *défendu Stendhal de mal écrire* » et admiré en lui « *un prince du langage.* » Déjà Barbey d'Aurevilly avait loué « *cette plume qui ne*

« *s'est jamais amollie, même quand elle a voulu* « *être tendre.* »

Il faut distinguer deux manières dans le style de Stendhal. Tantôt, visiblement, il ne se préoccupe aucunement de la forme; l'idée le mène; il dicte ou note, pressé par sa propre abondance, sans se soucier de l'élégance ou de l'équilibre; il n'est guère incorrect; il peut être encombré (plutôt que gauche); il lui arrivera de se répéter, d'accepter un tour moins heureux, de laisser passer des négligences, d'arriver au but avec plus de paresse et par des détours moins fréquents chez lui que la netteté et la rapidité de la démarche, bref de témoigner une certaine confusion, non d'idées, mais d'expression. Ayant écrit vite, et dit sa pensée, il ne se corrigera pas, ne s'émondera pas. C'est alors que son naturel donnera l'impression d'une rédaction hâtive où l'art n'entre pour rien. Voici, par exemple, une phrase de *La Chartreuse* passablement embarrassée: « *En mai* 1796, *trois* « *jours après l'entrée des Français, un jeune pein-* « *tre en miniature, un peu fou, nommé Gros, célèbre* « *depuis, et qui était venu à l'armée, entendant* « *raconter au grand café des* Servi (*à la mode alors*) « *les exploits de l'archiduc, qui de plus était énorme,* « *prit la liste des glaces imprimées en placard sur* « *une feuille de vilain papier jaune. Sur le revers* « *de la feuille il dessina le gras archiduc...* » etc.

Tantôt, la netteté de la formule, la précision du rapport, l'ordre de l'analyse, la densité du raccourci, témoignent que Stendhal maniait en maître le style abstrait. Peut-être obtenait-il spontanément cette

sobriété expressive, peut-être résultait-elle d'un calcul, ou encore d'une correction éliminatoire : les trois cas ont dû se présenter. Mais aucun doute qu'il n'ait lui-même apprécié le *rendu* et la perfection formelle de ses réussites. Il avoue qu'il restait parfois un quart d'heure à hésiter sur la place d'un adjectif, — preuve que tout souci d'art n'était pas étranger à la formulation de ses traits les plus perçants. Il se donnait pour règle unique d'être clair ; mais il est probable que, sous ce terme, se cachaient des opérations esthétiques beaucoup plus complexes que Stendhal ne se l'imaginait, ne pouvait le penser (les études sur la création inconsciente n'étaient pas amorcées), et même, vu ses coups de boutoir contre le travail des stylistes, ne consentait à se l'avouer. Sa simplicité est exquise, et, s'il a méconnu une forme plus artistique de style pour qui le langage même n'est qu'une matière, il n'en a pas moins donné, par sa haine de l'affectation, une leçon de salubrité. Quelle aisance à penser tout haut : « *Cette vue du* sublime *rendit à Julien toute la force* « *que l'apparition de M. de Chélan lui avait fait* « *perdre. Il était encore bien jeune ; mais, suivant* « *moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du* « *tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge* « *lui eût donné la bonté facile à s'attendrir, il se fût* « *guéri d'une méfiance folle... Mais à quoi bon ces* « *vaines prédictions?* »

Les dialogues de Stendhal ont une admirable verdeur. Il fait parler, non discourir, en ménageant les interventions et les interruptions dans les conversations à plusieurs personnages. Il entend ceux-ci, et

restitue leurs paroles avec juste ce qu'il faut de stylisation pour les rendre plus vraies. « *Il leur donne plus d'esprit.* » Et si la conversation comporte quelque chose de vif, voire d'agressif, l'illusion de la vie entraîne inévitablement le lecteur. Voyez comment Lucien Leuwen bouscule un ministre. Il est remarquable combien, loin de ses romans, nous pouvons entendre en nous les personnages de Stendhal, la voix, le ton et les nuances complexes de Julien Sorel, le détachement apparent de Mosca, l'autorité juvénile de Lucien, la désinvolture de Lamiel, l'âpreté de Mathilde. Par là, les romans de Stendhal sont dramatiques. Comme le théâtre, ils recherchent les raccourcis révélateurs du langage. Rien d'étonnant à ce que Stendhal triomphe dans le dialogue; son style est essentiellement un langage parlé. Toutes les fois que le ton rappelle naturellement celui de la conversation, Stendhal est de premier ordre. Il n'est pas jusqu'à certaines de ses observations exprimées brièvement en une phrase coupante qui ne semblent la brusque intervention d'un auditeur jusque-là silencieux et qui jette son mot décisif dans le débat.

Stendhal échappe à l'esthétique, et c'est sans doute comme penseur (il se fût bien moqué du mot) qu'il faudrait l'étudier. Psychologue, historien des mœurs, essayiste, mémorialiste, moraliste, esthéticien, critique, il a dit son mot sur bien des choses, encore que Faguet l'ait étourdiment prétendu incapable de former des idées générales. Mais ce qui nous passionne en lui, c'est l'homme. Les admirations suscitées depuis

plus d'un demi-siècle nous l'ont présenté sous bien des aspects ; il semble qu'aujourd'hui, tant il a inspiré d'études et de monographies, il soit assez bien connu[1].

Aussi se vante-t-on, un peu facilement de devenir son familier, et le comble de l'élégance c'est de le traiter légèrement, à la Stendhal : il n'y manque que la manière. Tel biographe prend avec lui des airs apitoyés, presque protecteurs. D'autres rééditent le dédain des gens bien pensants dont la haute moralité officielle se doit de mépriser une vie si peu conforme aux bienséances, tout en regrettant qu'un auteur, dont on veut bien reconnaître le talent, n'ait pas montré plus de souci des injonctions de la morale consacrée.

Mais peut-être au moment où la figure de Stendhal semble mieux fixée, entrons-nous dans une période où les interprétations de son œuvre vont devenir divergentes et provoquer des controverses. C'est la gloire. Stendhal est maintenant un patrimoine humain.

La révélation la plus apparente de son œuvre se trouve assimilée. Il est certain qu'actuellement l'essentiel des découvertes psychologiques de Stendhal nous est acquis. L'attention des romanciers se tourne plutôt vers d'autres domaines, que symbolise le nom de Dostoïevsky. Nous voyons mal ce qui restera de confuses tentatives qui, dans l'ordre de la science, ont été orientées par les synthèses de Pierre Janet et par les hypothèses de Freud. Proust s'est avancé dans les régions de *Sodome et Gomorrhe*, mais en étudiant,

(1) Le *Stendhal* de Pierre Martino, Paris, Boivin, 1913, reste l'ouvrage le plus complet et le mieux documenté.

plutôt que leur genèse, les retentissements de ces vices, ou de ces habitudes, sur le moral et sur le social. Avec moins de succès dans l'analyse, toute une littérature prospère dans l'exploitation des muqueuses. On a même vu Montherlant nous prévenir, sans rire, qu'il poussait une pointe vers la bestialité. Quel classique du roman sera jamais plus nécessaire, grands dieux! pour remettre à sa place, sans l'ignorer, cette physiologie que la vie normale maîtrise et maintient au bas de la hiérarchie, mais que les romantiques de la sexualité contemplent, nue et déifiée, dans la sphère magique du docteur Faust, ou du docteur Freud, chez la sorcière.

Un tel débat s'amorce naturellement à propos de Stendhal (excellent champ de bataille pour beaucoup de problèmes, comme on l'a vu pour le style). André Gide ayant marqué les limites de Stendhal: « *il reste* « *en l'homme bien des régions qu'il n'aura pas su* « *découvrir, et même il n'aime à découvrir que ce* « *qu'il va pouvoir expliquer... les tons ultra-violets* « *lui échappent* », René Lalou insinue courtoisement qu' « *on serait tenté d'en appeler de Gide à Gide en* « *invoquant la Préface pour Armance où il commente* « *si finement les sentiments* « *ultra-violets* » *que* « *Stendhal prête au babylan Octave.* » et il attaque chaleureusement un plaidoyer *pro* Stendhal: « *Ce* « *dont on l'accuse ne serait-ce point d'avoir consi-* « *déré l'ultra-violet comme un simple composant de* « *la lumière et la maladie comme une des multi-* « *ples possibilités de l'homme?...* BRULARD *et* « ARMANCE *prouvent qu'il connaissait les sentiments*

« *troubles et Nietzsche n'avait point tort de saluer* « *en lui un* « *précurseur et un divinateur admira-* « *ble.* » *Un romancier freudien tirerait un volume* « *des deux pages où il a décrit son amour pour sa* « *mère: en avancerions-nous plus dans la connais-* « *sance de l'infra-rouge ?... retrouver l'humanité* « *dans des monstres n'est pas plus grand que d'indi-* « *quer discrètement les abîmes dans une peinture* « *d'humanité totale.* » Nous permettra-t-on d'intervenir dans ce débat? nous adopterions la position de la doctrine classique, qui est étrangère à la science, et nous dirions que l'art ne connaît pas de stades: la tragédie amoureuse de Racine *reste* éternelle, parce qu'une tragédie racinienne est un vivant qui se suffit, qui porte en soi tous ses éléments, et auquel il n'importe pas du tout que la psychologie des passions fasse des progrès. Lorsqu'une mère donne la vie à un enfant, elle n'a nullement besoin de savoir où en est l'embryologie. Non qu'il faille prêcher à l'écrivain une sainte ignorance: il est de son temps, il en tire sa substance autant que du passé, il crée avec ce qui l'a nourri et même, s'il peut, avec ses prévisions; mais toutes ces connaissances, d'ailleurs profondément transformées lorsqu'elles participent à la création personnelle, ne sont que des matériaux sur lesquels l'œuvre ne peut du tout être jugée. Le contresens esthétique commence à estimer la valeur de Racine sur les données historiques ou psychologiques qu'il a utilisées; il est ailleurs, où il ne peut vieillir. Pour en revenir à Stendhal, il vieillira en tant que savant, dans les parties de son œuvre où il a fait exclusive-

ment profession de psychologie, lorsque ses analyses admirables seront dépassées; ce qui restera jeune, c'est ce qui est chez lui proprement romanesque: lui-même, et ses héros charmants, et leurs mémorables aventures.

Voilà comment cet homme paradoxal rentre dans l'art

(*Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.*
Corneille, *La suite du Menteur*).

où il n'a guère voulu entrer et auquel il n'a pu échapper entièrement. Comme il y a chez lui des parties de styliste, on y rencontre des parties de romancier. Les personnages sortent de ces romans, oublieux des analyses, laissant tomber les précieux dominos dont Stendhal les avait enveloppés, et tous ces enfants d'une même famille, nés d'un père français et d'une mère italienne, s'animent dans le souvenir enchanté du lecteur, et sont joyeusement entraînés, comme au son d'une musique de Mozart, vers les passions et vers la mort. Bien que selon Stendhal, les personnages de la comédie stendhalienne vivent, et par là Stendhal est tout de même un romancier.

Il l'est encore, comme on l'a vu, par ses qualités de conteur. Enfin, il le devenait de plus en plus, quand la mort le surprit. Une note capitale, au début de *Lamiel*, nous le montre prenant parfaitement conscience des conditions formelles du genre: « *Si le « récit est trop chargé de philosophie, c'est la philo- « sophie, qui fait l'effet de la nouveauté et non le « récit. Sur chaque incident, se demander: faut-il*

« *raconter ceci philosophiquement ou le raconter* « *narrativement selon la doctrine de l'Arioste?* » On le voit prêt à renoncer aux excès d'idéologie, mieux : décidé à en nourrir son récit sans la laisser paraître : « *Trop de profondeur dans la description d'un* « *caractère empêche le Rire. Donc la plus grande* « *partie de ce que j'ai écrit sur le docteur Sansfin* « *restera dans les substructions de l'édifice.* »

Lamiel, qui n'est pas assez connue, représente, bien que Stendhal n'ait ni achevé ni revu le manuscrit, sa grande tentative vers le roman classique. Les analyses n'y font pas défaut, mais elles cherchent à se fondre discrètement dans la trame du récit, qui n'eut jamais plus de vivacité chatoyante et moins de heurts. D'ailleurs, à ce point de vue, *La Chartreuse*, puis *Lucien*, marquent un assouplissement continu par rapport au *Rouge*. Les beylistes anti-flaubertistes ne nous en voudront pas de constater que la verve satirique, dans *Lamiel*, contrôlée par un souci d'objectivité, amène souvent Stendhal à ressembler à Flaubert : Hautemare annonce déjà Homais, c'est un Homais catholique et conservateur : « *Apprenez, Lamiel, qu'il n'y* « *a de grands hommes que les saints...* » « *Si la* « *commune me paye pour enseigner à lire à tous les* « *enfants, à plus forte raison dois-je enseigner à lire* « *à ma propre nièce, puisque, après Dieu, je suis la* « *cause de sa venue en cette commune.* » « *Je ne* « *marche jamais la nuit sans le sabre et le pistolet* « *que monsieur le duc m'a donnés.* » *Lamiel* a toutes les qualités des autres romans de Stendhal, avec un peu plus de folie. Ajoutons que c'est son livre le plus

hardi. On l'y sent en pleine possession, non seulement de ses moyens d'écrivain et de son expérience de romancier, mais de ses convictions les plus claires et les plus fermes, dont il osera tirer les audacieuses conclusions avec une logique imperturbable. Qu'on songe à ce qu'est *Lamiel* pour son époque : l'épopée d'une fille. Pour Stendhal, c'est une enfant chérie (il faut l'entendre en parler avec les intonations d'une mère !), une fille selon son cœur, douée de tout ce qu'il aime en fait de cœur et d'esprit, et dont la vie librement choisie va faire la plus spirituelle des femmes entretenues et l'amante énergique d'un voleur de grands chemins. Là, Stendhal s'est révélé plus que dans tous ses autres écrits. La transposition féminine, qui dépasse en hardiesse celles de M^lle^ de La Mole et de la Sanseverina que soutenaient la comparaison avec les héroïnes de la Fronde et l'évocation des mœurs italiennes, lui a permis de se libérer. Il s'est plus que jamais abandonné à l'ivresse des sentiments, à la poésie, mais cette hardiesse romanesque est restée si agissante que peu de lecteurs, aujourd'hui encore, en supporteront le choc. Quant aux autres, Stendhal les jugerait bien malheureux s'ils ne devenaient amoureux de cette adorable fille.

Lorsqu'un grand écrivain n'est pas un grand artiste, il est presque toujours un grand moraliste. Stendhal, qui s'est toujours intéressé à l'homme plus qu'à l'art, et, dans l'art même, plus au sentiment qu'au style, doit être envisagé comme un conseiller d'une espèce très curieuse. Son influence, à ce point de vue, n'a

cessé de grandir. Le culte stendhalien, célébré d'abord dans une « *chapelle* », fait depuis longtemps figure d' « *église* » ; ou plutôt, pour éviter ces comparaisons usitées parmi ses « dévots[1] » mais qu'il n'eût pas aimées, il s'est créé une sorte de société toute idéale, dont les membres ne sont pas toujours ceux qui se flattent le plus d'en faire partie, qui entretient avec l'ombre d'Henry Beyle une manière de conversation spirituelle. Alors que nous nous rattachons plutôt à Baudelaire pour le sentiment judicieux de l'art, Stendhal nous enseigne une conception positive de l'homme et de la vie ; honorons ces deux classiques méconnus de leur temps. Stendhal est un peu notre Montaigne.

Personne n'a abordé aussi franchement que Stendhal la question de l'hypocrisie. L'époque de la Restauration se prêtait admirablement à une telle étude. La dissimulation régnait à tel point qu'elle était devenue, pour les âmes les plus nobles, un poison nécessaire, un médicament dangereux à employer sous peine de mort. La clef du problème de l'hypocrisie chez Stendhal est dans ce mot : mithridatisation. Retournons contre eux l'arme inventée par nos ennemis. Nul n'a haï l'hypocrisie plus que Stendhal, et tous ses héros (Julien Sorel, Lucien Leuwen, Mosca...), ne disons pas : sont des hypocrites, mais tiennent souvent une conduite hypocrite. Celle-ci se subordonne toujours chez eux à de nobles ambitions, par où elle se distingue radicalement de l'hypocrisie courante des

(1) Jean de Mitty, notice sur *Lucien Leuwen* : « *Un desservant de la « chapelle beyliste apporte la preuve de sa dévotion.* »

âmes basses, ou bien résulte des nécessités de la légitime défense. La société les oblige à ruser; ils savent que leur conservation et leur avenir dépendent de leur aptitude à se masquer, et, malgré eux, avec mépris pour ces pratiques, et aussi un curieux sentiment de difficulté à vaincre qui prouve bien leur innocence foncière, ils s'y résignent, non: ils se résolvent à cet étrange « *devoir* ». L'hypocrite stendhalien est une espèce de stoïcien de l'action; il renferme ses bons sentiments, dont les autres hommes ne sont pas dignes, et il s'efforce d'afficher des pensées qui lui font horreur.

On pensera sans doute qu'il vaudrait mieux être soi-même? Molière nous a montré cette impossibilité sociale. La véritable attaque de Molière contre l'hypocrisie, ce n'est pas Tartuffe, c'est Alceste. Et il nous faut opter: toutes les fois que nous ne sommes pas Alceste, nous sommes Tartuffe. Aussi Stendhal avait-il peine à ne pas soupçonner l'hypocrisie à la moindre apparence de vertu: il était prudent et averti. Au fond, nous trouvons infiniment plus de courage à Stendhal qui avoue être obligé de *faire* l'hypocrite, qu'à ces prétendus moralistes qui déclarent ne respirer que la franchise et qui, cependant, cumulent les places, les décorations et les honneurs, probablement en disant leurs vérités aux puissants qui les leur procurent: voilà, et Stendhal ne s'y est pas trompé, les véritables hypocrites, qui le sont si bien qu'ils ne s'en doutent même pas. L'hypocrite sans le savoir n'a jamais un refuge pour la sincérité, même en lui. Mais un Stendhal, la moindre petite démarche humiliante

le fait rougir (comme il s'en vengera!); il la fait sans doute; eh! parbleu! il faut vivre. Mais le minimum indispensable obtenu, il n'épargne personne, pas même lui.

La vérité est que la vie sociale exige absolument la flatterie et la dissimulation. Plaise au ciel que nous ne flattions qu'en ne blâmant pas et ne dissimulions qu'en nous taisant. Réservons au moins notre silence, — exception faite, bien entendu, ajouterait impitoyablement le diabolique Stendhal, pour les visites, démarches et sollicitations indispensables à assurer notre « matérielle ». Voyez la fin ironique de sa préface à la seconde partie de *Lucien Leuwen:*

« *J'ai donc fait tout ce que j'ai pu pour que*
« *vous ne puissiez reconnaître, ô lecteur bénévole, un*
« *ministre de ces derniers temps qui voulut jouer un*
« *mauvais tour à Leuwen. Quel plaisir auriez-vous à*
« *voir en détail que ce ministre était voleur, insolent,*
« *de peur de perdre sa place, et ne se permettant pas*
« *un mot qui ne fût une fausseté. Comme rien d'un*
« *peu élevé n'est jamais entré dans son âme, la vue*
« *seulement de cette âme vous donnerait du dégoût,*
« *ô lecteur bénévole, et bien plus encore si j'avais le*
« *malheur de vous faire deviner les traits doucereux*
« *et ignobles qui recouvraient cette âme plate.*

« *C'est bien assez de voir ces gens-là quand on va*
« les solliciter le matin. »

Ce qui caractérise l'honnête homme qui se force à l'hypocrisie, ce sont ses perpétuelles fautes de calcul. Il oublie de paraître ignoble, ou il laisse percer son mépris. A chaque instant, la spontanéité des bons

sentiments démolit l'échafaudage compliqué des héros stendhaliens. Julien Sorel meurt pour avoir commis une faute de sincérité.

Stendhal, comme Baudelaire, comme Rimbaud, est à ranger parmi nos véritables maîtres en morale. Naturellement, tous trois ont fait figure d'écrivains immoraux. Nous voyons actuellement l'effort de Gide vers la sincérité aussi mal compris.

Stendhal résout au mieux une multitude de questions pratiques. Il est plus riche d'expériences que de principes. Plutôt qu'une morale, nous découvririons chez lui une technique de la vie.

Esquisser celle-ci nous entraînerait trop loin. Contentons-nous d'indiquer quelques-uns des chapitres à traiter. Le premier point de l'attitude stendhalienne est l'athéisme, mais si naturel qu'il ne l'empêche en rien de se sentir la plus vive sympathie pour des croyants convaincus comme l'abbé Pirard, l'abbé Cheilan, l'abbé Blanès, l'abbé Clément; Fabrice se retire à *La Chartreuse;* on a beaucoup exagéré la haine de Stendhal pour la soutane; il détestait seulement les « tejé », les profiteurs de la « gion », mais son anticléricalisme en politique et en matière d'éducation ne l'empêchait pas de penser qu'un chrétien sincère et un athée naturaliste peuvent être les meilleurs amis du monde. L'âme étant mortelle, et cette vie sur terre la seule concevable, le bonheur et le plaisir sont le but de l'homme.

La logique et la connaissance du cœur humain, guideront donc toutes nos actions vers la volupté. Celle-ci peut fort bien consister dans une conduite

héroïque. En tout cas, il faut bannir la crainte : « *Songez, ami lecteur, à ne pas passer votre* « *vie à haïr et à avoir peur.* » En fait, la vie n'a d'intérêt que par l'amour et l'amitié : « *ne rien* « *prendre au sérieux, hors l'amitié et l'amour. Tout* « *le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie.* » Stendhal, qui a peint en Fouqué un ami véritable, fut, dans sa vie, un ami sûr, probe et délicat. Quant à l'amour, il lui a consacré des centaines de pages ; il en a été le moraliste le plus audacieux.

Après l'amour et l'amitié, les occupations de la vie doivent être la rêverie, les arts et la conversation. Stendhal a aimé les arts tout à fait à la façon d'un poète, sans trop se soucier d'assurer ses jugements esthétiques ; l'essentiel était pour lui de trouver un aliment, ou plutôt un excitant à la rêverie. La recherche de cette atmosphère favorable est très sensible dans son goût pour la musique. Et il a aimé la nature, les paysages, de la même manière. La conversation satisfaisait plutôt la vivacité de son esprit. On sait qu'il mettait au-dessus de tout un entretien amusant avec quelques hommes d'esprit et quelques femmes aimables ayant toutes eu des amants. La vie de société serait agréable sans les préjugés et les convenances, « *une des plus tristes niaiseries.* »

Stendhal aime les hommes. Il souhaite qu'on les instruise et qu'on les traite justement. Assez sceptique sur les formes des gouvernements, il leur demande la liberté. « *La grande dispute qui attriste* « *le* XIX^e^ *siècle, c'est la colère du rang contre le*

« *mérite* » et dans toute son œuvre il a pris parti pour le mérite. C'est le plus aristocrate des républicains.

Il a été dur pour la famille, qui avait été dure pour lui. Il pense certainement qu'il vaudrait mieux choisir soi-même ses parents. Mais il nous a peint dans *Lucien Leuwen* comment il concevait les relations entre père et fils.

Il faut vivre. L'exercice de l'intelligence interdit certains métiers rebutants et requiert un minimum d'aisance et de loisirs. Stendhal n'est jamais tombé dans la sanctification du travail. Dans l'exercice délicieux du pouvoir, on jouit d'une activité multipliée et on peut faire du bien aux hommes; mais il est malaisé d'y accéder. Si les hasards de la fortune ont borné d'avance notre ambition, nous rechercherons une position qui ne nous asservisse pas, nous permette de vivre, et nous laisse le temps de penser. A cela près, il faut mépriser l'argent. Pour Stendhal, lorsque le séjour en Italie lui est interdit, son idéal est de vivre à Paris, dans une chambre garnie, avec deux bougies et une écritoire, à faire des romans. Aimer, rêver, causer, entendre des opéras, voir des tableaux, lire, écrire, — voilà le bonheur dans une époque où la vie aventureuse, pleine de passions et de dangers, n'est plus possible.

Stendhal vit sagement en ne pensant qu'à la vie, sans s'halluciner sur l'idée de la mort, ce saut dans le néant, qu'il accepte courageusement et dont il ne parle guère, mais que tous ses romans illustrent. Moins égoïste qu'il ne semble, cet homme qui ne

croit pas à la survie de l'âme, ne cesse de songer aux hommes qui vivront après lui. C'est à eux, à ceux d'entre eux avec qui il aurait tant aimé causer, qu'il dédie son œuvre — à lire vers 1880 ou vers 1935 —, témoignage de bonne foi et de confiance en l'humanité.

Leçon de naturel, de jeunesse, de santé, de sympathie, de vérité, donnée sans pédantisme, avec grâce, verve, légèreté, dans le plus amusant mouvement de kaléidoscope, par la plus étincelante « lanterne magique » du XIX^e^ siècle.

Ajoutons que dans un pamphlet, *D'un nouveau complot contre les industriels*, que tout écrivain doit placer dans sa bibliothèque à côté des *Conseils aux jeunes littérateurs* de Baudelaire, Stendhal a dénié, à quelque puissance que ce fût, le droit de juger des choses de l'esprit : « *Pendant que Bolivar* « *affranchissait l'Amérique, pendant que le capitaine* « *Parry s'approchait du pôle, mon voisin a gagné dix* « *millions à fabriquer du calicot : tant mieux pour lui* « *et pour ses enfants. Mais, depuis peu, il fait faire* « *un journal qui me dit, tous les samedis, qu'il faut* « *que je l'admire comme un bienfaiteur de l'huma-* « *nité. Je hausse les épaules.* »

On trouve dans le second volume de *La Prisonnière*, de Marcel Proust, une intuition profonde de la caractéristique de l'œuvre d'art : « *Cette qualité* « *inconnue d'un monde unique et qu'aucun autre* « *musicien ne nous avait jamais fait voir, peut-être* « *est-ce en cela, disais-je à Albertine, qu'est la preuve*

« *la plus authentique du génie, bien plus que dans* « *le contenu de l'œuvre elle-même.* « *Même en littéra-* « *rature?* me demandait Albertine. » « *Même en* « *littérature.* » *Et repensant à la monotonie des œu-* « *vres de Vinteuil, j'expliquais à Albertine que les* « *grands littérateurs n'ont jamais fait qu'une seule* « *œuvre, ou plutôt n'ont jamais que réfracté à tra-* « *vers des milieux divers une même beauté qu'ils* « *apportent au monde. S'il n'était pas si tard, ma* « *petite, lui disais-je, je vous montrerais cela chez* « *tous les écrivains que vous lisez pendant que je* « *dors, je vous montrerais la même identité que chez* « *Vinteuil.* » Proust indique la caractéristique, selon lui, de Stendhal. Nul doute qu'il ait touché juste : « *Vous verriez dans Stendhal un certain sentiment* « *de l'altitude se liant à la vie spirituelle: le lieu élevé* « *où Julien Sorel est prisonnier, la tour au haut de* « *laquelle est enfermé Fabrice, le clocher où l'abbé* « *Barnès s'occupe d'astrologie et d'où Fabrice jette* « *un si beau coup d'œil.* » On peut ajouter aux exemples donnés par Proust cette déclaration si probante de *Lamiel* sur Mandrin et Cartouche : « *Leur fin,* « *qui arrivait toujours en lieu élevé et en présence* « *de nombreux spectateurs, lui semblait noble.* » et le projet de Stendhal lui-même sur l'édification d'un tombeau pour Napoléon: « *Elever une tour* « *ronde de 150 pieds de haut et de 100 pieds de dia-* « *mètre comme le tombeau d'Adrien* (*château Saint-* « *Ange à Rome*). » Les ascensions, physiques et morales, tiennent une grande place dans les romans de Stendhal. Ce sentiment d'altitude émane de son

œuvre entière. Taine, le pressentant, ne trouve rien de mieux pour caractériser Stendhal, que de l'appeler « un esprit supérieur » ; et l'on sent bien que ce rapprochement n'est pas artificiel : à ce degré d'intériorité dans la sympathie, le symbole et le réel coïncident.

Ambition, énergie, héroïsme se confondent chez celui qui eut pour devise « *ne jamais, jamais se* « *repentir.* » Stendhal est une âme militaire. Au vrai, tous ses écrits sont combatifs, et, lorsque l'on considère le mérite qu'il avait à exprimer une pensée si naturellement antipathique à la bassesse de son temps, combien il se sentait en avance sur celui-ci pour les sentiments, on peut dire, comme on l'a dit de Descartes, que Stendhal fut un héros. Seul, il osa s'avancer extrêmement loin ; il y a là un peu plus que le *housard* de Sainte-Beuve, lequel a d'ailleurs reconnu sa valeur morale, dissimulée, comme celle de Baudelaire, par la singularité du ton, tout comme la valeur intellectuelle de Flaubert est dissimulée par l'exubérance des manières.

Que Stendhal ait cédé à une certaine coquetterie de scandale, ce n'est pas douteux ; que sa simplicité se soit laissée aller à quelques échappées susceptibles de choquer M^me^ Sand, à une certaine verve bouffonne pour laquelle Valéry le compare à Gaudissart, c'est bien possible ; il n'a jamais cherché à se surfaire ; il s'amusait comme un enfant ; et il n'y a pas eu de son temps un écrivain plus modeste devant la gloire : « *Quant à la gloire, un ouvrage est* « *un billet à la loterie. L'*Africa *est oubliée et c'est*

« *par des sonnets que Pétrarque est immortel. Écri-* « *vons donc beaucoup.* » Si l'on juge Stendhal, non sur des boutades ou sur des espièglerie, mais sur son attitude constante, sur le fond de ses écrits, on verra que le courage intellectuel a été le trait principal de son caractère.

Avec l'indomptable énergie et l'amour passionné qu'il mettait dans la recherche du vrai et du plaisir du vrai, Stendhal fut, dans tous les sens du mot, un homme de cœur, — et un homme qui s'est surtout intéressé au cœur, dans tous les sens du mot. C'est d'après le cœur qu'il juge, c'est avec le cœur qu'il parle, écrit, fait tout ce qu'il fait : d'où, chez lui, cette vigueur, cet élan que le temps n'a pas amorti.

Une âme sentimentale qui s'exprime dans un langage exclusivement intellectuel, voilà ce qui rattache plus que tout Stendhal au XVIII^e^ siècle, et le sépare des écrivains romantiques. Il ne s'est pas forgé cette langue concrète qui va permettre à la passion de s'exprimer en termes de sensations, et favoriser la voluptueuse équivoque de la poésie moderne que résume la duplicité du mot : *sensibilité*. La poésie de Stendhal a encore l'allure spirituelle de la poésie de Beaumarchais, ou de Mozart. Stendhal reste abstrait. La poésie prend corps, s'incarne dans Hugo et dans Baudelaire ; la métamorphose a commencé quand s'est fait entendre la phrase agitée de Rousseau, avant les incantations évocatrices de Chateaubriand. Stendhal détestera ces procédés nouveaux, où il ne verra qu'affectation, agacé justement par les bêtises du vicomte d'Arlincourt ou le pathos de Bal-

zac. Il ne franchira pas le fossé qui sépare la conception du style, forme spontanée des idées, de la conception du langage, *matière* propre d'un art. Et ses erreurs rejailliront sur le passé, au point de lui faire méconnaître la poésie racinienne (son excuse est dans la nullité des vers publiés au XVIII[e] siècle et sous l'Empire).

Mais il n'en reste pas moins vrai que le courant central de l'œuvre stendhalienne est un courant naturellement poétique, un courant de passion. On peut en admirer la conséquence très curieuse dans la composition des romans de Stendhal. Mettons à part *Leuwen* dont le dénouement est malheureusement ignoré. Si l'on suit l'intrigue des romans de Stendhal, on constate toujours que l'étude psychologique et sociale tourne au roman d'aventures, et que celui-ci, entraîné par une sorte de logique interne inéluctable, se précipite vers une fin tragique.

Là où trop de critiques universitaires n'ont vu qu'un mélodrame rocambolesque, nous avouons être profondément ému comme à la révélation du secret de Stendhal ; nous reconnaissons dans ce mouvement fatal une espèce de tragique extrêmement poétique et humain qui rapproche Stendhal des grands dramaturges, car nous y voyons que l'intérêt essentiel que la passion nous fait prendre à la vie nous entraîne inévitablement, lorsque nous nous y abandonnons, à la mort. Stendhal est d'ailleurs ici, (inconsciemment sans doute, car c'est ainsi que souvent un auteur trahit sa caractéristique sans le savoir) d'accord avec la psychologie. La fin normale

de la passion, lorsqu'elle ne se renonce pas en s'épuisant, est la folie ou la mort, comme l'a bien vu Ribot.

Et, en ce sens, Stendhal, qui s'est délivré de la passion dans son œuvre, n'a été dans sa vie qu'un tendre, un amoureux et un rêveur. Mais ses héros, nullement sceptiques, acceptent la mort avec une sorte de joie, par où se révèle un certain mysticisme, peu apparent dans toutes les habitudes de Stendhal; on les sent dominateurs, comme l'altitude des lieux le symbolise si bien; la passion leur a donné la maîtrise d'eux-mêmes; elle leur a enseigné, non un lâche et aveugle abandon, mais la lucidité et le devoir, et par là, Stendhal, peintre de l'amour, s'apparente peut-être, en dernière analyse, beaucoup plus à Corneille qu'à Racine.

V

MÉRIMÉE NOUVELLISTE[1]

Mérimée a toujours été bien traité par la critique universitaire. Il partage cette faveur avec un autre nouvelliste : Maupassant. Tous deux ont acquis une réputation d'artistes, qui n'est pas imméritée mais démesurée. Les écrivains, par contre, témoignent souvent d'un mépris injuste pour ces deux auteurs sans mystère. Ils furent très exactement d'excellents écrivains de second rang, et, à ce titre, leurs œuvres ont prouvé une durable solidité.

Prosper Mérimée débuta dans la littérature par la mystification. Le faux théâtre espagnol de Clara Gazul (1825) trouva, sans que personne y soupçonnât malice, son équivalent dans les pseudo-poèmes illyriques de *La Guzla* (1827). Il est instructif de constater que la mystification de Prosper Mérimée ne nuisit en rien à sa réputation et ne gêna nullement sa carrière ; attribuons ces heureux effets moins à la largeur d'esprit des gouvernements qu'au carac-

(1) Nous n'hésitons pas à prendre le mot *nouvelliste* au sens *d'auteur de courtes compositions romanesques*. Cette extension est correcte et nécessaire.

tère inoffensif de la plaisanterie. Mérimée n'avait touché à aucune des fibres irritables de la mauvaise conscience humaine, et ce pessimiste sincère s'attestait déjà très anodin. Rien de dangereux, rien d'anarchique chez cet ami prudent de l'explosif Stendhal.

Au lieu de révéler un satirique violent destiné à bafouer les vices ou les ridicules de son temps, la mystification introduisit simplement un homme d'esprit de plus dans les salons. Il ne recélait aucun germe de méchanceté.

Si Mérimée abandonna pour le reste de sa vie cette activité plaisante, il lui en resta quelque chose dans le ton. La structure même de sa nature, sous l'active poussée de la jeunesse, aboutit à cette sève parodique et, dans l'âge mur, s'extériorisa dans cette attitude un peu figée d'observateur froidement détaché. Elle convenait très bien à la narration sèche et rapide d'épisodes déconcertants présentés comme parfaitement naturels, par où Mérimée côtoie l'humour.

Un satirique rentré, tel fut, vraisemblablement, Mérimée. On pourrait épiloguer curieusement sur les causes qui l'amenèrent à se renfermer. Nous en voyons deux : un sentiment de ce qu'il croyait être *le goût*, et un certain manque de *vigueur*. En ce sens, *la Chronique du Règne de Charles IX* est importante : elle nous montre, en effet, avant l'étouffement volontaire, ce qu'aurait pu être un Mérimée décidé, lâchons le mot : un Mérimée consentant à demeurer l'être anti-social que tout artiste dégage spontané-

ment. Certaines scènes de la *Chronique* (notamment la scène de l'hôpital où un moine et un pasteur se disputent l'âme d'un athée) dans leur brutalité de peinture, n'ont pu être exécutées que par un Mérimée plus sauvage que celui que nous connaissons, par un Mérimée *non conforme*. Son athéisme s'y peint sous une transposition artistique pleine de force. Plus tard, tout cela s'atténuera ; il estompera, ou plutôt, car le trait restera toujours net chez lui, il s'éloignera davantage de sa peinture, il n'aura plus l'air de sympathiser si ardemment avec ses personnages. D'ailleurs, la *Chronique* annonce déjà, par endroits, ce détachement ; on trouvera l'intermédiaire entre le mystificateur et le flegmatique dans le chapitre où il discute avec le lecteur, et lorsqu'à la fin du roman, il lui laisse le choix du dénouement. En renonçant à trahir ses goûts, Mérimée perdra beaucoup de couleur ; il ne donnera plus guère que des eaux-fortes (sauf, par endroits, dans *Colomba*, où il est repris et se met lui-même au diapason de ses héros).

Cette discipline que Mérimée exerça sur lui contribua certainement à aiguiser la netteté de son art, mais provoqua dans sa nature psychologique une contracture bien regrettable. On a l'impression que ce sensible s'empêcha, autant qu'il était en lui, de sentir, et même de penser lorsqu'il fut parvenu à un certain mépris (mêlé d'ailleurs d'*amabilité*, car il n'allait au bout d'aucune tendance : toujours le prétendu *goût*, la décence selon le monde l'en empêchait), à un scepticisme mi-dur, mi-souriant. Il s'est,

en quelque sorte, vidé lui-même. De là, l'absence cruelle qu'on pressent au fond de son œuvre. Il était tout prêt à être un miroir, car sa réaction naturelle était devenue pauvre. Avec si peu d'apports personnels, l'objectivité de Mérimée est faite en grande partie de la suppression de sa subjectivité.

Son goût même pour la variété des pays et surtout pour la diversité des mœurs est plus lié qu'on ne pourrait le soupçonner avec la tournure d'un esprit qui passe de la mystification à l'ironie de l'observateur. Un mystificateur est toujours un peu voyageur et géographe, (et la réciproque est parfois vraie). « Ne nous étonnons pas » semble-t-il dire « l'homme est ainsi », lorsqu'il le remarque à la fois si changeant et si semblable, qu'il s'agisse de la cruauté naturelle de Tamango ou de la cruauté hypocrite du capitaine Ledoux, de l'énergie vertueuse de Colomba ou criminelle de Carmen... Depuis Montaigne, la diversité des mœurs et les contradictions des valeurs morales selon les lieux a toujours favorisé le scepticisme. Chez Mérimée, il se renforce d'un certain pessimisme: l'homme ne lui paraît pas un animal très bon; d'ailleurs, comme dit Sainte-Beuve, Mérimée croit au diable; la cruauté du peintre vient donc de celle du modèle; si sa raison estimait quelque chose, ce serait la civilisation et le raffinement de la politesse mondaine, bien que, par un contraste qui s'explique, il soit plutôt attiré par les formes barbares de la passion avec lesquelles sympathise sa sensibilité ancienne. Mais jamais il ne rêvera, comme Stendhal, de transporter dans

sa vie ces mouvements violents. Il sera toujours distant et décent.

Dans ses jours de gaieté, le dédain attentif de Mérimée fait de lui un pince-sans-rire. Il n'a pas l'air d'y toucher. Il peut aller jusqu'au sarcasme. Parfois l'ironie s'étend même avec quelque complaisance (portrait du capitaine Ledoux dans *Tamango*). Mais, la plupart du temps, il se borne à un trait rapide. Voyez la dérivation, présentée comme naturelle, à la fin du *Vase étrusque*, quand Thémines a tué Saint-Clair : « — *C'est fort extraordinaire, dit Roquantin.* « *Et Thémines, qu'a-t-il fait? — Oh! ce qu'il faut* « *faire en pareille occasion. Il a jeté son pistolet à* « *terre d'un air de regret. Il l'a jeté si fort qu'il en a* « *cassé le chien. C'est un pistolet anglais de Manton;* « *je ne sais s'il pourra trouver à Paris un arquebu-* « *sier qui soit capable de lui en refaire un.* » Et souvent, il n'a même pas besoin d'intervenir : la situation a été suffisamment ménagée pour que son ironie diabolique se dégage toute seule.

Avec cela, tant il a été discret, il n'a pas fait grimacer ses figures. Il avait même le don d'insuffler la vie à ses personnages. Outre un assez grand nombre de silhouettes qu'on n'oublie pas, il a créé deux ou trois tempéraments de femmes qui sont devenus célèbres et qui ont continué à vivre en dehors de leur auteur : Carmen, Colomba... Et cependant, Mérimée n'est pas un grand psychologue. Au vrai, dans ses meilleurs moments, sa psychologie est plutôt celle d'un ethnographe et d'un amateur de folk-lore ; il excelle à réunir dans un personnage typique les traits

épars qui appartiennent à une race: c'est ce qu'il a fait pour Carmen et pour Colomba; il sait aussi répartir ces traits sur plusieurs personnes et créer ainsi un milieu homogène où, à vrai dire, les portraits ne se différencient pas vivement mais appartiennent bien au même tableau: ses Corses, par exemple, se ressemblent beaucoup, et les deux frères Barricini ne se distinguent guère l'un de l'autre. Mérimée a peint aussi le monde: il a animé des contemporains dans plusieurs de ses nouvelles (*Arsène Guillot*, *Le vase étrusque*...). Sa grande tentative psychologique a été *la Double Méprise;* on ne peut pas dire que ses analyses soient sans intérêt, elles ne manquent ni de finesse, ni de fermeté, mais on n'y rencontre rien de profond, ni même d'imprévu. La comparaison avec Stendhal (qu'il rappelle quelquefois) marque cruellement les limites de Mérimée[1]. Sa psychologie demeure superficielle.

Le résultat est que ces peintures où Mérimée a accentué tout le côté mondain, sans doute pour leur donner un certain agrément et un vernis de distinction, commencent à dater: ses jeunes hommes rejoignent un certain théâtre et un certain roman d'époque, et paraissent maintenant aussi vides que

(1) Mérimée frise parfois la sottise par manque de perspicacité ou de hardiesse. Il a brûlé les lettres que Stendhal lui envoyait. Il lui a reproché les *traits atroces* de Julien Sorel : « Le but de l'art n'est pas de « montrer ce côté de la nature humaine... » « vous êtes impardonnable « d'avoir mis en lumière les vilenies cachées de cette belle illusion. » Et, dans les *Mémoires sur Napoléon* il raye ce mot de l'empereur à Berthier: « J'ai cent mille hommes de rente » en ajoutant: « cette parole ne fait « honneur ni à celui qui l'a prononcée, ni à celui qui l'a rapportée. »

ses jeunes femmes semblent d'une niaiserie prétentieuse. Ce n'est que lorsque Mérimée cesse de les prendre au sérieux, qu'ils redeviennent amusants: loin de nous attendrir sur eux, nous savons gré à l'auteur de ses remarques ironiques (il les ménage davantage au héros ou à l'héroïne, pour les distribuer surtout sur les figures secondaires). Il faut cependant faire une exception en faveur du *Vase étrusque*, où la conversation d'un dîner de garçons est rendue avec une sécheresse délicate, et où Mérimée s'est analysé lui-même dans un passage célèbre qui, pour une fois, ne manque pas de grâce et d'émotion : « *Il était né avec un cœur tendre et aimant; mais à* « *un âge où l'on prend trop facilement des impres-* « *sions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop* « *expansive lui avait attiré les railleries de ses* « *camarades. Il était fier, ambitieux; il tenait à* « *l'opinion comme y tiennent les enfants. Dès lors,* « *il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce* « *qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante.* « *Il atteignit son but; mais sa victoire lui coûta* « *cher. Il put céler aux autres les émotions de son* « *âme trop tendre; mais, en les renfermant en lui-* « *même, il se les rendit cent fois plus cruelles. Dans* « *le monde, il obtint la triste réputation d'insensi-* « *ble et d'insouciant; et, dans la solitude, son ima-* « *gination inquiète lui créait des tourments d'autant* « *plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le* « *secret à personne.* »

D'où vient donc que Mérimée ait pu, sans dépasser jamais l'observation psychologique courante, animer

des personnages passionnés avec une vigueur réelle? C'est que, si le monde intérieur était opaque pour lui, il percevait admirablement sa figure extérieure. La même aventure est arrivée à Maupassant, et Faguet l'a bien vu à propos de celui-ci : « *Là est la* « *merveille même de l'art de Maupassant. Il voyait* « *si bien, le personnage qu'il prenait dans la réalité* « *continuait si bien à vivre dans son cerveau, qu'il* « *n'avait aucun besoin de le creuser, de le démonter* « *en quelque sorte pour démêler les secrets ressorts* « *qui le faisaient agir. Il continuait de le regarder* « *et le personnage continuait d'agir conformément* « *aux quelques gestes de lui que Maupassant avait* « *observés dans la réalité et notés une fois pour* « *toutes; et, cette conformité étant absolue, le per-* « *sonnage nous paraissait naturel, logique, vraisem-* « *blable et vrai, sans que l'auteur eût besoin de* « *l'ouvrir, de l'analyser et de nous en montrer le* « *mécanisme, et sans qu'il songeât jamais à le faire.* « *et peut-être sans qu'il en fût capable* ».

Mais Mérimée diffère de Maupassant en ce que, plus artiste (quoique moins riche et moins humain), il choisit et cerne davantage les détails. Il a plus de ligne. Il s'est exprimé sur ce point à propos de Pouchkine. (On appréciera aussi, dans cet extrait, sa théorie du fantastique, qu'il serait intéressant de rapprocher de celle de Poë : on verrait que Mérimée est entièrement étranger à la poésie). « *Plus tard* « *Pouchkine trouva le style qui convient aux récits* « *merveilleux, et quelques-unes de ses ballades sont* « *des modèles en ce genre; on s'aperçoit qu'il a*

« *étudié et surpris les procédés des conteurs popu-*
« *laires. A leur exemple, il devient crédule, il se fait*
« *enfant; mais il oblige son lecteur à se transformer*
« *avec lui. C'est dans les récits de cette nature que*
« *j'admire surtout sa sobriété et l'art qu'il met à*
« *choisir les traits les plus frappants en négligeant*
« *maint détail qui nuirait à l'illusion. En effet, un*
« *peu d'obscurité est toujours nécessaire dans une*
« *histoire de revenant. Remarquons encore qu'il y a*
« *dans toutes un trait qui frappe et qu'on n'oublie*
« *plus: trouver le trait qu'il faut, c'est là le problème*
« *à résoudre. Dans un certain château du nord de*
« *l'Angleterre, les hôtes qui vont gagner leurs cham-*
« *bres après minuit n'entrent pas plutôt dans un cer-*
« *tain corridor, qu'ils entendent les pas de quelqu'un*
« *qui les suit, marchant avec des* mules. *On se*
« *retourne. Personne. Ces* mules *ne sont pas là pour*
« *rien; l'inventeur de l'histoire a bien senti que des*
« bottes *ou des* souliers *ne feraient pas le même effet.*
« *Tout gros mensonge a besoin d'un détail bien cir-*
« *constancié, moyennant quoi il passe.* » Cet amour du détail caractéristique rapproche Mérimée de Stendhal.

Mérimée est surtout excellent dans la vision des attitudes et des mouvements. Il rend tout ce qui est lutte avec une vigueur étonnante. Admirez le détail de ce fragment célèbre : « *Il se lança sur moi*
« *comme un trait : je tournai sur le pied gauche et il*
« *ne trouva plus rien devant lui; mais je l'atteignis*
« *à la gorge, et le couteau entra si avant, que ma*
« *main était sous son menton. Je retournai la lame*

« *si fort qu'elle se cassa. C'était fini. La lame sortit* « *de la plaie lancée par un bouillon de sang gros* « *comme le bras. Il tomba sur le nez raide comme* « *un pieu.* » Et comme il a soin de choisir des sujets dramatiques à personnages passionnés, le dessin des expressions et des actes suffit à les faire vivre sans que leur intérieur soit exploré; bien plus, une partie de leur mystère se trouve ainsi respectée. La psychologie de Mérimée est une psychologie de dramaturge. Ajoutons qu'il choisit admirablement les fragments de dialogue à nous faire entendre (*Mateo Falcone*); il sait faire monologuer un personnage (don José, dans *Carmen*), il sait entremêler la conversation au récit, sans jamais perdre le bout des deux fils (*Vénus d'Ille*).

Ainsi, cet homme, dont l'attitude en face de la vie a été, extérieurement, celle d'un homme du monde discret, et, intérieurement, celle d'un sensible refoulé et d'un satirique spontané, s'intéressa à ce qui manquait le plus à la vie civilisée, au tragique des passions. Et par là encore, il se rapproche de Stendhal. Tragique et comique lui semblaient peut-être, au fond, deux faces équivalentes du dramatique dont il fut curieux, et qu'il a si bien saisi. Car il faut le remarquer: tous les sujets qu'il a choisis ont une allure dramatique. Non seulement ils sont presque toujours tragiques en eux-mêmes, non seulement ils avancent presque toujours vers un dénouement catastrophique (sauf quelques cas où le dénouement est, non supprimé, mais masqué par un déplacement d'intérêt, comme dans *Colomba*, où il a voulu se rapprocher du *roma-*

nesque et terminer par un mariage l'assez fade idylle d'Orso et de Miss Nevil), mais la structure même de l'histoire, la courbe du récit a toûjours une allure dramatique prédéterminée. C'est, d'ailleurs, ce qui donne à ces nouvelles leur valeur artistique de composition. Il y a un mouvement fatal dans la chute de don José, dans la vengeance de Colomba, dans la déchéance de Roland (*La partie de Tric-Trac*), dans la maladie d'Arsène Guillot, dans la double méprise de Dorcy et de Julie de Chaverny. Et Mérimée marque les étapes avec une netteté inégalable. Cette allure stricte a bien sa saveur. Quelquefois un raccourci résume avec une aisance émouvante cette précipitation inconsciente des aventures : « *Monsieur, « on devient coquin sans y penser. Une jolie fille « vous fait perdre la tête, on se bat pour elle, un « malheur arrive, il faut vivre à la montagne, et de « contrebandier on devient voleur avant d'avoir « réfléchi.* »

Il y a, parfois, quelque chose de diabolique, ou plutôt une espèce de ricanement du sort, dans cette implacable logique des événements. Mais Mérimée a tiré du tragique non seulement des aventures vécues par des êtres de passion qui portent, pour ainsi dire en eux, leur destinée et la garantie d'une fin sanglante, mais aussi de la méchanceté du hasard. L'histoire du nègre *Tamango* mène à une perte commune les bourreaux et les victimes, sauf, par un hasard plus misérable, le héros qui, réchappé miraculeusement, va mourir alcoolique, comme cymbalier d'un régiment anglais. Saint-Clair, dans le *Vase*

étrusque, est tué en duel à cause du croisement de deux séries d'événements sans rapport, et après s'être rendu compte de la vanité de leur rapprochement. *La Double Méprise* est aussi un double jeu de l'amour et du hasard. *L'Abbé Aubain* se termine, sans commentaire, par l'ironique rapprochement de deux lettres relatant le même événement. Dans *la Chronique,* un frère tue son frère sans le savoir.

On conçoit, dès lors, que Mérimée était prêt à user de la superstition (qui joue un grand rôle dans *la Chronique, Carmen, Colomba*) et du *fantastique.* A ce point de vue, la *Vénus d'Ille* est un chef-d'œuvre : par la progression, le choix des détails, la préparation de l'atmosphère, le contraste du réalisme des propos et du mystère de l'aventure, la duplicité des explications possibles, Mérimée ménage autre chose que l'envoûtement de Poë, quelque chose de moins large et de moins lyrique, mais peut-être de moins facile à éviter, une espèce de secousse brusque, un frémissement d'inquiétude rendu d'autant plus plausible qu'il apporte dans le récit tous les motifs positifs suffisants à expliquer le mystère, jusqu'au point précis où le doute risquerait de disparaître. L'hiatus laissé suffit pour que le fantastique s'y glisse. L'auteur pousse la préméditation, pour augmenter la vraisemblance, jusqu'à se prêter des sentiments, des attitudes variées pendant tout le cours du récit, (lui qui, d'ordinaire entame le récit directement, ou se contente de l'encadrer de réflexions archéologiques ou ethnographiques mais sans les mêler à sa trame propre). Ces détails inutiles, en apparence, nous assurent qu'il

s'agit d'un homme qui a vu ce dont il parle. La seule chose ici qui pourrait trahir Mérimée, c'est justement cette innocence du conteur, et on ne sait quel parfum de mystification qui se dégage de ce parfait dosage d'éléments inquiétants et de détails réalistes. L'auteur a dû beaucoup s'amuser à l'élaboration de ces contes d'une technique très sûre.

Mais même sa manière de provoquer l'intérêt dramatique se rattache à la mystification. Voyez, par exemple, l'interruption brusque du récit de *La Partie de Tric-Trac* : « *Je ne pus savoir comment mourut le pauvre lieutenant Roger* ». Fut-il jeté par-dessus bord comme tout le récit le fait prévoir ? Et par là il faut avouer que Mérimée est singulièrement artiste. Il a très bien senti que l'effet s'obtenait en manœuvrant certains ressorts. En ce sens, tout artiste est un mystificateur (« *un comédien* » disait Baudelaire, et les classiques parlaient de *toucher les passions*). Si, à propos de l'œuvre d'imagination, on met l'accent sur l'émotion du lecteur et de l'auteur, l'art est une religion ; si on remarque surtout le mécanisme, l'art est une mystification. Il est certain que Mérimée n'a jamais perdu de vue (pas assez), ce déclenchement automatique de l'intérêt chez le lecteur romanesque. Sa pudeur a été, dès lors, d'exclure les procédés bassement sentimentaux. Mais le manque de liberté dans la technique et dans l'inspiration, si étroitement commandée chez lui, est responsable de ce qu'il y a d'un peu mécanique dans sa perfection.

Mérimée a été artiste aussi par la sobriété. Il a

choisi dans le détail jusqu'à rejeter tout ce qui n'était pas le trait caractéristique, et il a su très bien mettre en place. Sa composition générale est savante, mais celle du chapitre, du paragraphe, de la phrase n'est pas moins stricte et exactement calculée. On pourrait difficilement opérer des déplacements dans cet enchaînement. Dans les sujets mêmes, il ne s'est jamais répété : *Mateo Falcone* n'a, au fond, aucun rapport avec *Colomba*. Carmen ne ressemble ni à Gabrielle de *la Partie de Trictrac*, ni à Arsène Guillot. *La Vision de Charles XI*, *les Ames du Purgatoire*, *la Vénus d'Ille*, récits fantastiques, diffèrent entre eux autant que les sujets de ses nouvelles mondaines. Il varie les pays, les temps, les personnages, et, ce qui est plus remarquable, la coupe du récit : le monologue de *la Prise de la Redoute*, le choix de lettres de *l'Abbé Aubain*, la *Chronique* de Charles IX, le récit de *Carmen* fait par un brigand, l'allure plus libre et romanesque de *Colomba*, etc... attestent un sens très sûr de l'originalité technique.

Certainement, sa sobriété vient d'une certaine sécheresse, et d'un certain goût du fini et du limité : « *Pour moi, l'artiste qui a gravé certaines médailles grecques est l'égal de celui qui a sculpté un colosse* ». Mais la *Chronique*, et aussi son théâtre, prouve que sa sobriété n'est pas due à un défaut d'abondance : il ne manquait pas de facilité. Le goût était, chez lui, un peu étroit en matière littéraire ; et certaines ressources lui manquaient. Sensible au pittoresque, il n'était aucunement poète ; ce qu'il trouve dans la poésie, c'est, par exemple, un procédé ironique :

« *L'alouette, cette messagère de l'aurore, commençait*
« *à chanter, et de longues bandes de lumière pâle*
« *sillonnaient les nuages à l'orient. C'est alors que*
« *Roméo dit adieu à Juliette; c'est l'heure classique*
« *où tous les amants doivent se séparer.* »

On a beaucoup vanté la langue de Mérimée, et on lui a trouvé des mérites qui concernaient plutôt son imagination, ou même son observation. Ainsi, la vigueur, la puissance. En fait, son style se contente d'être ferme. Surtout il est précis, malgré un vocabulaire limité. D'une allure franche, il ne s'attarde pas, sans être aussi rapide qu'on le prétend; il l'est quand il le faut[1]; même à l'occasion, il muse un peu (nous ne parlons pas des digressions voulues, d'ailleurs rares, ou de ses introductions et de ses conclusions d'ordre historique, ethnographique, archéologique, qui sont là pour marquer que l'auteur n'est pas un pédant, ce qui peut sembler paradoxal: mais en parlant d'autre chose que de son histoire, il évite de poser à l'artiste, au littérateur). Certes, il est concis,

(1) Sainte-Beuve, mêlant cette rapidité à l'impression de mystification esquisse dans *Mes poisons* cette curieuse analyse de *Carmen:* « Je viens de « lire *Carmen* de Mérimée; c'est bien, mais sec, dur, sans développement; « c'est une *Manon Lescaut*, plus poivrée et à l'espagnole. Quand Méri- « mée atteint son effet, c'est par un coup si brusque, si court, que cela « a toujours l'air d'une attrape. C'est comme cette garde navarraise et « ce fameux coup de couteau par lequel son bandit tue le borgne. On « reçoit cela... Vlan! On n'a pas le temps de voir si c'est beau. Le « style de Mérimée a un truc qui n'est qu'à lui; mais ce n'est pas « du grand art ni du vrai naturel. Le vrai naturel est autrement libre « et large que cela. »

mais non pas si serré qu'on le croit ; il est plus rare que dense. Ni gras ni maigre : mince ; et toujours homme du monde, « *fashionable* » même, dit Sainte-Beuve, qui rappelle un mot de Vinet : « *un talent exquis et dur.* » Nous ne sommes plus sensibles à cette dureté, qui a été exagérée (toujours par une confusion entre la langue et le sujet traité). Si l'on met à part les passages d'action et les dialogues (il fait très bien parler), on verra que la trame du style est assez commune ; si elle était moins dépouillée elle paraîtrait banale. Par exemple : « *Maintenant ce beau rêve disparaissait devant la triste et cruelle réalité* ». Son style vaut mieux que sa langue. Stendhal, du premier jet, écrivait beaucoup mieux, bien plus sûrement, et il n'était pas mal fondé de reprocher, un jour, à Mérimée, son style « *un peu portier.* »

Si l'on met à part les traits assez caractéristiques qui distinguent l'homme, sa conception de l'art, ses goûts, pour essayer de voir ce que son œuvre recèle de métaphysique latente, on sera tout étonné de ne trouver à peu près rien. L'œuvre de Mérimée est de peu de portée. Son objectivité vient de sa passivité, et, interrogée comme un miroir, elle répond par une image.

Il serait injuste de comparer Mérimée à un photographe ; il reproduit en centrant, et il stylise fortement, mais, hors un certain dédain désabusé de l'homme qui laisse place encore à la curiosité pour les côtés sauvages de sa nature et à une pitié sans illusion, sa vision manque d'envergure, de profondeur

et d'originalité. Son œil est meilleur, mais il ne voit guère autre chose qu'un œil ordinaire.

Parfait touriste, Mérimée rappelle un peu l'Anglais qui s'attendait à voir le lion dévorer le dompteur : belle histoire à conter, flegmatiquement, à quelques dames, et qui ne comporte pas de moralité.

VI

DOMINIQUE

Dominique est un livre assez difficile à bien juger et pour lequel on risque d'être injuste par excès de sévérité ou trop bienveillant par aveuglement. Cet ouvrage modéré connut la destinée étrange de susciter des ferveurs presque religieuses et des mépris outrageants. Au fond, il n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Pour en parler avec la mesure qu'il semble appeler par sa nature même, nous nous hasarderons à une hypothèse peut-être trop optimiste. Ne peut-on pas prétendre que tout homme se trouve, par son tempérament, même le moins original, et par sa place dans le temps et l'espace, même la moins curieuse, suffisamment caractérisé pour pouvoir, moyennant un effort heureusement dirigé sous un lucide contrôle de ses ressources, aboutir, au moins théoriquement et même en fait lorsque les circonstances ne lui opposent par leurs millions de déviations possibles, à l'expression véridique de son *génie* dans un miroir de fidélité? Nous expliquerions volontiers ainsi la réussite de *Dominique*, chef-d'œuvre de la conscience

et aussi, par le thème de la résignation chez son héros et son renoncement à la différence (cette passion de l'artiste), chef-d'œuvre, soit dit sans épigramme, de la banalité.

En définitive, nous nous rangerions sincèrement du côté des admirateurs. Il y a même, à notre sens, quelque chose d'unique dans cette originalité à rebours. Le plus personnel, ce par quoi Fromentin vivra, c'est ici le cachet de modestie, l'effacement de la personnalité. Ici, vraiment s'applique la parole de l'Evangile, un des leit-motiv d'André Gide, sagement admirateur de ce livre pudique : « *Qui veut sauver sa vie la perdra ; qui donnera sa vie la rendra vraiment vivante.* »

Cependant nous devons avouer que certains côtés du roman (et plusieurs passages, courts il est vrai, accentuent cette impression) provoquent quelque agacement. On n'aime pas que la modestie de Dominique, si agréable lorsqu'elle ne se déclare pas directement dans le cours du récit, se fasse parfois théoricienne et s'érige en précepte, — non qu'elle devienne jamais provocante, mais parce qu'elle entre alors en contradiction avec l'existence du livre. Si Fromentin avait été aussi sage qu'il veut nous faire trouver Dominique, nous ne connaîtrions pas l'histoire de celui-ci. Tout livre est un combat contre un lecteur : c'est un moyen de remporter la victoire que de se dire si bien vaincu que l'ennemi abandonne une lutte inutile, mais, en insistant, on l'invite à reprendre du terrain.

Pour en finir avec ce qui peut déplaire dans un

ouvrage si peu fait pour choquer, signalons ce qu'il y a d'un peu court dans son honnêteté, d'un peu convenu dans sa moralité et dans son parti-pris de moralité, et, parfois, car tout se tient, d'un peu creux dans sa conviction et d'un peu terne dans son style.

Lorsque Fromentin sort de sa veine la plus pure, c'est-à-dire de l'épanchement discret de ses sentiments personnels, peu neufs mais éprouvés, lorsqu'il tend à représenter des êtres qui ne le touchent guère, il lui arrive de se forcer. Certain discours d'Olivier vise à la peinture sarcastique et reste maladroitement théâtral : « *Ah! ça! mais tu ne me connais pas... Moi, cette* « *seule pensée... Je me connais, et j'en suis sûr... Ah!* « *l'on veut s'emparer de moi...* » La scène charmante du théâtre débute par une description emphatique qui étonne sous la plume d'un homme de goût, et où sont semés des traits fâcheux de distinction bourgeoise : « *On donnait un immortel chef-d'œuvre. La salle* « *était splendide. Des chanteurs incomparables... Un* « *ténor, dont le nom seul était un prestige... soirée* « *unique... Tout était exquis...* » Souvent aussi la phrase manque de vigueur ; un peu plus, et le fléchissement devenait mortel. A ce point de vue encore, il y a quelque chose d'émouvant dans *Dominique* ; comme nous associons généralement l'idée de victoire avec l'idée de force, la réussite de certaines pages délicieuses nous donne l'impression d'une convalescence. Il n'aurait pas fallu beaucoup de défaillances pour faire de *Dominique* un livre insupportable, insignifiant. Mais enfin sa délicatesse n'est pas de la débilité, sa pudeur n'est pas de la niaiserie, sa noblesse

n'est pas de la respectabilité, sa finesse échappe à la distinction mondaine du faux art élégant. C'est que *Dominique* est un livre vrai : le courant intérieur est même plus énergique et plus bondissant qu'il ne semble d'abord.

D'où vient le charme de *Dominique?* La psychologie n'en est pas neuve. Sans doute, elle est fine, judicieuse, minutieuse ; on n'y remarque pas de fautes d'observation ; elle est même parfois assez sinueuse dans la pénétration et la grâce pour faire désirer que Sainte-Beuve ait écrit *Volupté* avec la même simplicité de style ; mais toute cette analyse est peu révélatrice. Plutôt qu'une véritable étude des âmes, on a l'histoire des sentiments qu'elles ont vécus. Au sortir du livre, on ne voit pas bien nettement s'imposer la figure de Madeleine, et si celle de Dominique porte un caractère plus évident, elle ne le doit guère au souvenir que nous gardons de la description de ses états d'âme, mais plutôt à l'exposé de ses résolutions. Les figures secondaires auraient plus de relief. Augustin est un Dominique actif, un honnête homme dont les talents, le travail et la conscience rigoureuse obtiennent de la société la récompense d'une carrière honorable. Aucun charme dans ce portrait, si ce n'est on ne sait quelle harmonie sèche et puritaine. Olivier est un Obermann ou un René de petite allure. Julie, moins expliquée, demeure plus intéressante, et offre un pendant contrasté à Madeleine.

Mais le charme du roman se manifeste surtout dans les passages de lutte amoureuse : alors, la force

réelle des sentiments le rend plus sensible au lecteur, qui éprouve une sorte d'élasticité et de dynamisme dans l'atmosphère morale où sont aux prises Madeleine et Dominique. On aimera toujours en France le combat d'une femme contre sa passion, et il faut reconnaître que Fromentin a très sûrement conduit toute cette crise, tout ce lent abandon involontaire des moyens de défense dans une âme scrupuleuse, et qu'il l'a amenée, avec un art savant et un naturel pathétique, jusqu'au bord d'une chute, qui lui eût été mortelle, si la pudeur du romancier ne l'en avait sauvée plus sûrement que la sienne propre. Cet effet d'arrêt et de suspension est très touchant et très dramatique.

Le sort de Madeleine, les nuances de son déchirement, la tendre pitié qu'elle inspire, voilà les sources les plus pures de l'intérêt du livre, — un intérêt de nature sentimentale, poétique, et, mieux que dans beaucoup de romans, très proprement *romanesque*. Le tourment de Madeleine, plus que celui de Dominique, anime ce récit fondé sur la situation de *la Princesse de Clèves*, et auquel il ne manque sans doute, pour entrer vraiment dans la grande lignée du roman français, que la vigueur et l'originalité intellectuelles, qui permettraient d'approuver, dans le sacrifice héroïque de deux êtres, un dénouement classique au lieu d'un dénouement bourgeois[1]. Néan-

(1) Aucun roman peut-être ne nous permet mieux de mesurer combien d'abord apparaît discrète la nuance qui sépare le chef-d'œuvre classique de l'œuvre bien faite.

moins, le charme de *Dominique* doit beaucoup à la contrainte que les personnages exercent sur eux-mêmes et l'auteur sur leur expression ; c'est un des secrets de la grâce racinienne : retenue, pudeur, et litote.

Henri Massis a violemment critiqué la composition de *Dominique*. Nous ne la trouvons pas si fautive, ni surtout si simpliste. « *Comment est* « *composé Dominique ? D'une longue introduction,* « *faite d'impressions et de souvenirs, puis d'un récit* « *qui se déroule d'un seul fil et trouve son unité dans* « *le sujet qui se raconte lui-même... Voilà la tenta-* « *tion de tout romancier impuissant à projeter hors* « *de soi des personnages, à organiser le drame, à* « *objectiver la vie : il trouve là le moyen d'éluder,* « *de tourner les difficultés qui se dressent devant* « *lui* ». Nous n'aimons guère, il est vrai, le début, c'est-à-dire la présentation de Dominique, reprise à deux fois, ni qu'il parle pendant deux cents pages sans que son auditeur bénévole prouve son existence par quelque réaction. Le procédé de Fromentin semble tenir plus de la confession, ou même de la confidence, que de l'autobiographie ; en fait, il faut y reconnaître une autobiographie détournée. Mais le récit ne manque ni d'adresse ni de variété. Fromentin lui a même enlacé une action secondaire (l'amour de Julie pour l'indifférent Olivier) avec beaucoup de naturel. Elle offre un rapport curieux de situation avec celle de Madeleine et de Dominique : le déchirement de la femme qui n'est pas aimée correspond au déchire-

ment de celle qui ne peut pas vouloir l'être, et la sécheresse pleine d'ennui d'Olivier s'oppose, quoique moins vivement, à la fidèle passion de Dominique.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à admirer au-dessus de tout la composition de ce roman. Mais la blâmer *parce que l'œuvre est autobiographique* révèle le défaut de la critique de Massis, beaucoup plus théoricienne que vraiment esthétique. A ce compte, *Adolphe*, qui n'est qu'une autobiographie, serait un livre faible, et Massis aurait tort dans sa prédilection pour Radiguet, auteur de cette précoce parodie autobiographique : *Le diable au corps?* La vérité est que tout dépend de ce qu'il y a dans l'autobiographie. Ordinairement, comme le dit Thibaudet « *l'auto-* « *biographie, qui paraît au premier abord le plus* « *sincère des genres, en est peut-être le plus faux...* « *L'autobiographie, c'est l'art de ceux qui ne sont* « *pas artistes, le roman de ceux qui ne sont pas* « *romanciers* », mais elle peut être le prétexte d'une énorme révélation minutieuse du « moi », — même si elle ne présente pas d'autre lien que le sujet qui se raconte (selon le reproche de Massis à Fromentin), car l'intérêt varie justement avec ce que le sujet nous livre, en profondeur comme en étendue. On récusera peut-être les *Mémoires* de Saint-Simon, ou même *A la recherche du temps perdu*. Mais il n'est même pas bien sûr que l'autobiographie ne puisse être aussi fortement composée qu'un roman apparemment objectif : la stylisation des souvenirs (si caractéristique des *Mémoires d'Outre-Tombe*) et la hiérarchie mise dans la perspective d'une vie passée, peuvent égaler, en

valeur d'art, l'intrication des événements imaginaires et des situations construites.

Dominique comprend, d'ailleurs, une partie plus objective, non seulement par nature, mais grâce au talent d'observation de l'auteur. Ce peintre a su placer son récit dans des décors authentiques. La qualité d'atmosphère s'y résume souvent dans une impression grise de mélancolie très pénétrée. Fromentin passe avec une souple aisance de la narration à la description, sans que la suture soit jamais pénible.

Enfin, il possède un talent que l'on remarque aussi chez quelques romanciers plus vigoureux et plus constructeurs, chez ceux qui ont, à la fois, le sens de la convergence des effets et une vision très centrée de l'univers concret. Fromentin, avec une habileté de peintre, sait placer au centre du décor estompé où se déroule son récit un objet matériel vivement éclairé, et auquel il fait jouer un rôle important; servant, pour ainsi dire, de pivot à l'action, il la fait tourner autour de lui; l'épisode, organisé sur cette base sensible, se fixe vivement dans la perception, c'est-à-dire, pour le lecteur, dans l'imagination immédiate, puis dans le souvenir. On retrouve ce procédé chez Hugo, où il s'enrichit d'un sentiment très net du mouvement; c'est, par exemple, dans *Les Misérables,* à la scène de la barricade, la main d'Éponine qui vient se placer sur la bouche du fusil dirigé contre Marius. Radiguet avait ce don de situer tout un drame autour d'un objet, prenant, dès lors, une valeur de symbole; rappelons la scène du chapeau dans *Le Bal du Comte d'Orgel.* Le procédé n'est pas spécial au roman; le

théâtre utilise souvent ces personnages muets et sans âme : le cor d'*Hernani,* la croix de ma mère et le chapeau de paille d'Italie. Dans *Dominique,* on sentira ce que gagnent en réalisation picturale et en densité d'émotion ces narrations qui pourraient prendre pour titres des noms d'objets : le nœud de diamants et l'écharpe, le bouquet de violettes, le châle...

Il n'y a rien à dire sur le style de *Dominique,* dont toutes les qualités sont de correspondre à la véracité des sentiments. La fluidité et l'élégance laissent peu de place aux artifices ; tout au plus décèlerait-on un reste d'académisme involontaire dans certaines tournures soignées ; l'ensemble, écrit sans défaut comme sans caractère, ne doit pas faire oublier que l'auteur est un bon écrivain, nuancé, modulé même, et dont la grâce tient en partie à cette estompe et à ces demi-teintes un peu molles et un peu trop naturelles.

FLORILÈGE

BENJAMIN CONSTANT

JOURNAL INTIME

1807

*** *Paris.* J'assiste à la pièce de *Gaston et Bayard*. Talma y est superbe. Mais la pièce est décidément mauvaise. Le public a été froid. Visite à M^me^ de Coigny. Elle est pleine d'esprit.

J'ai vu plusieurs fois Fouché. Je ne me lasserai pas de servir M^me^ de Staël, mais je rencontre bien de l'opposition. Je vais commencer un roman qui sera mon histoire. Tout travail sérieux m'est devenu impossible au milieu de ma vie tourmentée.

Je passe une soirée très douce chez M^me^ Condorcet, avec Cabanis et Fauriel.

*** J'ai fini mon roman en quinze jours. Je le lis à Hochet qui en est très content. Je passe la soirée chez M^me^ Pourrat. Drôle de pays que celui-ci ! Tout naturel, toute vérité, tout sentiment réel en paraît banni. Quel sot que M. Dutertre ! Comme il y en a des millions dans cette chère France. En comparant mes impressions auprès de M^me^ de Staël et de M^me^ Dutertre, je m'aperçois que le sentiment est bien plus détruit par la gêne que par la violence.

*** J'ai lu mon roman à M. de Boufflers, qui en a fort bien saisi le sens; il est vrai que ce n'est pas d'imagination que j'ai écrit : *non ignora mali*. Cette lecture m'a prouvé que je ne devais pas mêler un autre épisode de femme à ce que j'ai déjà fait. Ellénore cesserait d'intéresser, et si le héros contractait des devoirs envers une autre et ne les remplissait pas, sa faiblesse deviendrait odieuse.

*** Je suis maintenant à ma campagne des Herbages, plus tranquille. J'ai repris mon grand ouvrage sur la religion et j'y travaille fort bien. Il est très avancé, mais me voici de nouveau en route pour rejoindre Mme de Staël à Acosta. Elle a besoin de moi pour ses affaires, qui semblent prendre meilleure tournure. Encore des déplacements et des paquets à faire. Toujours des paquets! des paquets! J'espère faire bientôt le mien.

*** J'ai une lettre de mon père qui me réclame. Il veut me faire aller à Besançon et *m'enfourner* toujours plus dans sa nouvelle famille. Je n'y consentirai pas. Je dîne avec M. de Wimont. Je ne conçois pas qu'on trouve un homme plus ennuyeux qu'un autre. J'ai vu Garat pour la tolérance accordée à Mme de Staël. J'espère qu'elle aura le temps de finir l'impression de *Corinne*. Les articles que je viens de publier sur cet ouvrage ont eu un grand succès.

*** Je vais souvent chez Mme Dutertre. Elle a pour moi un grand charme, du piquant dans l'esprit, de la bonté et cette douceur qui agit tout de suite sur moi, de manière à me donner du bonheur. Je sens qu'une union avec elle serait le repos de ma vie. Si M. Dutertre consent à rompre les liens auxquels il tient peu, mon avenir est là, et Charlotte l'accepte!

*** Lettre de Mme de Staël. Quelle furie! Mon Dieu, délivre-nous l'un de l'autre!

Soirée chez Mme Récamier, avec Fauriel. Je leur lis mon roman, qui leur produit un singulier effet. Le caractère du héros les révolte. Décidément on ne sait pas me comprendre. — Je vois Talma dans *Hamlet*, il est superbe.

*** Mes yeux vont au plus mal. J'ai consulté V... C'est un affaiblissement du nerf optique. Je finirai par être aveugle. C'est du repos qu'il me faudrait. On m'a posé un séton. La douleur physique n'est rien. Une lettre de Mme de Staël arrive à ce moment, et ses injures sont venues me trouver couvert de sang et évanoui.

*** Visite de Mme Dutertre, qui a beaucoup embelli. Je lui fais des ouvertures qu'elle ne repousse point. Ce soir je serai le maître de la place, une résistance de trois ans est bien suffisante.

*** Je vais à la campagne avec Charlotte. C'est un ange de douceur et de charme. Je l'aime chaque jour davantage. Elle est douce et aimable. Quelle fureur avais-je de la repousser il y a douze ans! Quelle manie d'indépendance me dominait qui a abouti à me mettre sous le joug de l'être le plus impérieux qui existe!

*** Nous revenons à Paris. Journées folles: délices d'amour! Que diable cela veut-il dire? Il y a douze ans que je n'ai rien éprouvé de pareil, c'est par trop fou! Cette femme que j'ai refusée cent fois, qui m'a toujours aimé, que j'ai repoussée sans cesse, que j'ai quittée sans regret il y a dix-huit mois, à qui j'ai écrit cent lettres indifférentes, à qui lundi passé j'ai repris mes lettres, cette même femme me fait aujourd'hui tourner la tête. Evidemment c'est la comparaison avec Mme de Staël qui cause tout cela. Le contraste entre son impétuosité, son égoïsme, sa constante occupation d'elle-même, et la douceur, le calme, l'humble et modeste manière d'être de Charlotte, me rend celle-ci mille fois plus

chère. Je suis las de l'*homme femme*, dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans, quand j'ai une femme vraiment femme, qui m'enivre et m'enchante. Si je peux l'épouser, je n'hésite plus. Tout dépend du parti que prendra M. Dutertre.

*** Soirée chez Mme Gay. Je m'y suis amusé de mon esprit.. J'ai une lettre de Mme de Staël courte et sèche Ça va bien ! Je lis à Hochet une partie de mon roman qui l'intéresse beaucoup. Soirée avec Charlotte. La fièvre passerait-elle, et l'ennui commencerait-il ? J'en ai diablement peur. Elle a beaucoup de charme, c'est vrai, mais peu de variété et une grande inquiétude de sentiment.

*** Je dîne chez Mme Gay. Eté au Théâtre-Français : Talma est superbe dans *Manlius*. Lettre touchante de Charlotte. Je suis injuste avec elle ; c'est un ange ! Lettre de Mme de Staël, sèche et amère. Mon Dieu, qu'elle m'ennuie ! Visite à Mmes Regnault et de Coigny. Soirée chez Bertin.

*** Lu mon roman à Mme de Coigny. Elle se révolte contre le héros. On s'occupe de moi avec peu de bienveillance. On parle déjà de l'effet du double divorce pour arriver à un but déjà choisi. Peu m'importe ! Charlotte est un ange, et ne croyez point, plate société que vous êtes, que votre opinion m'empêchera de l'épouser. Et cependant que d'obstacles ! Je frémis à l'idée d'une femme qui ne sera reçue nulle part. Peut-être m'enterrerai-je à Lausanne, sinon je suis sûre que dans six mois je me tuerai.

*** Je déjeune chez de Gérando. Annette est une femme d'esprit. J'emballe mes manuscrits. J'ai douze mille francs disponibles. Cela m'aidera-t-il à amener une rupture et un mariage qui me donne le repos. Mais je devrais partir, mon père me réclame. Mme de Nassau, malade, désire me revoir. C'est mon devoir et mon intérêt. En aurai-je le bon sens ?

*** Ma faiblesse me fait retourner auprès de Mme de Staël, sous le prétexte que je me donne de lui être utile pour ses affaires que je suis parvenu à améliorer. Hélas! comme toujours, mon temps s'y passe en scènes pénibles et retours de sentiment. Cependant, au fond, tous deux nous sentons la rupture imminente et nécessaire. Pendant ce temps, M. Dutertre fait semblant d'être jaloux et de causer de la terreur pour rendre son consentement au divorce plus difficile avec des conditions plus dures. Cependant il paraît céder, mais mon abominable faiblesse me tient toujours en suspens, quoiqu'une comparaison ne soit pas possible entre Charlotte — d'une douceur, d'une raison, d'un désintéressement adorables, — et cette furie qui me poursuit l'écume à la bouche et le poignard à la main.

*** Enfin, le papier est obtenu et envoyé en Allemagne. Charlotte part et je l'accompagne; elle agira tout de suite Dans six semaines tout peut être terminé.

*** Mme de Staël revient en arrière; elle ne veut plus entendre parler de rupture. Le plus simple est de ne pas la revoir et d'attendre à Lausanne les ordres de Charlotte, de cet ange que je bénis puisqu'il me sauve. Schlegel m'écrit que Mme de Staël affirme qu'elle se tuera si je l'abandonne. Je n'en crois pas un mot, mais c'est un bruit importun à mes oreilles. Je sens que je passerai pour un monstre si je la quitte. Je mourrai si je ne la quitte pas. Je la regrette et je la hais.

*** Malheureux que je suis; la faiblesse me reprend; je pars pour Coppet. Attendrissement, scène de désespoir, puis le grand moyen: « Je me tuerai ».

*** Plusieurs jours de tiraillements et d'incertitudes. Enfin, je pars pour Lausanne. Mes parents désirent la rupture; ils me soutiendront Je serai entouré des miens.

Je vois M^me^ de Nassau ; elle désapprouve l'idée de Charlotte, mais peu m'importe : là est mon bonheur.

*** Hélas ! à quoi sert ma retraite ! M^me^ de Staël arrive, toutes mes combinaisons sont bouleversées. Le soir, scène affreuse qui dure jusqu'à cinq heures du matin. Je suis violent, je me mets dans mes torts. Au lieu de trouver ici de l'appui, je ne rencontre qu'anathème contre une femme capable d'un double divorce. Pauvre et bonne Charlotte, je ne t'abandonnerai pas.

Le plus simple est de partir sans rien dire. J'irai chez mon père, on ne viendra pas m'y chercher.

*** Je ne pars point ; j'ai dîné chez M^me^ de Staël où l'on a répété la tragédie de *Pyrrhus*. Le rôle est maniéré ; je sais que je ne le jouerai pas avec assez de profondeur.

*** Soirée au Bois de Céry. Pas de lettre de Charlotte. Quel tourment ! On répète *Andromaque*. Ma tête est encombrée de trop de choses pour que ma mémoire ne me fasse pas défaut...

(*De Lausanne, un mois après*). Je passe une singulière soirée chez les mystiques Langallerie. Madame doit avoir de l'esprit, car il en faut certainement pour pouvoir, sans moyens extérieurs, acquérir une telle puissance. Quant au chevalier, c'est, sans aucun doute, un homme d'infiniment d'esprit. Oh ! Que je voudrais que M^me^ de Staël se livre à lui, cela l'occuperait. Elle l'a bien vu, mais cela ne prend pas. Elle n'est pas encore prête à se faire dévote.

*** Le prince Auguste de Prusse est ici pour M^me^ Récamier. C'est un homme distingué. Comme les Allemands valent mieux que nous !

Enfin une lettre de Charlotte ! Le divorce n'est pas nécessaire en Allemagne, rien ne m'arrête plus, puisque Dutertre

a consenti. Je donne rendez-vous à Charlotte à Leipzig. Et là, heureux et tranquille, je travaillerai sérieusement à l'œuvre littéraire qui doit m'ouvrir la route de la France.

*** Je déjeune chez le chevalier. Je fais ce que je puis pour que Mme de Staël accepte les consolations qu'il lui offre. Moi-même je me sens assez frappé de cet ordre nouveau d'idées. On répète la pièce; elle n'ira pas mal. Je déjeune chez Lisette. Les mystiques et Gautier pourront me servir; je les ménage. — Visite à Mme de Loys. — Longue lettre de Charlotte. Que de justesse d'esprit, que de raison, que d'amour! Si je l'épouse, je serai trop heureux.

*** Répétition habillée d'*Andromaque*. Mon rôle ira bien, mais comme j'y mets moins d'intérêt que l'année dernière! Dîné à Dorigny. Tout le monde ici est bien pour moi. La représentation a eu lieu, je n'ai pas mal joué. Mme de Staël bien aimable. Mon Dieu! que faire? Heureusement, elle part avec Mme Récamier. Il faut que j'aille chez mon père, c'est ma seule ressource.

*** Soirée chez Mme de Nassau. Conversation intime. Le double divorce n'est pas un aussi grand scandale que je craignais. Excellente découverte: Mme de Nassau dit qu'elle recevra très bien Charlotte. Et après elle le sera par les autres aussi. Il faut donc agir. Dîner à Epernay. Aujourd'hui 30 août 1807, — notons ce jour, — mon parti est pris, je pars demain irrévocablement! Voici une lettre. Dernier adieu.

Qu'ai-je dit? Tout est renversé, cet effort m'est impossible! Journée affreuse d'indécision et d'angoisse. Ma lettre est déchirée, une puissance magique me domine. Je vais à Coppet: qu'y faire, grand Dieu?

*** Scène pénible; nuit convulsive. Que suis-je venu faire ici? Je repars de grand matin pour Lausanne. Tout

est bien rompu. M^me^ de Nassau et Rosalie en sont heureuses. Cette joie durera-t-elle, car mon âme, au fond, est déchirée.

*** *Coppet. — Septembre.* — Elle est arrivée, elle s'est jetée à mes pieds, elle a poussé des cris affreux de douleur et de désolation. Un cœur de fer n'y aurait pas résisté. Je suis à Coppet de retour avec elle. J'ai consenti à un séjour de six semaines, et Charlotte qui m'attend à la fin de septembre! Que faire, grand Dieu? Je foule aux pieds mon avenir et mon bonheur.

*** Je vais me mettre à travailler pour tuer le temps d'ici au 15 octobre. Et, immédiatement, j'esquisse le plan d'une tragédie: Wallenstein. M^me^ de Staël m'est fort utile pour les conseils. Je reçois des lettres sèches de M^me^ de Nassau et de Rosalie, ma faiblesse les indigne. Elles en parlent bien à leur aise. Une intimité de dix ans, cimentée par des devoirs et une douce habitude, ne se brise pas facilement.

*** En attendant, je travaille avec rage; j'ai fait hier deux cent quatre-vingts vers et, aujourd'hui, trois cent vingt-huit; et quoi qu'il y en ait de fort beaux, il faudra me calmer, car ma tragédie, de ce train, aurait six mille vers.

*** J'écris à M^me^ de Loys, à M^me^ de Nassau, à Charlotte et je finis le premier acte de ma tragédie. Il y a des vers superbes. Lettre excellente de Charlotte, attendant ma décision. Il faudrait pouvoir la prendre. Aussi, dans mon embarras, je lui indique trois partis diamétralement opposés avec la même insistance. Et le dernier, c'est de ne pas me rencontrer. Si elle le prend me voilà joli garçon! Et cependant, je suis décidé à rejoindre Charlotte à tout prix.

*** Hochet se marie, il est fâché de mon silence, je vais le réparer, car je tiens à le ménager. — J'ai cinq mille vers de faits. Il y en a de charmants. Je lis mon premier acte, il est fort applaudi. Passons aux quatre autres. — J'aime Charlotte plus que jamais. — Mme Récamier est encore ici, c'est une bizarre personne. Cette vie me fatigue.

*** Lettre de Charlotte plus aimante et plus sûre de moi que jamais. Si elle savait où j'en suis, me pardonnerait-elle? Comme le temps s'écoule lentement. Dans quel gouffre me suis-je précipité? Le soir, scène horrible. En sortirai-je vivant? Je dois passer mon temps à mentir et à tromper pour éviter la fureur qui m'épouvante. Si je n'avais pas l'espoir du prochain départ de Mme de Staël, pour Vienne, cette existence serait insupportable. Pour me consoler, je passe mon temps à m'imaginer comment tout irait, si tout allait bien. Or, voici ce château en Espagne: Charlotte termine ses démarches et prépare tout en secret. Mme de Staël, ne se doutant de rien, part pour Vienne. J'épouse Charlotte et nous passons agréablement l'hiver à Lausanne. Si cela m'est accordé, je saurai profiter de mon bonheur.

*** On redonne ici une représentation d'*Andromaque*. — Je travaille à force à ma tragédie. — C'était hier le quatorzième anniversaire de ce lien funeste que j'essaie si inutilement de rompre. Tout va bien quand on fait exactement ce qu'elle veut. Soumettons-nous et dissimulons, c'est l'art du faible.

*** Je reçois la nouvelle de la mort de Mme de Geghausen qui avait été si bonne pour moi à Weimar. La liste des morts grossit terriblement. C'est là où se trouvent maintenant mes meilleurs amis.

Ma tragédie avance beaucoup; elle m'occupe agréablement. Le temps s'écoule, mais les dangers subsistent. Mme

de Staël m'est fort utile pour ma tragédie, et elle se fait si douce et si bonne que, si ce n'était le souvenir des violences passées, l'attachement reprendrait. Néanmoins, ma position sociale est curieuse. Je suis entre deux femmes dont l'une m'a fait tort en ne m'épousant pas, et dont l'autre va me nuire en m'épousant.

*** Mme de Staël reprend son caractère terrible. Je travaille le cœur furieux pour m'étourdir. Je lis deux actes à Châteauvieux qui en est enchanté. Quel supplice de vivre avec une personne qui tâte perpétuellement le pouls à sa propre sensibilité, et se fâche de ce qu'on ne prend pas assez d'intérêt à cette analyse d'elle-même.

J'ai une lettre de Charlotte; elle sait tout. Elle en est triste et découragée, mais me reste fidèle. Je ne l'abandonnerai pas. Mon Dieu, fais que l'autre parte!

*** Course à Lausanne. Tout le monde me désapprouve du retour à Coppet. On donne de nouveau *Phèdre;* Mme de Staël joue admirablement. Ma tragédie devient un prétexte pour prolonger.

*** J'ai bien avancé ma tragédie et lu, chez le préfet, quatre actes qui ont beaucoup touché; mais deux mille vers déclamés m'ont brisé la poitrine. Le cinquième acte est bien difficile à faire.

Charlotte a un admirable caractère de loyauté et de raison, mais ma conduite vacillante pourrait la pousser à bout, surtout quand, arrivée à Besançon, elle ne m'y trouvera pas. Mon père m'écrit qu'il veut venir ici. Il ne manque plus que cela! Mme de Staël est certainement une personne bien bonne et bien spirituelle. Ma pièce sera superbe. Je n'ai plus que cent quatre-vingts vers à faire pour finir.

*** Charlotte est à Besançon, désespérée, et mon avenir va se perdre. Il n'y a plus à hésiter, mon père servira de prétexte, je pars.

*** *Besançon.* — Je trouve Charlotte très mal. Elle a le délire, elle a frémi à ma voix et s'est écriée : « C'est l'homme qui me tue ! » Je me jette aux pieds de la Providence pour demander pardon de mes criminelles folies et la force de sortir de cette affreuse position.

*** Après quelques jours de souffrance et d'angoisse, Charlotte renaît. Elle a repris courage et confiance en moi, mon bonheur est assuré.

(27 décembre 1807). — J'ai cependant encore écrit trois fois à M^me^ de Staël des lettres qui peut-être lui feront de la peine, mais il le faut, le dernier moment approche...

ADOLPHE

La séparation d'Ellénore et du comte de P*** produisit dans le public un effet qu'il n'était pas difficile de prévoir. Ellénore perdit en un instant le fruit de dix années de dévouement et de constance ; on la confondit avec toutes les femmes de sa classe qui se livrent sans scrupule à mille inclinations successives. L'abandon de ses enfants la fit regarder comme une mère dénaturée, et les femmes d'une réputation irréprochable répétèrent avec satisfaction que l'oubli de la vertu la plus essentielle à leur sexe s'étendait bientôt sur toutes les autres. En même temps on la plaignit, pour ne pas perdre le plaisir de me blâmer. On vit dans ma conduite celle d'un séducteur, d'un ingrat qui avait violé l'hospitalité, et sacrifié, pour contenter une fantaisie mo-

mentanée, le repos de deux personnes, dont il aurait dû respecter l'une et ménager l'autre. Quelques amis de mon père m'adressèrent des représentations sérieuses; d'autres, moins libres avec moi, me firent sentir leur désapprobation par des insinuations détournées. Les jeunes gens, au contraire, se montrèrent enchantés de l'adresse avec laquelle j'avais supplanté le comte; et, par mille plaisanteries que je voulais en vain réprimer, ils me félicitèrent de ma conquête et me promirent de m'imiter. Je ne saurais peindre ce que j'eus à souffrir, et de cette censure sévère et de ces honteux éloges. Je suis convaincu que si j'avais eu de l'amour pour Ellénore, j'aurais ramené l'opinion sur elle et sur moi. Telle est la force d'un sentiment vrai que, lorsqu'il parle, les interprétations fausses et les convenances factices se taisent. Mais je n'étais qu'un homme faible, reconnaissant et dominé; je n'étais soutenu par aucune impulsion qui partît du cœur. Je m'exprimais donc avec embarras: je tâchais de finir la conversation; et si elle se prolongeait, je la terminais par quelques mots âpres, qui annonçaient aux autres que j'étais prêt à leur chercher querelle. En effet, j'aurais beaucoup mieux aimé me battre avec eux que leur répondre.

Ellénore ne tarda pas à s'apercevoir que l'opinion s'élevait contre elle. Deux parentes de M. de P***, qu'il avait forcées par son ascendant à se lier avec elle, mirent le plus grand éclat dans leur rupture; heureuses de se livrer à leur malveillance, longtemps contenue à l'abri des principes austères de la morale. Les hommes continuèrent à voir Ellénore: mais il s'introduisit dans leur ton quelque chose d'une familiarité qui annonçait qu'elle n'était plus appuyée par un protecteur puissant, ni justifiée par une union presque consacrée. Les uns venaient chez elle parce que, disaient-ils, ils l'avaient connue de tout temps; les autres, parce qu'elle était belle encore, et que sa légèreté récente leur

avait rendu des prétentions qu'ils ne cherchaient pas à lui déguiser. Chacun motivait sa liaison avec elle ; c'est-à-dire que chacun pensait que cette liaison avait besoin d'excuse. Ainsi la malheureuse Ellénore se voyait tombée pour jamais dans l'état dont, toute sa vie, elle avait voulu sortir. Tout contribuait à froisser son âme et à blesser sa fierté. Elle envisageait l'abandon des uns comme une preuve de mépris l'assiduité des autres comme l'indice de quelque espérance insultante. Elle souffrait de la solitude, elle rougissait de la société. Ah ! sans doute, j'aurais dû la consoler ; j'aurais dû la serrer contre mon cœur, lui dire : « Vivons l'un pour l'autre, oublions des hommes qui nous méconnaissent, soyons heureux de notre seule estime et de notre seul amour ; » je l'essayais aussi ; mais que peut, pour ranimer un sentiment qui s'éteint, une résolution prise par devoir ?

Ellénore et moi, nous dissimulions l'un avec l'autre. Elle n'osait me confier des peines, résultat d'un sacrifice qu'elle savait bien que je ne lui avais pas demandé. J'avais accepté ce sacrifice : je n'osais me plaindre d'un malheur que j'avais prévu, et que je n'avais pas eu la force de prévenir. Nous nous taisions donc sur la pensée unique qui nous occupait constamment. Nous nous prodiguions des caresses, nous parlions d'amour ; mais nous parlions d'amour de peur de nous parler d'autre chose.

Dès qu'il existe un secret entre deux cœurs qui s'aiment, dès que l'un d'eux a pu se résoudre à cacher à l'autre une seule idée, le charme est rompu, le bonheur est détruit. L'emportement, l'injustice, la distraction même se réparent : mais la dissimulation jette dans l'amour un élément étranger qui le dénature et le flétrit à ses propres yeux.

Par une inconséquence bizarre, tandis que je repoussais avec l'indignation la plus violente la moindre insinuation contre Ellénore, je contribuais moi-même à lui faire tort dans mes conversations générales. Je m'étais soumis à ses

volontés, mais j'avais pris en horreur l'empire des femmes. Je ne cessais de déclamer contre leur faiblesse, leur exigence, le despotisme de leur douleur. J'affichais les principes les plus durs ; et ce même homme qui ne résistait pas à une larme, qui cédait à la tristesse muette, qui était poursuivi dans l'absence par l'image de la souffrance qu'il avait causée, se montrait, dans tous ses discours, méprisant et impitoyable. Tous mes éloges directs en faveur d'Ellénore ne détruisaient pas l'impression que produisaient des propos semblables. On me haïssait, on la plaignait, mais on ne l'estimait pas. On s'en prenait à elle de n'avoir pas inspiré à son amant plus de considération pour son sexe et plus de respect pour les liens du cœur.

Un homme qui venait habituellement chez Ellénore, et qui, depuis sa rupture avec le comte de P***, lui avait témoigné la passion la plus vive, l'ayant forcée, par ses persécutions indiscrètes, à ne plus le recevoir, se permit contre elle des railleries outrageantes qu'il me parut impossible de souffrir. Nous nous battîmes ; je le blessai dangereusement, je fus blessé moi-même. Je ne puis décrire le mélange de trouble, de terreur, de reconnaissance et d'amour, qui se peignit sur les traits d'Ellénore lorsqu'elle me revit après cet événement. Elle s'établit chez moi, malgré mes prières ; elle ne me quitta pas un seul instant jusqu'à ma convalescence. Elle me lisait pendant le jour, elle me veillait durant la plus grande partie des nuits ; elle observait mes moindres mouvements, elle prévenait chacun de mes désirs ; son ingénieuse bonté multipliait ses facultés et doublait ses forces. Elle m'assurait sans cesse qu'elle ne m'aurait pas survécu : j'étais pénétré d'affection, j'étais déchiré de remords. J'aurais voulu trouver en moi de quoi récompenser un attachement si constant et si tendre ; j'appelais à mon aide les souvenirs, l'imagination, la raison même, le sentiment du devoir : efforts inutiles ! La difficulté de la

situation, la certitude d'un avenir qui devait nous séparer, peut-être je ne sais quelle révolte contre un lien qu'il m'était impossible de briser, me dévoraient intérieurement. Je me reprochais l'ingratitude que je m'efforçais de lui cacher. Je m'affligeais quand elle paraissait douter d'un amour qui lui était si nécessaire; je ne m'affligeais pas moins quand elle semblait y croire. Je la sentais meilleure que moi; je me méprisais d'être indigne d'elle. C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime; mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. Cette vie que je venais d'exposer pour Ellénore, je l'aurais mille fois donnée pour qu'elle fût heureuse sans moi.

Les six mois que m'avait accordés mon père étaient expirés; il fallut songer à partir. Ellénore ne s'opposa point à mon départ, elle n'essaya pas même de le retarder; mais elle me fit promettre que, deux mois après, je reviendrais près d'elle, ou que je lui permettrais de me rejoindre: je le lui jurai solennellement. Quel engagement n'aurais-je pas pris dans un moment où je la voyais lutter contre elle-même et contenir sa douleur? Elle aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter; je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies. J'étais reconnaissant de ce qu'elle n'exerçait pas sa puissance; il me semblait que je l'en aimais mieux. Moi-même, d'ailleurs, je ne me séparais pas sans un vif regret d'un être qui m'était si uniquement dévoué. Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond! Elles deviennent à notre insu une partie si intime de notre existence! Nous formons de loin, avec calme, la résolution de les rompre: nous croyons attendre avec impatience l'époque de l'exécuter: mais quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur; et telle est la bizarrerie de notre cœur misérable que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir.

Pendant mon absence, j'écrivis régulièrement à Ellénore. J'étais partagé entre la crainte que mes lettres ne lui fissent de la peine, et le désir de ne lui peindre que le sentiment que j'éprouvais. J'aurais voulu qu'elle me devinât, mais qu'elle me devinât sans s'affliger; je me félicitais quand j'avais pu substituer les mots d'affection, d'amitié, de dévouement, à celui d'amour; mais soudain je me représentais la pauvre Ellénore triste et isolée, n'ayant que mes lettres pour consolation; et, à la fin de deux pages froides et compassées, j'ajoutais rapidement quelques phrases ardentes ou tendres, propres à la tromper de nouveau. De la sorte, sans en dire jamais assez pour la satisfaire, j'en disais toujours assez pour l'abuser. Etrange espèce de fausseté, dont le succès même se tournait contre moi, prolongeait mon angoisse, et m'était insupportable !

Je comptais avec inquiétude les jours; les heures s'écoulaient; je ralentissais de mes vœux la marche du temps; je tremblais en voyant se rapprocher l'époque d'exécuter ma promesse. Je n'imaginais aucun moyen de partir. Je n'en découvrais aucun pour qu'Ellénore pût s'établir dans la même ville que moi. Peut-être, car il faut être sincère, peut-être je ne le désirais pas. Je comparais ma vie indépendante et tranquille à la vie de précipitation, de trouble et de tourment à laquelle sa passsion me condamnait. Je me trouvais si bien d'être libre, d'aller, de venir, de sortir, de rentrer, sans que personne s'en occupât ! Je me reposais, pour ainsi dire, dans l'indifférence des autres, de la fatigue de son amour.

Je n'osais cependant laisser soupçonner à Ellénore que j'aurais voulu renoncer à nos projets. Elle avait compris par mes lettres qu'il me serait difficile de quitter mon père: elle m'écrivit qu'elle commençait en conséquence les préparatifs de son départ. Je fus longtemps sans combattre sa résolution; je ne lui répondais rien de précis à ce sujet.

Je lui marquais vaguement que je serais toujours charmé de la savoir, puis j'ajoutais, de la rendre heureuse : tristes équivoques, langage embarrassé que je gémissais de voir si obscur, et que je tremblais de rendre plus clair ! Je me déterminai enfin à lui parler avec franchise ; je me dis que je le devais ; je soulevai ma conscience contre ma faiblesse ; je me fortifiai de l'idée de son repos contre l'image de sa douleur. Je me promenais à grands pas dans ma chambre, récitant tout haut ce que je me proposais de lui dire. Mais à peine eus-je tracé quelques lignes que ma disposition changea : je n'envisageai plus mes paroles d'après le sens qu'elles devaient contenir, mais d'après l'effet qu'elles ne pouvaient manquer de produire ; et une puissance surnaturelle dirigeant, comme malgré moi, ma main dominée, je me bornai à lui conseiller un retard de quelques mois. Je n'avais pas dit ce que je pensais. Ma lettre ne portait aucun caractère de sincérité. Les raisonnements que j'alléguais étaient faibles, parce qu'ils n'étaient pas les véritables.

La réponse d'Ellénore fut impétueuse ; elle était indignée de mon désir de ne pas la voir. Que me demandait-elle ? De vivre inconnue auprès de moi. Que pouvais-je redouter de sa présence dans une retraite ignorée, au milieu d'une grande ville où personne ne la connaissait ? Elle m'avait tout sacrifié, fortune, enfants, réputation ; elle n'exigeait d'autre prix de ses sacrifices que de m'attendre comme une humble esclave, de passer chaque jour avec moi quelques minutes, de jouir des moments que je pourrais lui donner. Elle s'était résignée à deux mois d'absence, non que cette absence lui parût nécessaire, mais parce que je semblais le souhaiter ; et lorsqu'elle était parvenue, en entassant péniblement les jours sur les jours, au terme que j'avais fixé moi-même, je lui proposais de recommencer ce long supplice ! Elle pouvait s'être trompée, elle pouvait avoir donné sa vie à un homme dur et aride ; j'étais le maître de mes actions ; mais je n'étais

pas le maître de la forcer à souffrir, délaissée par celui pour lequel elle avait tout immolé.

Ellénore suivit de près cette lettre; elle m'informa de son arrivée. Je me rendis chez elle avec la ferme résolution de lui témoigner beaucoup de joie; j'étais impatient de rassurer son cœur et de lui procurer, momentanément au moins, du bonheur ou du calme. Mais elle avait été blessée; elle m'examinait avec défiance : elle démêla bientôt mes efforts; elle irrita ma fierté par ses reproches; elle outragea mon caractère. Elle me peignit si misérable dans ma faiblesse qu'elle me révolta contre elle encore plus que contre moi. Un fureur insensée s'empara de nous: tout ménagement fut abjuré, toute délicatesse oubliée. On eût dit que nous étions poussés l'un contre l'autre par des furies Tout ce que la haine la plus implacable avait inventé contre nous, nous nous l'appliquions mutuellement, et ces deux êtres malheureux qui seuls se connaissaient sur la terre, qui seuls pouvaient se rendre justice, se comprendre et se consoler, semblaient deux ennemis irréconciliables, acharnés à se déchirer.

Nous nous quittâmes après une scène de trois heures; et, pour la première fois de la vie, nous nous quittâmes sans explication, sans réparation. A peine fus-je éloigné d'Ellénore qu'une douleur profonde remplaça ma colère. Je me trouvai dans une espèce de stupeur, tout étourdi de ce qui s'était passé. Je me répétais mes paroles avec étonnement: je ne concevais pas ma conduite; je cherchais en moi-même ce qui avait pu m'égarer.

Il était fort tard; je n'osai retourner chez Ellénore. Je me promis de la voir le lendemain de bonne heure, et je rentrai chez mon père. Il y avait beaucoup de monde : il me fut facile, dans une assemblée nombreuse, de me tenir à l'écart et de déguiser mon trouble Lorsque nous fûmes seuls, il me dit: « On m'assure que l'ancienne maîtresse du

comte de P*** est dans cette ville. Je vous ai toujours laissé une grande liberté, et je n'ai jamais rien voulu savoir sur vos liaisons; mais il ne vous convient pas, à votre âge, d'avoir une maîtresse avouée; et je vous avertis que j'ai pris des mesures pour qu'elle s'éloigne d'ici. » En achevant ces mots, il me quitta. Je le suivis jusque dans sa chambre; il me fit signe de me retirer. « Mon père, lui dis-je, Dieu m'est témoin que je voudrais qu'elle fût heureuse, et que je consentirais à ce prix à ne jamais la revoir: mais prenez garde à ce que vous ferez; en croyant me séparer d'elle, vous pourriez bien m'y rattacher à jamais. »

Je fis aussitôt venir chez mois un valet de chambre qui m'avait accompagné dans mes voyages, et qui connaissait mes liaisons avec Ellénore. Je le chargeai de découvrir à l'instant même, s'il était possible, quelles étaient les mesures dont mon père m'avait parlé. Il revint au bout de deux heures. Le secrétaire de mon père lui avait confié, sous le sceau du secret, qu'Ellénore devait recevoir, le lendemain, l'ordre de partir. « Ellénore chassée! m'écriai-je, chassée avec opprobe! Elle qui n'est venue ici que pour moi, elle dont j'ai déchiré le cœur, elle dont j'ai sans pitié vu couler les larmes! Où donc reposerait-elle sa tête, l'infortunée, errante et seule dans un monde dont je lui ai ravi l'estime? A qui dirait-elle sa douleur? » Ma résolution fut bientôt prise. Je gagnai l'homme qui me servait; je lui prodiguai l'or et les promesses. Je commandai une chaise de poste pour six heures du matin à la porte de la ville. Je formais mille projets pour mon éternelle réunion avec Ellénore : je l'aimais plus que je ne l'avais jamais aimée; tout mon cœur était revenu à elle; j'étais fier de la protéger. J'étais avide de la tenir dans mes bras; l'amour était rentré tout entier dans mon âme; j'éprouvais une fièvre de tête, de cœur, de sens, qui bouleversait mon existence. Si, dans ce moment, Ellénore eût voulu se

détacher de moi, je serais mort à ses pieds pour la retenir.

Le jour parut ; je courus chez Ellénore. Elle était couchée, ayant passé la nuit à pleurer ; ses yeux étaient encore humides, et ses cheveux étaient épars ; elle me vit entrer avec surprise. « Viens, lui dis-je, partons. » Elle voulut répondre. « Partons, repris-je. As-tu sur la terre un autre protecteur, un autre ami que moi ? mes bras ne sont-ils pas ton unique asile ? » Elle résistait. « J'ai des raisons importantes, ajoutai-je, et qui me sont personnelles. Au nom du ciel, suis-moi. » Je l'entraînai. Pendant la route je l'accablais de caresses, je la pressais sur mon cœur, je ne répondais à ses questions que par mes embrassements. Je lui dis enfin qu'ayant aperçu dans mon père l'intention de nous séparer, j'avais senti que je ne pouvais être heureux sans elle ; que je voulais lui consacrer ma vie et nous unir par tous les genres de lien. Sa reconnaissance fut d'abord extrême ; mais elle démêla bientôt des contradictions dans mon récit. A force d'insistances elle m'arracha la vérité ; sa joie disparut, sa figure se couvrit d'un sombre nuage. « Adolphe, me dit-elle, vous vous trompez sur vous-même ; vous êtes généreux, vous vous dévouez à moi parce que je suis persécutée : vous croyez avoir de l'amour, et vous n'avez que de la pitié. » Pourquoi prononça-t-elle ces mots funestes ? Pourquoi me révéla-t-elle un secret que je voulais ignorer ? Je m'efforçai de la rassurer, j'y parvins peut-être ; mais la vérité avait traversé mon âme : le mouvement était détruit ; j'étais déterminé dans mon sacrifice, mais je n'en étais pas plus heureux ; et déjà il y avait en moi une pensée que de nouveau j'étais réduit à cacher.

SAINTE-BEUVE

VOLUPTÉ

I

Mais, comme l'a remarqué dès longtemps le Sage, mieux vaut encore une passion éperdument manifeste qu'un amour caché: est-ce que l'homme peut couver le feu à demeure dans son sein, sans que ses vêtements prennent flamme? Je ne pus donc me préserver, mon ami. Si, dès le premier voyage, j'avais déjà reçu bien avant les traits empestés, que devais-je ressentir en ce nouveau et long séjour? Mes matins restaient assez purs, employés au travail, aux lectures diverses, aux nobles instincts naturels, à l'entretien de l'intelligence; il n'est pas rare de bien commencer le jour. Puis elle succédait; j'allais à elle, je l'entourais de moi, je vivais activement de l'air qu'elle respirait, et ma pensée attendrie demeurait pure encore Mais, en la quittant, désœuvré, excité, durant ces vagues heures traînantes, qui, bien remplies, pouvaient être si calmes et si méditatives, mais qui trop souvent, pareilles aux lourdes années de la vie qui y répondent, ayant perdu la fraicheur des choses matinales, succombent par degrés à l'envahissement matériel; en ces heures qui achèvent le jour, qui précèdent la rentrée au logis et l'abri du soir, que devenir? Je me plongeais d'ordinaire à travers Paris, dans les quartiers du milieu; j'y dînais de préférence, quand je n'étais pas attendu au petit couvent: et avant le dîner, et après

surtout, je me procurais à l'aise l'émotion de mes courses palpitantes. Pour être sûr de dépister les espions, si j'en avais encore quelqu'un sur ma trace, il y avait trois ou quatre tours auxquels je ne manquais jamais en commençant, et je les faisais si brusques, si savamment rompus, si échappants, si dédaliens, qu'ils auraient détaché, secoué loin de moi la guêpe la plus acharnée, et que, même par un plein soleil, il semblait que c'était tout si mon ombre pouvait me suivre. Cette première malice me mettait en joie bizarre et en ricanement. Un détail inutile à vous préciser, et qui tient à une singularité perdue dans le commencement de ces pages, me faisait retarder encore le jour de ma défaite. L'émotion prolongée, que je me donnais au sein du péril, était donc relevée d'une sorte de sécurité précaire et d'un faux reste d'innocence. C'était toujours la même façon ruineuse de pousser à bout au dedans, de mûrir, de *pourrir* presque en moi la pensée du mal avant l'acte, d'amonceler mille ferments mortels avant de rien produire. Mais, bien des fois, tandis que je côtoyais ainsi, en courant, les bords escarpés, d'autant plus audacieux que je me disais : « Ce n'est pas du moins pour aujourd'hui », bien des fois mon pied faillit glisser, le vertige troublait ma vue, et j'allais être précipité malgré ma sourde résistance.

Un jour enfin que toute objection probablement avait disparu, je sortis du logis dans une résolution violente. Ce jour-là, rien de particulier ne m'était arrivé : en la voyant le matin (faut-il, hélas ! que je mêle ce saint nom par aucun rapprochement en de tels récits !), le matin, dis-je, elle n'avait été pour moi ni trop distraite ni trop attentive : elle ne m'avait ni troublé les sens ni froissé l'âme. Je n'avais eu non plus, si je m'en souviens, ni spectacle ulcérant pour mon ambition, ni querelle avec personne, ni accès de colère, aucun de ces petits torts ou désappointements qui, nous mettant mal avec nous-même, nous rabaissent à l'ivresse,

? la satisfaction brutale, comme dédommagement et oubli. Rien donc ne me poussait, ce jour-là, que ma seule démence: mais je voulais en finir, et je m'étais dit cela en me levant. Une allégresse singulière, toute *sarcastique*, se trahissait dans mes mouvements, dans mes gestes, et vibrait en métal dans l'accent de ma voix; c'était comme, à travers les pierres arides, le sifflement du serpent qui s'apprête. La conscience du mal certain que j'allais consommer m'animait le front et le regard. De bonne heure avant le dîner, je passai dans l'autre Paris; en marchant, je frappais d'un talon plus sonore le pavé durci des ponts, et je portais plus haut la tête vers ce ciel émaillé des vives parcelles d'une gelée diffuse. Çà et là, à droite et à gauche, je regardais fièrement comme pour m'applaudir. Qui donc regardais-je ainsi, ô mon Dieu? Comment cette joie et ce rayonnement sinistre là où il aurait fallu se voiler? et d'où vient que je bondissais en de tels abords? Je ne tenais plus à la pureté que par le dernier lien matériel, et ce faible lien me pesait, et j'étais fier d'aller le rompre, comme le violent qui marche à une vengeance. C'est que la volupté, qui produit vite l'humiliation, débute aussi par l'orgueil: c'est que l'amour du plaisir n'est pas tout chez elle; c'est que la vanité aussi, l'émulation dans le mal, la révolte contre Dieu, sont là comme une irritation de plus sur le seuil: le petit d'Israël, qui fut docile et pur, veut devenir pareil aux géants. Ainsi, moi qui eusse rougi d'être vu et suivi de personne en particulier, j'étais glorieux à l'avance devant tous ces inconnus et devant moi-même.

Quoiqu'il fût grand jour encore, je me mis sans tarder à parcourir les lieux et les rues accoutumés; je remarquai, mais d'un œil plus sévère, ces écueils qui, à la première vue, m'avaient tous paru gracieux et riants: il n'y en avait presque aucun qui gardât le pouvoir de m'éblouir. Mon cœur, cette fois, battait plus fort, à coups plus serrés et

plus durs : je m'arrêtais par moments pour tâcher de l'apaiser. Ne voulant rien fixer avant l'heure du soir, et déjà bien las, je me jetai en un café, où je dînai seul, au fond ; j'en sortis repu, échauffé, dans le brouillard piquant et les lumières de la nuit, tout entier de nouveau à ma course et à ma recherche. Aussi ardent, quoique moins difficile, je recommençai en quelques minutes mes tours rapides, exterminants : il me restait assez peu de délicatesse pour le choix, et de scrupules distincts ; j'avais seulement cette vague idée que, nulle des créatures aperçues n'étant digne par l'âme des transports que j'allais offrir, il fallait du moins que la beauté charnelle triomphât et que ce fût Vénus elle-même. Je prolongeais donc, outre mesure et contre mon but, l'exigeante recherche, et bientôt comme de coutume, je perdis tout sens, toute lucidité, si bien que de guerre lasse, à la fin (merveilleux bonheur !), je tombai sans choix aucun, sans attrait, absurdement à une place quelconque, et uniquement parce que je m'étais juré de tomber ce jour-là.

A partir de ce jour funeste, et une fois l'impur ruisseau franchi, un élément formidable fut introduit dans mon être ; ma jeunesse, longtemps contenue, déborda ; mes sens déchaînés se prodiguèrent. Il y a deux jeunesses dont l'une suit l'autre en nous, mon ami : la première, exubérante, ascendante, se suffisant toujours, ne croyant pas à la fatigue, n'en faisant nul compte, embrassant à la fois les choses contraires, et lançant de front tous ses coursiers. Il y en a une seconde, déjà fatiguée et avertie, qui conserve presque les mêmes dehors, mais à qui une voix crie souvent *holà !* en dedans ; qui ne cède guère qu'à regret, se repent vite d'avoir cédé, et ne mène plus d'un train égal l'esprit et le corps tout ensemble. J'entrais alors en plein dans la première. Ma vie double s'organisa désormais : d'une part, une vie inférieure, submergée, engloutie ; de l'autre, une vie

plus active de tête et de cœur. Les matins, d'ordinaire, l'esprit, l'intelligence en moi prenait revanche avec excitation et avidité d'étude sur l'abaissement de la veille. Les soirs même, au retour, la vie subtile de cœur, à côté de mon amie, se substituait immédiatement au trouble épais de l'heure précédente. Quelquefois, au sortir à peine de cette fange, tandis que je regardais, en m'en revenant sur les places ou le long des quais, les étoiles et la lune sereine, ma pensée aussi s'éclaircissait; sous un charme voluptueux et affaibli, je voyais mieux, je sentais plus la nature, le ciel du soir, la vie qui passe; je me laissais bercer, comme les anciens Païens, à cette surface de l'abîme, dans l'écume légère; et j'apportais, aux pieds de celle dont toute la rêverie demeurait sacrée, une mélancolie de source coupable.

Ce cœur donc, qui avait palpité si rudement dans le mal, ce cœur humain contradictoire et changeant, dont il faut dire, comme le poète a dit de la poitrine du Centaure, *que les deux natures y sont conjointes,* ce déplorable cœur secouait la honte en un instant; il retournait son rôle et alternait tout d'un coup de la convulsion grossière à l'aspiration platonique. Je tuais, comme à volonté, mon remords, et voilà que j'étais dans l'amour subtil. Facilité abusive! versatilité mortelle à toute foi en nous et au véritable Amour! L'âme humaine, sujette à cette fatale habitude, au lieu d'être un foyer persistant et vivant, devient bientôt comme une machine ingénieuse qui s'électrise contrairement en un rien de temps et au gré des circonstances diverses. Le centre, à force de voyager d'un pôle à l'autre, n'existe plus nulle part; la volonté n'a plus d'appui. Notre personne morale se réduit à n'être qu'un composé délié de courants et de fluides, un amas mobile et tournoyant, une scène commode à mille jeux; espèce de nature, je ne dis pas hypocrite, mais toujours à demi sincère et toujours vaine.

Après le premier étourdissement dissipé et les premiers feux, il arriva que je gagnai une grande science, la connaissance raffinée du bien et du mal, en cette double voie que je pratiquais, tantôt dans la mêlée des carrefours et tantôt sur les nuées éthérées. Une analyse mystérieuse, bien chèrement payée, m'enseignait chaque jour quelque particularité de plus sur notre double nature, sur l'abus que je faisais de l'une et de l'autre, sur le secret même de leur union. Science stérile toute seule et impuissante; instrument et portion déjà du châtiment! Je comprends mieux ce qu'est l'homme, ce que je suis et ce que je laisse derrière, à mesure que je m'aguerris et m'enfonce davantage en ces sentiers qui mènent à la mort.

J'appris d'abord, dans mes courses lascives, à discerner, à poursuivre, à redouter et à désirer le genre de beauté que j'appellerai funeste, celle qui est toujours un piège mortel, jamais un angélique symbole, celle qui ne se peint ni dans l'expression idéale du visage, ni dans le miroir des yeux, ni dans les délicatesses du souris, ni dans le voile nuancé des paupières: le visage humain n'est rien, presque rien, dans cette beauté; l'œil et la voix qui, en se mariant avec douceur, sont si voisins de l'âme, ne font point partie ici de ce qu'on désire: c'est une beauté réelle, mais accablante et toute de chair, qui semble remonter en droite ligne aux filles des premières races déchues, qui ne se juge point en face et en conversant de vive voix, ainsi qu'il convient à l'homme, mais de loin plutôt, sur le hasard de la nuque et des reins, comme ferait le coup d'œil du chasseur pour les bêtes sauvages: oh! j'ai compris cette beauté-là.

J'appris aussi combien cette beauté n'est pas la vraie: qu'elle est contraire à l'esprit même; qu'elle tue, qu'elle écrase, mais qu'elle n'attache pas; qu'en portant le plus de ravages dans les sens, elle est celle qui a le moins d'auxiliaires dans l'âme. Car, à travers ces courses malfai-

santes, du plus loin que se dénonce une telle beauté, comme on tremble! comme on pâlit! la sueur m'inonde: vais-je m'élancer ou vais-je défaillir? — Un peu de patience, ô mon Ame! remets-toi et dis à ce corps qui frémit: « Cette « beauté mauvaise, à qui tu veux te livrer à l'aveugle, et « dont tu n'as qu'entrevu le front, demain ou tout à l'heure, « une autre, en passant, la remplacera pour toi et en « abolira l'empreinte. Tu seras dégoûté de la précédente « sans même en avoir joui; et ainsi de l'autre, et ainsi de « celle qui suivra. Pourquoi donc me tant troubler? Sa- « chons attendre seulement et résister au premier regard ».

J'appris de la sorte que c'est par les yeux que pénètre la blessure, et les préceptes rigides m'apparurent sensiblement dans leur exacte vérité: Tempérez vos yeux, munissez-les comme d'un cuir, ainsi qu'on fait aux mulets de peur qu'ils ne bronchent! Les yeux sont les fenêtres de l'âme par où entrent et sortent les traits! Je me rappelai bien des fois, dans mon propre exemple, cette rechute d'Alipe aux jeux du Cirque, lorsqu'entendant un grand cri, et malgré sa résolution de ne pas voir, il ouvrit pourtant les yeux, et qu'en ce clin d'œil involontaire toute la cruauté rentra dans son cœur. Ainsi rentrait souvent au mien, malgré mes efforts, la volupté cruelle et qui boit le sang. Oh! que le Prophète m'exprimait d'un mot cette dispersion lamentable, cette déroute, sur tous les points, d'une âme en proie aux yeux: *Oculus meus deprædatus est animam meam in cunctis filiabus urbis meæ!*

J'appris, en ce temps, mon ami, que l'Amour vrai n'est pas du tout dans les sens: car si l'on aime vraiment une femme pure et qu'on en désire, à la rencontre, une impure, on croit soudain aimer celle-ci; elle obscurcit l'autre: on va, on suit, on s'y épuise; mais, à l'instant, ce qu'inspirait cette femme impure a disparu comme une fumée, et, dans l'extinction des sens, l'image de la première recommence à

se montrer plus enviable, plus belle, et luisant en nous sur notre honte.

Au plus fort de ces moments, où je semblais céder à une fatalité invincible, j'appris que l'homme est libre, et dans quel sens il l'est véritablement : car la liberté de l'homme, je l'éprouvais intimement alors, consiste surtout dans le pouvoir qu'il a de se mettre ou de ne se mettre pas sous la prise des objets et à portée de leur tourbillon, suivant qu'il y est trop ou trop peu sensible. Vous vous trouvez tiède et froid pour la charité, courez aux lieux où sont les pauvres ! vous vous savez vulnérable et fragile, évitez tout coin périlleux !

J'appris que la volupté est la transition, l'initiation, dans les caractères sincères et tendres, à des vices et à d'autres passions basses que de prime abord ils n'auraient jamais soupçonnées. Elle m'a fait concevoir l'ivrognerie, la gourmandise : car, le soir, de certains jours, harassé et non assouvi, moi, sobre d'ordinaire, j'entrais en des cafés et demandais quelque liqueur forte que je buvais avec flamme.

J'appris que pour l'homme, chaque matin est une réparation, et chaque jour une ruine continuelle ; mais la réparation devient de moins en moins suffisante, et la ruine va croissant.

J'entendis profondément et je rompis jusqu'à la moelle ce mot des textes sacrés : *Ne dederis mulieribus substantiam tuam :* ne jetez pas à toutes les sauterelles du désert vos fruits et vos fleurs, votre vertu et votre génie, votre foi, votre volonté, le plus cher de votre substance !

Et cet autre mot d'un Ancien, que j'avais lu d'abord sans y prendre garde, me revenait vivement : *J'ai tué en moi la bête féroce.* Oui, la bête féroce est en nous ; elle triomphe durant cette première et méchante jeunesse ; elle dévore à chacun les entrailles, comme le renard sauvage rongeait sous la robe l'enfant Lacédémonien.

J'appris que, si la volupté et les excès qu'elle entraîne produisent d'ordinaire l'humiliation, son absence appelle aisément l'orgueil. Rapport inverse en effet, singulier équilibre de ces deux vices capitaux en nous, du vice extérieur, actif, ambitieux, glorieux et bruyant, et du vice mou, caché, oisif et furtif, savoureux et mystérieux! Avez-vous jamais remarqué ce jeu double, mon ami? Quand la volupté diminue en moi et que je viens à bout de la repousser, l'orgueil, la satisfaction joyeuse et fière monte d'autant; mais, sitôt que l'autre reprend le dessus, il y a prostration graduelle, abandon et mépris de moi-même. Chez tout homme, l'un des deux vices a chance de dominer, mais non pas à l'exclusion entière de l'autre, quoiqu'il y ait certains cas extrêmes et monstrueux où un seul des deux emplit l'âme. Ce sont comme deux pôles aux dernières limites de la terre habitable; la majorité des hommes flotte dans l'intervalle et incline plus ou moins ici ou là. L'âme qui se fixerait à demeure dans l'une ou dans l'autre extrémité, serait atteinte de mort morale et deviendrait sur ce point comme stupide. Le pôle de l'orgueil est le plus habité de nos jours: j'ai connu plusieurs Nabuchodonosors. On a même essayé de ramener la volupté à l'autre passion envahissante, et de les grouper ensemble dans un chimérique hymen: Don Juan, idole menteuse, appartient à un siècle où il y a bien plus d'orgueil que d'amour du plaisir. Mais en laissant là toute vanterie et tout faste, en s'en tenant à ce qu'on a senti, il est constant que ces deux vices se lient d'ordinaire par un mouvement inverse et alternatif. Au moment de l'extrême volupté et de l'abaissement où elle nous plonge, l'orgueil est bien loin, son écueil altier a disparu; alors on s'écrie: « Oh! si je n'étais pas voluptueux! » croyant n'avoir que ce vice à combattre. Mais si vous combattez un peu, si vous avez l'air de vaincre, voilà que la satisfaction s'introduit, l'enflure du cœur commence; la fierté jalouse,

le désir de louange et d'éclat parmi les hommes vous chatouille et devient l'ennemi pressant. Ne vous applaudissez pourtant pas alors; ne dites point: « Oh! je n'ai plus que ce vice-là!» Car, que vienne à passer une femme dont vous n'aperceviez par derrière que la brune chevelure relevée, voilà vos désirs qui renaissent et qui courent devant. Il nous faut toujours combattre.

S'il est vrai que l'orgueil soit le plus souvent l'antagoniste de la volupté, l'amour-propre est encore plus l'ennemi de l'amour. J'appris cependant que, lorsqu'on n'est pas de force à prendre pour auxiliaire suprême l'Amour divin pur et à s'y appuyer, lorsqu'on ne considère pas assez le corps comme le temple de l'Esprit-Saint, et ses membres comme les membres du Christ, il doit être bon de ne pas purger son amour humain de tout respect humain et de tout amour-propre. Car, si l'amour pour l'amante est trop humble, trop contrit, trop sacrifié, il peut, faute de l'Amour divin, laisser les sens abandonnés à eux-mêmes de leur côté et par là il permet et il reçoit d'irréparables souillures.

J'appris enfin (et c'est là, ô mon ami, en cette science ténébreuse où je me plais trop à revenir, c'est le seul endroit qui m'ait été immédiatement fructueux), j'appris à peser, à corriger ce qu'a dit de la femme l'antique Salomon dans sa satiété de roi, à chérir ce qu'a dit de clément *le Philosophe inconnu*, ce Salomon moderne, invisible et plus doux; à comprendre, à pratiquer, l'avouerais-je? ce qu'a fait le Christ envers la Samaritaine; à ne pas maudire! Salomon, qui avait trouvé la femme *plus amère que la mort*, s'écrie « qu'il y a un homme sur mille, mais qu'il n'y a pas une femme entre toutes ». Le Philosophe profond, qui vécut voilé, a écrit aussi, en un moment de saint effroi, qu'*il n'y a pas de femmes*, tant la matière de la femme paraissait à ses yeux plus dégénérée et plus redoutable encore que celle de l'homme! Mais, se souvenant bientôt que le Christ est

venu et que Marie a engendré, il ajoute ces consolantes paroles: « Si Dieu pouvait avoir une mesure dans son « amour, il devrait aimer la femme plus que l'homme. « Quant à nous, nous ne pouvons nous dispenser de a « chérir et de l'estimer plus que nous-même: car la femme « la plus corrompue est plus facile à ramener qu'un homme « qui n'aurait fait même qu'un pas dans le mal ». Aussi, je ne vous ai jamais maudites, ô créatures sur lesquelles on marche et qu'on ne nomme pas; ni vous, superbes et forcenées, qui enlevez audacieusement celui qui passe; ni vous, discrètes et perfides, qui, le long des ombrages, semblez dire en fuyant: « Les eaux furtives sont les plus « douces, et le pain qu'on dérobe est le plus savoureux! » Je ne vous ai pas retranchées de l'humanité, vous toutes qui êtes un peuple effréné, immense! Je vous ai trouvées souvent meilleures que moi, dans le mal que vous me faisiez. Mes misères intérieures, mes versatilités infinies m'ont aidé à expliquer les vôtres. Rieuses, ulcérées ou repenties, je vous ai plaintes, je me suis reconnu et j'ai gémi pour moi en vous. Comme les abimes de vos cœurs, comme les opprobres de vos sens étaient les miens! ô femmes, à qui l'on ne jette même plus la pierre, ô Cananéennes!

Mais que cette pitié pour les créatures ne soit pas, je vous prie, de l'indulgence pour l'œuvre! La manière de juger du siècle en ce point, comme sur tant d'autres, tient à une sorte d'indifférence qui en use d'ailleurs selon son plaisir, à un mépris tolérant qui se satisfait et ferme les yeux. Les matérialistes (et de nos jours la plupart des hommes le sont du moins en pratique) envisagent le fait de volupté comme indépendant presque du reste de la conduite, comme agissant simplement dans l'ordre animal par fatigue ou excitation: les plus physiologistes vous parleront même d'une réaction réputée avantageuse au cerveau. Les pères, frères aînés et tuteurs, dans les conseils qu'ils donnent à

ce propos, en font, communément, une affaire d'hygiène, d'économie, de régularité. Il y a dans tout ceci un oubli profond du côté le plus essentiel et le plus délicat. Le chef de l'Empire, qui, pendant l'intervalle des camps, n'était pas fâché que notre Capoue absorbât les idées superflues de ses guerriers, entrevoyait mieux la vérité haute. Ce n'est, en effet, dans aucun des actes extérieurs et superficiels que se trahit cet inconvénient d'un désordre de sens assez ménagé: militaires, commis ou courtiers, n'en seront pas moins très suffisants à la bataille prochaine, à la promenade du boulevard, à leur conversation encravatée, à leur tracas financier et bureaucratique. Mais si nous entrons dans la sphère vive et spirituelle, dans celle des idées, là tout contrecoup est un désastre, toute déperdition une décadence. De ce point de vue, lequel n'a rien d'imaginaire, je vous jure, qui dira combien dans une grande ville, à de certaines heures du soir et de la nuit, il se tarit périodiquement de trésors de génie, de belles et bienfaisantes œuvres, de larmes d'attendrissement, de velléités fécondes détournées ainsi avant de naître, tuées en essence, jetées au vent dans une prodigalité insensée? Tel, qui était né capable d'un monument grandiose, coupera, chaque soir, à plaisir, sa pensée, et ne lancera au monde que des fragments. Tel, en qui une création sublime de l'esprit allait éclore sous une continence sévère, manquera l'heure, le passage de l'astre, le moment enflammé qui ne se rencontrera plus. Tel, disposé par la nature à la bonté, à l'aumône et à une charmante tendresse, deviendra lâche, inerte ou même dur. Ce caractère, qui était près de la consistance, restera dissipé et volage. Cette imagination, qui demain aurait brillé d'un mol éclat velouté, ne le revêtira pas. Un cœur, qui aurait aimé tard et beaucoup, gaspillera en chemin sa faculté de sentir. L'homme qui fût resté probe et incorruptible, s'il se disperse, à vingt-cinq ans, aux délices, apprendra à fléchir à quarante et

s'accommodera aux puissants. Et tant de suites proviendront de cette seule infraction, même modérément répétée. En de telles limites, l'hygiène n'a rien à dire; qui sait? l'homme positif peut-être en vaut mieux. Mais ce qu'il y a de plus subtil et de plus vivant dans la matière, ainsi jeté, tué à mauvaise fin, et n'étant plus là en nous, comme la riche étincelle divine, pour courir, pour remonter en tous sens et se transformer, cette *âme du sang* dont il est parlé dans l'Ecriture, en s'en allant, altère l'homme et l'appauvrit dans sa virtualité secrète, le frappe dans ses sources supérieures et reculées. Voies insondables de la justice! solidarité de tout notre être! mystère, qui est celui de la mort et de la vie!

Ne vous effrayez pas, mon ami; ne rougissez pas! Je ne vous en dirai jamais plus long qu'à cette heure; je ne détaillerai jamais plus ma pensée. Vous savez l'endroit de la chute, vous en mesurez de l'œil l'étendue; je n'apporterai pas le limon à poignées. Je n'ignore pas que le repentir lui-même ne doit repasser dans de tels souvenirs qu'avec circonspection et tremblement, en se bouchant maintes fois les yeux et les oreilles. Bossuet a signalé ce vice, favori du genre humain, auquel on ne pense point sans péril, même pour le blâmer. La chaire chrétienne ne le désigne que de loin et obscurément; saint Paul désire que, sous aucun de ses mille noms, il n'en soit fait mention entre fidèles. Ce cas de réserve sainte n'est point, par malheur, le nôtre; des soins plus appropriés nous conviennent. C'est donc moi, malade un peu guéri, qui parle uniquement à vous, malade qui vous désespérez. Ces pages ne sont qu'une confession de moi à Dieu, et de moi à vous.

Oh! du moins, dans mon vaste égarement, je n'eus jamais d'attache expresse et distincte; entre tant de fantômes entassés, aucun en particulier ne me revient. Le seul nom que je profère est toujours béni. Images de ces temps.

redoublez encore de confusion! Ténèbres des anciens soirs, ressaisissez vos objets épars, faites-les tous rentrer, s'il se peut, en un même nuage!

Elle, elle seule demeurait pour moi l'être incomparable, le but rayonnant et inaccessible, le bien idéal et excellent. Ma vie se reprenait d'autant plus nécessairement à la sienne par certains côtés de tendresse et d'adoration, que je sentais d'autre part le flot rongeur m'en séparer davantage. Le mécontentement que j'avais désormais de moi produisait plus souvent entre nous des inégalités, des secousses passagères; et, au point où nous en étions, chaque secousse resserrait le lien. Peut-être aussi j'abordais plus hardiment l'intimité avec elle, assuré du préservatif ruineux. Au moindre ennui, à la moindre émotion trop vive, par dégoût ou par ardeur, j'allais, j'errais, j'usais ma disposition du moment, et je rentrais plus calme et me croyant insensible à ses pieds.

II

Dès ce premier jour, je sentis la gêne de ma situation nouvelle; l'heure de voir madame R. étant arrivée, il fallut quitter madame de Couaën. Ses droits anciens, sa douleur récente n'allaient pas jusqu'à me retenir une demi-journée entière; une autre avait l'empire du moment. Madame R. vint le soir embrasser son amie. Cette première visite se passa bien. Madame R. pleura beaucoup, et s'abandonna avec naturel à tout ce qu'inspirait un spectacle si abattu; mais, les autres fois, ce fut moins simple: la vanité revint, la rivalité se glissa. J'évitais avec elle toute démonstration trop particulière; mais d'un geste, d'un clin d'œil, elle savait assez marquer son ascendant sur moi et dénoter notre intelligence établie. J'allais chaque matin, avant deux heures, au petit couvent; puis madame de Couaën avait beau me vouloir retenir, je m'échappais et volais à la

Chaussée-d'Antin, où, saignant encore d'impressions graves et affligées, je trouvais souvent un accueil aigri et mille jalousies en éveil. Tous ces petits griefs entraient, s'accumulaient en moi, y brisaient, pour ainsi dire, leurs épines, et, s'il n'en résulta sur le temps aucune grande secousse, ils se retrouvèrent plus tard avec usure. Soit amitié au fond, soit secret désir de surveillance, madame R. vint passer près de madame de Couaën plusieurs des soirées de cette quinzaine, tantôt seule, tantôt accompagnée de sa tante. Fort occupé que j'étais en ce mois-là de certaines séances du soir sur le magnétisme animal, je faisais pourtant en sorte de revenir toujours à temps pour reconduire madame de R., mais quelquefois à temps seulement, et sans prendre longue part à l'entretien. Madame de Couaën ne perdait rien de ces concordances, et en souffrait.

Cela se voyait surtout au sourire d'adieu qu'elle tâchait de nous faire aussi bienveillant que son triste cœur, à ce sourire qui ne réussissait pas à en être un, et qui me semblait dans cette douce pâleur une ride criante. O vous qui avez trop vieilli par l'âme et souffert, si vous voulez déguiser le plus amer de votre souci, ne riez jamais, ne vous efforcez plus de sourire!

Un soir que nous avions laissé percer, madame R. et moi, nos arrangements pour une sortie projetée, madame de Couaën se trouvant debout avec nous près de la fenêtre par une lune sans nuages, devant une nuit de magnificence qui nous assurait un beau soleil du lendemain, me demanda de la conduire elle-même dans la matinée suivante à la promenade et à quelque boutique. Elle me le demanda comme pour montrer qu'elle n'était pas piquée ni jalouse, et comme une sœur demande à son tour après qu'une autre sœur a obtenu. J'eus un court moment d'hésitation dans ma réponse, tant à cause de madame R. présente, que parce que cela tombait réellement à travers mes heures occupées.

Ce presque imperceptible mouvement fut bien sensible à madame de Couaën; elle se rétracta aussitôt, s'accusant d'être indiscrète et d'abuser légèrement de moi. Il fallut toutes mes instances pour recouvrir ce premier effet et la résoudre à vouloir encore.

Il y avait un an vers la même époque, dans les mêmes lieux, que nous ne nous étions promenés ensemble; je me sentais lié, garrotté par d'autres serments; je m'étais dit de bien mesurer mes paroles. On se crée une ombre d'honneur qu'on essaye de suivre dans cette violation de toutes les lois. Les terrasses exposées, les marronniers et les marbres émaillés de frimas, ces mêmes lisières des allées qu'anime le soleil d'une heure, nous revirent tout changés. Je voulais prendre d'abord un autre tour du jardin; elle insista pour les anciennes traces. Qu'étaient devenus nos promesses et nos projets de bonheur?... Sa fille cheminait seule à nos côtés.

Il semblait qu'elle avait dessein de subir lentement le contraste des impressions d'autrefois et de celles d'aujourd'hui, d'en tirer un enseignement austère. Elle ne provoqua de moi aucune explication et ne parut pas en attendre. Mais calme, sensée, avec son accent d'imagination native, et soutenue par un flot intérieur profond, elle parla beaucoup et presque seule, dévoilant peu à peu sous le ciel tout un lac nocturne de pensées ensevelies.

Elle disait qu'il y a un jour dans la vie de l'âme où l'on a trente ans; que les choses apparaissent alors ce qu'elles sont; que cette illusion d'amour qui, sous la forme d'un bel oiseau bleu, a voltigé devant nous, sauté et reculé sans cesse pour nous inviter à avancer, nous voyant, au milieu, bien engagés dans la forêt et les ronces, s'envole tout de bon; qu'on ne le distingue plus que de loin par moments au ciel, fixé en étoile qui nous dit de venir; que, vivrait-on alors trente ans encore et trente autres sur cette terre, ce

serait toujours de même, et que le mieux serait donc de mourir, s'il plaisait à Dieu, avant d'avoir épuisé cette uniformité; qu'on deviendrait même ainsi plus utile à ceux d'en bas en priant pour eux.

Elle disait qu'il y a pour l'âme aimante une lutte bien pénible: c'est quand l'oiseau d'espérance, qu'on croyait parti pour toujours, redescend encore un instant et se pose: quand on a un jour vingt ans et le lendemain trente, et puis vingt ans de nouveau, et que l'illusion et la réalité se chassent l'une l'autre en nous plusieurs fois dans l'espace de peu d'heures; — mais j'ai les trente ans désormais sans retour, ajoutait-elle.

Elle confessait avoir toujours eu un monde en elle-même, un palais brumeux enchanté, une verte lande sans fin, peuplée de génies affectueux et de songes; avoir vécu une vie idéale tout intense, toute confiante et longtemps impénétrable aux choses; mais que c'en était fait enfin chez elle, et plus rudement que chez d'autres, d'un seul coup.

Elle disait aussi, je m'en souviens, que l'illusion ou l'amour qu'on porte en soi à vingt ans ressemble à un collier dont le fil est orné de perles; mais, au collier de trente ans, les perles sont tombées; il n'en reste que le fil, qui dans un cœur fidèle, du moins, est indestructible et dure cette vie et l'autre.

Elle disait naturellement de ces choses qui semblaient cueillies sur la trace des Esprits des nuits dans les bruyères maternelles, mais de ces choses relevées avec sagesse et mûries dans un cœur tendre.

Et tout en proférant cette science amère de Job d'une douce lèvre de Noémi et avec un souffle d'âme qui ne se lassait pas, la fatigue de marcher la prenait fréquemment. Je choisissais, pour nous y asseoir, les bancs les plus attiédis, comme j'avais espéré faire autrefois pour sa mère à Kildare; et puis nous nous remettions en marche au soleil.

Une pensée encore qui s'offrit dans le cours de sa plainte et qui ne craignit pas de s'échapper, c'est qu'il y a un jour de découverte bien dure, lorsque après s'être cru nécessaire à quelqu'un et avoir cru quelqu un inséparable d'avec nous, le cœur se détrompe, et qu'à un certain soir, tout le monde retiré, on se jette à genoux, la face dans ses mains, priant Dieu pour soi, pour sa propre paix, et ne pouvant plus rien directement dans le bonheur ou le malheur d'un autre.

Elle se reprochait d'avoir trop négligé Dieu jusque-là, de s'être trop rarement approchée du seul efficace et permanent Consolateur. Elle souhaitait une vie plus retirée, plus étroite encore. Un couvent à Blois avec sa fille aurait été son vœu; car elle craignait, disait-elle, d'être tout à fait inutile et comme étrangère à M. de Couaën, une pure cause pour lui d'habituelle inquiétude.

J'essayais de jeter à travers son effusion, qui reprenait sans cesse, quelques mots de réfutation incertaine; qu'il y a une sorte d'illusion aussi dans le trop de désabusement; que souvent les apparences sont pires que les intentions qu'elles accusent. Mais elle ne paraissait pas entendre ni demander de réponse; elle continuait toujours; pas d'aigreur, pas d'allusion fine et détournée, mais une pleine et générale application de ses paroles aux faits accomplis; une forme clémente, un fond de jugement irréfragable. Toute cette hymne plaintive épuisée, nous étions près de quitter le jardin, quand une charmante enfant, qui passa devant nous, attira mes regards, et je crus reconnaître Madeleine de Guémio. L'idée de mademoiselle de Liniers, qui pouvait être à Paris, m'assaillit brusquement; je le dis à madame de Couaën, et nous nous hâtâmes, pour nous en assurer, vers les deux personnes qui précédaient et avec lesquelles marchait l'enfant. Mademoiselle de Liniers (car c'était bien elle qui, tout nouvellement arrivée, se promenait là avec cette dame, ancienne amie de sa mère) tourna la tête au

même moment et me reconnut. Madame de Couaën et elle ne s'étaient jamais rencontrées; mais elles s'étaient écrit, elles s'aimaient. Mademoiselle de Liniers avait appris déjà la perte funeste; ces deux femmes, à peine nommées l'une à l'autre, s'embrassèrent émues; voyant cela, la jeune Madeleine, plus grande, baisait au front la petite Lucy, sérieuse et étonnée. On se promit de se voir; je demandai à mademoiselle Amélie la permission de l'aller saluer; et nous rentrâmes, — chacun, hélas! avec quelle charge accrue et quelle rude moisson de pensées!

Le soir même de cette promenade, comme nous étions réunis chez madame de Couaën et que madame de R. et sa tante venaient d'arriver, la conversation s'engagea entre le marquis et moi sur la politique. Il parlait, avec un redoublement d'âcreté, de l'Empire, de cette mystification insolente, et de l'immense ruine que la hauteur de l'échafaudage préparait D'ordinaire, quand le marquis s'échappait de ce côté, je courbais la tête à son aquilon, et respectais, sans essayer de l'entamer, cette conviction orageuse où tournoyait une âme inexpugnable; mais ce soir-là, soit que ses préventions me parussent plus énormes et insoutenables, surtout à la suite de cette clémence et de cette justesse d'idées de madame de Couaën, soit que la présence de madame R. introduisit quelque aigreur et une pointe d'amour-propre dans mon impression, sans que je pusse m'expliquer comment, je me trouvai, après quelques minutes, en contradiction ouverte avec lui. Je ne justifiais pas l'Empire ; j'alléguais seulement sur l'éclat de ses armes, sur sa force, sa solidité actuelle et ses bases suffisantes dans la nation, des raisons assez évidentes, et si évidentes même qu'elles me donnaient trop aisément le rôle du clairvoyant et du sage. Mais je disais tout cela d'un ton contrariant, d'un air d'impatience et de révolte, et c'était la première fois qu'avec le marquis pareille chose m'arrivait. Etonné de cette forme

nouvelle contentieuse dont je m'étonnais pour le moins autant que lui, il enraya son ardente invective et entra avec une douceur singulière et une netteté soudaine dans la discussion que je lui ouvrais, me surprenant à chaque instant par ce mélange de haine aveugle et de condescendance, et par la fermeté, la pénétration de certaines vues, au sortir d'assertions toutes passionnées et d'elles-mêmes croulantes. C'est une épreuve que j'ai d'abord faite sur M. de Couaën, et que j'ai depuis eu l'occasion de vérifier souvent, mon ami, combien chez les hommes forts de hautes parties d'intelligence et de génie sont compatibles avec les déviations et les défectuosités les plus abruptes. On croit les tenir, et ils échappent; on les a étudiés durant des années, on a déterminé la formule de leur caractère et de leur nature, comme pour une courbe difficile; un aspect imprévu vous déjoue. « Je le vante, je l'abaisse, a dit Pascal, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Ce que l'illustre penseur a dit de l'homme abstrait, de l'homme en général, n'est pas moins vrai de chaque individu marquant. Plus l'individu a de facultés et de ressorts intérieurs, quand la religion n'y tient pas la main, plus le faux et le juste se mêlent en lui, coexistent bizarrement et s'offrent à la fois l'un dans l'autre. La corruption, la contradiction de la nature spirituelle déchue est plus visible en ces grands exemples, tout ainsi que les bouleversements de la nature physique se voient mieux dans les pays de volcans et de montagnes. Quel chaos! que d'énigmes! quelles mers peu navigables que ces âmes des grands hommes! On heurtait sur un rocher absurde[1], et voilà que tout à côté on retrouve

(1) *Un rocher absurde,* comme qui dirait un rocher d'absurdités, un rocher sourd. Ainsi l'on dit *une écume insensée.* Homère, parlant du supplice de Sisyphe, a osé dire *la pierre impudente,* que Marmontel a critiquée. Je ne prétends pas d'ailleurs justifier l'expression d'Amaury, je l'explique. (*Note de l'Editeur*).

la profondeur d'un Océan. On en désespérait, et soudain forcément on les admire. Leur plus grandes parties gisent près de défauts qui sembleraient mortels. A tout moment, si on les serre de près, il faut revirer d'opinion sur leur compte. On ne s'accoutume à cela que plus tard ; car d'abord on veut et l'on se crée des hommes tout entiers.

Dans cette discussion d'alors, au reste, le marquis n'avait tort qu'à demi contre moi. Ce qu'il avançait de l'Empire était exorbitant, intolérable à entendre, une vraie révolte à l'oreille du bon sens judicieux ; mais il y avait une idée perçante. On a dit que toute erreur n'est qu'une vérité transposée. Toute énormité dans les esprits d'un certain ordre n'est souvent qu'une grande vue prise hors du temps et du lieu, et ne gardant aucun rapport réel avec les objets environnants. Le propre de certaines prunelles ardentes est de franchir du regard les intervalles et de les supprimer. Tantôt c'est une idée qui retarde de plusieurs siècles, et que ces vigoureux esprits se figurent encore présente et vivante ; tantôt c'est une idée qui avance, et qu'ils croient incontinent réalisable. M. de Couaën était ainsi ; il voyait 1814 dès 1804, et de là une supériorité ; mais il jugeait 1814 possible dès 1804 ou 1805, et de là tout un chimérique entassement. — Voilà un point blanc à l'horizon, chacun jurerait que c'est un nuage. « C'est une montagne », dit le voyageur à l'œil d'aigle ; mais s'il ajoute : « Nous y arriverons ce soir, dans deux heures ; » si, à chaque heure de marche, il crie avec emportement : « Nous y sommes », et le veut démontrer, il choque les voisins avec sa poutre, et donne l'avantage aux yeux moins perçants et plus habitués à la plaine.

Engagé comme je l'étais contre M. de Couaën, et après le premier bond irréfléchi, j'essayai la retraite et de redescendre de l'assaut de cette citadelle honnêtement. Mais le mouvement de discussion était donné ; une négation en ramenait une autre ; toutes mes objections amassées de lon-

gue main faisaient face malgré moi. Ou bien, quand tout avait l'air de tomber naturellement, je prolongeais à mon tour, espérant une occasion de réparer. A la fin, mécontent, blessé d'avoir blessé, je sortis, ne devant pas reconduire ce soir-là madame R. Madame de Couaën, dans le trouble muet où l'avait mise cette scène, me suivit jusque hors de la seconde chambre, au haut du petit escalier. Ce n'était plus la femme calme du matin, dans sa gémissante et tranquille psalmodie. Elle me demandait à mots pressés ce que j'avais contre elle; à qui j'en voulais; à quoi j'avais songé? Sa joue était en feu, elle tenait mes mains, et je lui sentais une agitation extraordinaire. C'était la seconde fois que je l'entrevoyais sous cette lueur enflammée; la première avait été l'année précédente, dans cette maison de santé du boulevard, à quelques paroles sinistres de moi, tandis que le marquis était à écrire. — Je la rassurai à mots aussi confus que les siens, et m'enfuis en proie à mille puissances.

Mais à peine était-elle rentrée (je l'ai su depuis d'elle-même) que, s'adressant à madame R. ou à sa tante, elle dit, par forme de demi-question, que ces dames m'avaient vu bien souvent durant cette longue année, et la tante, sans malice, au lieu de *Oui souvent*, qu'aurait répondu madame R., répondit: « Oh! mon Dieu, oui, *tous les jours.* » Ce mot fatal précisait tout.

Le lendemain, la consultation des médecins avait lieu: le célèbre Corvisart devait en être. J'allai de bonne heure, un peu timidement, affronter les visages de la veille. Je trouvai à madame de Couaën un air composé et circonspect. Le marquis fut cordial; je le tirai à part en entrant, et lui exprimai mes franches excuses pour ma conduite du soir, mais bien moins vivement encore que je n'en sentais de honte. Il me semblait lâche et cruel d'avoir pris cette noble colère au dépourvu, de l'avoir fait rentrer en elle sans pitié, et de n'avoir pas respecté un fonds d'inviolable douleur

jusque dans cette divagation violente. M. de Couaën m'arrêta court avant que j'eusse fini : « Amaury, me dit-il, combattez-moi, réfutez-moi à extinction, pourvu que vous nous aimiez ! » — Et je l'aimais en effet, comme je l'éprouvai alors et de plus en plus dans la suite ; je l'aimais d'une amitié d'autant plus profonde et nouée, que nos natures et nos âges étaient moins semblables. Absent, cet homme énergique eut toujours une large part de moi-même ; je lui laissai dans le fond du cœur un lambeau saignant du mien, comme Milon laissa de ses membres dans un chêne. Et j'emportai aussi des éclats de son cœur dans ma chair.

Et pourtant, si je m'en rapporte à quelques mots de madame de Couaën durant ces huit derniers jours, et à des indices même directs qui ne m'échappèrent pas, à l'accent parfois plus brusque, au regard plus errant du marquis, à une sorte d'impatience, moi présent, qui se décela en deux ou trois circonstances légères, l'effet de la discussion malencontreuse ne fut pas si vite effacé ; cet esprit véhément en conçut et en garda quelque ombrage. Chose étrange ! quand je lui avais avoué par une lettre assez confiante le péril et les scrupules de mon âme, il n'y avait pas cru, il ne s'en était pas effarouché du moins ; et voilà qu'après une longue absence, après une négligence et une infidélité d'affection trop évidentes de ma part, à travers une contradiction politique accidentelle, il s'avisait tout d'un coup d'une ride jalouse, comme si, en ces sortes de caractères superbes, l'éveil même dans les sentiments plus tendres ne pouvait venir qu'à l'occasion d un choc dans les sentiments plus fiers. Le particulier en ceci était que le côté orgueilleux choqué n'avait manifesté aucun émoi n'avait gardé aucune trace ni rancune, et que tout était allé retentir et faire offense au sein d'une idée si dissemblable. Mais peut-être aussi n'était-ce de sa part qu'un résultat de sagacité rapide, et se disait-il qu'indifférent et désorienté

comme je l'étais en politique, pour le prendre sur un ton si inaccoutumé avec lui, il fallait qu'il y eût en moi altération et secousse dans d'autres sentiments plus secrets.

Quoi qu'il en soit, admirez, mon ami, les conséquences inextricables de mes fautes. Par moi, un souci de plus va s'attacher dans leur exil à ces amis accablés. Je trouve moyen au dernier moment d'aigrir le sombre deuil de l'un, d'obscurcir l'angélique résignation de l'autre, d'enfoncer un gravier de plus sous leurs pas meurtris.

Cette matinée même, je me présentai chez mademoiselle de Liniers sans l'y rencontrer. Il y a des jours où tout est en suspens, et où la destinée s'accumule en silence. Je ne vis madame R. que l'instant indispensable. Le soir, je revins au couvent savoir la décision des médecins; le marquis, plus rassuré, m'en dit les points principaux, qui me parurent se rapporter à une maladie présumée du cœur. Il ne me laissa pas de toute la soirée seul avec madame de Couaën. Mon pressentiment était extrême. Je me voyais assiégé entre trois êtres tout d'un coup rapprochés sans s'être entendus. Pas un ne faisait un signal vers moi, et ils me tenaient pourtant chacun par un étroit et fort lien. J'allais, je tremblais de l'un à l'autre, dans une inexprimable sollicitude, comme un fétu agité par les vents, comme l'aiguille aimantée hésitant avec fièvre entre trois pôles différents et qui font triangle autour d'elle, comme ces grêlons de grêle, au dire des physiciens, qu'attirent et repoussent sans fin des nuages contraires. Allées et venues infructueuses, épuisement fébrile dans de grisâtres intervalles, c'est trop là l'histoire de ma vie en cet âge le plus fécond.

STENDHAL

A MONSIEUR HONORÉ DE BALZAC, A PARIS

Civita-Vecchia, le 30 octobre 1840.

J'ai été bien surpris, hier soir, monsieur. Je pense que jamais personne ne fut traité ainsi dans une *Revue*[1], et par le meilleur juge de la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous en savons faire vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter, et vous répondre par une lettre sincère. Recevez mes remerciements des conseils encore plus que des louanges.

J'ai lu la *Revue* hier soir, et ce matin j'ai réduit à quatre ou cinq pages les cinquante-quatre premières pages que vous poussez dans le monde. Je dois vous avouer cependant que j'éprouvais la jouissance la plus vive en écrivant ces pages : je parlais de choses que j'adore, et je n'avais jamais songé à l'*art* de faire un roman.

Je pensais n'être pas lu avant 1880 ; j'avais renvoyé à cette époque les jouissances de l'*imprimé*. Quelque ravaudeur littéraire, me disais-je, fera la découverte des ouvrages dont vous exagérez si étrangement le mérite. Votre

(1) Il s'agit de la *Revue parisienne* du 25 septembre 1840, revue dont M. de Balzac était à peu près l'unique rédacteur, et dont il n'a paru que trois numéros. (Note de René Colomb).

illusion va bien loin ; par exemple, *Phèdre*. Je vous avouerai que j'ai été scandalisé, moi qui suis cependant assez disposé pour l'auteur.

Puisque vous avez pris la peine de lire trois fois ce roman, je nourris le noir projet de vous faire bien des questions à la première rencontre sur le boulevard.

1° Est-il permis d'appeler Fabrice *notre héros?* Il s'agissait de ne pas répéter si souvent le mot Fabrice.

2° Faut-il supprimer l'épisode de *Fausta,* qui est devenu bien long en le faisant? Fabrice saisit l'occasion qui se présente de démontrer à la duchesse qu'il n'est pas susceptible d'*amour*.

Les cinquante-quatre premières pages me semblaient une introduction gracieuse. J'avais trop de plaisir, j'en conviens, à parler de ces temps heureux de ma jeunesse. J'eus bien quelques remords en corrigeant les épreuves ; mais je songeais aux premiers demi-volumes si ennuyeux de Walter Scott, et au préambule si long de la divine *Princesse de Clèves*.

J'ai fait quelques plans de romans, je ne saurais en disconvenir ; mais faire un plan me glace. Plus ordinairement je dicte vingt-cinq ou trente pages ; puis, lorsque le soir arrive, j'ai besoin d'une forte distraction ; le lendemain matin il faut que j'aie tout oublié. En lisant les trois ou quatre dernières pages du chapitre de la veille, le chapitre du jour me revient. Mon malheur ici, c'est que rien n'excite la pensée ; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats : impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée : celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari.

J'abhorre le style contourné, et je vous avouerai que bien des pages de la *Chartreuse* ont été imprimées sur la dictée

originale. Je dirai comme les enfants : je n'y retournerai plus. Il y eut soixante ou soixante-dix dictées ; j'étais pressé par les idées ; j'égarai tout le morceau de la prison, que je fus obligé de refaire ; mais que vous font ces détails ?

Je crois que depuis la destruction de la cour, en 1792, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait la *Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des fripons étant emphatiques et éloquents, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire. A dix-sept ans, j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. Je n'ai jamais lu la *Chaumière indienne ;* je ne puis souffrir M. de Maistre ; mon mépris pour la Harpe va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'écris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique.

Mon Homère, ce sont les *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Montesquieu et les *Dialogues des morts* de Fénelon me semblent bien écrits ; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant *Aristonoüs* ou l'*Esclave d'Alcine*.

Excepté madame de Murdauff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et des nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans. Je lis souvent l'Arioste, dont j'aime les récits. La duchesse est copiée du Corrége (c'est-à-dire produit sur mon âme le même effet que le Corrége).

Je vois l'histoire future des lettres françaises dans l'histoire de la peinture. Nous en sommes aux élèves de Pierre de Cortone, qui travaillait vite et outrait les expressions, comme madame Cottin, qui fait marcher les pierres de taille des îles Borromées.

En composant la *Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple, le *vent qui déracine les vagues;* mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que, si le lecteur pense au comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre.*

Je vais faire paraître au foyer de l'Opéra Rassi et Riscara, envoyés à Paris comme espions, après Waterloo, par Ranuce Ernest IV. Fabrice, revenant d'Amiens, remarquera leur regard italien et leur *milanais serré*, que ces observateurs ne croient compris par personne.

Tout le monde me dit qu'il faut annoncer les personnages, que la *Chartreuse* ressemble à des mémoires, et que les personnages paraissent à mesure qu'on en a besoin. Le défaut dans lequel je suis tombé me semble fort excusable: n'est-ce pas la vie de Fabrice qu'on écrit? Impossible de faire *disparaître entièrement* le bon abbé Banès; mais je le réduirai. Je croyais qu'il fallait des personnages ne faisant rien et seulement touchant l'âme du lecteur, et ôtant l'air romanesque.

Je vais vous sembler un monstre d'orgueil. Quoi! dira votre sens intime, cet animal-là, non content de ce que j'ai fait pour lui, chose sans exemple dans ce siècle, veut encore être loué sur le style! Mais il ne faut rien cacher à son médecin. Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif avant ou après son substantif. Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle: être clair. Si je ne suis pas clair, tout *mon monde* est anéanti.

Je veux parler de ce qui se passe au fond de l'âme de Mosca, de la duchesse, de Clelia; c'est un pays où ne pénètre guère le regard des enrichis, comme le latiniste.

le directeur de la monnaie, M. le comte Roy, etc., etc.; le regard des épiciers, des bons pères de famille, etc.

Si à l'obscurité de la chose je joins les obscurités du style de M. V..., de madame S..., etc. (supposé que j'eusse le rare privilège d'écrire comme ces coryphées du beau langage) ; si je joins à la difficulté du fonds les obscurités de ce style vanté, personne absolument ne comprendra la lutte de la duchesse contre Ernest IV.

Le style de M. de Chateaubriand et de M. V... me semble dire :

1° Beaucoup de petites choses agréables, mais inutiles à dire (comme le style d'Ausone, de Claudien, etc.) ;

2° Beaucoup de petites *faussetés* agréables à entendre.

A mesure que les demi-mots deviennent plus nombreux, la part de la *forme* diminue. Si la *Chartreuse* était traduite en français à la mode, par madame Sand, son succès serait assuré; mais, pour exprimer ce qui se trouve dans les deux volumes actuels, il lui en eût fallu trois ou quatre. Pesez cette excuse.

Le demi-sot tient par-dessus tout aux vers de Racine; car il comprend ce que c'est qu'une ligne *non finie*. Mais tous les jours le vers devient une moindre partie du mérite de Racine. Le public, en se faisant plus nombreux, moins mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, sur une situation de la vie.

Combien Voltaire, Racine, etc., tous enfin, excepté Corneille, ne sont-ils pas obligés de faire des vers *chapeaux* pour la rime. Eh bien, ces vers occupent la place qui était due légitimement à de petits faits vrais.

Dans cinquante ans, M. Bignan ou les Bignans de la prose auront tant ennuyé, avec des productions élégantes et dépourvues de tout autre mérite, que les demi-sots seront en peine; leur vanité voulant toujours qu'ils parlent de littérature et qu'ils fassent semblant de penser, que devien-

dront-ils quand ils ne pourront plus s'accrocher à la forme? Ils finiront par faire leur dieu de Voltaire. Le même esprit ne dure que deux cents ans; en 1978, Voltaire sera Voiture; mais le *Père Goriot* sera toujours le *Père Goriot*. Peut-être les demi-sots seront-ils tellement peinés de n'avoir plus leurs chères règles à admirer, qu'il est fort possible qu'ils se dégoûtent de la littérature et se fassent dévots. Tous les coquins politiques ayant un ton déclamatoire et éloquent, l'on en sera rassasié en 1880. Alors peut-être on lira la *Chartreuse*.

Je le répète, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Voyez Hume. Supposez une histoire de France, de 1780 à 1840, écrite avec le bon sens de Hume; on la lirait. fût-elle écrite en patois. La *Chartreuse* est écrite comme le Code civil; je vais corriger le style, puisqu'il vous blesse; mais je serai bien en peine. Je n'admire pas le style à la mode: il m'impatiente. Je vois des Claudien, des Sénèque, des Ausone On me dit depuis un an qu'il faut quelquefois délasser le lecteur en décrivant le paysage, les habits... Ces choses m'ont tant ennuyé chez les autres! J'exagérerai.

Quant au succès contemporain, auquel je n'aurais pas songé sans la *Revue parisienne*, il y a bien quinze ans que je me suis dit: « Je deviendrais un candidat pour l'Académie si j'obtenais la main de mademoiselle B..., qui me ferait louer trois fois la semaine. » Quand la société ne sera plus *tachée* d'enrichis grossiers, prisant avant tout la noblesse, justement parce qu'ils sont ignobles, elle cessera de fléchir le genou devant le journal de l'aristocratie. Avant 1793, la bonne compagnie était le vrai juge des livres. Maintenant elle rêve le retour de 93, elle a peur, elle ne saurait plus juger. Voyez le catalogue qu'un petit libraire, près Saint-Thomas d'Aquin, prête à la noblesse, sa voisine. C'est l'argument qui m'a le plus convaincu de l'impossibilité de plaire à ces peureux, hébétés par l'oisiveté.

Je n'ai point copié M. de Metternich, que je n'ai pas vu depuis 1810, à Saint-Cloud, quand il portait un bracelet des cheveux de C... M..., si belle alors. Je n'ai nullement regret à tout ce qui ne doit pas arriver; je suis fataliste et je me cache. Je songe que j'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 80; alors on parlera bien peu de M. de Metternich, et encore moins du petit prince. Qui était premier ministre d'Angleterre du temps de Malherbe? Si je n'ai pas le malheur de tomber sur Cromwell, je suis sûr de l'inconnu.

La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là; ils peuvent tout sur nos corps pendant leur vie; mais à l'instant de la mort l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *Mémoires*, s'il en laisse de bons, tandis que le *Roman comique* est aujourd'hui ce que le *Père Goriot* sera en 1980. C'est Scarron qui fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron, qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille.

Vous avez bien senti, monsieur, avec le tact d'un homme qui a agi, que la *Chartreuse* ne pouvait pas s'attaquer à un grand Etat comme la France, l'Espagne, Vienne, à cause des détails d'administration. Restaient les petits princes d'Allemagne et d'Italie.

Mais les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes! J'ai passé plusieurs années chez eux, et j'ai oublié leur langue par mépris. Vous verrez bien que mes personnages ne pouvaient être Allemands. Si vous suivez cette idée, vous trouverez que j'ai été conduit par la main à une dynastie éteinte, à un Farnèse le moins obscur de ces *éteints*, à cause des généraux ses grands pères.

Je prends un personnage de moi bien connu; je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse du bonheur; ensuite, je lui donne plus

d'esprit. — Je n'ai jamais vu madame de B... Rassi était Allemand; je lui ai parlé deux cents fois. J'ai appris le prince pendant mes séjours à Saint-Cloud, en 1810 et 1811.

Ouf! j'espère que vous aurez lu cette épitre en deux fois. Vous dites, monsieur, que vous ne savez pas l'anglais; vous avez à Paris le style *bourgeois* de Walter Scott, dans la prose pesante de M. D..., rédacteur des *Débats*. La prose de Walter Scott est inélégante et surtout prétentieuse. On voit un nain qui ne veut pas perdre une ligne de sa taille.

Cet article étonnant, tel que jamais écrivain ne le reçut d'un autre, je l'ai lu, j'ose maintenant vous l'avouer, en éclatant de rire. Toutes les fois que j'arrivais à une louange un peu forte, et j'en rencontrais à chaque pas, je voyais la mine que feraient mes amis en le lisant.

J'écris si mal quand j'écris à un homme d'esprit, mes idées sont réveillées si rapidement, que je prends le parti de faire transcrire ma lettre.

VIE DE HENRI BRULARD

I

Ici commencent mes malheurs.

Mais je diffère depuis longtemps ce récit nécessaire, un de ceux (des deux ou trois peut-être) qui me feront jeter ces mémoires au feu.

Ma mère, madame Henriette Gagnon, était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère.

Je me hâte d'ajouter que je la perdis quand j'avais sept ans.

En l'aimant à six ans peut-être (1789), j'avais absolument le même caractère qu'en 1828 en aimant à la fureur Alberte de Rubempré[1]. Ma manière d'aller à la chasse au bonheur n'avait au fond nullement changé, il n'y a que cette seule exception: j'étais pour ce qui constitue le physique de l'amour comme César serait, s'il revenait au monde, pour l'usage du canon et des petites armes. Je l'eusse bien vite appris et cela n'eût rien changé au fond de ma tactique.

Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements. Elle m'aimait à la fureur et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers, je voulais toujours les lui donner à la gorge — qu'on daigne se rappeler que je la perdis, par une couche, quand à peine j'avais sept ans.

Elle avait de l'embonpoint, en fraîcheur parfaite, elle était fort jolie et je crois que seulement elle n'était pas assez grande. Elle avait une noblesse et une (mot illisible) parfaite dans les traits[2]...

Elle périt à la fleur de la jeunesse et de la beauté, en 1790, elle pouvait avoir vingt-huit ou trente ans. Là commence ma vie morale.

Ma tante Séraphie me reprocha de ne pas pleurer assez. Qu'on juge de ma douleur et de ce que je sentis! mais il me semblait que je la reverrais le lendemain — je ne comprenais pas la mort.

Ainsi, il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde.

---

(1) Madame Azur.

(2) Tout le reste du passage (sept lignes) est illisible. Voici les mots que j'ai pu à grand'peine déchiffrer: « ..... *elle lisait souvent dans l'original la divine comédie de Dante dont j'ai trouvé bien plus tard dans ..... éditions différentes dans son appartement .....* » En note, sur la marge de cette page: *Ecrit de nuit, à la bougie.* (*Notes de Casimir Stryienski*).

Elle ne peut pas s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais, si je la retrouve jamais, je le lui dirais encore. D'ailleurs elle n'a participé en rien à cet amour.

Elle n'en agit pas à la Vénitienne, comme Madame Benzoni avec l'auteur de Nella. Quant à moi j'étais aussi criminel que possible, j'aimais ses charmantes faveurs.

Un soir, comme par quelque hasard on m'avait mis coucher dans sa chambre par terre, sur un matelas, cette femme vive et légère comme un biche sauta par-dessus mon matelas pour atteindre plus vite à son lit[1]...

Sa chambre est restée fermée dix ans après sa mort. Mon père me permit avec difficulté d'y placer un tableau de toile cirée et d'y étudier les mathématiques en 1798, mais aucun domestique n'y entrait, il eût été sévèrement grondé, moi seul j'en avais la clef. Ce sentiment de mon père lui fait beaucoup d'honneur à mes yeux, maintenant que j'y réfléchis.

Elle mourut donc dans sa chambre, rue des Vieux-Jésuites, la cinquième ou sixième maison à gauche en venant de la grand'rue, vis-à-vis la maison de M^me^ Teysrère. Là j'étais né, cette maison appartenait à mon père qui la vendit lorsqu'il se mit à bâtir sa rue nouvelle et à faire des folies. Cette rue qui l'a ruiné fut nommée rue *Dauphine* (mon père était extrêmement ultra, partisan des pr.[s] et des nobles) et s'appelle je crois maintenant *rue Lafayette*.

Je passais ma vie chez mon grand-père dont la maison était à peine à cent pas de la nôtre.

(1) Le récit est interrompu et marqué d'une croix — on retrouve ce signe assez souvent dans le cours du manuscrit. Ce devait être une indication pour les parties à revoir ou à compléter.

(2) Prêtres. (*Notes de C. S.*).

II

Voici les souvenirs qui, après 23×2 ans, me restent des jours heureux passés du temps de ma mère.

A l'époque où nous occupions le premier étage sur la place Grenette, avant 1790, ou plus exactement jusqu'au milieu de 1789, mon oncle, jeune avocat, avait un joli appartement au second. Il riait avec moi, et me permettait de le voir dépouiller ses beaux habits et prendre sa robe de chambre, le soir à neuf heures, avant le souper. C'était un moment délicieux pour moi, et je redescendais tout joyeux au premier étage en portant devant lui le flambeau d'argent. Mon aristocrate famille se serait crue déshonorée si le flambeau n'avait pas été d'argent. Il est vrai qu'il ne portait pas la noble bougie, l'usage étant alors de se servir de chandelle.

Mon oncle jeune, brillant, léger, passait pour l'homme le plus aimable de la ville, au point que bien des années après Madame Delaunay, voulant se glorifier de sa vertu, qui avait reçu tant d'atteintes, disait : « Je n'ai jamais cédé à M. Gagnon fils. »

Mon oncle se moquait fort de la gravité de son père, lequel, le rencontrant dans le monde avec de riches habits qu'il n'avait pas payés, était fort étonné. Je m'éclipsai au plus vite, ajoutait mon oncle qui me racontait ce cas.

Un soir, malgré tout le monde (mais quels étaient donc les opposants avant 1790?) il me mena au spectacle. On jouait le *Cid*.

— Mais cet enfant est fou, dit mon excellent grand-père à mon retour, son amour pour les lettres l'avait empêché de s'opposer très sérieusement à ma course au spectacle. Je vis donc jouer le *Cid*, mais, ce me semble, en habits de satin bleu de ciel avec des souliers de satin blanc.

En disant les stances, ou ailleurs en maniant son épée avec trop de feu, le Cid se blessa à l'œil droit.

— Un peu plus, dit-on autour de moi, il se crevait l'œil. J'étais aux premières loges, la seconde à droite.

Une autre fois, mon oncle eut la complaisance de me mener à la *Caravane du Caire* — je le gênais dans ses évolutions auprès des dames, je m'en apercevais fort bien; — les chameaux me firent absolument perdre la tête. *L'infante de Zamora*, où un poltron ou bien un cuisinier chantait une ariette, portant un casque avec un rat pour cimier, me charma jusqu'au délire. C'était pour moi le vrai comique.

Je me disais, fort obscurément sans doute, non pas aussi nettement que je l'écris ici: « Tous les moments de la vie de mon oncle sont aussi délicieux que ceux dont je partage le plaisir au spectacle.

« La plus belle chose du monde est donc d'être un homme aimable comme mon oncle. » Mais j'allai trop loin : au lieu d'être galant, je devins passionné auprès des femmes que j'aimais, presque indifférent et surtout sans vanité pour les autres, de là le manque de succès et le fiasco.

Peut-être aucun homme de la cour de l'Empereur n'a eu moins de femmes que moi, que l'on croyait l'amant de la femme du premier ministre.

Le spectacle, les sons d'une belle cloche grave (comme à l'église, au-dessus de Rolle, en mai 1800, allant au Saint-Bernard), sont et furent toujours d'un effet profond sur mon cœur. La messe même, à laquelle j'allais si peu, m'inspirait de la gravité.

Bien jeune encore, je croyais que *God* méprisait ces jongleurs; après quarante-deux ans de réflexion, j'en vois encore la mystification trop utile à ceux qui la pratiquent pour ne pas trouver toujours des continuateurs.

III

Ce que je vois aujourd'hui fort nettement, et qu'en 1799, je sentais fort confusément, c'est qu'à mon arrivée à Paris, deux grands objets de désirs constants et passionnés tombèrent à rien, tout à coup. J'avais adoré Paris et les mathématiques.

Paris sans montagnes m'inspirait un dégoût si profond qu'il allait presque jusqu à la nostalgie. Les mathématiques ne furent plus pour moi que comme l'échafaudage du feu de joie de la veille.

J'étais tourmenté par ces changements dont je ne voyais, à seize ans et demi, bien entendu ni le pourquoi ni le *comment*.

Dans le fait je n'avais aimé Paris que par dégoût profond pour Grenoble.

Quant aux mathématiques, elles n'avaient été qu'un moyen. Je les haïssais même un peu en novembre 1799, car je les craignais.

J'étais resté à Paris à ne pas me faire examiner, comme firent ces sept ou huit élèves qui avaient remporté le premier prix, après moi, à l'École Centrale, et qui tous furent reçus. Or, si mon père avait pris quelque soin, il m'eût forcé à cet examen, je serais entré à l'École, et je ne pouvais plus *vivre à Paris en faisant des comédies*.

De toutes mes passions, c'était la seule qui me restât.

Je ne conçois pas comment mon père ne me força pas à me faire examiner. Probablement il se fiait à l'extrême passion qu'il m'avait cru pour les mathématiques. Mon père d'ailleurs, n'était ému que de ce qui était près de lui. J'avais cependant une peur du diable d'être forcé d'entrer à l'École, et j'attendais avec la dernière impatience l'annonce de l'ouverture des cours. En *sciences exactes*, il est impossible de prendre un cours à la troisième leçon.

Venons aux images qui me restent.

Je me vois prenant mon dîner seul et délaissé dans une chambre économique que j'avais louée sur le quinconce des Invalides, à deux pas de cet hôtel de la liste civile de l'Empereur où je devais, quelques mois plus tard, jouer un rôle si différent.

Le profond désappointement de trouver Paris peu aimable m'avait embarrassé l'estomac. La boue de Paris, l'absence des montagnes, la vue de tant de gens occupés, passant rapidement dans de belles voitures à côté de moi, comme des personnes n'ayant rien à faire, me donnaient un chagrin profond.

Un médecin qui se fût donné la peine d'étudier mon état, assurément peu compliqué, m'eût donné de l émétique et ordonné d'aller tous les trois jours à Versailles ou à Saint-Germain.

Je tombai dans les mains d'un inique charlatan et encore plus ignorant, c'était un chirurgien d'armée, fort maigre, établi dans les environs des Invalides, quartier alors fort misérable, et dont l'office était de soigner les blennorrhagies des élèves de l'École Polytechnique. Il me donna des médecines noires que je prenais seul et abandonné dans ma chambre qui n'avait qu'une fenêtre à sept ou huit pieds d'élévation, comme une prison. Là, je me vois tristement assis à côté d'un petit poële de fer, ma tisane posée par terre.

Mais mon plus grand mal en cet état était cette idée qui revenait sans cesse: Grand Dieu! quel mécompte! mais que dois-je donc désirer?

Il faut convenir que la chute était grande. Et c'était un jeune homme de seize ans et demi, une des âmes les moins raisonnables et les plus passionnées que j'aie jamais rencontrées qui l'éprouvait!

J'étais, dans les rues de Paris, un rêveur passionné, regardant au ciel, et toujours sur le point d'être écrasé par un cabriolet.

J'étais, constamment, profondément ému. Qui dois-je donc aimer, si Paris ne me plaît pas? Je me répondais: « Une charmante femme, nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme. »

Mais cette réponse, étant du plus grand sérieux, je me la faisais deux ou trois fois le jour, et surtout à *la tombée de la nuit*, qui souvent pour moi est encore un moment d'émotion tendre, je suis disposé à embrasser ma maîtresse, quand j'en ai une, les larmes aux yeux.

Mais j'étais un être constamment ému. Oserai-je le dire? Mais peut-être c'est faux, *j'étais un poète*. Non pas, il est vrai, comme cet aimable abbé Delille que je connus deux ou trois ans après par Cheminade (rue des Francs-Bourgeois, au Marais), mais comme le Tasse, comme un centième du Tasse, excusez l'orgueil. Je n'avais pas cet orgueil en 1799, je ne savais pas faire un vers. Il n'y a pas quatre ans que je me dis qu'en 1799 j'étais bien près d'être un poète. Il ne me manquait que l'audace d'écrire, qu'une *cheminée* par laquelle le *génie* pût s'échapper.

Après *poète*, voici le *génie*, excusez du peu.

Sa sensibilité est devenue trop vive: ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang. Tel j'étais en 1799, tel je suis encore en 1836, mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire, mais que Fiori a fort bien devinée.

Les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, ses enthousiasmes excessifs l'égarent, ses sympathies sont trop vives, ceux qu'il plaint souffrent moins que lui.

Ceci est à la lettre pour moi.

Je n'ai jamais cru que la société me dût la moindre chose.

Helvétius me sauva de cette énorme sottise; *la société paye les services qu'elle voit.*

L'erreur et le malheur du Tasse fut de dire: « Comment! toute l'Italie, si riche, ne pourra pas faire une pension de deux cents sequins à son poète! »

J'ai lu cela dans une de ses lettres.

Le Tasse ne voyait pas, faute d'Helvétius, que les cent hommes qui, sur dix millions, comprennent *le Beau* qui n'est pas imitation ou perfectionnement du *Beau*, déjà compris par le vulgaire, ont besoin de vingt ou trente ans pour persuader aux vingt mille âmes, les plus sensibles après les leurs, que ce nouveau Beau est réellement beau.

Je n'ai donc jamais eu l'idée que les hommes fussent injustes envers moi. Je trouve souverainement ridicule le malheur de tous nos soi-disants poètes qui se nourrissent de cette idée et qui blâment les contemporains de Cervantès et du Tasse.

Il me semble que mon père me donnait alors cent francs par mois, ou cent cinquante francs, c'était un trésor; je ne songeais nullement à manquer d'argent, par conséquent, je ne songeais nullement à l'argent.

Ce qui me manquait, c'était un cœur aimant, c'était une femme.

Les filles me faisaient horreur. Quoi de plus simple que de faire, comme aujourd'hui, prendre une jolie fille pour un louis, rue des Moulins?

Mais le sourire d'un cœur aimant! mais le regard de Mlle Victorine B...!

Tous les contes gais, exagérant la corruption et l'avidité des filles, que me faisaient les mathématiciens, qui alors me tenaient lieu d'amis, me faisaient mal au cœur.

Ils parlaient des *pierreuses*, des filles à deux sous, sur les pierres de taille, à deux cents pas de la porte de notre maison.

Un cœur ami, voilà ce qui me manquait. M. Basset m'invitait à dîner quelquefois, M. Daru aussi, je suppose, mais je trouvais ces hommes si loin de mes extases sublimes, j'étais si timide par vanité, surtout avec les femmes, que je ne disais rien.

Une femme? une fille? dit Chérubin. A la beauté près, j'étais Chérubin, j'avais des cheveux noirs très frisés et des yeux dont le feu faisait peur.

J'avais un souvenir tendre de M^lle^ Victorine, mais je ne doutais pas un instant qu'une jeune fille de Paris ne lui fût cent fois supérieure. Toutefois, le premier aspect de Paris me déplaisait souverainement.

Ce déplaisir profond et ce désenchantement me rendirent, ce me semble, assez malade Je ne pouvais plus manger.

M. Daru me fit-il soigner dans cette première maladie?

Tout à coup, je me vois dans une chambre au troisième étage, donnant sur la rue du Bac; on entrait dans ce logement par le passage Sainte-Marie.

Il faut que je fusse bien malade, car M. Daru père m'amena le fameux docteur Portal, dont la figure m'effraya; elle avait l'air de se résigner en voyant un cadavre. J'eus une garde, chose bien nouvelle pour moi.

J'ai appris depuis que je fus menacé d'une hydropisie de poitrine. J'eus, je pense, du délire, et je fus bien trois semaines ou un mois au lit.

Félix Faure venait me voir, ce me semble. Je crois qu'il m'a conté et, en y pensant, j'en suis sûr, que, dans le délire, je l'exhortais, lui qui faisait fort bien des armes, à retourner à Grenoble et appeler en duel ceux qui se moqueraient de nous, parce que nous n'étions pas entrés à l'École Polytechnique.

Je vois deux ou trois images de la convalescence.

Ma garde-malade me faisait le pot-au-feu, près de ma cheminée, ce qui me sembla *bas*, et l'on me recommandait

fort de ne pas prendre froid; comme j'étais souverainement ennuyé d'être au lit, je prenais garde aux recommandations. Les détails de vie physique de Paris me choquaient.

Sans aucun intervalle, après la maladie, je me vois logé dans une chambre au second étage de la maison de M. Daru.

Cette chambre donnait sur quatre jardins, elle était assez vaste, un peu en mansarde; elle me convenait fort. Je pris un cahier pour écrire des comédies.

Ce fut à cette époque, je crois, que j'osai aller chez M. Cailhava pour acheter un exemplaire de son art *de la comédie*, que je ne trouvais chez aucun libraire. Je déterrai ce vieux garçon dans une chambre du Louvre, je crois. Il me dit que son livre était mal écrit, ce que je niais bravement. Il dut me prendre pour un fou.

Je n'ai jamais trouvé qu'une idée dans ce diable de livre, et encore elle n'était pas de Cailhava, mais bien de Bacon. Mais n'est-ce rien qu'une idée, dans un livre? Il s'agit de la définition du *rire*.

Ma collaboration passionnée avec les mathématiques m'a laissé un amour fou pour les bonnes définitions, sans lesquelles il n'y a que des à peu près.

IV

Le matin, en entrant à Milan, par une charmante matinée de printemps, et quel printemps! et dans quel pays du monde! je vis Martial à trois pas de moi, sur la gauche de mon cheval. Je le vois encore, c'était *Corsia del Giardino*, peu après la rue des Bigli, au commencement de la Corsia di Porta Nova.

Il était en redingote bleue avec un chapeau d'adjudant général.

Il fut fort saisi de me voir.

— On vous croyait perdu, me dit-il.

— Le cheval a été malade à Genève, répondis-je, je ne suis parti que le....

Je vais vous montrer la maison, ce n'est qu'à deux pas.

Je saluai le capitaine Burelviller; je ne l'ai jamais revu.

Martial revint sur ses pas et me conduisit à la Casa d'Adda.

La façade de la Casa *Dada* (sic) n'était point finie, la plus grande partie était alors en brique grossière comme San Lorenzo à Florence. J'entrai dans une cour magnifique. Je descendis de cheval fort étonné et admirant tout. Je montai par un escalier superbe. Les domestiques de Martial détachèrent mon portemanteau et emmenèrent mon cheval.

Je montai avec lui et bientôt me trouvai dans un superbe salon donnant sur la Corsia. J'étais ravi, c'était pour la première fois que l'architecture produisait son effet sur moi. Bientôt on apporta d'excellentes côtelettes pannées. Pendant plusieurs années, ce plat m'a rappelé Milan.

Cette ville devint pour moi le plus beau lieu de la terre. Je ne sens pas du tout le charme de ma patrie; j'ai pour le lieu où je suis né, une répugnance qui va jusqu'au dégoût physique (mal de mer). Milan a été pour moi de 1800 à 1821 le lieu où j'ai constamment désiré d'habiter.

J'y ai passé quelques mois en 1800; ce fut le plus beau temps de ma vie. J'y revins tant que je pus en 1801 et 1802, étant en garnison à Brescia et à Bergame, et enfin, j'y ai habité par choix de 1815 à 1821. Ma raison seule me dit, même en 1836, que Paris vaut mieux. Vers 1803 ou 1804, j'évitais, dans le cabinet de Martial, de lever les yeux vers une estampe qui dans le lointain présentait le dôme de Milan, le souvenir était trop tendre et me faisait mal.

Nous pouvions être à la fin de mai, ou au commencement de juin, lorsque j'entrai dans la Casa d'Adda (ce mot est resté sacré pour moi).

Martial fut parfait et réellement a toujours été parfait pour moi. Je suis fâché de n'avoir pas vu cela davantage de son vivant; comme il avait énormément de petite vanité, je ménageais cette vanité.

Mais ce que je lui disais alors par usage du monde, vraiment chez moi, et aussi par amitié, j'aurais dû le lui dire par amitié passionnée et par reconnaissance.

Il n'était pas romanesque, et moi je poussais cette faiblesse jusqu'à la folie, l'absence de cette folie le rendait plat à mes yeux. Le romanesque chez moi s'étendait à l'amour, à la bravoure, à tout.

Voici un intervalle de bonheur fou et complet, je vais sans doute battre un peu la campagne en parlant. Peut-être vaudrait-il mieux m'en tenir à la ligne précédente.

On ne peut pas apercevoir distinctement la partie du ciel trop voisine du soleil, par un effet semblable j'aurais grand'peine à faire une narration raisonnable de mon amour pour Angela Pietragua. Comment faire un récit un peu raisonnable de tant de folies! Par où commencer? Comment rendre cela un peu intelligible? Ce (*trois mots illisibles*), dans les grands transports de passion, et il s'agit pourtant de choses passées il y a trente-six ans.

Daignez me pardonner, lecteur bénévole! Mais plutôt, si vous avez plus de trente ans ou si, avec trente ans, vous êtes du parti prosaïque, fermez le livre.

Le croira-t-on, mais tout semblera absurde dans mon récit de cette année 1800. Cet amour si passionné qui m'avait entièrement enlevé à la terre pour me transporter dans le pays des chimères, mais des chimères les plus célestes, les plus délicieuses, les plus à souhait, n'arriva à ce qu'on appelle le bonheur qu'en septembre 1811.

Excusez du peu, onze ans, non pas de fidélité, mais d'une sorte de constance.

La femme que j'aimais, et dont je me croyais en quelque

sorte aimé, avait d'autres amants, mais elle me méprisait à rang égal, me disais-je! J'avais d'autres maîtresses. (Je me suis promené un quart d'heure avant d'écrire). Comment raconter raisonnablement ces temps-là? J'aime mieux renvoyer à un autre jour.

Quel parti prendre? comment peindre le bonheur fou? Le lecteur a-t-il jamais été amoureux fou? A-t-il jamais eu la fortune de passer une nuit avec cette maîtresse qu'il a le plus aimée en sa vie? Je sens bien que je suis ridicule ou plutôt incroyable. Ma main ne peut écrire, je renvoie à demain. On gâte des sentiments si tendres à les raconter en détail.

ARMANCE

Octave regardait les grands yeux d'Armance qui se fixaient sur les siens. Tout à coup, ils comprirent un certain bruit qui depuis quelque temps frappait leur oreille sans attirer leur attention. Madame d'Aumale, étonnée de l'absence d'Octave, et trouvant qu'il lui manquait, l'appelait de toutes ses forces: *On vous appelle,* dit Armance, et le ton de voix brisé avec lequel elle dit ces mots si simples, eût appris à tout autre qu'Octave l'amour qu'on avait pour lui. Mais il était si étonné de ce qui se passait dans son cœur, si troublé par le beau bras d'Armance à peine voilé d'une gaze légère qu'il tenait contre sa poitrine, qu'il n'avait d'attention pour rien. Il était hors de lui, il goûtait les plaisirs de l'amour le plus heureux, et se l'avouait presque. Il regardait le chapeau d'Armance, qui était charmant, il regardait ses yeux. Jamais Octave ne s'était trouvé dans une position aussi fatale à ses serments contre l'amour.

Il avait cru plaisanter comme de coutume avec Armance, et la plaisanterie avait pris tout à coup un tour grave et imprévu. Il se sentait entraîné, il ne raisonnait plus, il était au comble du bonheur. Ce fut un de ces instants rapides que le hasard accorde quelquefois, comme compensation de tant de maux, aux âmes faites pour sentir avec énergie. La vie se presse dans les cœurs, l'amour fait oublier tout ce qui n'est pas divin comme lui, et l'on vit plus en quelques instants que pendant de longues périodes.

On entendait encore de temps en temps la voix de madame d'Aumale qui appelait *Octave;* et le son de cette voix achevait d'ôter toute prudence à la pauvre Armance. Octave sentait qu'il devait quitter le beau bras qu'il pressait un peu contre sa poitrine: il devait se séparer d'Armance; il s'en fallut de bien peu qu'en la quittant il n'osât lui prendre la main et la presser contre ses lèvres. S'il se fût permis cette marque d'amour, Armance était si troublée en ce moment qu'elle lui eût laissé voir et peut-être avoué tout ce qu'elle sentait pour lui.

Ils se rapprochèrent des autres promeneurs. Octave marchait un peu en avant. A peine madame d'Aumale le revit-elle, qu'elle lui dit d'un petit air boudeur et sans qu'Armance pût l'entendre: Je suis étonnée de vous revoir sitôt, comment avez-vous pu quitter Armance pour moi? Vous êtes amoureux de cette belle cousine, ne vous en défendez pas, je m'y connais.

Octave n'était pas encore remis de l'ivresse qui venait de s'emparer de lui; il voyait toujours ce beau bras d'Armance pressé contre sa poitrine. Le mot de madame d'Aumale fut un coup de foudre pour lui, car il portait sa preuve avec lui; il se sentit frappé.

Cette voix frivole lui sembla comme un arrêt du destin qui tombait d'en haut. Il lui trouva un son extraordinaire. Ce mot imprévu, en découvrant à Octave la véritable situa-

tion de son cœur, le précipita du comble de la félicité dans un malheur affreux et sans espoir.

.....

Il avait donc eu la faiblesse de violer les serments qu'il s'était faits tant de fois ! Un instant avait renversé l'ouvrage de toute sa vie. Il venait de perdre tous les droits à sa propre estime. Le monde désormais était fermé pour lui ; il n'avait pas assez de vertu pour y vivre. Il ne lui restait que la solitude et l'habitation au fond de quelque désert. L'excès de la douleur et son arrivée imprévue auraient pu causer un peu de trouble à l'âme la plus ferme. Heureusement Octave vit à l'instant que s'il ne répondait pas rapidement et de l'air le plus calme à madame d'Aumale, la réputation d'Armance pouvait souffrir. Il passait sa vie avec elle, et le mot de madame d'Aumale avait été saisi par deux ou trois personnages qui le détestaient ainsi qu'Armance.

Moi, aimer ! dit-il à madame d'Aumale. Hélas ! c'est un avantage qu'apparemment le ciel m'a refusé ; je ne l'ai jamais mieux senti, ni plus vivement regretté. Je vois tous les jours et moins souvent que je ne le voudrais la femme la plus séduisante de Paris ; lui plaire est sans doute le plus beau projet que puisse former un jeune homme de mon âge. Sans doute, elle n'eût pas accepté mes hommages ; mais enfin jamais je ne me suis senti le degré de folie qui m'eût rendu digne de les lui présenter. Jamais je n'ai perdu auprès d'elle le plus beau sang-froid. Après un tel trait de sauvagerie et d'insensibilité, je désespère de jamais perdre terre auprès d'aucune femme.

Jamais Octave n'avait tenu ce langage. Cette explication presque parlementaire fut adroitement prolongée et avidement écoutée. Il y avait là deux ou trois hommes faits pour plaire et qui croyaient souvent voir un rival heureux dans

Octave. Celui-ci eut le bonheur de rencontrer quelques mots piquants. Il parla beaucoup, continua d'alarmer les amours-propres, et enfin eut lieu d'espérer que personne ne songeait plus au mot trop vrai qui venait d'échapper à madame d'Aumale.

Elle l'avait dit d'un air senti; Octave pensa qu'il devait l'occuper fortement d'elle-même. Après avoir prouvé qu'il ne pouvait pas aimer, pour la première fois de sa vie il se permit avec madame d'Aumale des demi-mots presque tendres; elle en fut étonnée.

A la fin de la soirée, Octave était tellement certain d'avoir éloigné tout soupçon, qu'il commença à avoir le temps de penser à lui. Il redoutait le moment où l'on se séparerait, et où il aurait la liberté de regarder son malheur en face. Il commençait à compter les heures que marquait l'horloge du château; minuit était déjà sonné depuis longtemps, mais la soirée était si belle qu'on aimait à la prolonger. Une heure sonna, et madame d'Aumale renvoya ses amis.

Octave eut encore un moment de répit. Il fallait aller chercher le valet de chambre de sa mère pour lui dire qu'il allait coucher à Paris. Ce devoir rempli, il rentra dans le bois, et ici les expressions me manquent pour donner quelque idée de la douleur qui s'empara de ce malheureux. — J'aime, se dit-il d'une voix étouffée! moi aimer! grand Dieu! et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile comme frappé d'horreur; bientôt après il marchait à pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre qui barrait le chemin, et dans ce moment, il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.

Je n'avais pour moi que ma propre estime, se dit-il; je l'ai perdue. L'aveu de son amour qu'il se faisait bien nettement et sans trouver aucun moyen de le nier, fut suivi de

transports de rage et de cris de fureur inarticulés. La douleur morale ne peut aller plus loin.

Une idée, ressource ordinaire des malheureux qui ont du courage, lui apparut bien vite; mais il se dit: Si je me tue, Armance sera compromise; toute la société recherchera curieusement pendant huit jours les plus petites circonstances de cette soirée, et chacun de ces messieurs qui étaient présents, sera autorisé à faire un récit différent.

Rien d'égoïste, rien de ce qui se rattache aux intérêts vulgaires de la vie ne se rencontra dans cette âme noble, pour s'opposer aux transports de l'affreuse douleur qui la déchirait. Cette absence de tout intérêt commun, capable de faire diversion en de tels moments, est une des punitions que le ciel semble prendre plaisir à infliger aux âmes élevées.

LE ROUGE ET LE NOIR

I

Certaines choses que Napoléon dit des femmes, plusieurs discussions sur le mérite des romans à la mode sous son règne lui[1] donnèrent alors, pour la première fois, quelques idées que tout autre jeune homme de son âge aurait eues depuis longtemps.

Les grandes chaleurs arrivèrent. On prit l'habitude de passer les soirées sous un immense tilleul à quelques pas de la maison. L'obscurité y était profonde. Un soir, Julien parlait avec action, il jouissait avec délices du plaisir de

(1) A Julien Sorel.

bien parler et à des femmes jeunes; en gesticulant, il toucha la main de madame de Rênal qui était appuyée sur le dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

Cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son *devoir* d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigna sur-le-champ tout plaisir de son cœur.

. . . . . .

Ses regards le lendemain, quand il revit madame de Rênal, étaient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille firent perdre la tête à madame de Rênal; elle avait été bonne pour lui, et il paraissait fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

La présence de madame Derville permettait à Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la tête. Son unique affaire, toute cette journée, fut de se fortifier par la lecture du livre inspiré qui retrempait son âme.

Il abrégea beaucoup les leçons des enfants, et ensuite, quand la présence de madame de Rênal vint le rappeler tout à fait aux soins de sa gloire, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien d'une façon singulière. La nuit vint. Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel chargé de gros nuages, promenés par un vent très chaud, semblait annoncer une tempête. Les deux amies se prome-

nèrent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-là semblait singulier à Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines âmes délicates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

On s'assit enfin, madame de Rênal à côté de Julien, et madame Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait.

Serai-je aussi tremblant, et malheureux au premier duel qui me viendra? se dit Julien; car il avait trop de méfiance et de lui et des autres, pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à madame de Rênal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte pour que sa voix ne fût pas profondément altérée; bientôt la voix de madame de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible, pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même Neuf heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit: Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle.

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main et prit celle de madame de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait,

la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait; il la serrait avec une force convulsive; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât madame de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que madame Derville ne s'aperçut de rien, il se crût obligé de parler; sa voix alors était éclatante et forte. Celle de madame de Rênal, au contraire, trahissait tant d'émotion, que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit le danger: Si madame de Rênal rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis.

Au moment où madame Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Madame de Rênal, qui se levait déjà, se rassit, en disant, d'une voix mourante:

— Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien.

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrême: il parla, il oublia de feindre, parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que madame Derville, fatiguée du vent qui commençait à s'élever, et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors, il serait resté en tête à tête avec madame de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à madame de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et emphatiques trouvèrent grâce devant madame Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour madame de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul, que la tradition du pays dit planté par Charles le Téméraire, furent pour elle une époque de bonheur. Elle écoutait avec délices les gémissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses. Julien ne remarqua pas une circonstance qui l'eût bien rassuré; madame de Rênal, qui avait été obligée de lui ôter sa main, parce qu'elle se leva pour aider sa cousine à relever un vase de fleurs que le vent venait de renverser à leurs pieds, fut à peine assise de nouveau, qu'elle lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue.

Minuit était sonné depuis longtemps; il fallut enfin quitter le jardin: on se sépara. Madame de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, était tellement ignorante, qu'elle ne se faisait presque aucun reproche. Le bonheur lui ôtait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien, mortellement fatigué des combats que toute la journée la timidité et l'orgueil s'étaient livrés dans son cœur.

Le lendemain, on le réveilla à cinq heures; et, ce qui eût été cruel pour madame de Rênal si elle l'eût su, à peine lui donna-t-il une pensée. Il avait fait *son devoir, et un devoir héroïque*. Rempli de bonheur par ce sentiment, il s'enferma à clef dans sa chambre, et se livra avec un plaisir tout nouveau à la lecture des exploits de son héros.

Quand la cloche du déjeuner se fit entendre, il avait oublié, en lisant les bulletins de la grande armée, tous ses avantages de la veille. Il se dit, d'un ton léger, en descendant au salon: Il faut dire à cette femme que je l'aime.

II

LE MONDE, OU CE QUI MANQUE AU RICHE

> Je suis seul sur la terre; personne ne daigne penser à moi. Tous ceux que je vois faire fortune ont une effronterie et une dureté de cœur que je ne me sens point. Ils me haïssent à cause de ma bonté facile. Ah! bientôt je mourrai, soit de faim, soit du malheur de voir les hommes si durs.
>
> YOUNG.

Il se hâta de brosser son habit et de descendre, il était en retard. Un sous-maître le gronda sévèrement; au lieu de chercher à se justifier, Julien croisa les bras sur sa poitrine:

— *Peccavi, pater optime* (j'ai péché, j'avoue ma faute, ô mon père), dit-il d'un air contrit.

Ce début eut un grand succès. Les gens adroits parmi les séminaristes virent qu'ils avaient affaire à un homme qui n'en était pas aux éléments du métier. L'heure de la récréation arriva, Julien se vit l'objet de la curiosité générale. Mais on ne trouva chez lui que réserve et silence. Suivant les maximes qu'il s'était faites, il considéra ses trois cent vingt et un camarades comme des ennemis; le plus dangereux de tous à ses yeux était l'abbé Pirard.

Peu de jours après, Julien eut à choisir un confesseur, on lui présenta une liste.

Eh! bon Dieu! pour qui me prend-on? se dit-il; croit-on que je ne comprenne pas *ce que parler veut dire?* et il choisit l'abbé Pirard.

Sans qu'il s'en doutât, cette démarche était décisive. Un petit séminariste tout jeune, natif de Verrières, et qui, dès le premier jour, s'était déclaré son ami, lui apprit que s'il eût choisi M. Castanède, le sous-directeur du séminaire, il eût peut-être agi avec plus de prudence.

— L'abbé Castanède est l'ennemi de M. Pirard, qu'on soupçonne de jansénisme, ajouta le petit séminariste en se penchant vers son oreille.

Toutes les premières démarches de notre héros, qui se croyait si prudent, furent comme le choix d'un confesseur, des étourderies. Égaré par toute la présomption d'un homme à imagination, il prenait ses intentions pour des faits, et se croyait un hypocrite consommé. Sa folie allait jusqu'à se reprocher ses succès dans cet art de la faiblesse.

Hélas ! c'est ma seule arme ! à une autre époque, se disait-il, c'est par des actions parlantes en face de l'ennemi que j'aurais *gagné mon pain*.

Julien, satisfait de sa conduite, regardait autour de lui ; il trouvait partout l'apparence de la vertu la plus pure.

Huit ou dix séminaristes vivaient en odeur de sainteté, et avaient des visions comme sainte Thérèse et saint François, lorsqu'il reçut les stigmates sur le mont *Vernia*, dans l'Apennin. Mais c'était un grand secret, leurs amis le cachaient. Ces pauvres jeunes gens à visions étaient presque toujours à l'infirmerie. Une centaine d'autres réunissaient à une foi robuste une infatigable application. Ils travaillaient au point de se rendre malades, mais sans apprendre grand'chose. Deux ou trois se distinguaient par un talent réel, et, entre autres, un nommé Chazel ; mais Julien se sentait de l'éloignement pour eux, et eux pour lui.

Le reste des trois cent vingt et un séminaristes ne se composait que d'êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient tout le long de la journée. Presque tous étaient des fils de paysans, et ils aimaient mieux gagner leur pain en récitant quelques mots latins qu'en piochant la terre. C'est d'après cette observation que, dès les premiers jours, Julien se promit de prompts succès. Dans tout service, il faut des gens intelligents, car enfin il y a un travail à faire, se disait-il. Sous Napoléon,

j'eusse été sergent; parmi ces futurs curés, je serai grand vicaire.

Tous ces pauvres diables, ajoutait-il, manouvriers dès l'enfance, ont vécu, jusqu'à leur arrivée ici, de lait caillé et de pain noir. Dans leurs chaumières, ils ne mangeaient de la viande que cinq ou six fois par an. Semblables aux soldats romains qui trouvaient la guerre un temps de repos, ces grossiers paysans sont enchantés des délices du séminaire.

Julien ne lisait jamais dans leur œil morne que le besoin physique satisfait après le dîner, et le plaisir physique attendu avant le repas. Tels étaient les gens au milieu desquels il fallait se distinguer; mais ce que Julien ne savait pas, ce qu'on se gardait de lui dire, c'est que, être premier dans les différents cours de dogme, d'histoire ecclésiastique, etc., etc., que l'on suit au séminaire, n'était à leurs yeux qu'un péché *splendide*. Depuis Voltaire, depuis le gouvernement des deux Chambres, qui n'est au fond que *méfiance et examen personnel*, et donne à l'esprit des peuples cette mauvaise habitude de se *méfier*, l'Eglise de France semble avoir compris que les livres sont ses vrais ennemis. C'est la soumission de cœur qui est tout à ses yeux. Réussir dans les études, même sacrées, lui est suspect, et à bon droit. Qui empêchera l'homme supérieur de passer de l'autre côté comme Sièyes ou Grégoire! l'Eglise tremblante s'attache au pape comme à la seule chance de salut. Le pape seul peut essayer de paralyser l'examen personnel, et, par les pieuses pompes des cérémonies de sa cour, faire impression sur l'esprit ennuyé et malade des gens du monde.

Julien, pénétrant à demi ces diverses vérités, que cependant toutes les paroles prononcées dans un séminaire tendent à démentir, tombait dans une mélancolie profonde. Il travaillait beaucoup, et réussissait rapidement à apprendre des choses très-utiles à un prêtre, très-fausses à ses

yeux, et auxquelles il ne mettait aucun intérêt. Il croyait n'avoir rien autre chose à faire.

Suis-je donc oublié de toute la terre? pensait-il. Il ne savait pas que M. Pirard avait reçu et jeté au feu quelques lettres timbrées de Dijon, et où, malgré les formes du style le plus convenable, perçait la passion la plus vive. De grands remords semblaient combattre cet amour. Tant mieux, pensait l'abbé Pirard, ce n'est pas du moins une femme impie que ce jeune homme a aimée.

Un jour, l'abbé Pirard ouvrit une lettre qui semblait à demi effacée par les larmes, c'était un éternel adieu. Enfin, disait-on à Julien, le ciel m'a fait la grâce de haïr, non l'auteur de ma faute, il sera toujours ce que j'aurai de plus cher au monde, mais ma faute en elle-même. Le sacrifice est fait, mon ami. Ce n'est pas sans larmes, comme vous voyez. Le salut des êtres auxquels je me dois, et que vous avez tant aimés, l'emporte. Un Dieu juste, mais terrible, ne pourra plus se venger sur eux des crimes de leur mère. Adieu, Julien, soyez juste envers les hommes.

Cette fin de lettre était presque absolument illisible. On donnait une adresse à Dijon, et cependant on espérait que jamais Julien ne répondrait, ou que du moins il se servirait de paroles qu'une femme revenue à la vertu pourrait entendre sans rougir.

La mélancolie de Julien, aidée par la médiocre nourriture que fournissait au séminaire l'entrepreneur des dîners à 83 centimes, commençait à influer sur sa santé, lorsqu'un matin Fouqué parut tout à coup dans sa chambre.

— Enfin j'ai pu entrer. Je suis venu cinq fois à Besançon, sans reproche, pour te voir. Toujours visage de bois. J'ai aposté quelqu'un à la porte du séminaire; pourquoi diable est-ce que tu ne sors jamais?

— C'est une épreuve que je me suis imposée.

— Je te trouve bien changé. Enfin je te revois. Deux

beaux écus de cinq francs viennent de m'apprendre que je n'étais qu'un sot de ne pas les avoir offerts dès le premier voyage.

La conversation fut infinie entre les deux amis. Julien changea de couleur lorsque Fouqué lui dit :

— A propos, sais-tu? la mère de tes élèves est tombée dans la plus haute dévotion.

Et il parlait de cet air dégagé qui fait une si singulière impression sur l'âme passionnée de laquelle on bouleverse, sans s'en douter, les plus chers intérêts.

— Oui, mon ami, dans la dévotion la plus exaltée. On dit qu'elle fait des pèlerinages. Mais, à la honte éternelle de l'abbé Maslon, qui a espionné si longtemps ce pauvre M. Chélan, madame de Rênal n'a pas voulu de lui. Elle va se confesser à Dijon ou à Besançon.

— Elle vient à Besançon! dit Julien le front couvert de rougeur.

— Assez souvent, répondit Fouqué d'un air interrogatif.

— As-tu des *Constitutionnel* sur toi?

— Que dis-tu? répliqua Fouqué.

— Je demande si tu as des *Constitutionnel?* reprit Julien, du ton de voix le plus tranquille. Ils se vendent trente sous le numéro ici.

— Quoi! même au séminaire, des libéraux! s'écria Fouqué. Pauvre France! ajouta-t-il en prenant la voix hypocrite et le ton doux de l'abbé Maslon.

Cette visite eût fait une profonde impression sur notre héros, si dès le lendemain, un mot que lui adressa ce petit séminariste de Verrières qui lui semblait si enfant, ne lui eût fait faire une importante découverte. Depuis qu'il était au séminaire, la conduite de Julien n'avait été qu'une suite de fausses démarches. Il se moqua de lui-même avec amertume.

A la vérité, les actions importantes de sa vie étaient

savamment conduites; mais il ne soignait pas les détails, et les habiles au séminaire ne regardent qu'aux détails. Aussi, passait-il déjà parmi ses camarades pour un *esprit fort*. Il avait été trahi par une foule de petites actions.

A leurs yeux, il était convaincu de ce vice énorme, *il pensait, il jugeait par lui-même*, au lieu de suivre aveuglément *l'autorité* et l'exemple. L'abbé Pirard ne lui avait été d'aucun secours; il ne lui avait pas adressé une seule fois la parole hors du tribunal de la pénitence, où encore il écoutait plus qu'il ne parlait. Il en eût été bien autrement s'il eût choisi l'abbé Castanède.

Du moment que Julien se fut aperçu de sa folie, il ne s'ennuya plus. Il voulut connaître toute l'étendue du mal, et, à cet effet, sortit un peu de ce silence hautain et obstiné avec lequel il repoussait ses camarades. Ce fut alors qu'on se vengea de lui. Ses avances furent accueillies par un mépris qui alla jusqu'à la dérision. Il reconnut que, depuis son entrée au séminaire, il n'y avait pas eu une heure, surtout pendant les récréations, qui n'eût porté conséquence pour ou contre lui, qui n'eût augmenté le nombre de ses ennemis, ou ne lui eût concilié la bienveillance de quelque séminariste sincèrement vertueux ou un peu moins grossier que les autres. Le mal à réparer était immense, la tâche fort difficile. Désormais l'attention de Julien fut sans cesse sur ses gardes; il s'agissait de se dessiner un caractère tout nouveau.

Les mouvements de ses yeux, par exemple, lui donnèrent beaucoup de peine. Ce n'est pas sans raison qu'en ces lieux-là on les porte baissés. Quelle n'était pas ma présomption à Verrières, se disait Julien, je croyais vivre; je me préparais seulement à la vie, me voici enfin dans le monde, tel que je le trouverai jusqu'à la fin de mon rôle, entouré de vrais ennemis. Quelle immense difficulté, ajoutait-il, que cette hypocrisie de chaque minute; c'est à faire pâlir les

travaux d'Hercule. L'Hercule des temps modernes, c'est Sixte-Quint trompant quinze années de suite, par sa modestie, quarante cardinaux qui l'avaient vu vif et hautain pendant toute sa jeunesse.

La science n'est donc rien ici ! se disait-il avec dépit ; les progrès dans le dogme, dans l'histoire sacrée, etc., ne comptent qu'en apparence. Tout ce qu'on dit à ce sujet est destiné à faire tomber dans le piège les fous tels que moi. Hélas ! mon seul mérite consistait dans mes progrès rapides, dans ma façon de saisir ces balivernes. Est-ce qu'au fond ils les estimeraient à leur vraie valeur ? les jugent-ils comme moi ? Et j'avais la sottise d'en être fier ! Ces premières places que j'obtiens toujours n'ont servi qu'à me donner des ennemis acharnés. Chazel, qui a plus de science que moi, jette toujours dans ses compositions quelque balourdise qui le fait reléguer à la cinquantième place ; s'il obtient la première, c'est par distraction. Ah ! qu'un mot, un seul mot de M. Pirard m'eût été utile !

Du moment que Julien fut détrompé, les longs exercices de piété ascétique, tels que le chapelet cinq fois la semaine, les cantiques au Sacré-Cœur, etc., etc., qui lui semblaient si mortellement ennuyeux, devinrent ses moments d'action les plus intéressants. En réfléchissant sévèrement sur lui-même, et cherchant surtout à ne pas s'exagérer ses moyens, Julien n'aspira pas d'emblée, comme les séminaristes qui servaient de modèles aux autres, à faire à chaque instant des actions *significatives*, c'est-à-dire prouvant un genre de perfection chrétienne. Au séminaire, il est une façon de manger un œuf à la coque qui annonce les progrès faits dans la vie dévote.

Le lecteur, qui sourit peut-être, daignerait-il se souvenir de toutes les fautes que fit, en mangeant un œuf, l'abbé Delille invité à déjeuner chez une grande dame de la cour de Louis XVI.

Julien chercha d'abord à arriver au *non culpa*, c'est l'état du jeune séminariste dont la démarche, dont la façon de mouvoir les bras, les yeux, etc., n'indiquent à la vérité rien de mondain, mais ne montrent pas encore l'être absorbé par l'idée de l'autre vie et le *pur néant* de celle-ci.

Sans cesse Julien trouvait écrit au charbon, sur les murs des corridors, des phrases telles que celle-ci : Qu'est-ce que soixante ans d'épreuves, mis en balance avec une éternité de délices ou une éternité d'huile bouillante en enfer ! Il ne les méprisa plus ; il comprit qu'il fallait les avoir sans cesse devant les yeux. Que ferai-je toute ma vie ? se disait-il ; je vendrai aux fidèles une place dans le ciel. Comment cette place leur sera-t-elle rendue visible ? par la différence de mon extérieur et de celui d'un laïque.

Après plusieurs mois d'application de tous les instants, Julien avait encore l'air de *penser*. Sa façon de remuer les yeux et de porter la bouche n'annonçait pas la foi implicite et prête à tout croire et à tout soutenir, même par le martyre. C'était avec colère que Julien se voyait primé dans ce genre par les paysans les plus grossiers. Il y avait de bonnes raisons pour qu'ils n'eussent pas l'air penseur.

Que de peine ne se donnait-il pas pour arriver à cette physionomie de foi fervente et aveugle, prête à tout croire et à tout souffrir, que l'on trouve si fréquemment dans les couvents d'Italie, et dont, à nous autres laïques, le Guerchin a laissé de si parfaits modèles dans ses tableaux d'église[1].

Les jours de grande fête, on donnait aux séminaristes des saucisses avec de la choucroute. Les voisins de table de Julien observèrent qu'il était insensible à ce bonheur ; ce fut là un de ses premiers crimes. Ses camarades y virent

(1) Voir au musée du Louvre, François, duc d'Aquitaine, déposant la cuirasse et prenant l'habit de moine, n° 1130.

un trait odieux de la plus sotte hypocrisie; rien ne lui fit plus d'ennemis. Voyez ce bourgeois, voyez ce dédaigneux, disaient-ils, qui fait semblant de mépriser la meilleure *pitance*, des saucisses avec de la choucroute! fi, le vilain! l'orgueilleux! le damné!

Hélas! l'ignorance de ces jeunes paysans, mes camarades, est pour eux un avantage immense, s'écriait Julien dans ses moments de découragement. A leur arrivée au séminaire, le professeur n'a point à les délivrer de ce nombre effroyable d'idées mondaines que j'y apporte, et qu'ils lisent sur ma figure, quoi que je fasse.

Julien étudiait, avec une attention voisine de l'envie, les plus grossiers des petits paysans qui arrivaient au séminaire. Au moment où on les dépouillait de leur veste de ratine pour leur faire endosser la robe noire, leur éducation se bornait à un respect immense et sans bornes pour l'argent *sec et liquide*, comme on dit en Franche-Comté.

C'est la manière sacramentelle et héroïque d'exprimer l'idée sublime *d'argent comptant*.

Le bonheur, pour ces séminaristes, comme pour les héros des romans de Voltaire, consiste surtout à bien dîner. Julien découvrait chez presque tous un respect inné pour l'homme qui porte un habit de *drap fin*. Ce sentiment apprécie la *justice distributive*, telle que nous la donnent nos tribunaux, à sa valeur et même au-dessous de sa valeur. Que peut-on gagner, répétaient-ils souvent entre eux, à plaider contre un *gros*?

C'est le mot des vallées du Jura, pour exprimer un homme riche. Qu'on juge de leur respect pour l'être le plus riche de tous: le gouvernement!

Ne pas sourire avec respect au seul nom de M. le préfet passe, aux yeux des paysans de la Franche-Comté, pour une imprudence; or, l'imprudence chez le pauvre est promptement punie par le manque de pain.

Après avoir été comme suffoqué dans les premiers temps par le sentiment du mépris, Julien finit par éprouver de la pitié : il était arrivé souvent aux pères de la plupart de ses camarades de rentrer le soir dans l'hiver à leur chaumière, et de n'y trouver ni pain, ni châtaignes, ni pommes de terre. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, se disait Julien, si l'homme heureux, à leurs yeux, est d'abord celui qui vient de bien dîner, et ensuite celui qui possède un bon habit ! Mes camarades ont une vocation ferme, c'est-à-dire qu'ils voient dans l'état ecclésiastique une longue continuation de ce bonheur : bien dîner et avoir un habit chaud en hiver.

Il arriva à Julien d'entendre un jeune séminariste, doué d'imagination, dire à son compagnon :

— Pourquoi ne deviendrais-je pas pape comme Sixte-Quint, qui gardait les pourceaux ?

— On ne fait pape que des Italiens, répondit l'ami ; mais pour sûr on tirera au sort parmi nous pour des places de grands vicaires, de chanoines, et peut-être d'évêques. M. P..., évêque de Châlons, est fils d'un tonnelier : c'est l'état de mon père.

Un jour, au milieu d'une leçon de dogme, l'abbé Pirard fit appeler Julien. Le pauvre homme fut ravi de sortir de l'atmosphère physique et morale au milieu de laquelle il était plongé.

Julien trouva chez M. le directeur l'accueil qui l'avait tant effrayé le jour de son entrée au séminaire.

— Expliquez-moi ce qui est écrit sur cette carte à jouer, lui dit-il en le regardant de façon à le faire rentrer sous terre.

Julien lut :

« Amanda Binet, au Café de la Girafe, avant huit heures. « Dire que l'on est de Genlis, et le cousin de ma mère ».

Julien vit l'immensité du danger ; la police de l'abbé Castanède lui avait volé cette adresse.

— Le jour où j'entrai ici, répondit-il en regardant le front de l'abbé Pirard, car il ne pouvait supporter son œil terrible, j'étais tremblant : M. Chélan m'avait dit que c'était un lieu plein de délations et de méchancetés de tous les genres ; l'espionnage et la dénonciation entre camarades y sont encouragés. Le ciel le veut ainsi, pour montrer la vie telle qu'elle est, aux jeunes prêtres, et leur inspirer le dégoût du monde et de ses pompes.

— Et c'est à moi que vous faites des phrases, dit l'abbé Pirard, furieux. Petit coquin !

— A Verrières, reprit froidement Julien, mes frères me battaient lorsqu'ils avaient sujet d'être jaloux de moi...

— Au fait ! au fait ! s'écria M. Pirard, presque hors de lui.

Sans être le moins du monde intimidé, Julien reprit sa narration.

— Le jour de mon arrivée à Besançon, vers midi, j'avais faim, j'entrai dans un café. Mon cœur était rempli de répugnance pour un lieu si profane ; mais je pensai que mon déjeuner me coûterait moins cher là qu'à l'auberge. Une dame, qui paraissait la maîtresse de la boutique, eut pitié de mon air novice. Besançon est rempli de mauvais sujets, me dit-elle, je crains pour vous, monsieur. S'il vous arrivait quelque mauvaise affaire, ayez recours à moi, envoyez chez moi avant huit heures. Si les portiers du séminaire refusent de faire votre commission, dites que vous êtes mon cousin, et natif de Genlis...

— Tout ce bavardage va être vérifié, s'écria l'abbé Pirard, qui, ne pouvant rester en place, se promenait dans la chambre.

Qu'on se rende dans sa cellule !

L'abbé suivit Julien et l'enferma à clef. Celui-ci se mit aussitôt à visiter sa malle, au fond de laquelle la fatale carte était précieusement cachée. Rien ne manquait dans

la malle, mais il y avait plusieurs dérangements; cependant la clef ne le quittait jamais. Quel bonheur, se dit Julien, que, pendant le temps de mon aveuglement, je n'aie jamais accepté la permission de sortir, que M. Castanède m'offrait si souvent avec une bonté que je comprends maintenant. Peut-être j'aurais eu la faiblesse de changer d'habits et d'aller voir la belle Amanda, je me serais perdu. Quand on a désespéré de tirer parti du renseignement de cette manière, pour ne pas le perdre, on en a fait une dénonciation.

Deux heures après, le directeur le fit appeler.

— Vous n'avez pas menti, lui dit-il avec un regard moins sévère; mais garder une telle adresse est une imprudence dont vous ne pouvez concevoir la gravité. Malheureux enfant! dans dix ans, peut-être, elle vous portera dommage.

III

L'OPÉRA BOUFFE

O how this spring of love resembleth
The un certain glory of an April day;
Whick now shows all the beauty of the sun
And by, and by a cloud takes al away.

SHAKSPEARE.

Occupée de l'avenir et du rôle singulier qu'elle espérait, Mathilde en vint bientôt jusqu'à regretter les discussions sèches et métaphysiques qu'elle avait souvent avec Julien. Fatiguée de si hautes pensées, quelquefois aussi elle regrettait les moments de bonheur qu'elle avait trouvés auprès de lui; ces derniers souvenirs ne paraissaient point sans remords, elle en était accablée dans de certains moments.

Mais on a une faiblesse, se disait-elle, il est digne d'une

fille telle que moi de n'oublier ses devoirs que pour un homme de mérite; on ne dira point que ce sont ses jolies moustaches ni sa grâce à monter à cheval qui m'ont séduite, mais ses profondes discussions sur l'avenir qui attend la France, ses idées sur la ressemblance que les événements qui vont fondre sur nous peuvent avoir avec la révolution de 1688 en Angleterre. J'ai été séduite, répondait-elle à ses remords, je suis une faible femme, mais du moins je n'ai pas été égarée comme une poupée par les avantages extérieurs.

S'il y a une révolution, pourquoi Julien Sorel ne jouerait-il pas le rôle de Roland, et moi celui de madame Roland? J'aime mieux ce rôle que celui de madame de Staël: l'immoralité de la conduite sera un obstacle dans notre siècle. Certainement on ne me reprochera pas une seconde faiblesse; j'en mourrais de honte.

Les rêveries de Mathilde n'étaient pas toutes aussi graves, il faut l'avouer, que les pensées que nous venons de transcrire.

Elle regardait Julien, elle trouvait une grâce charmante à ses moindres actions.

Sans doute, se disait-elle, je suis parvenue à détruire chez lui jusqu'à la plus petite idée qu'il a des droits.

L'air de malheur et de passion profonde avec lequel le pauvre garçon m'a dit ce mot d'amour, il y a huit jours, le prouve de reste; il faut convenir que j'ai été bien extraordinaire de me fâcher d'un mot où brillaient tant de respect, tant de passion. Ne suis-je pas sa femme? ce mot était bien naturel, et, il faut l'avouer, il était bien aimable. Julien m'aimait encore après des conversations éternelles, dans lesquelles je ne lui avais parlé, et avec bien de la cruauté, j'en conviens, que des velléités d'amour que l'ennui de la vie que je mène m'avait inspirées pour ces jeunes gens de la société desquels il est si jaloux. Ah! s'il savait combien

ils sont peu dangereux pour moi ! combien auprès de lui ils me semblent étiolés et tous copies les uns des autres.

En faisant ces réflexions, Mathilde traçait au hasard des traits de crayon sur une feuille de son album. Un des profils qu'elle venait d'achever l'étonna, la ravit : il ressemblait à Julien d'une manière frappante. C'est la voix du ciel ! voilà un des miracles de l'amour, s'écria-t-elle avec transport : sans m'en douter j'ai fait son portrait.

Elle s'enfuit dans sa chambre, s'y enferma, s'appliqua beaucoup, chercha sérieusement à faire le portrait de Julien, mais elle ne put réussir ; le profil tracé au hasard se trouva toujours le plus ressemblant ; Mathilde en fut enchantée, elle y vit une preuve évidente de grande passion.

Elle ne quitta son album que fort tard, quand la marquise la fit appeler pour aller à l'Opéra italien. Elle n'eut qu'une idée, chercher Julien des yeux pour le faire engager par sa mère à les accompagner.

Il ne parut point ; ces dames n'eurent que des êtres vulgaires dans leur loge. Pendant le premier acte de l'opéra, Mathilde rêva à l'homme qu'elle aimait avec les transports de la passion la plus vive ; mais au second acte une maxime d'amour chantée, il faut l'avouer, sur une mélodie digne de Cimarosa, pénétra son cœur. L'héroïne de l'opéra disait : Il faut me punir de l'excès d'adoration que je sens pour lui, je l'aime trop !

Du moment qu'elle eut entendu cette cantilène sublime, tout ce qui existait au monde disparut pour Mathilde. On lui parlait ; elle ne répondait pas ; sa mère la grondait, à peine pouvait-elle prendre sur elle de la regarder. Son extase arriva à un état d'exaltation et de passion comparable aux mouvements les plus violents que depuis quelques jours Julien avait éprouvés pour elle. La cantilène, pleine d'une grâce divine sur laquelle était chantée la maxime qui lui semblait faire une application si frappante à sa position.

occupait tous les instants où elle ne songeait pas directement à Julien. Grâce à son amour pour la musique, elle fut ce soir-là comme madame de Rênal était toujours en pensant à Julien. L'amour de tête a plus d'esprit sans doute que l'amour vrai, mais il n'a que des instants d'enthousiasme; il se connaît trop, il se juge sans cesse; loin d'égarer la pensée, il n'est bâti qu'à force de pensées.

De retour à la maison ,quoi que pût dire madame de La Mole, Mathilde prétendit avoir la fièvre, et passa une partie de la nuit à répéter cette cantilène sur son piano. Elle chantait les paroles de l'air célèbre qui l'avait charmée :

> Devo punirmi, devo punirmi,
> Se troppo amai, etc.

Le résultat de cette nuit de folie, fut qu'elle crut être parvenue à triompher de son amour. (Cette page nuira de plus d'une façon au malheureux auteur. Les âmes glacées l'accuseront d'indécence. Il ne fait point l'injure aux jeunes personnes qui brillent dans les salons de Paris, de supposer qu'une seule d'entre elles soit susceptible des mouvements de folie qui dégradent le caractère de Mathilde. Ce personnage est tout à fait d'imagination, et même imaginé bien en dehors des habitudes sociales qui parmi tous les siècles assureront un rang si distingué à la civilisation du XIX^e^ siècle.

Ce n'est point la prudence qui manque aux jeunes filles qui ont fait l'ornement des bals de cet hiver.

Je ne pense pas non plus que l'on puisse les accuser de trop mépriser une brillante fortune, des chevaux, de belles terres et tout ce qui assure une position agréable dans le monde. Loin de ne voir que de l'ennui dans ces avantages, ils sont en général l'objet des désirs les plus constants, et s'il y a passion dans les cœurs elle est pour eux.

Ce n'est point l'amour non plus qui se charge de la fortune des jeunes gens doués de quelque talent comme Julien; ils s'attachent d'une étreinte invincible à une coterie, et quand la coterie fait fortune, toutes les bonnes choses de la société pleuvent sur eux. Malheur à l'homme d'étude qui n'est d'aucune coterie, on lui reprochera jusqu'à de petits succès fort incertains, et la haute vertu triomphera en le volant. Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbiers de la route Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le bourbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le bourbier se former.

Maintenant qu'il est bien convenu que le caractère de Mathilde est impossible dans notre siècle, non moins prudent que vertueux, je crains moins d'irriter en continuant le récit des folies de cette aimable fille.)

Pendant toute la journée du lendemain elle épia les occasions de s'assurer de son triomphe sur sa folle passion. Son grand but fut de déplaire en tout à Julien; mais aucun de ses mouvements ne lui échappa.

Julien était trop malheureux et surtout trop agité pour deviner une manœuvre de passion aussi compliquée, encore moins put-il voir tout ce qu'elle avait de favorable pour lui: il en fut la victime; jamais peut-être son malheur n'avait été aussi excessif. Ses actions étaient tellement peu sous la direction de son esprit, que si quelque philosophe chagrin lui eût dit: « Songez à profiter rapidement « des dispositions qui vont vous être favorables; dans ce « genre d'amour de tête, que l'on voit à Paris, la même « manière d'être ne peut durer plus de deux jours, » il ne l'eût pas compris. Mais quelque exalté qu'il fût, Julien

avait de l'honneur. Son premier devoir était la discrétion; il le comprit. Demander conseil, raconter son supplice au premier venu eût été un bonheur comparable à celui du malheureux qui, traversant un désert enflammé, reçoit du ciel une goutte d'eau glacée. Il connut le péril, il craignit de répondre par un torrent de larmes à l'indiscret qui l'interrogerait; il s'enferma chez lui.

Il vit Mathilde se promener longtemps au jardin; quand enfin elle l'eut quitté, il y descendit; il s'approcha d'un rosier où elle avait pris une fleur.

La nuit était sombre, il put se livrer à tout son malheur sans craindre d'être vu. Il était évident pour lui que mademoiselle de La Mole aimait un de ces jeunes officiers avec qui elle venait de parler si gaiment. Elle l'avait aimé lui, mais elle avait connu son peu de mérite.

Et en effet, j'en ai bien peu! se disait Julien avec pleine conviction; je suis au total un être bien plat, bien vulgaire, bien ennuyeux pour les autres, bien insupportable à moi-même. Il était mortellement dégoûté de toutes ses bonnes qualités, de toutes les choses qu'il avait aimées avec enthousiasme; et dans cet état d'*imagination renversée*, il entreprenait de juger la vie avec son imagination. Cette erreur est d'un homme supérieur.

Plusieurs fois l'idée de suicide s'offrit à lui; cette image était pleine de charmes, c'était comme un repos délicieux; c'était le verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur.

Ma mort augmentera le mépris qu'elle a pour moi! s'écria-t-il. Quel souvenir je laisserai!

Tombé dans ce dernier abîme du malheur, un être humain n'a de ressource que le courage. Julien n'eut pas assez de génie pour se dire: Il faut oser; mais comme il regardait la fenêtre de la chambre de Mathilde, il vit à travers les persiennes qu'elle éteignait sa lumière: il se figurait cette

chambre charmante qu'il avait vue, hélas! une fois en sa vie. Son imagination n'allait pas plus loin.

Une heure sonna; entendre le son de la cloche et se dire: Je vais monter avec l'échelle, ne fut qu'un instant.

Ce fut l'éclair d'un génie, les bonnes raisons arrivèrent en foule. Puis-je être plus heureux! se disait-il. Il courut à l'échelle, le jardinier l'avait enchaînée. A l'aide du chien d'un de ses petits pistolets, qu'il brisa, Julien, animé dans ce moment d'une force surhumaine, tordit un des chaînons de la chaîne qui retenait l'échelle; il en fut maître en peu de minutes, et la plaça contre la fenêtre de Mathilde.

Elle va se fâcher, m'accabler de mépris, qu'importe? Je lui donne un baiser, un dernier baiser, je monte chez moi et je me tue...; mes lèvres toucheront sa joue avant que de mourir!

Il volait en montant l'échelle, il frappe à la persienne: après quelques instants Mathilde l'entend, elle veut ouvrir la persienne, l'échelle s'y oppose: Julien se cramponne au crochet de fer destiné à tenir la persienne ouverte, et, au risque de se précipiter mille fois, donne une violente secousse à l'échelle, et la déplace un peu. Mathilde peut ouvrir la persienne.

Il se jette dans la chambre plus mort que vif:

C'est donc toi! dit-elle en se précipitant dans ses bras...

.....

Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien? celui de Mathilde fut presque égal.

Elle lui parlait contre elle-même, elle se dénonçait à lui.

Punis-moi de mon orgueil atroce, lui disait-elle, en le serrant dans ses bras de façon à l'étouffer; tu es mon maître, je suis ton esclave, il faut que je te demande pardon à genoux d'avoir voulu me révolter. Elle quittait ses bras pour tomber à ses pieds. Oui, tu es mon maître, lui disait-

elle encore ivre de bonheur et d'amour; règne à jamais sur moi, punis sévèrement ton esclave quand elle voudra se révolter.

Dans un autre moment elle s'arrache de ses bras, allume la bougie, et Julien a toutes les peines du monde à l'empêcher de se couper tout d'un côté de ses cheveux.

Je veux me rappeler, lui dit-elle, que je suis ta servante: si jamais un exécrable orgueil vient m'égarer, montre-moi ces cheveux et dis: Il n'est plus question d'amour, il ne s'agit pas de l'émotion que votre âme peut éprouver en ce moment, vous avez juré d'obéir, obéissez sur l'honneur.

Mais il est plus sage de supprimer la description d'un tel degré d'égarement et de félicité.

La vertu de Julien fut égale à son bonheur: Il faut que je descende par l'échelle, dit-il à Mathilde, quand il vit l'aube du jour paraître sur les cheminées lointaines du côté de l'orient, au delà des jardins. Le sacrifice que je m'impose est digne de vous, je me prive de quelques heures du plus étonnant bonheur qu'une âme humaine puisse goûter, c'est un sacrifice que je fais à votre réputation: si vous connaissez mon cœur, vous comprenez la violence que je me fais. Serez-vous toujours pour moi, ce que vous êtes en ce moment? mais l'honneur parle, il suffit. Apprenez que, lors de notre première entrevue, tous les soupçons n'ont pas été dirigés contre les voleurs. M. de La Mole a fait établir une garde dans le jardin. M. de Croisenois est environné d'espions, on sait ce qu'il fait chaque nuit..

A cette idée, Mathilde rit aux éclats. Sa mère et une femme de service furent éveillées; tout à coup on lui adressa la parole à travers la porte. Julien la regarda, elle pâlit en grondant la femme de chambre et ne daigna pas adresser la parole à sa mère.

— Mais si elles ont l'idée d'ouvrir la fenêtre, elles voient l'échelle! lui dit Julien.

Il la serra encore une fois dans ses bras, se jeta sur l'échelle et se laissa glisser plutôt qu'il ne descendit; en un moment il fut à terre.

Trois secondes après, l'échelle était sous l'allée de tilleuls, et l'honneur de Mathilde sauvé. Julien, revenu à lui, se trouva tout en sang et presque nu: il s'était blessé en se laissant glisser sans précaution.

L'excès du bonheur lui avait rendu toute l'énergie de son caractère: vingt hommes se fussent présentés, que les attaquer seul, en cet instant, n'eût été qu'un plaisir de plus. Heureusement, sa vertu militaire ne fut pas mise à l'épreuve: il coucha l'échelle à sa place ordinaire; il replaça la chaîne qui la retenait; il n'oublia point d'effacer l'empreinte que l'échelle avait laissée dans la plate-bande de fleurs exotiques sous la fenêtre de Mathilde.

Comme dans l'obscurité il promenait sa main sur la terre molle pour s'assurer que l'empreinte était entièrement effacée, il sentit tomber quelque chose sur ses mains, c'était tout un côté des cheveux de Mathilde, qu'elle avait coupé et qu'elle lui jetait.

Elle était à la fenêtre.

— Voilà ce que t'envoie ta servante, lui dit-elle assez haut, c'est le signe d'une reconnaissance éternelle. Je renonce à l'exercice de ma raison, sois mon maître.

Julien, vaincu, fut sur le point d'aller reprendre l'échelle et de remonter chez elle. Enfin la raison fut la plus forte.

Rentrer du jardin dans l'hôtel n'était pas chose facile. Il réussit à forcer la porte d'une cave; parvenu dans la maison, il fut obligé d'enfoncer le plus silencieusement possible la porte de sa chambre. Dans son trouble il avait laissé, dans la petite chambre qu'il venait d'abandonner si rapidement, jusqu'à la clef qui était dans la poche de son habit. Pourvu, pensa-t-il, qu'elle songe à cacher toute cette dépouille mortelle!

Enfin, la fatigue l'emporta sur le bonheur, et comme le soleil se levait, il tomba dans un profond sommeil.

La cloche du déjeuner eut grand'peine à l'éveiller, il parut à la salle à manger. Bientôt après Mathilde y entra. L'orgueil de Julien eut un moment bien heureux en voyant l'amour qui éclatait dans les yeux de cette personne si belle et environnée de tant d'hommages; mais bientôt sa prudence eut lieu d'être effrayée.

Sous prétexte du peu de temps qu'elle avait eu pour soigner sa coiffure, Mathilde avait arrangé ses cheveux de façon que Julien pût apercevoir du premier coup d'œil toute l'étendue du sacrifice qu'elle avait fait pour lui en les coupant la nuit précédente. Si une aussi belle figure avait pu être gâtée par quelque chose, Mathilde y serait parvenue; tout un côté de ses beaux cheveux, d'un blond cendré, était coupé à un demi-pouce de la tête.

A déjeuner, toute la manière d'être de Mathilde répondit à cette première imprudence. On eût dit qu'elle prenait à tâche de faire savoir à tout le monde la folle passion qu'elle avait pour Julien. Heureusement, ce jour-là, M. de La Mole et la marquise étaient fort occupés d'une promotion de cordons bleus, qui allait avoir lieu, et dans laquelle M. de Chaulnes n'était pas compris. Vers la fin du repas, il arriva à Mathilde, qui parlait à Julien, de l'appeler *mon maître*. Il rougit jusqu'au blanc des yeux.

Soit hasard ou fait exprès de la part de madame de La Mole, Mathilde ne fut pas un instant seule ce jour-là. Le soir, en passant de la salle à manger au salon, elle trouva pourtant le moment de dire à Julien :

Croirez-vous que ce soit un prétexte de ma part? maman vient de décider qu'une de ses femmes s'établira la nuit dans mon appartement.

Cette journée passa comme un éclair. Julien était au comble du bonheur. Dès sept heures du matin, le lendemain,

il était installé dans la bibliothèque; il espérait que mademoiselle de La Mole daignerait y paraître; il lui avait écrit une lettre infinie.

Il ne la vit que bien des heures après, au déjeuner. Elle était ce jour-là coiffée avec le plus grand soin; un art merveilleux s'était chargé de cacher la place des cheveux coupés. Elle regarda une ou deux fois Julien, mais avec des yeux polis et calmes, il n'était plus question de l'appeler *mon maître*.

L'étonnement de Julien l'empêchait de respirer... Mathilde se reprochait presque tout ce qu'elle avait fait pour lui.

En y pensant mûrement, elle avait décidé que c'était un être, si ce n'est tout à fait commun, du moins ne sortant pas assez de ligne pour mériter toutes les étranges folies qu'elle avait osées pour lui. Au total, elle ne songeait guère à l'amour; ce jour-là, elle était lasse d'aimer.

Pour Julien, les mouvements de son cœur furent ceux d'un enfant de seize ans. Le doute affreux, l'étonnement, le désespoir l'occupèrent tour à tour pendant ce déjeuner qui lui sembla d'une éternelle durée.

Dès qu'il put décemment se lever de table, il se précipita plutôt qu'il ne courut à l'écurie, sella lui-même son cheval, et partit au galop; il craignait de se déshonorer par quelque faiblesse. Il faut que je tue mon cœur à force de fatigue physique, se disait-il en galopant dans les bois de Meudon. Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit pour mériter une telle disgrâce?

Il faut ne rien faire, ne rien dire aujourd'hui, pensa-t-il en rentrant à l'hôtel, être mort au physique comme je le suis au moral. Julien ne vit plus, c'est son cadavre qui s'agite encore.

IV

Pour Julien, excepté dans les moments usurpés par la présence de Mathilde, il vivait d'amour et sans presque songer à l'avenir. Par un étrange effet de cette passion, quand elle est extrême et sans feinte aucune, madame de Rênal partageait presque son insouciance et sa douce gaité.

— Autrefois, lui disait Julien, quand j'aurais pu être si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entraînait mon âme dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon cœur ce bras charmant qui était si près de mes lèvres, l'avenir m'enlevait à toi; j'étais aux innombrables combats que j'aurais à soutenir pour bâtir une fortune colossale... Non, je serais mort sans connaître le bonheur, si vous n'étiez venue me voir dans cette prison.

Deux événements vinrent troubler cette vie tranquille. Le confesseur de Julien, tout janséniste qu'il était, ne fut point à l'abri d'une intrigue de jésuites, et, à son insu, devint leur instrument.

Il vint lui dire un jour, qu'à moins de tomber dans l'affreux péché du suicide, il devait faire toutes les démarches possibles pour obtenir sa grâce. Or, le clergé ayant beaucoup d'influence au ministère de la justice à Paris, un moyen facile se présentait: il fallait se convertir avec éclat.

— Avec éclat! répéta Julien. Ah! je vous y prends, vous aussi, mon père, jouant la comédie comme un missionnaire...

— Votre âge, reprit gravement le janséniste, la figure intéressante que vous tenez de la Providence, le motif même de votre crime, qui reste inexplicable; les démarches héroïques que mademoiselle de La Mole prodigue en votre faveur, tout enfin, jusqu'à l'étonnante amitié que montre

pour vous votre victime, tout a contribué à vous faire le héros des jeunes femmes de Besançon. Elles ont tout oublié pour vous, même la politique...

Votre conversion retentirait dans leurs cœurs et y laisserait une impression profonde. Vous pouvez être d'une utilité majeure à la religion, et moi j'hésiterais par la frivole raison que les jésuites suivraient la même marche en pareille occasion! Ainsi, même dans ce cas particulier qui échappe à leur rapacité, ils nuiraient encore! Qu'il n'en soit pas ainsi... Les larmes que votre conversion fera répandre annuleront l'effet corrosif de dix éditions des œuvres de Voltaire.

— Et que me restera-t-il, répondit froidement Julien, si je me méprise moi-même? J'ai été ambitieux, je ne veux point me blâmer; alors, j'ai agi suivant les convenances du temps. Maintenant, je vis au jour le jour. Mais à vue de pays, je me ferais fort malheureux, si je me livrais à quelque lâcheté...

L'autre incident qui fut bien autrement sensible à Julien, vint de madame de Rênal. Je ne sais quelle amie intrigante était parvenue à persuader à cette âme naïve et si timide qu'il était de son devoir de partir pour Saint-Cloud, et d'aller se jeter aux genoux du roi Charles X.

Elle avait fait le sacrifice de se séparer de Julien, et après un tel effort, le désagrément de se donner en spectacle, qui en d'autres temps lui eût semblé pire que la mort, n'était plus rien à ses yeux.

— J'irai au roi, j'avouerai hautement que tu es mon amant: la vie d'un homme et d'un homme tel que Julien doit l'emporter sur toutes les considérations. Je dirai que c'est par jalousie que tu as attenté à ma vie. Il y a de nombreux exemples de pauvres jeunes gens sauvés dans ce cas par l'humanité du jury, ou celle du roi...

— Je cesse de te voir, je te fais fermer ma prison, s'écria

Julien, et bien certainement le lendemain, je me tue de désespoir, si tu ne me jures de ne faire aucune démarche qui nous donne tous les deux en spectacle au public. Cette idée d'aller à Paris n'est pas de toi. Dis-moi le nom de l'intrigante qui te l'a suggérée...

Soyons heureux pendant le petit nombre de jours de cette courte vie. Cachons notre existence; mon crime n'est que trop évident. Mademoiselle de La Mole a tout crédit à Paris, crois bien qu'elle fait ce qui est humainement possible. Ici en province, j'ai contre moi tous les gens riches et considérés. Ta démarche aigrirait encore ces gens riches et surtout modérés, pour qui la vie est chose si facile... N'apprêtons point à rire aux Maslon, aux Valenod et à mille gens qui valent mieux.

Le mauvais air du cachot devenait insupportable à Julien. Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme la promenade à terre pour le navigateur qui longtemps a été à la mer. Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de courage.

Jamais cette tête n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les doux instants qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit à Fouqué: Pour de l'émotion, je ne puis en répondre; ce cachot si laid, si humide, me donne des moments de fièvre où je ne me reconnais pas; mais de la peur non, on ne me verra point pâlir.

Il avait pris ses arrangements d'avance pour que le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde et madame de Rênal. Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit,

Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de madame de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

Qui sait? peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur: alors c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... eh bien! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

— Je veux le voir, dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué

eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière, et à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de la montagne, traversés par le convoi, l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu en longs vêtements de deuil, et à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grand frais en Italie.

Madame de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

LA CHARTREUSE DE PARME

A son retour de France, Fabrice parut aux yeux de la comtesse Pietranera comme un bel étranger qu'elle eût beaucoup connu jadis. S'il eût parlé d'amour, elle l'eût aimé; n'avait-elle pas déjà pour sa conduite et sa personne une admiration passionnée, et pour ainsi dire sans bornes? Mais Fabrice l'embrassait avec une telle effusion d'innocente reconnaissance et de bonne amitié, qu'elle se fût fait horreur à elle-même si elle eût cherché un autre sentiment dans cette amitié presque filiale. Au fond, se disait la comtesse, quelques amis qui m'ont connue il y a six ans, à la cour du prince Eugène, peuvent encore me trouver jolie et même jeune, mais pour lui je suis une femme respectable... et, s'il faut tout dire sans nul ménagement pour mon amour-propre, une femme âgée. La comtesse se faisait illusion sur l'époque de la vie où elle était arrivée, mais ce n'était pas à la façon des femmes vulgaires. A son âge d'ailleurs, ajoutait-elle, on s'exagère un peu les ravages du temps; un homme plus avancé dans la vie...

La comtesse, qui se promenait dans son salon, s'arrêta devant une glace, puis sourit. Il faut savoir que depuis quelques mois le cœur de madame Pietranera était attaqué d'une façon sérieuse, et par un singulier personnage. Peu après le départ de Fabrice pour la France, la comtesse qui, sans qu'elle se l'avouât tout à fait, commençait déjà à s'occuper beaucoup de lui, était tombée dans une profonde mélancolie. Toutes ses occupations lui semblaient sans plaisir, et, si l'on ose ainsi parler, sans saveur; elle se disait que Napoléon, voulant s'attacher ses peuples d'Italie, prendrait Fabrice pour son aide de camp. — Il est perdu pour moi! s'écriait-elle en pleurant, je ne le reverrai plus; il m'écrira, mais que serai-je pour lui dans dix ans?

Ce fut dans ces dispositions qu'elle fit un voyage à Milan : elle espérait y trouver des nouvelles plus directes de Napoléon, et, qui sait, peut-être par contre-coup des nouvelles de Fabrice. Sans se l'avouer, cette âme active commençait à être bien lasse de la vie monotone qu'elle menait à la campagne : C'est s'empêcher de mourir, se disait-elle, ce n'est pas vivre. Tous les jours voir ces figures *poudrées*, le frère, le neveu Ascagne, leurs valets de chambre ! Que seraient les promenades sur le lac sans Fabrice ? Son unique consolation était puisée dans l'amitié qui l'unissait à la marquise. Mais depuis quelque temps cette intimité avec la mère de Fabrice, plus âgée qu'elle et désespérant de la vie, commençait à lui être moins agréable.

Telle était la position singulière de madame Pietranera : Fabrice parti, elle espérait peu de l'avenir ; son cœur avait besoin de consolation et de nouveauté. Arrivée à Milan, elle se prit de passion pour l'opéra à la mode ; elle allait s'enfermer toute seule, durant de longues heures, à la Scala, dans la loge du général Scotti, son ancien ami. Les hommes qu'elle cherchait à rencontrer pour avoir des nouvelles de Napoléon et de son armée lui semblaient vulgaires et grossiers. Rentrée chez elle, elle improvisait sur son piano jusqu'à trois heures du matin. Un soir, à la Scala, dans la loge d'une de ses amies, où elle allait chercher des nouvelles de France, on lui présenta le comte Mosca, ministre de Parme : c'était un homme aimable et qui parla de la France et de Napoléon de façon à donner à son cœur de nouvelles raisons pour espérer ou pour craindre. Elle retourna dans cette loge le lendemain : cet homme d'esprit revint, et tout le temps du spectacle elle lui parla avec plaisir. Depuis le départ de Fabrice, elle n'avait pas trouvé une soirée vivante comme celle-là. Cet homme qui l'amusait, le comte Mosca della Rovere Sorezana, était alors ministre de la guerre, de la police et des finances de ce fameux prince de Parme.

Ernest IV, si célèbre par ses sévérités, que les libéraux de Milan appelaient des cruautés. Mosca pouvait avoir quarante ou quarante-cinq ans; il avait de grands traits, aucun vestige d'importance, et un air simple et gai qui prévenait en sa faveur; il eût été fort bien encore, si une bizarrerie de son prince ne l'eût obligé à porter de la poudre dans les cheveux comme gage de bons sentiments politiques. Comme on craint peu de choquer la vanité, on arrive fort vite en Italie au ton de l'intimité, et à dire des choses personnelles. Le correctif de cet usage est de ne pas se revoir si l'on s'est blessé.

— Pourquoi donc, comte, portez-vous de la poudre? lui dit madame Pietranera la troisième fois qu'elle le voyait. De la poudre! un homme comme vous, aimable, encore jeune et qui a fait la guerre avec nous en Espagne!

— C'est que je n'ai rien volé dans cette Espagne, et qu'il faut vivre J'étais fou de la gloire; une parole flatteuse du général français Gouvion-Saint-Cyr qui nous commandait, était alors tout pour moi. A la chute de Napoléon, il s'est trouvé que, tandis que je mangeais mon bien à son service, mon père, homme d'imagination, et qui me voyait déjà général, me bâtissait un palais dans Parme. En 1813, je me suis trouvé pour tout bien un grand palais à finir et une pension.

— Une pension: 3.500 francs, comme mon mari?

— Le comte Pietranera était général de division. Ma pension, à moi, pauvre chef d'escadron, n'a jamais été que de 800 francs, et encore je n'en ai été payé que depuis que je suis ministre des finances.

Comme il n'y avait dans la loge que la dame d'opinions fort libérales à laquelle elle appartenait, l'entretien continua avec la même franchise Le comte Mosca, interrogé, parla de sa vie à Parme. En Espagne, sous le général Saint-Cyr, j'affrontais des coups de fusil pour arriver à la

croix, et ensuite à un peu de gloire ; maintenant je m'habille comme un personnage de comédie pour gagner un grand état de maison et quelques milliers de francs. Une fois entré dans cette sorte de jeu d'échecs, choqué des insolences de mes supérieurs, j'ai voulu occuper une des premières places ; j'y suis arrivé. Mais mes jours les plus heureux sont toujours ceux que de temps à autre je puis venir passer à Milan ; là vit encore, ce me semble, le cœur de votre armée d'Italie.

La franchise, la *disinvoltura* avec laquelle parlait ce ministre d'un prince si redouté piqua la curiosité de la comtesse ; sur son titre elle avait cru trouver un pédant plein d'importance, elle voyait un homme qui avait honte de la gravité de sa place. Mosca lui avait promis de lui faire parvenir toutes les nouvelles de France qu'il pourrait recueillir : c'était une grande indiscrétion à Milan, dans le mois qui précéda Waterloo ; il s'agissait alors pour l'Italie d'être ou de n'être pas ; tout le monde avait la fièvre, à Milan, d'espérance ou de crainte. Au milieu de ce trouble universel, la comtesse fit des questions sur le compte d'un homme qui parlait si lestement d'une place si enviée et qui était sa seule ressource.

Des choses curieuses et d'une bizarrerie intéressante furent rapportées à madame Pietranera. Le comte Mosca della Rovere Sorezana, lui dit-on, est sur le point de devenir premier ministre, et favori déclaré de Ranuce Ernest IV, souverain absolu de Parme, et, de plus, l'un des princes les plus riches de l'Europe. Le comte serait déjà arrivé à ce poste suprême s'il eût voulu prendre une mine plus grave : on dit que le prince lui fait souvent la leçon à cet égard.

— Qu'importent mes façons à Votre Altesse, répond-il librement, si je fais ses affaires ?

— Le bonheur de ce favori, ajoutait-on, n'est pas sans

épines. Il faut plaire à un souverain, homme de sens et d'esprit sans doute, mais qui, depuis qu'il est monté sur un trône absolu, semble avoir perdu la tête et montre, par exemple, des soupçons dignes d'une femmelette.

Ernest IV n'est brave qu'à la guerre. Sur les champs de bataille, on l'a vu vingt fois guider une colonne à l'attaque en brave général ; mais après la mort de son père Ernest III, de retour dans ses États, où, pour son malheur, il possède un pouvoir sans limites, il s'est mis à déclamer follement contre les libéraux et la liberté. Bientôt il s'est figuré qu'on le haïssait ; enfin, dans un moment de mauvaise humeur, il a fait pendre deux libéraux, peut-être peu coupables, conseillé à cela par un misérable nommé Rassi, sorte de ministre de la justice.

Depuis ce moment fatal, la vie du prince a été changée ; on le voit tourmenté par les soupçons les plus bizarres. Il n'a pas cinquante ans, et la peur l'a tellement amoindri, si l'on peut parler ainsi, que, dès qu'il parle des jacobins et des projets du comité directeur de Paris, on lui trouve la physionomie d'un vieillard de quatre-vingts ans ; il retombe dans les peurs chimériques de la première enfance. Son favori Rassi, fiscal général (ou grand juge), n'a d'influence que par la peur de son maître ; et dès qu'il craint pour son crédit, il se hâte de découvrir quelque nouvelle conspiration des plus noires et des plus chimériques. Trente imprudents se réunissent-ils pour lire un numéro du *Constitutionnel*, Rassi les déclare conspirateurs, et les envoie prisonniers dans cette fameuse citadelle de Parme, terreur de toute la Lombardie. Comme elle est fort élevée, cent quatre-vingts pieds, dit-on, on l'aperçoit de fort loin au milieu de cette plaine immense ; et la forme physique de cette prison, de laquelle on raconte des choses horribles, la fait reine, de par la peur, de toute cette plaine, qui s'étend de Milan à Bologne.

— Le croiriez-vous, disait à la comtesse un autre voyageur, la nuit, au troisième étage de son palais, gardé par quatre-vingts sentinelles qui, tous les quarts d'heure, hurlent une phrase entière, Ernest IV tremble dans sa chambre. Toutes les portes fermées à dix verrous, et les pièces voisines au-dessus, comme au-dessous, remplies de soldats, il a peur des jacobins. Si une feuille du parquet vient à crier, il saute sur ses pistolets et croit à un libéral caché sous son lit. Aussitôt toutes les sonnettes du château sont en mouvement, et un aide de camp va réveiller le comte Mosca. Arrivé au château, ce ministre de la police se garde bien de nier la conspiration, au contraire; seul avec le prince, et armé jusqu'aux dents, il visite tous les coins des appartements, regarde sous les lits, et, en un mot, se livre à une foule d'actions ridicules dignes d'une vieille femme. Toutes ces précautions eussent semblé bien avilissantes au prince lui-même dans les temps heureux où il faisait la guerre et n'avait tué personne qu'à coups de fusil. Comme c'est un homme d'infiniment d'esprit, il a honte de ces précautions; elles lui semblent ridicules, même au moment où il s'y livre, et la source de l'immense crédit du comte Mosca, c'est qu'il emploie toute son adresse à faire que le prince n'ait jamais à rougir en sa présence. C'est lui, Mosca, qui, en sa qualité de ministre de la police, insiste pour regarder sous les meubles, et, dit-on à Parme, jusque dans les étuis des contre-basses. C'est le prince qui s'y oppose, et plaisante son ministre sur sa ponctualité excessive. Ceci est un pari, lui répond le comte Mosca: songez aux sonnets satiriques dont les jacobins nous accableraient si nous vous laissions tuer. Ce n'est pas seulement votre vie que nous défendons, c'est notre honneur; mais il parait que le prince n'est dupe qu'à demi, car si quelqu'un dans la ville s'avise de dire que la veille on a passé une nuit blanche au château, le grand fiscal Rassi envoie le mauvais plaisant à la

citadelle; et une fois dans cette demeure élevée et *en bon air*, comme on dit à Parme, il faut un miracle pour que l'on se souvienne du prisonnier. C'est parce qu'il est militaire, et qu'en Espagne il s'est sauvé vingt fois le pistolet à la main, au milieu des surprises, que le prince préfère le comte Mosca à Rassi, qui est bien plus flexible et plus bas. Ces malheureux prisonniers de la citadelle sont au secret le plus rigoureux, et l'on fait des histoires sur leur compte. Les libéraux prétendent que, par une invention de Rassi, les geôliers et confesseurs ont ordre de leur persuader que, tous les mois à peu près, l'un d'eux est conduit à la mort. Ce jour-là les prisonniers ont la permission de monter sur l'esplanade de l'immense tour, à cent quatre-vingts pieds d'élévation, et de là ils voient défiler un cortège avec un espion qui joue le rôle d'un pauvre diable qui marche à la mort.

Ces contes, et vingt autres du même genre et d'une non moindre authenticité, intéressaient vivement madame Pietranera; le lendemain elle demandait des détails au comte Mosca, qu'elle plaisantait vivement. Elle le trouvait amusant, et lui soutenait qu'au fond il était un monstre sans s'en douter. Un jour, en rentrant à son auberge, le comte se dit: Non seulement cette comtesse Pietranera est une femme charmante; mais quand je passe la soirée dans sa loge, je parviens à oublier certaines choses de Parme dont le souvenir me perce le cœur. « Ce ministre, malgré son « air léger et ses façons brillantes, n'avait pas une âme *à* « *la française;* il ne savait pas *oublier* les chagrins. Quand « son chevet avait une épine, il était obligé de la briser et « et de l'user à force d'y piquer ses membres palpitants. » Je demande pardon pour cette phrase, traduite de l'italien. Le lendemain de cette découverte, le comte trouva que, malgré les affaires qui l'appelaient à Milan, la journée était d'une longueur énorme; il ne pouvait tenir en place, il

fatigua les chevaux de sa voiture. Vers les six heures, il monta à cheval pour aller au *Corso:* il avait quelque espoir d'y rencontrer madame Pietranera; ne l'y ayant pas vue, il se rappela qu'à huit heures le théâtre de la Scala ouvrait: il y entra, et ne vit pas dix personnes dans cette salle immense. Il eut quelque pudeur de se trouver là. Est-il possible, se dit-il, qu'à quarante-cinq ans sonnés je fasse des folies dont rougirait un sous-lieutenant? Par bonheur personne ne les soupçonne. Il s'enfuit, et essaya d'user le temps en se promenant dans ces rues si jolies qui entourent le théâtre de la Scala. Elles sont occupées par des cafés qui, à cette heure, regorgent de monde; devant chacun de ces cafés, des foules de curieux établis sur des chaises, au milieu de la rue, prennent des glaces et critiquent les passants. Le comte était un passant remarquable; aussi eut-il le plaisir d'être reconnu et accosté. Trois ou quatre importuns de ceux qu'on ne peut brusquer, saisirent cette occasion d'avoir audience d'un ministre si puissant. Deux d'entre eux lui remirent des pétitions; le troisième se contenta de lui adresser des conseils fort longs sur sa conduite politique.

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit; on ne se promène point quand on est si puissant. Il rentra au théâtre et eut l'idée de louer une loge au troisième rang; de là son regard pourrait plonger, sans être remarqué de personne, sur la loge des secondes où il espérait voir arriver la comtesse. Deux grandes heures d'attente ne parurent point trop longues à cet amoureux; sûr de n'être point vu, il se livrait avec bonheur à toute sa folie. La vieillesse, se disait-il, n'est-ce pas, avant tout, n'être plus capable de ces enfantillages délicieux?

Enfin la comtesse parut. Armé de sa lorgnette, il l'examinait avec transport: Jeune, brillante, légère comme un oiseau, se disait-il, elle n'a pas vingt-cinq ans. Sa beauté

est son moindre charme: où trouver ailleurs cette âme toujours sincère, qui jamais n'agit *avec prudence,* qui se livre tout entière à l'impression du moment, qui ne demande qu'à être entraînée par quelque objet nouveau? Je conçois les folies du comte Nani.

Le comte se donnait d'excellentes raisons pour être fou, tant qu'il ne songeait qu'à conquérir le bonheur qu'il voyait sous ses yeux. Il n'en trouvait plus d'aussi bonnes quand il venait à considérer son âge et les soucis quelquefois fort tristes qui remplissaient sa vie. Un homme habile à qui la peur ôte l'esprit me donne une grande existence et beaucoup d'argent pour être son ministre; mais que demain il me renvoie, je reste vieux et pauvre, c'est-à-dire tout ce qu'il y a au monde de plus méprisé; voilà un aimable personnage à offrir à la comtesse! Ces pensées étaient trop noires, il revint à madame Pietranera; il ne pouvait se lasser de la regarder, et pour mieux penser à elle il ne descendait pas dans sa loge. Elle n'avait pris Nani, vient-on de me dire, que pour faire pièce à cet imbécile de Limercati qui ne voulut pas entendre à donner un coup d'épée ou à faire un coup de poignard à l'assassin du mari. Je me battrais vingt fois pour elle! s'écria le comte avec transport. A chaque instant il consultait l'horloge du théâtre qui, par des chiffres éclatants de lumière et se détachant sur un fond noir, avertit les spectateurs, toutes les cinq minutes, de l'heure où il leur est permis d'arriver dans une loge amie. Le comte se disait: Je ne saurais passer qu'une demi-heure tout au plus dans sa loge, moi, connaissance de si fraîche date; si j'y reste davantage, je m'affiche, et grâce à mon âge et plus encore à ces maudits cheveux poudrés, j'aurai l'air attrayant d'un Cassandre. Mais une réflexion le décida tout à coup: Si elle allait quitter cette loge pour faire une visite, je serais bien récompensé de l'avarice avec laquelle je m'économise ce plaisir. Il se levait pour descendre dans

la loge où il voyait la comtesse; tout à coup il ne se sentit presque plus d'envie de s'y présenter. Ah! voici qui est charmant, s'écria-t-il en riant de soi-même, et s'arrêtant sur l'escalier; c'est un mouvement de timidité véritable! voilà bien vingt-cinq ans que pareille aventure ne m'est arrivée.

Il entra dans la loge en faisant presque effort sur lui-même; et, profitant en homme d'esprit de l'accident qui lui arrivait, il ne chercha point du tout à montrer de l'aisance ou à faire de l'esprit en se jetant dans quelque récit plaisant; il eut le courage d'être timide, il employa son esprit à laisser entrevoir son trouble sans être ridicule. Si elle prend la chose de travers, se disait-il, je me perds à jamais. Quoi! timide avec des cheveux couverts de poudre, et qui sans le secours de la poudre paraîtraient gris! Mais enfin la chose est vraie; donc elle ne peut être ridicule que si je l'exagère ou si j'en fais trophée. La comtesse s'était si souvent ennuyée au château de Grienta, vis-à-vis des figures poudrées de son frère, de son neveu et de quelques ennuyeux bien pensants du voisinage, qu'elle ne songea pas à s'occuper de la coiffure de son nouvel adorateur.

L'esprit de la comtesse ayant un bouclier contre l'éclat de rire de l'entrée, elle ne fut attentive qu'aux nouvelles de France que Mosca avait toujours à lui donner en particulier, en arrivant dans la loge; sans doute il inventait. En les discutant avec lui, elle remarqua ce soir-là son regard, qui était beau et bienveillant.

— Je m'imagine, lui dit-elle, qu'à Parme, au milieu de vos esclaves, vous n'allez pas avoir ce regard aimable; cela gâterait tout et leur donnerait quelque espoir de n'être pas pendus.

L'absence totale d'importance chez un homme qui passait pour le premier diplomate de l'Italie parut singulière à la comtesse; elle trouva même qu'il avait de la grâce.

Enfin, comme il parlait bien et avec feu, elle ne fut point choquée qu'il eût jugé à propos de prendre pour une soirée, et sans conséquence, le rôle d'attentif.

Ce fut un grand pas de fait, et bien dangereux; par bonheur pour le ministre, qui, à Parme, ne trouvait pas de cruelles, c'était seulement depuis peu de jours que la comtesse arrivait de Grianta: son esprit était encore tout raidi par l'ennui de la vie champêtre. Elle avait comme oublié la plaisanterie; et toutes ces choses qui appartiennent à une façon de vivre élégante et légère avaient pris à ses yeux comme une teinte de nouveauté qui les rendait sacrées; elle n'était disposée à se moquer de rien, pas même d'un amoureux de quarante-cinq ans et timide. Huit jours plus tard, la témérité du comte eût pu recevoir un tout autre accueil.

A la Scala, il est d'usage de ne faire durer qu'une vingtaine de minutes ces petites visites que l'on fait dans les loges; le comte passa toute la soirée dans celle où il avait le bonheur de rencontrer madame Pietranera: c'est une femme, se disait-il, qui me rend toutes les folies de la jeunesse! Mais il sentait bien le danger. Ma qualité de pacha tout-puissant à quarante lieues d'ici me fera-t-elle pardonner cette sottise? je m'ennuie tant à Parme! Toutefois, de quart d'heure en quart d'heure, il se promettait de partir.

— Il faut avouer, madame, dit-il en riant à la comtesse, qu'à Parme je meurs d'ennui, et il doit m'être permis de m'enivrer de plaisir quand j'en trouve sur ma route. Ainsi, sans conséquence et pour une soirée, permettez-moi de jouer auprès de vous le rôle d'amoureux. Hélas! dans peu de jours je serai bien loin de cette loge qui me fait oublier tous les chagrins et même, direz-vous, toutes les convenances.

Huit jours après cette visite monstre dans la loge à la

Scala, et à la suite de plusieurs petits incidents dont le récit semblerait long peut-être, le comte Mosca était absolument fou d'amour, et la comtesse pensait déjà que l'âge ne devait pas faire objection, si d'ailleurs on le trouvait aimable. On en était à ces pensées quand Mosca fut rappelé par un courrier de Parme. On eût dit que son prince avait peur tout seul. La comtesse retourna à Grianta ; son imagination ne parant plus ce beau lieu, il lui parut désert. Est-ce que je me serais attachée à cet homme ? se dit-elle. Mosca écrivit et n'eut rien à jouer, l'absence lui avait enlevé la source de toutes ses pensées ; ses lettres étaient amusantes, et, par une petite singularité qui ne fut pas mal prise, pour éviter les commentaires du marquis del Dongo qui n'aimait pas à payer des ports de lettres, il envoyait des courriers qui jetaient les siennes à la poste à Côme, à Lecco, à Varèse, ou dans quelque autre de ces petites villes charmantes des environs du lac. Ceci tendait à obtenir que le courrier lui rapportât les réponses ; il y parvint.

Bientôt les jours de courrier firent événement pour la comtesse ; ces courriers apportaient des fleurs, des fruits, de petits cadeaux sans valeur, mais qui l'amusaient, ainsi que sa belle-sœur. Le souvenir du comte se mêlait à l'idée de son grand pouvoir ; la comtesse était devenue curieuse de tout ce qu'on disait de lui, les libéraux eux-mêmes rendaient hommage à ses talents.

La principale source de mauvaise réputation pour le comte, c'est qu'il passait pour le chef du parti *ultra* à la cour de Parme, et que le parti libéral avait à sa tête une intrigante capable de tout, et même de réussir, la marquise Raversi, immensément riche. Le prince était fort attentif à ne pas décourager celui des deux partis qui n'était pas au pouvoir ; il savait bien qu'il serait toujours le maître, même avec un ministère pris dans le salon de madame Raversi. On donnait à Grianta mille détails sur ces intrigues :

l'absence de Mosca, que tout le monde peignait comme un ministre du premier talent et un homme d'action, permettait de ne plus songer aux cheveux poudrés, symbole de tout ce qui est lent et triste; c'était un détail sans conséquence, une des obligations de la cour où il jouait d'ailleurs un si beau rôle. Une cour, c'est ridicule, disait la comtesse à la marquise, mais c'est amusant; c'est un jeu qui intéresse, mais dont il faut accepter les règles. Qui s'est jamais avisé de se récrier contre le ridicule des règles du piquet? Et pourtant, une fois qu'on s'est accoutumé aux règles, il est agréable de faire l'adversaire repic et capot.

La comtesse pensait souvent à l'auteur de tant de lettres aimables; le jour où elle les recevait était agréable pour elle; elle prenait sa barque et allait les lire dans les beaux sites du lac, à la *Pliniana*, *à Bélan*, au bois des *Sfrondata*. Ces lettres semblaient la consoler un peu de l'absence de Fabrice. Elle ne pouvait du moins refuser au comte d'être fort amoureux; un mois ne s'était pas écoulé, qu'elle songeait à lui avec une amitié tendre. De son côté, le comte Mosca était presque de bonne foi quand il lui offrait de donner sa démission, de quitter le ministère, et de venir passer sa vie avec elle à Milan ou ailleurs. J'ai 400.000 fr., ajoutait-il, ce qui nous fera toujours 15.000 livres de rente. De nouveau une loge, des chevaux! etc., se disait la comtesse; c'étaient des rêves aimables. Les sublimes beautés des aspects du lac de Côme recommençaient à la charmer. Elle allait rêver sur ses bords à ce retour de vie brillante et singulière qui, contre toute apparence, redevenait possible pour elle. Elle se voyait sur le Corso, à Milan, heureuse et gaie comme au temps du vice-roi; — la jeunesse, ou du moins la vie active recommencerait pour moi!

Quelquefois son imagination ardente lui cachait les choses, mais jamais avec elle il n'y avait de ces illusions volontaires que donne la lâcheté. C'était surtout une femme

de bonne foi avec elle-même. Si je suis un peu trop âgée pour faire des folies, se disait-elle, l'envie, qui se fait des illusions comme l'amour, peut empoisonner pour moi le séjour de Milan. Après la mort de mon mari, ma pauvreté noble eut du succès, ainsi que le refus de deux grandes fortunes. Mon pauvre petit comte Mosca n'a pas la vingtième partie de l'opulence que mettaient à mes pieds ces deux nigauds Limercati et Nani. La chétive pension de veuve péniblement obtenue, les gens congédiés, ce qui eut de l'éclat, la petite chambre au cinquième qui amenait vingt carrosses à la porte, tout cela forma jadis un spectacle singulier. Mais j'aurai des moments désagréables, quelque adresse que j'y mette, si, ne possédant toujours pour fortune que la pension de veuve, je reviens vivre à Milan avec la bonne petite aisance bourgeoise que peuvent nous donner les 15,000 livres qui resteront à Mosca après sa démission. Une puissante objection, dont l'envie se fera une arme terrible, c'est que le comte, quoique séparé de sa femme depuis longtemps, est marié. Cette séparation se sait à Parme, mais à Milan elle sera nouvelle, et on me l'attribuera. Ainsi, mon beau théâtre de la Scala, mon divin lac de Côme.. adieu! adieu!

Malgré toutes ces prévisions, si la comtesse avait eu la moindre fortune, elle eût accepté l'offre de la démission de Mosca. Elle se croyait une femme âgée, et la cour lui faisait peur; mais, ce qui paraîtra de la dernière invraisemblance de ce côté-ci des Alpes, c'est que le comte eût donné cette démission avec bonheur. C'est du moins ce qu'il parvint à persuader à son amie. Dans toutes ses lettres, il sollicitait, avec une folie toujours croissante, une seconde entrevue à Milan; on la lui accorda. Vous jurer que j'ai pour vous une passion folle, lui disait la comtesse, un jour à Milan, ce serait mentir; je serais trop heureuse d'aimer aujourd'hui, à trente ans passés, comme jadis j'aimais à vingt-deux!

Mais j'ai vu tomber tant de choses que j'avais crues éternelles ! J'ai pour vous la plus tendre amitié, je vous accorde une confiance sans bornes, et de tous les hommes, vous êtes celui qui je préfère. La comtesse se croyait parfaitement sincère; pourtant, vers la fin, cette déclaration contenait un pet't mensonge ' Peut-être, si Fabrice l'eût voulu, il l'eût emporté sur tout dans son cœur. Mais Fabrice n'était qu'un enfant aux yeux du comte Mosca : celui-ci arriva à Milan trois jours après le départ du jeune étourdi pour Novare, et il se hâta d'aller parler en sa faveur au baron Binder. Le comte pensa que l'exil était une affaire sans remède.

Il n'était point arrivé seul à Milan; il avait dans sa voiture le duc Sanseverina-Taxis, joli petit vieillard de soixante-huit ans, gris pommelé, bien poli, bien propre, immensément riche, mais pas assez noble. C'était son grand-père seulement qui avait amassé des millions par le métier de fermier général des revenus de l'État de Parme. Son père s'était fait nommer ambassadeur du prince de Parme à la cour de ***, à la suite du raisonnement que voici : — Votre Altesse accorde 30,000 francs à son envoyé à la cour de ***, lequel y fait une figure fort médiocre. Si elle daigne me donner cette place, j'accepterai 6,000 francs d'appointements. Ma dépense à la cour de *** ne sera jamais au-dessous de 100,000 francs par an, et mon intendant remettra chaque année 20,000 francs à la caisse des affaires étrangères à Parme. Avec cette somme, l'on pourra placer auprès de moi tel secrétaire d'ambassade que l'on voudra, et je ne me montrerai nullement jaloux des secrets diplomatiques, s'il y en a Mon but est de donner de l'éclat à ma maison, nouvelle encore, et de l'illustrer par une des grandes charges du pays.

Le duc actuel, fils de cet ambassadeur, avait eu la gaucherie de se montrer à demi libéral, et, depuis deux ans, il

était au désespoir. Du temps de Napoléon, il avait perdu deux ou trois millions par son obstination à rester à l'étranger, et toutefois, depuis le rétablissement de l'ordre en Europe, il n'avait pu obtenir un certain grand cordon qui ornait le portrait de son père; l'absence de ce cordon le faisait dépérir.

Au point d'intimité qui suit l'amour en Italie, il n'y avait plus d'objection de vanité entre les deux amants. Ce fut donc avec la plus parfaite simplicité que Mosca dit à la femme qu'il adorait:

— J'ai deux ou trois plans de conduite à vous offrir, tous assez bien combinés; je ne rêve qu'à cela depuis trois mois.

1° Je donne ma démission, et nous vivons en bons bourgeois à Milan, à Florence, à Naples, où vous voudrez. Nous avons 15,000 livres de rente, indépendamment des bienfaits du prince, qui dureront plus ou moins.

2° Vous daignez venir dans le pays où je puis quelque chose, vous achetez une terre, *Sacca*, par exemple, maison charmante, au milieu d'une forêt, dominant le cours du Pô; vous pouvez avoir le contrat de vente signé d'ici à huit jours. Le prince vous attache à sa cour. Mais ici se présente une immense objection. On vous recevra bien à cette cour: personne ne s'aviserait de broncher devant moi; d'ailleurs la princesse se croit malheureuse, et je viens de lui rendre des services à votre intention, mais je vous rappellerai une objection capitale : le prince est parfaitement dévot, et, comme vous le savez encore, la fatalité veut que je sois marié. De là un million de désagréments de détail. Vous êtes veuve, c'est un beau titre qu'il faudrait échanger contre un autre, et ceci fait l'objet de ma troisième proposition.

On pourrait trouver un nouveau mari point gênant. Mais d'abord il le faudrait fort avancé en âge, car pourquoi me refuseriez-vous l'espoir de le remplacer un jour? Eh bien j'ai conclu cette affaire singulière avec le duc Sanseverina.

Taxis, qui, bien entendu, ne sait pas le nom de la future duchesse. Il sait seulement qu'elle le fera ambassadeur et lui donnera un grand cordon qu'avait son père, et dont l'absence le rend le plus infortuné des mortels. A cela près, ce duc n'est point trop imbécile; il fait venir de Paris ses habits et ses perruques. Ce n'est nullement un homme à méchancetés *pourpensées* d'avance, il croit sérieusement que l'honneur consiste à avoir un cordon, et il a honte de son bien. Il vint, il y a un an, me proposer de fonder un hôpital pour gagner ce cordon; je me moquai de lui, mais il ne s'est point moqué de moi quand je lui ai proposé un mariage; ma première condition a été, bien entendu, que jamais il ne remettrait le pied dans Parme.

— Mais savez-vous que ce que vous me proposez là est fort immoral? dit la comtesse.

— Pas plus immoral que tout ce qu'on a fait à notre cour et dans vingt autres. Le pouvoir absolu a cela de commode, qu'il sanctifie tout aux yeux des peuples; or, qu'est-ce qu'un ridicule que personne n'aperçoit? Notre politique, pendant vingt ans, va consister à avoir peur des jacobins, et quelle peur! Chaque année nous nous croirons à la veille de 93. Vous entendrez, j'espère, les phrases que je fais là-dessus à mes réceptions! C'est beau! Tout ce qui pourra diminuer un peu cette peur sera *souverainement moral* aux yeux des nobles et des dévots. Or, à Parme, tout ce qui n'est pas noble ou dévot est en prison, ou fait ses paquets pour y entrer; soyez bien convaincue que ce mariage ne semblera singulier chez nous que du jour où je serai disgrâcié. Cet arrangement n'est une friponnerie envers personne, voilà l'essentiel, ce me semble. Le prince, de la faveur duquel nous faisons métier et marchandise, n'a mis qu'une condition à son consentement, c'est que la future duchesse fût née noble. L'an passé, ma place, tout calculé, m'a valu 107,000 francs; mon revenu a dû être au total de

122,000; j'en ai placé 20,000 à Lyon. Eh bien, choisissez: 1° une grande existence basée sur 122,000 francs à dépenser, qui, à Parme, font au moins comme 400,000 à Milan; mais avec ce mariage qui vous donne le nom d'un homme passable et que vous ne verrez jamais qu'à l'autel; 2° ou bien la petite vie bourgeoise avec 15,000 francs à Florence ou à Naples, car, je suis de votre avis, on vous a trop admirée à Milan; l'envie nous y persécuterait, et peut-être parviendrait-elle à nous donner de l'humeur. La grande existence à Parme aura, je l'espère, quelques nuances de nouveauté, même à vos yeux qui ont vu la cour du prince Eugène; il serait sage de la connaître avant de s'en fermer la porte. Ne croyez pas que je cherche à influencer votre opinion. Quant à moi, mon choix est bien arrêté: j'aime mieux vivre dans un quatrième étage avec vous que de continuer seul cette grande existence.

La possibilité de cet étrange mariage fut débattue chaque jour entre les deux amants. La comtesse vit au bal de la Scala le duc Sanseverina-Taxis qui lui sembla fort présentable. Dans une de leurs dernières conversations, Mosca résumait ainsi sa proposition: il faut prendre un parti décisif, si nous voulons passer le reste de notre vie d'une façon allègre et n'être pas vieux avant le temps. Le prince a donné son approbation; Sanseverina est un personnage plutôt bien que mal; il possède le plus beau palais de Parme et une fortune sans bornes; il a soixante-huit ans, et une passion folle pour le grand cordon; mais une grande tache gâte sa vie, il acheta jadis 10,000 francs un buste de Napoléon par Canova. Son second péché, qui le fera mourir si vous ne venez à son secours, c'est d'avoir prêté 25 napoléons à Ferrante Palla, un fou de notre pays, mais quelque peu homme de génie, que depuis nous avons condamné à mort, heureusement par contumace. Ce Ferrante a fait deux cents vers dans sa vie, dont rien n'approche: je vous les

réciterai, c'est aussi beau que le Dante. Le prince envoie Sanseverina à la cour de ***, il vous épouse le jour de son départ, et la seconde année de son voyage, qu'il appellera une ambassade, il reçoit ce cordon de ***, sans lequel il ne peut vivre. Vous aurez en lui un frère qui ne sera nullement désagréable; il signe d'avance tous les papiers que je veux, et d'ailleurs vous le verrez peu ou jamais, comme il vous conviendra. Il ne demande pas mieux que de ne point se montrer à Parme, où son grand-père fermier et son prétendu libéralisme le gênent. Rassi, notre bourreau, prétend que le duc a été abonné en secret au *Constitutionnel* par l'intermédiaire de Ferrante Palla le poète, et cette calomnie a fait longtemps obstacle sérieux au consentement du prince.

Pourquoi l'historien qui suit fidèlement les moindres détails du récit qu'on lui a fait serait-il coupable? Est-ce sa faute si les personnages, séduits par des passions qu'il ne partage point, malheureusement pour lui, tombent dans des actions profondément immorales? Il est vrai que des choses de cette sorte ne se font plus dans un pays où l'unique passion survivante à toutes les autres est l'argent, moyen de vanité.

LUCIEN LEUWEN

M. Leuwen revint tout joyeux de son élection dans le département de l'Aveyron.

« — L'air y est chaud, les perdrix excellentes, les hom-
« mes plaisants. Je suis chargé par mes commettants de
« quatre-vingt-trois commissions, en outre de celles dont
« on me chargera par lettre: quatre paires de bottes bien

« confectionnées; une route de cinq quarts de lieue de « longueur pour conduire à la maison de campagne de M. « Castanet, etc., etc. »

Et M. Leuwen continua à raconter à M^me^ Leuwen et à son fils les intrigues au moyen desquelles il avait obtenu une majorité triomphante de sept voix.

.....

Quinze jours après cet entretien, le changement opéré chez M. Leuwen étonnait tout le monde. Il faisait sa société habituelle de trente à quarante députés nouvellement élus et des plus sots, et l'incroyable était qu'il ne persiflait jamais. Un diplomate de ses amis eut des inquiétudes sérieuses :

« — Il n'est plus insolent envers les imbéciles, il leur « parle sérieusement, son caractère change... Nous allons « le perdre. »

M. Leuwen suivait assidûment les soirées que le ministre de l'intérieur donnait aux députés. Trois ou quatre affaires se présentèrent où il servit admirablement les intérêts de M. de Vaize.

« — Enfin, je suis venu à bout de ce caractère de feu, « disait celui-ci : je l'ai maté. A cause de son fils, le voilà « à mes pieds. »

Le résultat de ce raisonnement fut un brin de supériorité pris par le ministre à l'égard du député de l'Aveyron, à qui la nuance n'échappa point et dont il fit ses délices. Comme M. de Vaize ne faisait pas sa société des gens d'esprit, et pour cause, il ne sut pas l'étonnement que causait le changement d'habitudes de M. Leuwen parmi ces hommes actifs et fins qui font leur fortune par le gouvernement. M^me^ Leuwen ne revenait pas de son étonnement; tous les jours, il y avait à dîner cinq ou six députés au moins, à qui il adressait des propos dans ce genre :

« — Ce dîner, que je vous prie d'accepter toutes les « fois que vous ne serez pas invités chez les ministres ou « chez le roi, coûterait plus de 80 francs par tête dans les « grands restaurants. Par exemple, voilà un turbot... »

Et là-dessus l'histoire du turbot, le prix qu'il avait coûté, sa provenance, etc...

« — Lundi passé, ce même turbot, et quand je dis le « même je me trompe... celui-ci s'agitait dans la mer « de la Manche, mais un turbot de même poids et aussi frais « eût coûté dix francs de moins... »

Et il évitait de regarder sa femme en débitant ces belles choses.

Il ménageait avec un art infini l'attention de ses députés. Presque toujours il leur faisait part de ses réflexions comme celle sur le turbot ou bien d'anecdotes dans lesquelles des cochers de fiacre menaient à la campagne des imprudents qui ne connaissaient pas les rues de Paris. Mais il réservait toutes les forces d'esprit de ces messieurs pour cette idée difficile qu'il présentait de mille façons différentes :

« — L'union fait la force. Si ce principe est vrai partout, « il l'est surtout dans les assemblées délibérantes. Il n'y « a d'exceptions que lorsqu'il y a un Mirabeau et un « général Foy? Mais qui est-ce qui est Mirabeau? Pas « moi, pour sûr. Nous comptons pour quelque chose si « aucun de nous ne tient avec opiniâtreté à sa manière de « voir. Nous sommes vingt amis. Hé bien! il faut que « chacun de nous pense comme pense la majorité, qui est « de onze. Demain on mettra un article de loi en délibé- « ration à la Chambre. Après dîner, ici, entre nous, « mettons en délibération cet article de loi. Pour moi, qui « n'ai sur vous d'autre avantage que celui de connaître « les roueries de Paris depuis quarante-cinq ans, je sacri- « fierai toujours ma pensée à celle de la majorité de mes

« amis, car enfin, quatre yeux voient mieux que deux.
« Nous mettons donc en délibération l'opinion qu'il faudra
« avoir demain; si nous sommes vingt, comme je l'espère,
« et que onze d'entre nous disent *oui*, il faut absolument
« que les neufs autres disent *oui*, quand même ils seraient
« passionnément attachés au *non*. C'est là le secret de notre
« force. Et si jamais nous arrivons à réunir trente voix,
« sûres, les ministre n'auront plus aucune grâce à nous
« refuser. Nous ferons un *memorandum* des choses que
« chacun de nous désire le plus obtenir pour sa famille...
« Je parle de choses faisables. Lorsque chacun de nous
« aura obtenu une grâce, de valeur à peu près égale, nous
« passerons à une seconde liste. Que dites-vous, messieurs,
« de ce plan de campagne législative? »

M. Leuwen avait choisi les vingt députés les plus dénués de relations, les plus étonnés de leur séjour à Paris, les plus lourds d'esprit. Pour leur expliquer cette théorie, il les invitait à dîner. Ils était presque tous du Midi, quelques Auvergnats, ou gens habitant sur la ligne de Perpignan à Bordeaux. La grande affaire de M. Leuwen était de ne pas offenser leur amour-propre; quoique cédant partout et en tout, il n'y réussissait pas toujours. Il avait un coin de bouche moqueur qui les effarouchait; deux ou trois trouvèrent qu'il avait l'air de se moquer d'eux et s'éloignèrent de ses dîners. Il les remplaça heureusement par ces députés à trois fils et quatre filles, et qui veulent placer fils et gendres.

Un mois environ après l'ouverture de la session et à la suite d'une vingtaine de dîners, il jugea sa troupe assez aguerrie pour la mener au feu. Un jour, après un excellent dîner, il les fit passer dans une chambre à part et voter gravement sur une question d'importance que l'on devait discuter le lendemain. Malgré toute la peine qu'il se donna pour faire comprendre, d'une façon indirecte d'ailleurs, de

quoi il s'agissait à ses députés, au nombre de dix-neuf, douze votèrent pour le côté absurde de la question. M. Leuwen leur avait promis d'avance de parler en faveur de la majorité. A la vue de cette absurdité, il eut une faiblesse humaine: il chercha à éclairer cette majorité par des explications qui durèrent une heure et demie. Il fut repoussé avec perte. Le lendemain, intrépidement, et pour son début à la Chambre, il soutint une sottise palpable. Il fut secoué dans tous les journaux, à peu près sans exception, mais la petit troupe lui sut un gré infini.

Nous supprimons les détails infinis et aussi les soins que lui coûtait son troupeau de fidèles. Par peur qu'on ne séduisit ses Auvergnats, il allait quelquefois avec eux chercher une chambre garnie, ou marchander chez les tailleurs qui vendaient des pantalons tout faits dans les passages. S'il l'eût osé, il les aurait logés, comme il les nourrissait à peu près. Avec des soins de tous les jours qui, par leur extrême nouveauté, l'amusaient, il arriva rapidement à vingt-neuf voix. Alors M. Leuwen prit le parti de n'inviter jamais un député à dîner qui ne fût de ces vingt-neuf; presque chaque jour il en amenait de la Chambre, après la séance, une berline toute pleine. Un journaliste de ses amis feignit de l'attaquer en proclamant l'existence de la *Légion du Midi*, forte de vingt-neuf membres. La seconde fois que cette légion eut l'occasion de révéler son existence, M. Leuwen la fit délibérer la veille, après dîner, et fidèle à leur instinct, dix-neuf députés votèrent pour le côté absurde de la question. Le lendemain, le député montait à la tribune et le parti absurde l'emporta dans la Chambre à une majorité de huit voix. Nouvelles diatribes dans les journaux contre la *Légion du Midi*.

Comme M. Leuwen avait des amis aux Finances, il distribua parmi ses fidèles une direction de postes dans un village du Languedoc, et deux distributions de tabac. Trois

jours après, il essaya de ne point mettre en délibération, faute de temps, une question à laquelle un ministre attachait un intérêt personnel. Ce ministre arrive à la Chambre en grand uniforme, radieux et sûr de son fait; il va serrer la main à ses amis et caresse du regard les bancs de ses fidèles. Le rapporteur parait et conclut en faveur du ministre. Un juste milieu furibond succède et appuie le rapporteur. La Chambre s'ennuyait et allait approuver le projet à une forte majorité. Les députés de la *Légion* ne savaient que penser. Alors M. Leuwen, libre de son opinion, monte à la tribune et, malgré la faiblesse de sa voix, obtient une attention religieuse. Il trouve, dès le début de son discours, trois ou quatre traits fins et méchants. Le premier fit sourire quinze ou vingt députés voisins de la tribune, le second fit rire d'une façon sensible et produisit un murmure de plaisir, le troisième à la vérité fort méchant, fit rire aux éclats. Le ministre intéressé demanda la parole et parla sans succès. Le comte de Vaize, accoutumé au silence de la Chambre, vint au secours de son collègue. C'était ce que M. Leuwen souhaitait avec passion depuis deux mois; il alla supplier son collègue de lui céder son tour. Comme le comte de Vaize avait répondu assez bien à une des plaisanteries de M. Leuwen, celui-ci demanda la parole pour un fait personnel. Le président la lui refuse, alors la Chambre la lui accorde au lieu d'un autre député qui cède son tour. Ce second discours fut un triomphe pour M. Leuwen. Il se livra à toute sa méchanceté et trouva contre M. de Vaize des traits d'autant plus cruels qu'ils étaient inattaquables dans la forme. Huit ou dix fois, la Chambre entière éclata de rire, trois ou quatre fois elle le couvrit de bravos. Comme sa voix était très faible, on eût entendu, pendant qu'il parlait, voler une mouche dans la salle. C'était un succès pareil à ceux que l'aimable Andrieux obtenait jadis aux séances publiques de l'Académie. M. de Vaize s'agitait

sur son banc, et faisait signe tour à tour aux riches banquiers membres de la Chambre et amis de M. Leuwen. Il était furieux et parla de duel à ses collègues.

« — L'odieux serait si grand, si vous arriviez à tuer ce « petit vieillard, qu'il retomberait sur le ministère tout en- « tier, lui dit le ministre de la Guerre ».

Le succès de M. Leuwen dépassa toutes les espérances. Son discours — si l'on peut appeler ainsi une diatribe méchante, charmante, piquante — était le débordement d'un cœur ulcéré qui s'est contenu pendant deux mois; il marqua la séance la plus agréable que la session eût offerte jusque-là. Personne ne put se faire écouter après qu'il fut descendu de la tribune.

Il n'était que quatre heures et demie; après un moment de conversation, tous les députés s'en allèrent et laissèrent seul, avec le président, un lourd juste milieu qui essayait de combattre la brillante improvisation de M. Leuwen. Horriblement fatigué, celui-ci alla se mettre au lit. Mais il fut un peu ranimé le soir, vers les neuf heures, quand il eut ouvert sa porte. Les compliments pleuvaient, des députés qui ne lui avaient jamais parlé venaient le féliciter et lui serrer la main.

« — Demain, si vous m'accordez la parole, je traiterai « à fond le sujet, leur disait-il.

« — Mais, mon ami, vous voulez vous tuer, répétait Mme Leuwen, fort inquiète ».

La plupart des journalistes vinrent dans la soirée lui demander son discours; il leur montra une carte à jouer, sur laquelle il avait marqué cinq idées à développer Quand ils virent que le discours avait été réellement improvisé, leur admiration fut sans bornes. Le nom de Mirabeau fut prononcé sans rire. A dix heures, le sténographe du *Moniteur* vint apporter le discours à corriger.

« — Cela me dispensera de reparler demain », et il ajouta cinq ou six phrases d'un bon sens profond, dessinant clairement l'opinion qu'il voulait faire prévaloir.

Ce qu'il y avait de plus plaisant, c'était l'enchantement des députés de sa réunion, qui assistèrent à ce triomphe pendant toute la soirée; ils croyaient tous avoir parlé et lui fournissaient les arguments qu'il aurait dû faire valoir. M. Leuwen admirait ces arguments avec sérieux.

« — D'ici à un mois, votre fils sera commis à cheval, dit-il « à l'oreille de l'un d'eux; et le vôtre, chef de bureau à la « sous-préfecture, disait-il à un autre. »

Le lendemain matin, Lucien faisait une drôle de mine, dans son bureau, à vingt pas de la table où écrivait le comte de Vaize, sans doute furibond. Son Excellence put entendre le bruit que faisaient en entrant les commis qui venaient féliciter Lucien sur le talent de son père. Ce pauvre ministre était hors de lui; quoique les affaires l'exigeassent, il ne put prendre sur lui de voir Lucien. Vers les deux heures, il partit pour le château, et à peine fut-il sorti que la jeune comtesse fit appeler Leuwen.

« — Ah! Monsieur, vous voulez donc nous perdre: le « ministre est hors de lui et n'a pas fermé l'œil. Vous serez « lieutenant, vous aurez la croix, mais donnez-nous le « temps. »

La comtesse de Vaize était elle-même fort pâle. Lucien fut charmant pour elle et presque tendre; il la consola et la persuada de son mieux de ce qui était vrai, c'est qu'il n'avait pas eu la moindre idée de l'attaque projetée par son père.

« — Je puis vous jurer, madame, que depuis six semaines, « mon père ne m'a pas parlé une seule fois d'affaires « sérieuses. »

« — M. de Vaize sent bien tous ses torts. Il aurait dû « vous récompenser autrement. Mais aujourd'hui, il dit que « c'est impossible, après une levée de boucliers aussi atroce

« — Madame la comtesse, répondit Lucien d'un air très « doux, le fils d'un député opposant peut être désagréable à « voir; si ma démission pouvait faire plaisir à M. le « ministre...

« — Ah ! Monsieur, ne croyez point cela. Mon mari ne me « pardonnerait jamais s'il savait que ma conversation avec « vous a été maladroite au point de vous faire prononcer ce « mot de démission. C'est plutôt de conciliation qu'il s'agit. »

Et cette jolie femme se mit à pleurer. Lucien fit son possible pour la consoler, mais en séparant avec soin dans ces consolations ce qu'il devait dire à une femme affligée de ce qui devait être répété à l'homme qui l'avait maltraité à son retour de mission.

Après ses succès, M. Leuwen passa huit jours au lit. Un jour de repos eût suffi, mais il connaissait son pays où le charlatanisme à côté du mérite est comme un zéro à la droite d'un chiffre; il décupla sa valeur. Ce fut donc au lit qu'il reçut les félicitations de plus de cent membres de la Chambre. Il refusa huit ou dix députés non dépourvus de talent qui voulaient s'enrôler dans la *Légion du Midi*.

« — Nous sommes plutôt une réunion d'amis qu'une « société de politiciens... Votez avec nous, secondez-nous « pendant cette session, et si cette fantaisie, qui nous honore, « vous dure encore l'année prochaine, ces messieurs, accou- « tumés à vous voir partager nos opinions, toutes de cons- « cience, iront eux-mêmes vous engager à venir à nos dîners « de bons garçons...

« — Il faut déjà le comble de l'abnégation et de l'adresse « pour mener ces vingt-neuf oisons. Que serait-ce s'ils « étaient quarante ou cinquante, et encore avec quelques gens « d'esprit, dont chacun voudrait être mon lieutenant et « bientôt évincerait le capitaine... »

LAMIEL

I

L'AMOUR AU BOIS

Pendant les mois suivants, elle s'ennuyait toutes les fois qu'elle était dans la maison de son oncle; elle passait donc sa vie dans les champs. Elle reprit ses rêveries sur l'amour; mais ses pensées n'étaient point tendres, elles n'étaient que de curiosité.

Le langage dont sa tante se servait en tâchant de la prémunir contre les séductions des hommes devait à sa platitude un succès complet; le dégoût qu'il lui donnait rejaillissait sur l'amour.

Sa tante lui disait un jour:

— Comme on sait que les belles robes que je porte le dimanche à l'église viennent de toi, les jeunes gens supposeront peut-être, au reste avec raison, que M^me^ la Duchesse te fera un cadeau le jour de tes noces, et, dès qu'ils te verront seule, ils chercheront à te *serrer dans leurs bras.*

Ces derniers mots frappèrent la curiosité de Lamiel, et, au retour de sa promenade du soir, un jeune homme qui revenait d'une noce au village voisin, où l'on avait bu beaucoup de cidre, se prévalant d'une connaissance légère, l'aborda et fit le geste de la *serrer dans ses bras.* Lamiel se laissa embrasser fort paisiblement par le jeune homme, qui déjà concevait de grandes espérances, quand Lamiel le repoussa avec force; et, comme il revenait, elle le menaça du poing et se mit à courir. L'ivrogne ne put la suivre.

— Quoi! n'est-ce que ça? se dit-elle. Il a la peau douce, il n'a pas la bouche dure comme mon oncle, dont les baisers m'écorchent. Mais le lendemain sa curiosité reprit le rai-

sonnement sur le peu de plaisir qu'il y a à être embrassée par un jeune homme. Il faut qu'il y ait plus que je n'ai senti ; autrement les prêtres ne reviendraient pas si souvent à défendre ces péchés.

Le magister Hautemare avait une espèce de prévôt pour répéter les leçons, nommé Jean Berville, grand nigaud de vingt ans, fort blond. Les enfants eux-mêmes se moquaient de sa petite tête ronde et *finoise* perchée au haut de ce grand corps. Jean Berville tremblait devant Lamiel. Un jour de fête, elle lui dit après dîner :

— Les autres vont danser, sors tout seul, et va m'attendre à la croisée des chemins, à un quart de lieue du village, auprès de la grande croix ; j'irai te rejoindre dans un quart d'heure.

Jean Berville se mit en marche et s'assit au pied de la croix, sans se douter de rien.

Lamiel arriva.

— Mène-moi *me promener au bois*, lui dit-elle.

Le curé défendait surtout aux jeunes filles *d'aller se promener au bois*. Quand elle fut dans le bois et dans un lieu fort caché, entouré de grands arbres et derrière une sorte de haie, elle dit à Jean :

— Embrasse-moi, serre-moi dans tes bras.

Jean l'embrassa et devint fort rouge. Lamiel ne savait que lui dire ; elle resta là à penser un quart d'heure en silence, puis dit à Jean :

— Allons-nous-en ; toi, va-t'en jusqu'à Charnay, à une lieue de là, et ne dis à personne que je t'ai mené au bois.

Jean, fort rouge, obéit ; mais le lendemain, de retour à l'école Jean la regardait beaucoup. Huit jours après, arriva le premier lundi du mois. Lamiel allait toujours se confesser ce jour-là. Elle raconta au saint prêtre sa promenade dans le bois ; elle n'avait garde de rien lui cacher, dévorée qu'elle était par la curiosité.

L'honnête curé fit une scène épouvantable, mais n'ajouta rien ou presque rien à ses connaissances. Trois jours après, Jean Berville fut renvoyé par Hautemare, qui se mit à épier sa nièce Lamiel. Un mot dit par M. Hautemare et surpris par Lamiel lui fit soupçonner qu'elle était pour quelque chose dans la disgrâce de Jean. Elle le chercha, le trouva huit jours après, qui conduisait les charrettes d'un voisin, courut après et lui donna deux napoléons. Tout étonné, Jean regarda au loin, il n'y avait personne sur la grande route; il embrassa Lamiel et la blessa avec sa barbe; elle le repoussa vivement, mais cependant résolut de savoir à quoi s'en tenir sur l'amour.

— Viens demain sur les six heures dans le bois où nous avons été l'autre dimanche, je m'y rendrai.

Jean se mit à se gratter l'oreille:

— C'est que, lui dit-il après bien des ricanements et des *mademoiselle est trop bonne*, c'est que, dit enfin Jean Berville, mon travail ne sera pas achevé demain. C'est un marché qui doit me rapporter mieux de six francs par jour, et demain je ne ramènerai la charrette de Méry qu'à huit heures du soir.

— Quand seras-tu libre?

— Mardi. Mais non, il y aura peut-être encore quelque chose à faire, et on ne me mettra mon argent en main que quand tout sera parachevé. Mercredi sera le plus sûr pour ne pas nuire à mes petites affaires.

— Très bien; je te donnerai dix francs, viens dans les bois mercredi sans manquer, à six heures du soir.

— Oh! pour les dix francs, si mademoiselle le veut, j'irai bien demain mardi, à six heures du soir.

— Eh bien! demain soir, dit Lamiel impatientée de l'avarice de l'animal.

Le lendemain, elle trouva Jean dans le bois, il avait ses habits des dimanches.

— Embrasse-moi, lui dit-elle.

Il l'embrassa, Lamiel avait remarqué que, suivant l'ordre qu'elle lui en avait donné, il venait de se faire la barbe; elle le lui dit.

— Oh! c'est trop juste, reprit-il vivement, mademoiselle est la maîtresse; elle paye bien et elle est si jolie!

— Sans doute, je veux être ta maîtresse.

— Ah! c'est différent, dit Jean d'un air affairé; et alors sans transport, sans amour, le jeune Normand fit de Lamiel sa maîtresse.

— Il n'y a rien autre? dit Lamiel.

— Non pas, répondit Jean.

— As-tu eu déjà beaucoup de maîtresses?

— J'en ai eu trois.

— Et il n'y a rien autre?

— Non pas que je sache; mademoiselle veut-elle que je revienne?

— Je te le dirai d'ici à un mois; mais pas de bavardage, ne parle pas de moi à personne.

— Oh! pas si bête, s'écria Jean Berville Son œil brilla pour la première fois.

— Quoi! l'amour ce n'est que ça? se disait Lamiel étonnée; il vaut bien la peine de le tant défendre. Mais je trompe ce pauvre Jean: pour être à même de se retrouver ici, il refusera peut-être du bon ouvrage. Elle le rappela et lui donna encore cinq francs. Il lui fit des remerciements passionnés.

Lamiel s'assit et le regarda s'en aller.

Puis elle éclata de rire en se répétant:

— Comment, ce fameux amour, ce n'est que ça!

II

Parmi toutes ses joyeuses compagnes de plaisir, Lamiel distingua Caillot, une jeune actrice des Variétés, de tant d'esprit, d'un esprit si impie!

Dans un pique-nique à Meudon, elle s'enfonça dans les bois avec elle, et, à la suite d'une longue conversation où Lamiel fut fort sérieuse, Caillot lui apprit non pas à avoir de l'esprit, mais à tirer encore un meilleur parti des idées agréables et neuves qui lui venaient à l'esprit d'une façon si imprévue, même pour elle.

— Quelquefois, vous êtes inintelligible, lui dit Caillot, expliquez davantage et en plus de mots ce que vous voulez dire, et que ces mots ne soient pas du patois normand.

Lamiel se confondait en remerciements sincèrement admiratifs. Caillot était une de ses passions.

— Vous vaudrez cent fois mieux que moi, répondait Caillot aux compliments sincères de Lamiel; vous n'avez qu'un écueil à fuir; éblouie par les transports de gaieté que j'ai fait naître quelquefois, ne cherchez pas à m'imiter. Si le cœur vous en dit, osez être le contraire de ce que vous me voyez.

Le comte s'apercevait avec un intime et profond orgueil que, depuis l'apparition de M^me^ de Saint-Serve, il était plus recherché. L'autorité dont il jouissait parmi les hommes de plaisir avait fait des pas de géant.

Par hasard, il faisait chaud cet été-là, et les plaisirs champêtres étaient à la mode. Le froid et la pluie des années précédentes leur donnaient un vernis de nouveauté. Les plus riches parmi les compagnons de plaisir du comte donnaient des dîners à M^me^ de Saint-Serve.

Souvent aussi, pour s'affranchir de l'espèce de gêne qu'impose la vue d'un maître de maison, on faisait des pique-niques à Maisons, à Meudon, à Poissy et jusqu'à la

Roche-Guyon. Mais le goût décidé de Lamiel imposait la loi de suivre les premières représentations. Elle voulait appliquer les principes de son maître de littérature. Elle avait une légion de maîtres et travaillait comme un écolier. Elle apprenait même les mathématiques. Après les parties de campagne, on arrivait au spectacle à neuf heures, et l'entrée de Lamiel produisait tout l'effet désirable. Mais le comte la grondait chaque fois de l'affectation qu'elle mettait à ne pas faire de bruit en entrant dans sa loge.

— Voulez-vous avoir l'air éternellement d'une femme de chambre qui profite de la loge et de la toilette de sa maîtresse?

Les grâces charmantes qui faisaient de Lamiel un être si nouveau pour Paris en 183..., et qui, en un instant, la mettaient à la première place dans tous les salons de femmes faciles, où elle débutait, n'avaient aucun mérite aux yeux du comte, même lui déplaisaient. Ces grâces, si piquantes, devaient tout leur empire: 1° à la nouveauté; 2° à leur naturel exquis et précisément à ce qui montrait à chaque instant que Lamiel ne devait pas ce qu'elle était seulement à un salon du grand monde. Elle comprenait les grâces de la société, elle avait même appris à leur être exclusivement fidèle, mais aussi elle avait compris que les grâces outrées, telles qu'elles s'étaient formées sous les règnes de Charles X et de Louis XVIII, étaient d'un ennui complet. Elle avait toujours présent à l'esprit le salon de la duchesse de Miossens où elle s'était ennuyée jusqu'au point d'en tomber malade. C'était à cet ennui d'autrefois qu'elle devait d'être si séduisante aujourd'hui. Son caractère vif et presque méridional eût bien toujours rendu difficiles pour elle les mouvements contenus et *rallentis* qui, de nos jours, font la base de la vie de salon au faubourg Saint-Germain, mais on voyait clairement, à travers son naturel le plus dévergondé, qu'elle savait, qu'elle eût su au besoin se montrer parfaitement convenable, être de bon ton, et la franchise de ses

façons avait presque l'air d'être un trait de bonté qui vous appela't auprès d'elle aux honneurs et au sans-façon de l'intimité.

Or, la peur de n'être pas assez considéré, qui faisait le supplice du comte, le rendait premièrement insensible à ce genre de grâces. On sentait surtout le charme des façons de Lamiel dans les parties de plaisir à la campagne qui formaient maintenant son occupation tous les jours de sa vie, mais ces messieurs les hommes de plaisir, peu philosophes, minces observateurs de leur métier, ne les devinaient point, et elles étaient pour eux plus charmantes.

Un jour Larduel, un des farceurs de la troupe, ravi par les grâces de Lamiel, s'écria dans son enthousiasme :

— Elle est de si bonne compagnie !

— Elle est bien mieux que cela, dit le vieux baron de Prévan, qui était le dictateur de tous ces jeunes gens, c'est une fille d'esprit qui s'ennuie du ton de la bonne compagnie. Avec son air doux et gai, elle est l'audace même ; elle a le courage, plus humain que féminin, de braver votre mépris, et c'est pourquoi elle est inimitable. Regardez-la bien, messieurs, si jamais un caprice vous l'enlève, jamais vous n'en verrez une semblable.

Une autre singularité maintenait Lamiel à une hauteur incalculable. Au milieu des dîners dégénérant de plus en plus en orgie, on voyait une femme d'une figure charmante et n'ayant évidemment aucun goût pour le plaisir qui est censé faire le lien de ce genre de société Il était évident que le libertinage, ou ce qu'on appelle le *plaisir* dans ce monde-là et même ailleurs, n'avait aucun charme pour elle. Chose incroyable, elle n'était point haïe des dames ; sans doute, ses succès extraordinaires choquaient, mais : 1° le *plaisir* n'était rien pour elle ; 2° elle avait avec ses bonnes amies un ton de politesse fine et gaie qui les subjuguait. Jamais d'ailleurs, avec tout son esprit, avec cette manière de rire de tout qui

choquait tellement le comte, ayant une beauté si *jeune* et si irrésistible, elle n'appelait l'attention d'une manière vive et imprévue sur les côtés désavantageux de la beauté ou du caractère de ces dames.

L'épigramme était chose absolument inconnue dans sa bouche; jamais on ne l'avait vue lançant un mot méchant sur les antécédents, souvent fort scabreux, de ses nouvelles amies. Rien de plus simple, Lamiel n'était rien moins que sûre que ces dames eussent eu tort de se conduire ainsi. Elle étudiait, elle doutait, elle ne savait à quel parti s'arrêter sur toutes choses; la curiosité était toujours son unique et dévorante passion.

La vie que lui faisait mener l'orgueil du comte d'Aubigné-Nerwinde n'avait qu'un avantage à ses yeux:

1° Elle voyait par les propos du monde que cette vie était généralement enviée;

2° Cette façon de vivre était agréable physiquement; les excellents dîners, les carrosses rapides et bien doux, les loges bien réchauffées, riches, tendues d'étoffes dans toute leur fraîcheur et garnies de coussins à la dernière mode, avaient un mérite qu'il n'était possible de nier. L'absence de toutes ces choses brillantes eût choqué Lamiel, peut-être eût fait son malheur (ce n'est pas mon avis toutefois); mais leur présence ne formait point pour elle un bonheur suffisant.

L'ancien problème qui l'agitait (le village des Hautemare) vivait encore dans toute son énergie au fond de son cœur: « L'amour dont tous ces jeunes gens parlent existe-t-il, en effet, pour eux, comme en sa qualité du roi des plaisirs, et suis-je insensible à l'amour? »

— Eh bien! Messieurs, dit un jour le comte à ses amis qui admiraient son bonheur, je ne me laisse point charmer par ce qui vous éblouit; que ce soit un avantage ou un malheur du caractère ferme que le ciel m'a donné, je ne suis point dupe de cette M^me^ de Saint-Serve, de cette beauté rare que

vous me gâtez comme à plaisir avec tous vos compliments. J'ai les moyens assurés de rabattre sa fierté; tel que vous me voyez, depuis deux mois, c'est-à-dire depuis la première semaine qui a suivi mon retour à Paris, nous faisons lit à part.

Ce mot de vanité changea tout parmi les amis du comte. Ces messieurs voyaient Lamiel s'enivrer avec tant de bonheur des plaisirs de la société, goûter avec tant de vivacité les parties de plaisir, qu'ils la croyaient la plus heureuse des femmes. Fidèles aux idées vulgaires et à la mode parmi eux qui faisaient du plaisir un des éléments nécessaires du bonheur, le parfait contentement ne pouvait se concilier avec *lit à part*. Ces messieurs prirent de l'espoir, firent des projets. Six semaines après l'imprudent aveu du comte, tous ses amis avaient tenté fortune auprès de Lamiel, et tous avaient été refusés avec modestie et sans aucune prétention à la vertu féminine:

— Un jour, peut-être, mais maintenant, non!

Mais un soir, en descendant dans la forêt de Saint-Germain pour aller prendre le bateau à vapeur au port de Maisons, Lamiel vit les yeux de Caillot humides de bonheur, et, dans ce moment, elle trouvait la gaieté de la société un peu affectée: on se chatouillait pour se faire rire; il lui semblait que depuis un quart d'heure, on manquait d'esprit. Elle se décida en un instant.

— Quel est celui de tous ces messieurs qui a le plus d'esprit, votre amant excepté, bien entendu? dit-elle à Caillot.

— C'est Larduel.

— Quel est le consolateur que je devrais choisir pour faire le plus de peine possible au comte, dont la fatuité est exécrable ce soir?

— C'est le marquis de la Vernaye.

— Quoi, cet homme si froid?

— Parlez-lui un instant, vous verrez s'il est froid pour

vous, il vous adore; là, vraiment, c'est du grand amour sérieux, pathétique, ennuyeux.

— Vous vous êtes bien ennuyé, ce soir, dit Lamiel en souriant et se rapprochant de la Vernaye.

Au premier abord, il avait quelque chose de froid et de contenu qui rappela à Lamiel l'ennui que lui donnait le duc de Miossens. Il lui adressait des compliments si jolis et si composés qu'elle regarda où était Larduel; il se trouvait à plus de cent pas d'elle, engagé dans une conversation avec M^lle^ Duverny, de l'Opéra, qui avait voulu monter à âne pour descendre au bateau.

— Voilà qui est heureux pour vous, dit-elle à la Vernaye

— Qu'est-ce qui est heureux pour moi?

— Que je ne sois pas dans la disposition de me moquer de vos compliments en traits de M^me^ de Sévigné. Soyez donc bon enfant et simple, consolez-moi de la majesté de mon seigneur et maître, le comte d'Aubigny-Nerwinde, si vous voulez mériter que j'ai un caprice pour vous.

Ce mot fit oublier à la Vernaye toute sa réserve de compliments de bonne compagnie; il oublia sa mémoire et se trouvant riche de son propre fonds, il dit ce qu'il pensait au moment même, sans s'inquiéter beaucoup de l'incorrection des phrases qui pouvaient lui échapper en improvisant.

Cette première infidélité ne donna ni le bonheur ni presque du plaisir à Lamiel. Dès que la Vernaye était de sang-froid, il revenait à l'éloquence à la Sévigné: comme disait Lamiel, au: *j'ai mal à votre poitrine.*

— Savez-vous ce qui vous nuit beaucoup? dit-elle au marquis. Deux choses:

1° Voici cent vingt ans à peu près que l'on s'est avisé d'imprimer les lettres de M^me^ de Sévigné;

2° Votre blanchisseuse met trop d'empois à vos jabots, et cela donne de la raideur à vos grâces. Soyez donc un peu plus échappé de collège.

PROSPER MÉRIMÉE

CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES IX

Le capitaine George demandait à boire; mais personne ne voulait lui donner un verre d'eau, de peur de hâter sa fin. Etrange humanité, qui ne sert qu'à prolonger la souffrance! En ce moment La Noue et le capitaine Dietrich, ainsi que plusieurs autres officiers, entrèrent dans la salle pour voir les blessés. Ils s'arrêtèrent tous devant le matelas de George, et La Noue, s'appuyant sur le pommeau de son épée, regardait alternativement les deux frères avec des yeux où se peignait toute l'émotion que lui faisait éprouver ce triste spectacle.

Une gourde que le capitaine allemand portait au côté attira l'attention de George.

— Capitaine, lui dit-il, vous êtes un vieux soldat?...

— Oui, vieux soldat La fumée de la poudre grisonne une barbe plus vite que les années. Je m'appelle le capitaine Dietrich Hornstein.

— Dites-moi, que feriez-vous si vous étiez blessé comme moi?

Le capitaine Dietrich regarda un instant ses blessures, en homme qui était accoutumé d'en voir et de juger de leur gravité.

— Je mettrais ordre à ma conscience, répondit-il, et je demanderais un bon verre de vin du Rhin, s'il y en avait une bouteille aux environs.

— Eh bien, moi, je ne leur demande qu'un peu de leur

mauvais vin de la Rochelle, et les imbéciles ne veulent pas m'en donner.

Dietrich détacha sa gourde, qui était d'une grosseur très imposante, et se disposait à la remettre au blessé.

— Que faites-vous, capitaine! s'écria un arquebusier; le médecin dit qu'il mourra tout de suite s'il boit.

— Qu'importe? il aura du moins un petit plaisir avant sa mort. Tenez, mon brave, je suis fâché de n'avoir pas de meilleur vin à vous offrir.

— Vous êtes un galant homme, capitaine Dietrich, dit George après avoir bu. Puis tendant la gourde à son voisin: Et toi, mon pauvre Béville, veux-tu me faire raison?

Mais Béville secoua la tête sans répondre.

— Ah! ah! dit George, autre tourment! Quoi! ne me laissera-t-on pas mourir en paix?

Il voyait s'avancer un ministre portant une Bible sous le bras.

— Mon fils, dit le ministre, lorsque vous allez...

— Assez, assez! Je sais ce que vous allez me dire, mais c'est peine perdue. Je suis catholique.

— Catholique! s'écria Béville. Tu n'est donc plus athée?

— Mais autrefois, dit le ministre, vous avez été élevé dans la religion réformée; et dans ce moment solennel et terrible, lorsque vous êtes près de paraître devant le juge suprême des actions et des consciences...

— Je suis catholique. Par les cornes du diable! laissez-moi tranquille!

— Mais...

— Capitaine Dietrich, n'aurez-vous point pitié de moi! Vous m'avez déjà rendu un grand service; je vous en demande un autre encore. Faites que je puisse mourir sans exhortations et sans jérémiades.

— Retirez-vous, dit le capitaine au ministre; vous voyez qu'il n'est pas d'humeur à vous entendre.

La Noue fit un signe au moine, qui s'approcha sur-le-champ.

— Voici un prêtre de votre religion, dit-il au capitaine George; nous ne prétendons point gêner les consciences.

— Moine ou ministre, qu'ils aillent au diable! répondit le blessé.

Le moine et le ministre étaient chacun d'un côté du lit, et semblaient disposés à se disputer le moribond.

— Ce gentilhomme est catholique, dit le moine.

— Mais il est né protestant, dit le ministre; il m'appartient.

— Mais il s'est converti.

— Mais il veut mourir dans la foi de ses pères.

— Confessez-vous, mon fils.

— Dites votre symbole, mon fils.

— N'est-ce pas que vous mourez bon catholique?...

— Écartez cet envoyé de l'Antechrist! s'écria le ministre, qui se sentait appuyé par la majorité des assistants.

Aussitôt un soldat, huguenot zélé, saisit le moine par le cordon de sa robe, et le repoussa en lui criant :

— Hors d'ici, tonsuré! gibier de potence! Il y a longtemps qu'on ne chante plus de messes à la Rochelle.

— Arrêtez! dit La Noue, si ce gentilhomme veut se confesser, je jure ma parole que personne ne l'en empêchera.

— Grand merci, monsieur de La Noue,... dit le mourant d'une voix faible.

— Vous en êtes tous témoins, interrompit le moine, il veut se confesser.

— Non, le diable m'emporte!

— Il revient à la foi de ses ancêtres! s'écria le ministre.

— Non, mille tonnerres! Laissez-moi tous les deux. Suis-je déjà mort, pour que les corbeaux se disputent ma carcasse? Je ne veux ni de vos messes ni de vos psaumes.

— Il blasphème ! s'écrièrent à la fois les deux ministres des cultes ennemis.

— Il faut bien croire à quelque chose, dit le capitaine Dietrich avec un flegme imperturbable.

— Je crois... que vous êtes un brave homme, qui me délivrerez de ces harpies... Oui, retirez-vous, et laissez-moi mourir comme un chien.

— Oui, meurs comme un chien ! dit le ministre en s'éloignant avec indignation. Le moine fit le signe de la croix et s'approcha du lit de Béville.

La Noue et Mergy arrêtèrent le ministre.

— Encore un dernier effort, dit Mergy. Ayez pitié de lui, ayez pitié de moi !

— Monsieur, dit La Noue au mourant, croyez-en un vieux soldat, les exhortations d'un homme qui s'est voué à Dieu peuvent adoucir les dernières heures d'un mourant. N'écoutez point les conseils d'une vanité coupable, et ne perdez point votre âme par bravade.

— Monsieur, répondit le capitaine, ce n'est point d'aujourd'hui que j'ai pensé à la mort. Je n'ai besoin des exhortations de personne pour m'y préparer. Je n'ai jamais aimé les bravades, en ce moment moins que jamais. Mais, de par le diable ! je n'ai que faire de leurs sornettes.

Le ministre haussa les épaules. La Noue soupira. Tous les deux s'éloignèrent à pas lents et la tête baissée.

— Camarade, dit Dietrich, il faut que vous souffriez diablement pour dire ce que vous dites.

— Oui, capitaine, je souffre diablement.

— Alors j'espère que le bon Dieu ne s'offensera pas de vos paroles, qui ressemblent furieusement à des blasphèmes. Mais quand on a une arquebusade tout au travers du corps, morbleu ! il est bien permis de jurer un peu pour se consoler.

George sourit, et reprit la gourde.

— A votre santé, capitaine ! Vous êtes le meilleur garde-

malade que puisse avoir un soldat blessé. Et en parlant il lui tendit la main.

Le capitaine Dietrich la serra en donnant quelques signes d'émotion.

— Teufel! murmura-t-il tout bas. Pourtant si mon frère Hennig était catholique, et si je lui avais envoyé une arquebusade dans le ventre!... Voilà donc l'explication de la prophétie de la Mila.

— George, mon camarade, dit Béville d'une voix lamentable, dis-moi donc quelque chose. Nous allons mourir; c'est un terrible moment!... Est-ce que tu penses encore maintenant comme tu pensais quand tu m'as converti à l'athéisme?

— Sans doute; courage! dans quelques moments nous ne souffrirons plus.

— Mais ce moine me parle de feu... de diables... que sais-je, moi?... mais il me semble que tout cela n'est pas rassurant.

— Fadaises!

— Pourtant si cela était vrai?

— Capitaine, je vous lègue ma cuirasse et mon épée; je voudrais avoir quelque chose de mieux à vous offrir pour ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement.

— George, mon ami, reprit Béville, ce serait épouvantable si ce qu'il dit était vrai,... l'éternité!

— Poltron!

— Oui, poltron... cela est bientôt dit; mais il est permis d'être poltron quand il s'agit de souffrir pour l'éternité.

— Eh bien! confesse-toi.

— Je t'en prie, dis-moi, es-tu sûr qu'il n'y ait point d'enfer?

— Bah!

— Non, réponds-moi; en es-tu bien sûr? Jure-moi ta parole qu'il n'y a point d'enfer.

— Je ne suis sûr de rien. S'il y a un diable, nous verrons s'il est bien noir.

— Comment ! tu n'en es pas sûr ?

— Confesse-toi, te dis-je.

— Mais tu vas te moquer de moi.

Le capitaine ne put s'empêcher de sourire ; puis il dit d'un ton sérieux :

— A ta place, moi, je me confesserais ; c'est toujours le plus sûr parti, et, confessé, huilé, on est prêt à tout événement.

— Eh bien ! je ferai comme tu feras. Confesse-toi d'abord.

— Non.

— Ma foi !... tu diras ce que tu voudras, mais je mourrai en bon catholique. Allons, mon père ! faites-moi dire mon *Confiteor*, et soufflez-moi, car je l'ai un peu oublié.

Pendant qu'il se confessait, le capitaine George but encore une gorgée de vin, puis il étendit la tête sur son mauvais oreiller et ferma les yeux. Il fut tranquille pendant près d'un quart d'heure. Alors il serra les lèvres et tressaillit en poussant un long gémissement que lui arrachait la douleur. Mergy, croyant qu'il expirait, poussa un grand cri, et lui souleva la tête. Le capitaine ouvrit aussitôt les yeux.

— Encore ? dit-il en le repoussant doucement. Je t'en prie, Bernard, calme-toi.

— George ! George ! et tu meurs par mes mains.

— Que veux-tu ? Je ne suis pas le premier Français tué par un frère... et je ne crois pas être le dernier Mais je ne dois accuser que moi seul... Lorsque Monsieur, m'ayant tiré de prison, m'emmena avec lui, je m'étais juré de ne pas tirer l'épée... Mais quand j'ai su que ce pauvre diable de Béville était attaqué... quand j'ai entendu le bruit des arquebusades, j'ai voulu voir l'affaire de trop près.

Il ferma encore les yeux, et les rouvrit bientôt en disant à Mergy :

— Madame de Turgis m'a chargé de te dire qu'elle t'aimait toujours. Il sourit doucement.

Ce furent ses dernières paroles. Il mourut au bout d'un quart d'heure, sans paraître souffrir beaucoup. Quelques minutes après, Béville expira dans les bras du moine, qui assura dans la suite qu'il avait distinctement entendu dans l'air le cri de joie des anges qui recevaient l'âme de ce pécheur repentant, tandis que, sous terre, les diables répondirent par un hurlement de triomphe en emportant l'âme du capitaine George.

TAMANGO

Quand la traite des nègres fut défendue, et que, pour s'y livrer, il fallut non seulement tromper la vigilance des douaniers français, ce qui n'était pas très difficile, mais encore, et c'était le plus hasardeux, échapper aux croiseurs anglais, le capitaine Ledoux devint un homme précieux pour les trafiquants de bois d'ébène[1].

Bien différent de la plupart des marins qui ont langui longtemps comme lui dans les postes subalternes, il n'avait point cette horreur profonde des innovations, et cet esprit de routine qu'ils apportent trop souvent dans les grades supérieurs. Le capitaine Ledoux, au contraire, avait été le premier à recommander à son armateur l'usage des caisses en fer, destinées à contenir et conserver l'eau. A son bord, les menottes et les chaînes, dont les bâtiments négriers ont provision, étaient fabriquées d'après un système nouveau,

(1) Nom que se donnent eux-mêmes les gens qui font la traite.

et soigneusement vernies pour les préserver de la rouille. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur parmi les marchands d'esclaves, ce fut la construction, qu'il dirigea lui-même, d'un brick destiné à la traite, fin voilier, étroit, long comme un bâtiment de guerre, et cependant capable de contenir un très grand nombre de noirs. Il le nomma *l'Espérance*. Il voulut que les entre-ponts, étroits et rentrés, n'eussent que trois pieds quatre pouces de haut, prétendant que cette dimension permettait aux esclaves de taille raisonnable d'être commodément assis: et quel besoin ont-ils de se lever?

— Arrivés aux colonies, disait Ledoux, ils ne resteront que trop sur leurs pieds!

Les noirs, le dos appuyé aux bordages du navire, et disposés sur deux lignes parallèles, laissaient entre leurs pieds un espace vide, qui, dans tous les autres négriers, ne sert qu'à la circulation. Ledoux imagina de placer dans cet intervalle d'autres nègres, couchés perpendiculairement aux premiers. De la sorte, son navire contenait une dizaine de nègres de plus qu'un autre du même tonnage. A la rigueur, on aurait pu en placer davantage; mais il faut avoir de l'humanité, et laisser à un nègre au moins cinq pieds en longueur et deux en largeur pour s'ébattre, pendant une traversée de six semaines et plus: « Car enfin, disait Ledoux à son armateur pour justifier cette mesure libérale, les nègres, après tout, sont des hommes comme les blancs ».

LA PARTIE DE TRICTRAC

Une frégate hollandaise entra dans le port. Les officiers nous donnèrent à dîner. On but largement de toute sorte de vins: et, la nappe ôtée, ne sachant que faire, car ces

messieurs parlaient très mal français, on se mit à jouer. Les Hollandais paraissaient avoir beaucoup d'argent; et leur premier lieutenant surtout voulait jouer si gros jeu, que pas un de nous ne se souciait de faire sa partie. Roger, qui ne jouait pas d'ordinaire, crut qu'il s'agissait dans cette occasion de soutenir l'honneur de son pays Il joua donc, et tint tout ce que voulut le lieutenant hollandais. Il gagna d'abord, puis perdit. Après quelques alternatives de gain et de perte, ils se séparèrent sans avoir rien fait. Nous rendîmes le dîner aux officiers hollandais. On joua encore. Roger et le lieutenant furent remis aux prises. Bref, pendant plusieurs jours, ils se donnèrent rendez-vous, soit au café, soit à bord, essayant toute sorte de jeux, surtout le trictrac, et augmentant toujours leurs paris, si bien qu'ils en vinrent à jouer vingt-cinq napoléons la partie. C'était une somme énorme pour de pauvres officiers comme nous: plus de deux mois de solde! Au bout d'une semaine, Roger avait perdu tout l'argent qu'il possédait, plus trois ou quatre mille francs empruntés à droite et à gauche.

Vous vous doutez bien que Roger et Gabrielle avaient fini par faire ménage commun et bourse commune: c'est-à-dire que Roger, qui venait de toucher une forte part de prises, avait mis à la masse dix ou vingt fois plus que l'actrice. Cependant, il considérait toujours que cette masse appartenait principalement à sa maîtresse, et il n'avait gardé pour ses dépenses particulières qu'une cinquantaine de napoléons. Il avait été cependant obligé de recourir à cette réserve pour continuer à jouer. Gabrielle ne lui fit pas la moindre observation.

L'argent du ménage prit le même chemin que son argent de poche. Bientôt Roger fut réduit à jouer ses derniers vingt-cinq napoléons. Il s'appliquait horriblement; aussi la partie fut-elle longue et disputée. Il vint un moment où Roger, tenant le cornet, n'avait plus qu'une chance pour

gagner : je crois qu'il lui fallait six quatre. La nuit était avancée. Un officier qui les avait longtemps regardés jouer avait fini par s'endormir sur un fauteuil. Le Hollandais était fatigué et assoupi ; en outre, il avait bu beaucoup de punch. Roger seul était bien éveillé, et en proie au plus violent désespoir. Ce fut en frémissant qu'il jeta les dés. Il les jeta si rudement sur le damier, que de la secousse une bougie tomba sur le plancher. Le Hollandais tourna la tête d'abord vers la bougie, qui venait de couvrir de cire son pantalon neuf, puis il regarda les dés. — Ils marquaient six et quatre. Roger, pâle comme la mort, reçut les vingt-cinq napoléons. Ils continuèrent à jouer. La chance devint favorable à mon malheureux ami, qui pourtant faisait école sur école, et qui casait comme s'il avait voulu perdre. Le lieutenant hollandais s'entêta, doubla, décupla les enjeux : il perdit toujours. Je crois le voir encore ; c'était un grand blond, flegmatique, dont la figure semblait être de cire. Il se leva enfin, ayant perdu quarante mille francs, qu'il paya sans que sa physionomie décelât la moindre émotion.

Roger lui dit :

— Ce que nous avons fait ce soir ne signifie rien, vous dormiez à moitié ; je ne veux pas de votre argent.

— Vous plaisantez, répondit le flegmatique Hollandais ; j'ai très bien joué, mais les dés ont été contre moi. Je suis sûr de pouvoir toujours vous gagner en vous rendant quatre trous. Bonsoir !

Et il le quitta.

Le lendemain, nous apprîmes que, désespéré de sa perte, il s'était brûlé la cervelle dans sa chambre après avoir bu un bol de punch.

LA VÉNUS D'ILLE

Durant mon monologue, que j'abrège beaucoup, j'avais entendu force allées et venues dans la maison, les portes s'ouvrir et se fermer, des voitures partir ; puis il me semblait avoir entendu sur l'escalier les pas légers de plusieurs femmes se dirigeant vers l'extrémité du corridor opposée à ma chambre. C'était probablement le cortège de la mariée qu'on menait au lit. Ensuite on avait redescendu l'escalier. La porte de madame de Peyrehorade s'était fermée. Que cette pauvre fille, me dis-je, doit être troublée et mal à son aise ! Je me tournais dans mon lit de mauvaise humeur. Un garçon joue un sot rôle dans une maison où s'accomplit un mariage.

Le silence régnait depuis quelque temps lorsqu'il fut troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois craquèrent fortement.

— Quel butor ! m'écriai-je. Je parie qu'il va tomber dans l'escalier.

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un mémoire de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsque le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais entendu avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je n'imaginais rien de semblable. J'allais refermer les yeux lorsque mon attention fut de nouveau excitée par des trépignements étranges auxquels se mêlèrent bientôt le tinte-

ment des sonnettes et le bruit des portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai des cris confus.

« Mon ivrogne aura mis le feu quelque part ! » pensais-je en sautant à bas de mon lit.

Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils ! mon fils ! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale : elle était pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers sur le lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne ou lui mettait des sels sous le nez. Hélas ! depuis longtemps son fils était mort. Sur un canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée, en proie à d'horribles convulsions Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du monde à la contenir.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ?

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme ; il était déjà raide et froid. Ses dents serrées et sa figure noircie exprimaient les plus affreuses angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis ; je me baissai et vis la bague de diamants.

J'entrainai M. de Peyrehorade et sa femme dans leur chambre ; puis j'y fis transporter la mariée.

— Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins. Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été victime d'un assassinat dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine, leur direction circulaire m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup je me souvins d'avoir entendu dire qu'à Valence des braves se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour assommer les gens dont on leur avait payé la mort. Aussitôt, je me rappelai le muletier aragonais et sa menace; toutefois, j'osais à peine penser qu'il eût tiré une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère.

J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les assassins avaient pu s'introduire de ce côté; mais je ne trouvai aucun indice certain. La La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrempé le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre; il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, était moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors

je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mademoiselle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur du roi de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa déposition. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

— Avez-vous appris quelque chose de madame Alphonse? demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et signée.

— Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

— Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors madame Alphonse était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand'peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra, qui dit: « Bonsoir, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce

de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit et m'a répété vingt fois, pauvre femme!... elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous? La Vénus de bronze, la statue de monsieur de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse folle. A ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Madame Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste.

On amena l'Espagnol; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos que j'avais entendu, mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné une partie de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

— Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que monsieur Alphonse eût voulu m'insulter, je lui aurais sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre.

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait passé toute la nuit à frotter et à médicamenter un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé, fort connu dans le pays, où il venait tous les ans pour son commerce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses.

CARMEN

Arrivé à Gibraltar, je trouvai qu'on y connaissait bien la Rollona, mais elle était morte ou elle était allée à *finibus terræ*[1], et sa disparition expliquait, à mon avis, comment nous avions perdu notre moyen de correspondre avec Carmen. Je mis mon âne dans une écurie, et, prenant mes oranges, j'allai par la ville comme pour les vendre, mais, en effet, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque figure de connaissance. Il y a là force canaille de tous les pays du monde, et c'est la tour de Babel, car on ne saurait faire dix pas dans une rue sans entendre parler autant de langues. Je voyais bien des gens d'Égypte, mais je n'osais guère m'y fier; je les tâtais, et ils me tâtaient. Nous devinions bien que nous étions des coquins; l'important était de savoir si nous étions de la même bande. Après deux jours passés en courses inutiles, je n'avais rien appris touchant la Rollona ni Carmen, et je pensais à retourner auprès de mes camarades après avoir fait quelques emplettes, lorsqu'en me promenant dans une rue, au coucher du soleil, j'entends une voix de femme d'une fenêtre qui me dit: « Marchand d'oranges!... » Je lève la tête, et je vois à un balcon Carmen, accoudée avec un officier en rouge, épaulettes d'or, cheveux frisés, tournure d'un gros mylord. Pour elle, elle était habillée superbement: un châle sur ses épaules, un peigne d'or, toute en soie; et la bonne pièce, toujours la même! riait à se tenir les côtes. L'Anglais, en baragouinant l'espagnol, me cria de monter, que madame voulait des oranges; et Carmen me dit en basque :

— Monte, et ne t'étonne de rien.

(1) Aux galères, ou bien à tous les diables.

Rien, en effet, ne devait m'étonner de sa part. Je ne sais si j'eus plus de joie que de chagrin en la retrouvant. Il y avait à la porte un grand domestique anglais, poudré, qui me conduisit dans un salon magnifique. Carmen me dit aussitôt en basque :

— Tu ne sais pas un mot d'espagnol, tu ne me connais pas.

Puis, se tournant vers l'Anglais :

— Je vous le disais bien, je l'ai tout de suite reconnu pour un Basque; vous allez entendre quelle drôle de langue. Comme il a l'air bête, n'est-ce pas? On dirait un chat surpris dans un garde-manger.

— Et toi, lui dis-je dans ma langue, tu as l'air d'une effrontée coquine, et j'ai bien envie de te balafrer la figure devant ton galant.

— Mon galant! dit-elle, tiens, tu as deviné cela tout seul? Et tu es jaloux de cet imbécile là? Tu es encore plus niais qu'avant nos soirées de la rue du Candilejo. Ne vois-tu pas, sot que tu es, que je fais en ce moment les affaires d'Egypte, et de la façon la plus brillante. Cette maison est à moi, les guinées de l'écrevisse seront à moi; je le mène par le bout du nez; je le mènerai d'où il ne sortira jamais.

— Et moi, lui dis-je, si tu fais encore les affaires d'Egypte de cette manière-là, je ferai si bien que tu ne recommenceras plus.

— Ah! oui-dà! Es-tu mon rom, pour me commander? Le Borgne le trouve bon, qu'as-tu à y voir? Ne devrais-tu pas être bien content d'être le seul qui se puisse dire mon *minchorrô*[1] ?

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda l'Anglais.

— Il dit qu'il a soif et qu'il boirait bien un coup, répondit Carmen.

---

(1) Mon amant, ou plutôt mon caprice.

Et elle se renversa sur un canapé en éclatant de rire à sa traduction.

Monsieur, quand cette fille-là riait, il n'y avait pas moyen de parler raison. Tout le monde riait avec elle. Ce grand Anglais se mit à rire aussi, comme un imbécile qu'il était, et ordonna qu'on m'apportât à boire.

Pendant que je buvais :

— Vois-tu cette bague qu'il a au doigt? dit-elle; si tu veux je te la donnerai.

Moi je répondis :

— Je donnerais un doigt pour tenir ton mylord dans la montagne, chacun un maquila au poing.

— Maquila, qu'est-ce que cela veut dire? demanda l'Anglais.

— Maquila, dit Carmen riant toujours, c'est une orange. N'est-ce pas un bien drôle de mot pour une orange? Il dit qu'il voudrait vous faire manger du maquila.

— Oui? dit l'Anglais. Eh bien? apporte encore demain du maquila.

Pendant que nous parlions, le domestique entra et dit que le dîner était prêt. Alors l'Anglais se leva, me donna une piastre, et offrit son bras à Carmen, comme si elle ne pouvait pas marcher seule. Carmen, riant toujours, me dit :

— Mon garçon, je ne puis t'inviter à dîner; mais demain, dès que tu entendras le tambour pour la parade, viens ici avec des oranges. Tu trouveras une chambre mieux meublée que celle de la rue du Candilejo, et tu verras si je suis toujours ta Carmencita. Et puis nous parlerons des affaires d'Egypte.

Je ne répondis rien, et j'étais dans la rue que l'Anglais me criait :

— Apportez demain du maquila! et j'entendais les éclats de rire de Carmen.

— Je sortis ne sachant ce que je ferais, je ne dormis

guère, et le matin je me trouvais si en colère contre cette traîtresse que j'avais résolu de partir de Gibraltar sans la revoir; mais, au premier roulement de tambour, tout mon courage m'abandonna: je pris ma natte d'oranges et je courus chez Carmen. Sa jalousie était entr'ouverte, et je vis son grand œil noir qui me guettait. Le domestique poudré m'introduisit aussitôt; Carmen lui donna une commission, et dès que nous fûmes seuls, elle partit d'un de ses éclats de rire de crocodile, et se jeta à mon cou. Je ne l'avais jamais vue si belle. Parée comme une madone, parfumée... des meubles de soie, des rideaux brodés... ah!... et moi fait comme un voleur que j'étais.

— Minchorrô! disait Carmen, j'ai envie de tout casser ici, de mettre le feu à la maison et de m'enfuir à la sierra.

Et c'étaient des tendresses!... et puis des rires!... et elle dansait, et elle déchirait ses falbalas: jamais singe ne fit plus de gambades, de grimaces, de diableries. Quand elle eut repris son sérieux:

— Écoute, me dit-elle, il s'agit de l'Egypte. Je veux qu'il me mène à Ronda, où j'ai une sœur religieuse... (Ici nouveaux éclats de rire). Nous passons par un endroit que je te ferai dire. Vous tombez sur lui: pillé rasibus! Le mieux serait de l'escoffier, mais, ajouta-t-elle avec un sourire diabolique qu'elle avait dans de certains moments, et ce sourire-là, personne n'avait alors envie de l'imiter, — sais-tu ce qu'il faudrait faire? Que le Borgne paraisse le premier. Tenez-vous un peu en arrière; l'écrevisse est brave et adroit: il a de bons pistolets... Comprends-tu?...

Elle s'interrompit par un nouvel éclat de rire qui me fit frissonner.

— Non, lui dis-je: je hais Garcia, mais c'est mon camarade. Un jour peut-être je t'en débarrasserai, mais nous règlerons nos comptes à la façon de mon pays. Je ne suis

Egyptien que par hasard; et pour certaines choses, je serai toujours franc Navarrais, comme dit le proverbe[1].

Elle reprit:

— Tu es une bête, un niais, un vrai *payllo*. Tu es comme le nain qui se croit grand quand il a pu cracher loin[2]. Tu ne m'aimes pas, va-t'en.

Quand elle me disait: Va-t'en, je ne pouvais m'en aller. Je promis de partir, de retourner auprès de mes camarades et d'attendre l'Anglais; de son côté, elle me promit d'être malade jusqu'au moment de quitter Gibraltar pour Ronda. Je demeurai encore deux jours à Gibraltar. Elle eut l'audace de me venir voir déguisée dans mon auberge. Je partis; moi aussi j'avais mon projet. Je retournai à notre rendez-vous, sachant le lieu et l'heure où l'Anglais et Carmen devaient passer. Je trouvai le Dancaïre et Garcia qui m'attendaient. Nous passâmes la nuit dans un bois auprès d'un feu de pommes de pin qui flambait à merveille. Je proposai à Garcia de jouer aux cartes. Il accepta. A la seconde partie je lui dis qu'il trichait; il se mit à rire. Je lui jetai les cartes à la figure. Il voulut prendre son espingole; je mis le pied dessus, et je lui dis: « On dit que tu sais jouer du couteau comme le meilleur jaque de Malaga, veux-tu t'essayer avec moi? » Le Dancaïre voulut nous séparer. J'avais donné deux ou trois coups de poing à Garcia. La colère l'avait rendu brave; il avait tiré son couteau, moi le mien. Nous dîmes tous deux au Dancaïre de nous laisser place libre et franc jeu. Il vit qu'il n'y avait pas moyen de nous arrêter, et il s'écarta. Garcia était déjà ployé en deux comme un chat prêt à s'élancer contre une souris. Il tenait son chapeau de la main gauche pour parer, son cou-

(1) *Navarro fino.*

(2) Or esorjlé de or narsichislé, sin chismar lachinguel. — Proverbe bohémien. La prouesse d'un nain, c'est de cracher loin.

teau en avant. C'est leur garde andalouse. Moi, je me mis à la navarraise, droit en face de lui, le bras gauche levé, la jambe gauche en avant, le couteau le long de la cuisse droite. Je me sentais plus fort qu'un géant. Il se lança sur moi comme un trait; je tournai sur le pied gauche et il ne trouva plus rien devant lui; mais je l'atteignis à la gorge, et le couteau entra si avant, que ma main était sous son menton. Je retournai la lame si fort qu'elle se cassa. C'était fini. La lame sortit de la plaie lancée par un bouillon de sang gros comme le bras. Il tomba sur le nez raide comme un pieu.

— Qu'as-tu fait? me dit le Dancaïre.

— Écoute, lui dis-je: nous ne pouvions vivre ensemble. J'aime Carmen, et je veux être seul. D'ailleurs, Garcia était un coquin, et je me rappelle ce qu'il a fait au pauvre Ramendado. Nous ne sommes plus que deux, mais nous sommes de bons garçons. Voyons, veux-tu de moi pour ami, à la vie à la mort?

Le Dancaïre me tendit la main. C'était un homme de cinquante ans.

— Au diables les amourettes! s'écria-t-il. Si tu lui avais demandé Carmen, il te l'aurait vendue pour une piastre. Nous ne sommes plus que deux; comment ferons-nous demain?

— Laisse-moi faire tout seul, lui répondis-je. Maintenant je me moque du monde entier.

Nous enterrâmes Garcia, et nous allâmes placer notre camp deux cents pas plus loin. Le lendemain, Carmen et son Anglais passèrent avec deux muletiers et un domestique. Je dis au Dancaïre:

— Je me charge de l'Anglais. Fais peur aux autres, ils ne sont pas armés.

L'Anglais avait du cœur. Si Carmen ne lui eût poussé le bras, il me tuait. Bref, je reconquis Carmen en ce jour-là,

et mon premier mot fut de lui dire qu'elle était veuve. Quand elle sut comment cela s'était passé :

— Tu seras toujours un *lillipendi!* me dit-elle. Garcia devait te tuer. Ta garde navarraise n'est qu'une bêtise, et il en a mis à l'ombre de plus habiles que toi. C'est que son temps était venu. Le tien viendra.

— Et le tien, répondis-je, si tu n'es pas pour moi une vraie romi.

— A la bonne heure, dit-elle; j'ai vu plus d'une fois dans du marc de café que nous devions finir ensemble. Bah! arrive qui plante?

Et elle fit claquer ses castagnettes, ce qu'elle faisait toujours quand elle voulait chasser quelque idée importune.

COLOMBA

Le matin, vers six heures, un domestique du préfet frappait à la maison d'Orso. Reçu par Colomba, il lui dit que le préfet allait partir, et qu'il attendait son frère. Colomba répondit sans hésiter que son frère venait de tomber dans l'escalier et de se fouler le pied; qu'étant hors d'état de faire un pas, il suppliait monsieur le préfet de l'excuser, et serait très reconnaissant, s'il daignait prendre la peine de passer chez lui. Peu après ce message, Orso descendit et demanda à sa sœur si le préfet ne l'avait pas envoyé chercher.

— Il vous prie de l'attendre ici, dit-elle avec la plus grande assurance. . . . . .

Une demi-heure s'écoula sans qu'on aperçût le moindre mouvement du côté de la maison des Barricini; cependant Orso demandait à Colomba si elle avait fait quelque décou-

verte; elle répondit qu'elle s'expliquerait devant le préfet. Elle affectait un grand calme, mais son teint et ses yeux annonçaient une agitation fébrile.

Enfin, on vit s'ouvrir la porte de la maison Barricini; le préfet, en habit de voyage, sortit le premier, suivi du maire et de ses deux fils. Quelle fut la stupéfaction des habitants de Pietranera, aux aguets depuis le lever du soleil, pour assister au départ du premier magistrat du département, lorsqu'ils le virent, accompagné des trois Barricini, traverser la place en droite ligne et entrer dans la maison della Rebbia. « Ils font la paix! » s'écrièrent les politiques du village.

— Je vous le disais bien, ajouta un vieillard, Orso Antonio a trop vécu sur le continent pour faire les choses comme un homme de cœur.

— Pourtant, répondit un rebbianiste, remarquez que ce sont les Barricini qui viennent le trouver. Ils demandent grâce.

— C'est le préfet qui les a tous embobelinés, répliqua le vieillard; on n'a plus de courage aujourd'hui, et les jeunes gens se soucient du sang de leur père comme s'ils étaient tous des bâtards.

Le préfet ne fut pas médiocrement surpris de trouver Orso debout et marchant sans peine. En deux mots, Colomba s'accusa de son mensonge et lui en demanda pardon:

— Si vous aviez demeuré ailleurs, monsieur le préfet, dit-elle, mon frère serait allé dès hier vous présenter ses respects.

Orso se confondait en excuses, protestant qu'il n'était pour rien dans cette ruse ridicule, dont il était profondément mortifié. Le préfet et le vieux Barricini parurent croire à la sincérité de ses regrets, justifiés d'ailleurs par sa confusion et les reproches qu'il adressait à sa sœur: mais les fils du maire ne parurent pas satisfaits:

— On se moque de nous, dit Orlanduccio, assez haut pour être entendu.

— Si ma sœur me jouait de ces tours, dit Vincentello, je lui ôterais bien vite l'envie de recommencer.

Ces paroles, et le ton dont elles furent prononcées, déplurent à Orso et lui firent perdre un peu de sa bonne volonté. Il échangea avec les jeunes Barricini des regards où ne se peignait nulle bienveillance.

Cependant tout le monde étant assis, à l'exception de Colomba, qui se tenait debout près de la porte de la cuisine, le préfet prit la parole, et, après quelques lieux communs sur les préjugés du pays, rappela que la plupart des inimitiés les plus invétérées n'avaient pour cause que des malentendus. Puis, s'adressant au maire, il lui dit que M. della Rebbia n'avait jamais cru que la famille Barricini eût pris une part directe ou indirecte dans l'événement déplorable qui l'avait privé de son père; qu'à la vérité il avait conservé quelques doutes relatifs à une particularité du procès qui avait existé entre les deux familles; que ce doute s'excusait par la longue absence de M. Orso et la nature des renseignements qu'il avait reçus; qu'éclairé maintenant par des révélations récentes, il se tenait pour complètement satisfait, et désirait établir avec M. Barricini et ses fils des relations d'amitié et de bon voisinage.

Orso s'inclina d'un air contraint; M. Barricini balbutia quelques mots que personne n'entendit; ses fils regardèrent les poutres du plafond. Le préfet, continuant sa harangue, allait adresser à Orso la contre-partie de ce qu'il venait de débiter à M. Barricini, lorsque Colomba, tirant de dessous son fichu quelques papiers, s'avança gravement entre les parties contractantes:

— Ce serait avec un bien vif plaisir, dit-elle, que je verrais finir la guerre entre nos deux familles; mais pour que la réconciliation soit sincère, il faut s'expliquer et ne

rien laisser dans le doute. — Monsieur le préfet, la déclaration de Tomaso Bianchi m'était à bon droit suspecte, venant d'un homme aussi mal famé. — J'ai dit que vos fils peut-être avaient vu cet homme dans la prison de Bastia...

— Cela est faux, interrompit Orlanduccio, je ne l'ai point vu.

Colomba lui jeta un regard de mépris, et poursuivit avec beaucoup de calme en apparence :

— Vous avez expliqué l'intérêt que pouvait avoir Tomaso à menacer monsieur Barricini au nom d'un bandit redoutable, par le désir qu'il avait de conserver à son frère Théodore le moulin que mon père lui louait à bas prix?...

— Cela est évident, dit le préfet.

— De la part d'un misérable comme paraît être ce Bianchi, tout s'explique, dit Orso, trompé par l'air de modération de sa sœur.

— La lettre contrefaite, continua Colomba, dont les yeux commençaient à briller d'un éclat plus vif, est datée du 11 juillet. Tomaso était alors chez son frère, au moulin.

— Oui, dit le maire un peu inquiet.

— Quel intérêt avait donc Tomaso Bianchi? s'écria Colomba d'un air de triomphe. Le bail de son frère était expiré; mon père lui avait donné congé le 1er juillet. Voici le registre de mon père, la minute du congé, la lettre d'un homme d'affaires d'Ajaccio qui nous proposait un nouveau meunier.

En parlant ainsi, elle remit au préfet les papiers qu'elle avait à la main.

Il y eut un moment d'étonnement général. Le maire pâlit visiblement; Orso, fronçant le sourcil, s'avança pour prendre connaissance des papiers que le préfet lisait avec beaucoup d'attention.

— On se moque de nous! s'écria de nouveau Orlanduccio

en se levant avec colère. Allons-nous-en, mon père, nous n'aurions jamais dû venir ici !

Un instant suffit à M. Barricini pour reprendre son sang-froid. Il demanda à examiner les papiers; le préfet les lui remit sans dire un mot. Alors, relevant ses lunettes vertes sur son front, il les parcourut d'un air assez indifférent, pendant que Colomba l'observait avec les yeux d'une tigresse qui voit un daim s'approcher de la tanière de ses petits.

— Mais, dit M. Barricini rabaissant ses lunettes et rendant les papiers au préfet, — connaissant la bonté de feu monsieur le colonel... Tomaso a pensé... il a dû penser... que monsieur le colonel reviendrait sur sa résolution de lui donner congé... De fait, il est resté en possession du moulin, donc...

— C'est moi, dit Colomba d'un ton de mépris, qui le lui ai conservé. Mon père était mort, et dans ma position je devais ménager les clients de ma famille.

— Pourtant, dit le préfet, ce Tomaso reconnaît qu'il a écrit la lettre..., cela est clair.

— Ce qui est clair pour moi, interrompit Orso, c'est qu'il y a de grandes infamies cachées dans toute cette affaire.

— J'ai encore à contredire une assertion de ces messieurs, dit Colomba.

Elle ouvrit la porte de la cuisine, et aussitôt entrèrent dans la salle Brandolaccio, le licencié en théologie et le chien Brusco. Les deux bandits étaient sans armes, au moins apparentes; ils avaient la cartouchière à la ceinture, mais point le pistolet qui en est le complément obligé. En entrant dans la salle, ils ôtèrent respectuesement leurs bonnets.

On peut concevoir l'effet que produisit leur subite apparition. Le maire pensa tomber à la renverse; ses fils se

jetèrent bravement devant lui, la main dans la poche de leur habit, cherchant leurs stylets. Le préfet fit un mouvement vers la porte, tandis qu'Orso, saisissant Brandolaccio au collet, lui cria :

— Que viens-tu faire ici, misérable ?

— C'est un guet-apens ! s'écria le maire essayant d'ouvrir la porte ; mais Saveria l'avait fermée en dehors à double tour, d'après l'ordre des bandits, comme on le sut ensuite.

— Bonnes gens ! dit Brandolaccio, n'ayez pas peur de moi ; je ne suis pas si diable que je suis noir. Nous n'avons nulle mauvaise intention. Monsieur le préfet, je suis bien votre serviteur. — Mon lieutenant, de la douceur, vous m'étranglez. — Nous venons ici comme témoins. Allons, parle, toi, Curé, tu as la langue bien pendue.

— Monsieur le préfet, dit le licencié, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Giocanto Castriconi, plus connu sous le nom du Curé... Ah ! vous me remettez ! Mademoiselle, que je n'avais pas l'avantage de connaître non plus, m'a fait prier de lui donner des renseignements sur un nommé Tomaso Bianchi, avec lequel j'étais détenu, il y a trois semaines, dans les prisons de Bastia. Voici ce que j'ai à vous dire...

— Ne prenez pas cette peine, dit le préfet ; je n'ai rien à entendre d'un homme comme vous... Monsieur della Rebbia, j'aime à croire que vous n'êtes pour rien dans cet odieux complot Mais êtes-vous maître chez vous ? Faites ouvrir cette porte. Votre sœur aura peut-être à rendre compte des étranges relations qu'elle entretient avec des bandits.

— Monsieur le préfet, s'écria Colomba, daignez entendre ce que va dire cet homme. Vous êtes ici pour rendre justice à tous, et votre devoir est de rechercher la vérité. Parlez, Giocanto Castriconi.

— Ne l'écoutez pas ! s'écrièrent en chœur les trois Barricini.

— Si tout le monde parle à la fois, dit le bandit en souriant, ce n'est pas le moyen de s'entendre. Dans la prison donc, j'avais pour compagnon, non pour ami, ce Tomaso en question. Il recevait de fréquentes visites de monsieur Orlanduccio...

— C'est faux, s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Deux négations valent une affirmation, observa froidement Castriconi. Tomaso avait de l'argent ; il mangeait et buvait du meilleur. J'ai toujours aimé la bonne chère (c'est là mon moindre défaut), et, malgré ma répugnance à frayer avec ce drôle, je me laissai aller à dîner plusieurs fois avec lui. Par reconnaissance, je lui proposai de s'évader avec moi... Une petite... pour qui j'avais eu des bontés, m'en avait fourni les moyens... Je ne veux compromettre personne. Tomaso refusa, me dit qu'il était sûr de son affaire, que l'avocat Barricini l'avait recommandé à tous les juges, qu'il sortirait de là blanc comme neige et avec de l'argent dans la poche. Quant à moi, je crus devoir prendre l'air. *Dixi.*

— Tout ce que dit cet homme est un tas de mensonges, répéta résolument Orlanduccio. Si nous étions en rase campagne, chacun avec notre fusil, il ne parlerait pas de la sorte.

— En voilà une de bêtise ! s'écria Brandolaccio. Ne vous brouillez pas avec le Curé, Orlanduccio.

— Me laisserez-vous sortir enfin, monsieur della Rebbia ? dit le préfet frappant du pied d'impatience.

— Saveria ! Saveria ! criait Orso, ouvrez la porte, de par le diable !

— Un instant, dit Brandolaccio. Nous avons d'abord à filer, nous, de notre côté. Monsieur le préfet, il est d'usage.

quand on se rencontre chez des amis communs, de se donner une demi-heure de trêve en se quittant.

Le préfet lui lança un regard de mépris.

— Serviteur à toute la compagnie, dit Brandolaccio. Puis étendant le bras horizontalement: Allons, Brusco, dit-il à son chien, saute pour monsieur le préfet!

Le chien sauta, les bandits reprirent à la hâte leurs armes dans la cuisine, s'enfuirent par le jardin, et à un coup de sifflet aigu la porte de la salle s'ouvrit comme par enchantement.

— Monsieur Barricini, dit Orso avec une fureur concentrée, je vous tiens pour un faussaire. Dès aujourd'hui j'enverrai ma plainte contre vous au procureur du roi, pour faux et pour complicité avec Bianchi. Peut-être aurai-je encore une plainte plus terrible à porter contre vous.

— Et moi, monsieur della Rebbia, dit le maire, je porterai ma plainte contre vous pour guet-apens et pour complicité avec des bandits. En attendant, monsieur le préfet vous recommandera à la gendarmerie.

— Le préfet fera son devoir, dit celui-ci d'un ton sévère. Il veillera à ce que l'ordre ne soit pas troublé à Pietranera, il prendra soin que justice soit faite. Je parle à vous tous, messieurs!

Le maire et Vincentello étaient déjà hors de la salle, et Orlanduccio les suivait à reculons lorsque Orso lui dit à voix basse:

— Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet: c'est à vous que j'en destine, à vous et à votre frère.

Pour réponse, Orlanduccio tira son stylet et se jeta sur Orso comme un furieux; mais, avant qu'il pût faire usage de son arme, Colomba lui saisit le bras qu'elle tordit avec force pendant qu'Orso, le frappant du poing au visage, le fit reculer quelques pas et heurter rudement contre le chambranle de la porte. Le stylet échappa de la main d'Orlan-

duccio, mais Vincentello avait le sien et rentrait dans la chambre, lorsque Colomba, sautant sur un fusil, lui prouva que la partie n'était pas égale. En même temps, le préfet se jeta entre les combattants.

— A bientôt, Ors' Anton'! cria Orlanduccio; et, tirant violemment la porte de la salle, il la ferma à clef pour se donner le temps de faire retraite.

Orso et le préfet demeurèrent un quart d'heure sans parler, chacun à un bout de la salle. Colomba, l'orgueil du triomphe sur le front, les considérait tour à tour, appuyée sur le fusil qui avait décidé de la victoire.

— Quel pays! quel pays! s'écria enfin le préfet en se levant impétueusement.

LA DOUBLE MÉPRISE

Darcy s'était trompé sur la nature de son émotion: il faut bien le dire, il n'était pas amoureux. Il avait profité d'une bonne fortune qui semblait se jeter à sa tête, et qui méritait bien qu'on ne la laissât pas échapper. D'ailleurs, comme tous les hommes, il était beaucoup plus éloquent pour demander que pour remercier. Cependant il était poli, et la politesse tient lieu souvent de sentiments plus respectables. Le premier mouvement d'ivresse passé, il débitait donc à Julie des phrases tendres qu'il composait sans trop de peine, et qu'il accompagnait de nombreux baisements de main qui lui épargnaient autant de paroles. Il voyait sans regret que la voiture était déjà aux barrières, et que dans peu de minutes il allait se séparer de sa conquête. Le silence de madame de Chaverny au milieu de ses protestations, l'accablement dans lequel elle paraissait plongée, ren-

daient difficile, ennuyeuse même, si j'ose le dire, la position de son nouvel amant.

Elle était immobile, dans un coin de la voiture, serrant machinalement son châle contre son sein. Elle ne pleurait plus; ses yeux étaient fixes, et lorsque Darcy lui prenait la main pour la baiser, cette main, dès qu'elle était abandonnée, retombait sur ses genoux comme morte. Elle ne parlait pas, entendait à peine; mais une foule de pensées déchirantes se présentaient à la fois à son esprit, et, si elle voulait en exprimer une, une autre à l'instant venait lui fermer la bouche.

Comment rendre le chaos de ces pensées, ou plutôt de ces images qui se succédaient avec autant de rapidité que les battements de son cœur? Elle croyait entendre à ses oreilles des mots sans liaison et sans suite, mais tous avec un sens terrible. Le matin elle avait accusé son mari, il était vil à ses yeux; maintenant elle était cent fois plus méprisable. Il lui semblait que sa honte était publique. — La maîtresse du duc de H*** la repousserait à son tour. — Madame Lambert, tous ses amis ne voudraient plus la voir. — Et Darcy? — L'aimait-il? — Il la connaissait à peine. — Il l'avait oubliée. — Il ne l'avait pas reconnue tout de suite. — Peut-être l'avait-il trouvée bien changée. — Il était froid pour elle: c'était là le coup de grâce. Son entraînement pour un homme qui la connaissait à peine, qui ne lui avait pas montré de l'amour... mais de la politesse seulement. — Il était impossible qu'il l'aimât. — Elle-même l'aimait-elle? — Non, puisqu'elle s'était mariée lorsqu'à peine il venait de partir.

Quand la voiture entra dans Paris, les horloges sonnaient une heure. C'était à quatre heures qu'elle avait vu Darcy pour la première fois. — Oui, vu, — elle ne pouvait dire *revu*... Elle avait oublié ses traits, sa voix; c'était un étranger pour elle... Neuf heures après, elle était devenue sa

maîtresse !... Neuf heures avaient suffi pour cette singulière fascination... avaient suffi pour qu'elle fût déshonorée à ses propres yeux, aux yeux de Darcy lui-même ; car que pouvait-il penser d'une femme aussi faible ? Comment ne pas la mépriser ?

Parfois la douceur de la voix de Darcy, les paroles tendres qu'il lui adressait, la ranimaient un peu. Alors elle s'efforçait de croire qu'il sentait réellement l'amour dont il parlait. Elle ne s'était pas rendue si facilement. — Leur amour durait depuis longtemps lorsque Darcy l'avait quittée. — Darcy devait savoir qu'elle ne s'était mariée que par suite du dépit que son départ lui avait fait éprouver. — Les torts étaient du côté de Darcy. — Pourtant, il l'avait toujours aimée pendant sa longue absence. — Et, à son retour, il avait été heureux de la retrouver aussi constante que lui. — La franchise de son aveu, — sa faiblesse même, devaient plaire à Darcy, qui détestait la dissimulation. — Mais l'absurdité de ces raisonnements lui apparaissait bientôt. — Les idées consolantes s'évanouissaient, et elle restait en proie à la honte et au désespoir.

Un moment elle voulut exprimer ce qu'elle sentait. Elle venait de se représenter qu'elle était proscrite par le monde, abandonnée par sa famille. Après avoir si grièvement offensé son mari, sa fierté ne lui permettait pas de le revoir jamais. « Je suis aimée de Darcy, se dit-elle ; je ne puis aimer que lui. Sans lui je ne puis être heureuse. — Je serai heureuse partout avec lui. Allons ensemble dans quelque lieu où jamais je ne puisse voir une figure qui me fasse rougir. Qu'il m'emmène avec lui à Constantinople... »

Darcy était à cent lieues de deviner ce qui se passait dans le cœur de Julie. Il venait de remarquer qu'ils entraient dans la rue habitée par madame de Chaverny, et remettait ses gants glacés avec beaucoup de sang-froid.

— A propos, dit-il, il faut que je sois présenté officielle-

ment à M. de Chaverny... Je suppose que nous serons bientôt bons amis. Présenté par madame Lambert, je serai sur un bon pied dans votre maison. En attendant, puisqu'il est à la campagne, je puis vous voir?

La parole expira sur les lèvres de Julie. Chaque mot de Darcy était un coup de poignard. Comment parler de fuite, d'enlèvement, à cet homme si calme, si froid, qui ne pensait qu'à arranger sa liaison pour l'été, de la manière la plus commode? Elle brisa avec rage la chaîne d'or qu'elle portait à son cou, et tordit les chaînons entre ses doigts. La voiture s'arrêta à la porte de la maison qu'elle occupait. Darcy fut fort empressé à lui arranger son châle sur les épaules, à rajuster son chapeau convenablement. Lorsque la portière s'ouvrit, il lui présenta la main de l'air le plus respectueux, mais Julie s'élança à terre sans vouloir s'appuyer sur lui.

— Je vous demanderai la permission, Madame, dit-il en s'inclinant profondément, de venir savoir de vos nouvelles.

— Adieu! dit Julie d'une voix étouffée.

Darcy remonta dans son coupé, et se fit ramener chez lui en sifflant de l'air d'un homme très satisfait de sa journée.

FROMENTIN

DOMINIQUE

I

A l'extrémité du pays, sur une sorte de presqu'île caillouteuse battue de trois côtés par les lames, il y avait un phare, aujourd'hui détruit, entouré d'un très petit jardin, avec des haies de tamaris plantés si près du bord qu'ils étaient noyés d'écume à chaque marée un peu forte. C'était assez ordinairement le lieu choisi pour les rendez-vous de chasse dont je vous parle. L'endroit était particulièrement désert, la falaise y était plus haute, la mer plus vaste et plus conforme à l'idée qu'on se fait de ce bleu désert sans limites et de cette solitude agitée. L'horizon circulaire qu'on embrassait de ce point culminant du rivage, même sans quitter le pied de la tour, offrait une surprise grandiose dans un pays si pauvrement dessiné qu'il n'a presque jamais ni contours ni perspectives.

Je me souviens qu'un jour Madeleine et M de Nièvres voulurent monter au sommet du phare. Il faisait du vent. Le bruit de l'air, que l'on n'entendait point en bas, grandissait à mesure que nous nous élevions, grondait comme un tonnerre dans l'escalier en spirale, et faisait frémir au-dessus de nous les parois de cristal de la lanterne.. Quand nous débouchâmes à cent pieds du sol, ce fut comme un ouragan qui nous fouetta le visage, et de tout l'horizon

s'éleva je ne sais quel murmure irrité dont rien ne peut donner l'idée quand on n'a pas écouté la mer de très haut. Le ciel était couvert. La marée basse laissait apercevoir entre la lisière écumeuse des flots et le dernier échelon de la falaise le morne lit de l'Océan pavé de roches et tapissé de végétations noirâtres. Des flaques d'eau miroitaient au loin parmi les varechs, et deux ou trois chercheurs de crabes, si petits qu'on les aurait pris pour des oiseaux pêcheurs, se promenaient au bord des vases, imperceptibles dans la prodigieuse étendue des lagunes. Au delà commençait la grande mer, frémissante et grise, dont l'extrémité se perdait dans les brumes. Il fallait y regarder attentivement pour comprendre où se terminait la mer, où le ciel commençait, tant la limite était douteuse, tant l'un et l'autre avaient la même pâleur incertaine, la même palpitation orageuse et le même infini. Je ne puis vous dire à quel point ce spectacle de l'immensité répétée deux fois, et par conséquent double d'étendue, aussi haute qu'elle était profonde, devenait extraordinaire, vu de la plate-forme du phare, et de quelle émotion commune il nous saisit. Chacun de nous en fut frappé diversement sans doute; mais je me souviens qu'il eut pour effet de suspendre aussitôt tout entretien, et que le même vertige physique nous fit subitement pâlir et nous rendit sérieux. Une sorte de cri d'angoisse s'échappa des lèvres de Madeleine, et, sans prononcer une parole, tous accoudés sur la légère balustrade qui seule nous séparait de l'abîme, sentant très distinctement l'énorme tour osciller sous nos pieds à chaque impulsion du vent, attirés par l'immense danger, et comme sollicités d'en bas par les clameurs de la marée montante, nous restâmes longtemps dans la plus grande stupeur, semblables à des gens qui, le pied posé sur la vie fragile, par miracle, auraient un jour l'aventure inouïe de regarder et de voir au delà.

C'était là comme une place marquée.

Je sentis parfaitement que, sous un pareil frisson, une corde humaine devait se briser. Il fallait que l'un de nous cédât ; sinon le plus ému, du moins le plus frêle. Ce fut Julie.

Elle était immobile à côté d'Olivier, sa petite main tremblante placée tout près de la main du jeune homme et fortement crispée sur la rampe, la tête penchée vers la mer, avec des yeux demi-fermés, cette expression d'égarement que donne le vertige, et presque la pâleur d'un enfant qui va mourir. Olivier s'aperçut le premier qu'elle allait s'évanouir, il la prit dans ses bras. Quelques secondes après, elle revint à elle en poussant un soupir d'angoisse qui souleva son mince corsage.

« Ce n'est rien », dit-elle en réagissant aussitôt contre cet irrésistible accès de défaillance, et nous descendîmes.

On n'eut plus à parler de cet incident, qui fut oublié sans doute comme beaucoup d'autres. Je me le rappelle aujourd'hui, en vous parlant de nos promenades au phare, comme étant la première indication de certains faits très obscurs qui devaient avoir leur dénoûment beaucoup plus tard.

II

Le soir indiqué, j'arrivai de bonne heure. Il n'y avait encore qu'un très petit nombre d'invités réunis autour de Madeleine, près de la cheminée du premier salon. Quand elle entendit annoncer mon nom, par un élan de familiarité qu'elle ne tenait nullement à réprimer, elle fit un mouvement vers moi qui l'isola de son entourage et me la montra de la tête aux pieds comme une image imprévue de toutes les séductions. C'était la première fois que je la voyais ainsi,

dans la tenue splendide et indiscrète d'une femme en toilette de bal. Je sentis que je changeais de couleur, et qu'au lieu de répondre à son regard paisible, mes yeux s'arrêtaient maladroitement sur un nœud de diamants qui flamboyait à son corsage. Nous demeurâmes une seconde en présence, elle interdite, moi fort troublé. Personne assurément ne se douta du rapide échange d'impressions qui nous apprit, je crois, de l'un à l'autre que de délicates pudeurs étaient blessées. Elle rougit un peu, sembla frissonner des épaules, comme si subitement elle avait froid, puis, s'interrompant au milieu d'une phrase qui ne voulait rien dire, elle se rapprocha de son fauteuil, y prit une écharpe de dentelles, et le plus naturellement du monde elle s'en couvrit. Ce seul geste pouvait signifier bien des choses : mais je voulus n'y voir qu'un acte ingénu de condescendance et de bonté qui me la rendit plus adorable que jamais et me bouleversa pour le reste de la soirée. Elle-même en garda pendant quelques minutes un peu d'embarras. Je la connaissais trop bien aujourd'hui pour m'y tromper. Deux ou trois fois je la surpris me regardant sans motif, comme si elle eût été encore sous l'empire d'une sensation qui durait ; puis des obligations de politesse lui rendirent peu à peu son aplomb. Le mouvement du bal agit sur elle et sur moi en sens contraire : elle devint parfaitement libre et presque joyeuse ; quant à moi, je devins plus sombre à mesure que je la voyais plus gaie, et plus troublé à mesure que je découvrais en elle des attraits extérieurs qui d'une créature presque angélique faisaient tout simplement une femme accomplie.

Elle était admirablement belle, et l'idée que tant d'autres le savaient aussi bien que moi ne fut pas longue à me saisir le cœur aigrement. Jusque-là, mes sentiments pour Madeleine avaient par miracle échappé à la morsure des sensations venimeuses. « Allons, me dis-je, un tourment de

plus ! » Je croyais avoir épuisé toutes les faiblesses. Mon amour apparemment n'était pas complet : il lui manquait un des attributs de l'amour, non pas le plus dangereux, mais le plus laid.

III

Madeleine était avertie, il était impossible qu'elle ne le fût pas ; depuis combien de temps ? Peut-être depuis le jour où, reprenant elle-même un air plus agité, elle y avait senti passer des chaleurs qui n'étaient plus à la température de notre ancienne et calme amitié. Le jour où je crus avoir la certitude de ce fait, cela ne me suffit pas. Je voulus en tenir la preuve et forcer pour ainsi dire Madeleine elle-même à me la donner. Je ne m'arrêtai pas une seule minute à la pensée qu'un pareil manège était détestable, méchant et odieux. Je la pressai de questions muettes. A mille sous-entendus qui nous permettaient, comme aux gens qui se connaissent à fond, de nous comprendre à demi-mot, j'en ajoutai de plus précis. Nous marchions prudemment sur un terrain semé de pièges ; j'y dressai des embûches à tous les pas. Je ne sais quelle envie perverse me prit de la gêner, de l'assiéger, de la contraindre dans sa dernière réserve. Je voulais me venger de ce long silence imposé d'abord par timidité, puis par égard, puis par respect, enfin par pitié. Ce masque porté depuis trois ans m'était insupportable ; je le jetai. Je ne craignais pas que la lumière se fît entre nous. Je souhaitais presque une explosion qui devait la couvrir de terreur, et quant à son repos, que cette aveugle et homicide indiscrétion pouvait tuer, je l'oubliais.

Ce fut une crise humiliante, et dont j'aurais de la peine à vous rendre compte. Je ne souffrais presque plus, tant j'étais butté contre une idée fixe. J'agissais en sens direct,

l'esprit clair, la conscience fermée, comme s'il se fût agi d'une partie d'escrime où je n'aurais joué que mon amour-propre.

A cette stratégie insensée, Madeleine opposa tout à coup des moyens de défense inattendus. Elle y répondit par un calme parfait, par une absence totale de finesse, par des ingénuités que rien ne pouvait plus entamer. Elle éleva doucement entre nous comme un mur d'acier d'une froideur et d'une résistance impénétrables. Je m'irritais contre ce nouvel obstacle et ne pouvais le vaincre. J'essayais de nouveau de me faire comprendre; toute intelligence avait cessé. J'aiguisais des mots qui n'arrivaient pas jusqu'à elle. Elle les prenait, les relevait, les désarmait par une réponse sans réplique; comme elle eût fait d'une flèche adroitement reçue, elle en ôtait le trait acéré qui pouvait blesser. Le résumé de son maintien, de son accueil, de ses poignées de main affectueuses, de ses regards excellents, mais courts et sans portée, en un mot le sens de toute sa conduite admirable et désespérante de force, de simplicité et de sagesse, était celui-ci : « Je ne sais rien, et si vous avez cru que je devinais quelque chose, vous vous êtes trompé »

Je disparaissais alors pour quelque temps, honteux de moi-même, furieux d'impuissance, aigri, et, quand je revenais à elle avec des idées meilleures et des intentions de repentir, elle n'avait pas plus l'air de comprendre celles-ci qu'elle n'avait admis les autres.

IV

Madeleine écoutait, haletante. J'étais assis derrière elle, aussi près que le permettait le dossier de son fauteuil, où je m'appuyais. Elle s'y renversait aussi de temps en temps, au point que ses cheveux me balayaient les lèvres. Elle ne

pouvait pas faire un geste de mon côté que je ne sentisse aussitôt son souffle inégal, et je le respirais comme une ardeur de plus. Elle avait les deux bras croisés sur sa poitrine, peut-être pour en comprimer les battements. Tout son corps, penché en arrière, obéissait à des palpitations irrésistibles, et chaque respiration de sa poitrine, en se communiquant du siège à mon bras, m'imprimait à moi-même un mouvement convulsif tout pareil à celui de ma propre vie. C'était à croire que le même souffle nous animait à la fois d'une existence indivisible, et que le sang de Madeleine et non plus le mien circulait dans mon cœur entièrement dépossédé par l'amour.

A ce moment, il se fit un peu de bruit dans une loge située de l'autre côté de la salle, où deux femmes entraient seules, en grand étalage, et fort tard pour produire plus d'effet. A peine assises, elles commencèrent à lorgner, et leurs yeux s'arrêtèrent sur la loge de Madeleine. Madeleine involontairement fit comme elles. Il y eut pendant une seconde un échange d'examen qui me glaça d'effroi, car au premier coup d'œil j'avais reconnu un visage témoin d'anciennes faiblesses et retrouvé des souvenirs détestés. En voyant ce regard persistant fixé sur nous, Madeleine eut-elle un soupçon? Je le crois, car elle se tourna tout à coup comme pour me surprendre. Je soutins le feu de ses yeux, le plus immédiat et le plus clairvoyant que j'aie jamais affronté. Il se serait agi de sa vie que je n'aurais pas été plus déterminé dans un acte de témérité qui me demanda le plus grand effort. Le reste de la soirée se passa mal. Madeleine parut moins occupée de la musique et distraite par une idée gênante, comme si ce vis-à-vis malencontreux l'importunait. Une ou deux fois encore, elle essaya d'éclairer ses doutes; puis elle devint étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, et je compris qu'elle se retirait au fond de sa pensée.

Je la reconduisis jusqu'à sa voiture. Arrivé là, le marchepied baissé, Madeleine enfouie dans ses fourrures :

« Me permettez-vous de vous accompagner ? » lui dis-je.

Il n'y avait aucune réponse à me faire, surtout en présence de M. d'Orsel et de Julie. La demande était d'ailleurs des plus simples. Je montai avant même qu'on me l'eût permis.

Il n'y eut pas un mot de prononcé pendait ce trajet sur un pavé bruyant, au pas rapide et retentissant des chevaux. M. d'Orsel fredonnait en souvenir de la pièce. Julie m'examinait à la dérobée, puis se collait le visage aux vitres et regardait les rues. Madeleine, à demi renversée, comme elle l'eût été sur un lit de repos, froissait par un geste nerveux un énorme bouquet de violettes qui toute la soirée m'avait enivré. Je voyais l'éclat bizarre et fiévreux de ses yeux fixes. J'étais dans un grand trouble, et je sentais distinctement qu'il y avait d'elle à moi je ne sais quoi de très grave, comme un débat décisif.

Elle descendit la dernière, et je tenais encore sa main que déjà M. d'Orsel et Julie montaient devant nous le perron de l'hôtel. Elle fit un pas pour les suivre, et laissa tomber son bouquet. Je feignis de ne pas m'en apercevoir.

« Mon bouquet, je vous prie ? » me dit-elle, comme si elle eût parlé à son valet de pied.

Je le lui tendis sans dire un seul mot ; j'aurais sangloté. Elle le prit, le porta rapidement à ses lèvres, y mordit avec fureur, comme si elle eût voulu le mettre en pièces.

« Vous me martyrisez et vous me déchirez », me dit-elle tout bas avec un suprême accent de désespoir ; puis, par un mouvement que je ne puis vous rendre, elle arracha son bouquet par moitié : elle en prit une, et me jeta pour ainsi dire l'autre au visage.

Je me mis à courir comme un fou, en pleine nuit, emportant, comme un lambeau du cœur de Madeleine, ce paquet

de fleurs où elle avait mis ses lèvres et imprimé des morsures que je savourais comme des baisers. Je m'en allais au hasard, ivre de joie, me répétant un mot qui m'éblouissait comme un soleil levant. Je ne m'inquiétais ni de l'heure ni des rues. Après m'être égaré dix fois dans le quartier de Paris que je connaissais le mieux, j'arrivai sur les quais Je n'y rencontrai personne.

Paris tout entier dormait, comme il dort entre trois et six heures du matin. La lune éclairait les quais déserts et fuyants à perte de vue. Il ne faisait presque plus froid: c'était en mars. La rivière avait des frissons de lumière qui la blanchissaient, et coulait sans faire le moindre bruit entre ses hautes bordures d'arbres et de palais. Au loin s'enfonçait la ville populeuse, avec ses tours, ses dômes, ses flèches, où les étoiles avaient l'air d'être allumées comme des fanaux, et le Paris du centre sommeillait, confusément étendu sous des brumes. Ce silence et cette solitude portèrent au comble le sentiment subit qui me venait de la vie, de sa grandeur, de sa plénitude et de son intensité. Je me rappelais ce que j'avais souffert, soit dans les foules, soit chez moi, toujours dans l'isolement, en me sentant perdu, médiocre, et continuellement abandonné Je compris que cette longue infirmité ne dépendait pas de moi, que toute petitesse était le fait d'un défaut de bonheur. « Un homme est tout ou n'est rien, me disais-je. Le plus petit devient le plus grand; le plus misérable peut faire envie! » Et il me semblait que mon bonheur et mon orgueil remplissaient Paris.

V

Aussitôt affranchie du trop réel souci qui depuis trois semaines l'attachait au chevet de Julie, Madeleine eut l'air de perdre tout à coup la raison. Je ne sais quel étourdissement la prit qui la rendit extraordinaire et positivement folle d'imprévoyance, d'exaltation et de hardiesse. Je reconnus ce regard foudroyant d'éclat qui m'avait appris le soir du théâtre que nous étions en péril, et portant toutes choses à outrance, morceau par morceau, elle me jeta pour ainsi dire son cœur à la tête, comme elle avait fait ce soir-là de son bouquet.

Nous passâmes ainsi trois jours en promenades, en courses téméraires, soit au château, soit dans les futaies; trois jours inouïs de bonheur, si le sentiment de je ne sais quelle enragée destruction de son repos peut s'appeler du bonheur, sorte de lune de miel effrontée et désespérée, sans exemple ni pour les émotions ni pour les repentirs, et qui ne ressemble à rien, sinon à ces heures de copieuses et funèbres satisfactions pendant lesquelles on permet tout aux gens condamnés à mourir le lendemain.

Le troisième jour, elle exigea, malgré mes refus, que je montasse un des chevaux de son mari.

« Vous m'accompagnerez, me dit-elle; j'ai besoin d'aller vite et de me promener très loin. »

Elle courut s'habiller, fit seller un cheval que M. de N'èvres avait dressé pour elle, et, comme s'il se fût agi de se faire audacieusement enlever devant ses domestiques, en plein jour:

« Partons », me dit-elle.

A peine arrivée sous bois, elle prit le galop. Je fis comme elle, et je la suivis. Elle hâta le pas dès qu'elle me sentit sur ses talons, cravacha son cheval, et sans motif le lança

à fond de train. Je me mis à son allure, et j'allais l'atteindre quand elle fit un nouvel effort qui me laissa derrière. Cette poursuite irritante, effrénée, me mit hors de moi. Elle montait une bête légère et la maniait de façon à décupler sa vitesse. A peine assise, tout le corps soulevé pour diminuer encore le poids de sa frêle stature, sans un cri, sans un geste, elle filait éperdûment et comme emportée par un oiseau. Je courais moi-même à toute allure, immobile, les lèvres sèches, avec la fixité machinale d'un jockey dans une course de fond. Elle tenait le milieu d'un sentier étroit, un peu encaissé, raviné par le bord, où deux chevaux ne pouvaient passer de front, à moins que l'un des deux ne se rangeât. La voyant obstinée à me barrer le passage, je grimpai sous bois, et je l'accompagnai quelque temps ainsi, au risque de me briser la tête cent fois pour une; puis, le moment venu de lui couper la route, je franchis le talus, tombai dans le chemin creux et y mis mon cheval en travers. Elle vint s'arrêter court à deux pas de moi, et les deux bêtes, animées et tout écumantes, se cabrèrent un moment, comme si elles avaient eu le sentiment que leurs cavaliers voulaient combattre. Je crois vraiment que Madeleine et moi nous nous regardâmes avec colère, tant cette joute extravagante mêlait d'excitation et de défi à d'autres sentiments intraduisibles. Elle se tint devant moi, sa cravache à pommeau d'écaille entre les dents, les joues livides, les yeux injectés et m'éclaboussant de lueurs sanglantes; puis elle fit entendre un ou deux éclats de rire convulsifs qui me glacèrent. Son cheval repartit ventre à terre.

Pendant une minute au moins, comme Bernard de Mauprat attaché aux pas d'Edmée, je la regardai fuir sous la haute colonnade des chênes, son voile au vent, sa longue robe obscure soulevée avec la surnaturelle agilité d'un petit démon noir. Quand elle eut atteint l'extrémité du sentier et que je ne la vis plus que comme un point dans les rousseurs

du bois, je repris ma course en poussant malgré moi un cri de désespoir. Arrivé juste à l'endroit où elle avait disparu, je la retrouvai dans l'entre-croisement de deux routes, arrêtée, haletante, et m'attendant le sourire aux lèvres.

« Madeleine, lui dis-je en me ruant sur elle et lui prenant le bras, cessez ce jeu cruel ; arrêtez-vous, ou je me fais tuer ! »

Elle me répondit seulement par un regard direct qui m'empourpra le visage, et reprit plus posément l'allée du château. Nous revînmes au pas, sans échanger une seule parole, nos chevaux marchant côte à côte, se frôlant des mâchoires et se couvrant mutuellement d'écume. Elle descendit à la grille, traversa la cour à pied tout en fouettant le sable avec sa cravache, monta droit à sa chambre et ne reparut que le soir.

A huit heures, on nous remit le courrier. Il y avait une lettre de M. de Nièvres. Madeleine, en la décachetant, changea de couleur.

« M. de Nièvres va bien, dit-elle : il ne reviendra pas avant le mois prochain ».

Puis elle se plaignit d'une grande fatigue et se retira.

Il en fut de cette nuit comme des précédentes : je la passai debout et sans sommeil. Le billet de M. de Nièvres, tout insignifiant qu'il fût, intervenait entre nous comme une revendication de mille choses oubliées. Il eût écrit ce seul mot : « Je suis vivant », que l'avertissement n'eût pas été plus clair. Je résolus de quitter Nièvres le lendemain, absolument comme j'avais résolu d'y venir, sans autre réflexion ni calcul. A minuit, il y avait encore de la lumière dans la chambre de Madeleine. Un massif d'érables plantés près du château et directement en face de ses fenêtres recevait un reflet rougissant qui toutes les nuits m'apprenait à quelle heure Madeleine achevait sa veillée. Le plus souvent, c'était fort tard. Une heure après minuit, le reflet paraissait encore.

Je pris une chaussure légère et je descendis l'escalier à tâtons. J'allai ainsi jusqu'à la porte de l'appartement de Madeleine, situé à l'opposé de celui de Julie, à l'extrémité d'un interminable corridor. Une seule femme de chambre couchait auprès d'elle en l'absence de son mari. J'écoutai : je crus entendre une ou deux fois résonner sèchement une petite toux nerveuse assez habituelle à Madeleine dans ses moments de dépit ou de vive contrariété. Je posai la main sur la serrure ; la clef y était. Je m'éloignai, je revins, et je m'éloignai de nouveau. Mon cœur battait à se rompre. J'étais littéralement hébété, et je tremblais de tous mes membres. Je rôdai quelque temps encore dans le corridor, en pleines ténèbres ; puis je restai cloué sur place sans aucune idée de ce que j'allais faire. Le même soubresaut qui m'avait un beau jour, sous le coup d'alarmes très vives, poussé machinalement à Nièvres et m'y avait fait tomber comme un accident, peut-être comme une catastrophe, me promenait encore, au milieu de la nuit, dans cette maison confiante et endormie, m'amenait jusqu'à la chambre à coucher de Madeleine, et m'y faisait buter comme un homme qui rêve. Etais-je un malheureux à bout de sacrifices, aveuglé de désirs, ni meilleur ni pire que tous mes semblables ? étais-je un scélérat ? Cette question capitale me travaillait vaguement l'esprit, mais sans y déterminer la moindre décision précise qui ressemblât, soit à de l'honnêteté, soit au projet formel de commettre une infamie. La seule chose dont je ne doutais pas, et qui cependant me laissait indécis, c'est qu'une faute tuerait Madeleine, et que sans contredit je ne lui survivrais pas une heure.

Je ne saurais vous dire ce qui me sauva. Je me retrouvai dans le parc sans comprendre ni pourquoi ni comment j'y étais venu. Comparativement à l'obscurité totale des corridors, il y faisait clair, quoiqu'il n'y eût, je crois, ni lune ni étoiles. La masse entière des arbres ne formait que de

longs escarpements montagneux et noirs, au pied desquels on distinguait les sinuosités blanchâtres des allées. J'allais au hasard, je côtoyais les étangs. Des oiseaux s'éveillaient et gloussaient dans les roseaux. Longtemps après, une sensation de froid intense me rappela un peu à moi-même. Je rentrai; je refermai les portes avec la dextérité des somnambules ou des voleurs, et je me jetai tout habillé sur mon lit.

VI

Je la rejoignis au moment où elle mettait le pied dans le petit salon qui lui servait de boudoir, et où elle se tenait le jour.

« Aidez-moi à plier mon châle », me dit-elle.

Elle avait l'esprit et les yeux ailleurs, et s'y prenait tout de travers. La longue étoffe chamarrée était entre nous, pliée dans le sens de sa longueur, et ne formait déjà plus qu'une bande étroite dont chacun de nous tenait une extrémité. Nous nous rapprochâmes; il restait à joindre ensemble les deux bouts du châle. Soit maladresse, soit défaillance, la frange échappa tout à coup des mains de Madeleine. Elle fit un pas encore, chancela d'abord en arrière, puis en avant, et tomba dans mes bras tout d'une pièce. Je la saisis, je la tins quelques secondes ainsi collée contre ma poitrine, la tête renversée, les yeux clos, les lèvres froides, à demi morte et pâmée, la chère créature, sous mes baisers. Puis une terrible contraction la fit tressaillir; elle ouvrit les yeux, se dressa sur la pointe des pieds pour arriver à ma hauteur, et, se jetant à mon cou de toute sa force, ce fut elle à son tour qui m'embrassa.

Je la saisis de nouveau; je la réduisis à se défendre, comme une proie se débat, contre un embrassement déses-

péré. Elle eut le sentiment que nous étions perdus; elle poussa un cri. J'ai honte de vous le dire, ce cri de véritable agonie réveilla en moi le seul instinct qui me restât d'un homme, la pitié. Je compris à peu près que je la tuais; je ne distinguais pas très bien s'il s'agissait de son honneur ou de sa vie. Je n'ai pas à me vanter d'un acte de générosité qui fut presque involontaire, tant la vraie conscience humaine y eut peu de part! Je lâchai prise comme une bête aurait cessé de mordre. La chère victime fit un dernier effort; c'était peine inutile, je ne la tenais plus. Alors, avec un effarement qui m'a fait comprendre ce que c'est que le remords d'une honnête femme, avec un effroi qui m'aurait prouvé, si j'avais été en état d'y réfléchir, à quel degré d'abaissement elle me voyait réduit, comme si instantanément elle eût senti qu'il n'y avait plus entre nous ni discernement du devoir, ni égards, ni respect, que cette commisération de pur instinct n'était qu'un accident qui pouvait se démentir; avec une pantomime effrayante qui répand encore aujourd'hui sur ces anciens souvenirs toute sorte de terreurs et de honte, Madeleine marcha lentement vers la porte, et, ne me quittant pas des yeux, comme on agit avec un être malfaisant, elle gagna le corridor à reculons. Là seulement elle se retourna et s'enfuit.

J'avais perdu connaissance, tout en me maintenant encore debout. Je me traînai, comme je le pus, jusqu'à mon appartement: je n'avais qu'une idée, c'est qu'on ne me trouvât pas évanoui dans les escaliers. Arrivé devant ma porte, même avant d'avoir pu l'ouvrir, il me fut impossible de me soutenir davantage. Machinalement, je m'assurai qu'il n'y avait personne dans les corridors. Le dernier sentiment qui subsista une seconde encore fut que Madeleine était en sûreté, et je tombai roide sur le carreau.

Ce fut là que je revins à moi, une ou deux heures après, tout à fait à la nuit, avec le souvenir incohérent d'une

scène affreuse. On sonnait le dîner; il me fallut descendre. J'agissais, j'avais les jambes libres; il me semblait avoir reçu un choc violent sur la tête. Grâce à cette paralysie très réelle, j'éprouvais une sensation générale de grande souffrance, mais je ne pensais pas. La première glace où je m'aperçus me montra la figure étrangement bouleversée d'un fantôme à peu près semblable à moi, que j'eus de la peine à reconnaître. Madeleine ne parut point, et il m'était presque indifférent qu'elle fût là ou ailleurs. Julie, fatiguée, chagrine, ou inquiète de sa sœur et très probablement bourrelée de soupçons, — car, avec cette singulière fille clairvoyante et cachée, toutes les suppositions étaient permises, et cependant demeuraient douteuses, — Julie ne devait pas nous rejoindre au salon. Je me retrouvai seul avec M. d'Orsel jusqu'au milieu de la soirée; j'étais inerte, insensible et comme de sang-froid, tant il me restait peu de sens pour réfléchir et de force pour être agité.

Il était dix heures à peu près quand Madeleine entra, changée à faire peur et méconnaissable aussi, comme un convalescent que la mort a touché de près.

« Mon père, dit-elle sur un ton d'inflexible audace, j'ai besoin d'être seule un moment avec M. de Bray. »

M. d'Orsel se leva sans hésiter, embrassa paternellement sa fille et sortit.

« Vous partez demain, me dit Madeleine en me parlant debout, et j'étais debout comme elle.

— Oui, lui dis-je.

— Et nous ne nous reverrons jamais! »

Je ne répondis pas.

« Jamais, reprit-elle; entendez-vous? Jamais. J'ai mis entre nous le seul obstacle qui puisse nous séparer sans idée de retour. »

Je me jetai à ses pieds, je pris ses deux mains sans qu'elle y résistât; je sanglotais. Elle eut une courte faiblesse qui

lui coupa la voix; elle retira ses mains, et me les rendit dès qu'elle eut repris sa fermeté.

« Je ferai tout mon possible pour vous oublier. Oubliez-moi, cela vous sera plus facile encore. Mariez-vous, plus tard, quand vous voudrez. Ne vous imaginez pas que votre femme puisse être jalouse de moi, car à ce moment-là je serai morte ou heureuse, ajouta-t-elle, avec un tremblement qui faillit la renverser. Adieu. »

Je restai à genoux, les bras étendus, attendant un mot plus doux qu'elle ne disait pas. Un dernier retour de faiblesse ou de pitié le lui arracha.

« Mon pauvre ami! me dit-elle; il fallait en venir là. Si vous saviez combien je vous aime! Je ne vous l'aurais pas dit hier; aujourd'hui cela peut s'avouer, puisque c'est le mot défendu qui nous sépare. »

Elle, exténuée tout à l'heure, elle avait retrouvé par miracle je ne sais quelle ressource de vertu qui la raffermissait à mesure. Je n'en avais plus aucune.

Elle ajouta, je crois, une ou deux paroles que je n'entendis pas; puis elle s'éloigna doucement comme une vision qui s'évanouit, et je ne la revis plus, ni ce soir-là, ni le lendemain, ni jamais.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

1767. — Naissance de BENJAMIN CONSTANT.

1783. — Naissance de HENRI BEYLE (STENDHAL).

1802. — CHATEAUBRIAND : *René* (dans le *Génie du Christianisme*).

M^me^ DE STAËL : *Delphine*.

1803. — Naissance de PROSPER MÉRIMÉE.

1804. — Naissance de SAINTE-BEUVE.

SENANCOUR : *Obermann*.

1807. — M^me^ DE STAËL : *Corinne*.

1816. — CONSTANT : *Adolphe* (écrit en 1807).

1820. — Naissance de FROMENTIN.

1822. — STENDHAL : *De l'Amour*.

1827. — STENDHAL : *Armance*.

1829. — MÉRIMÉE : *Chronique du règne de Charles IX*.

1830. — Mort de CONSTANT.

STENDHAL : *Le Rouge et le Noir*.

1832. — GEORGE SAND : *Indiana*.

1833. — MÉRIMÉE : *Mosaïque*.

1834. — SAINTE-BEUVE : *Volupté*.

1835. — BALZAC : *Le Lys dans la Vallée*.

1836. — MUSSET : *Confession d'un Enfant du Siècle*.

1839. — STENDHAL : *La Chartreuse de Parme*.

L'Abbesse de Castro (suivie d'autres *Chroniques italiennes*).

1841. — MÉRIMÉE : *Colomba*.
1842. — Mort de STENDHAL.
1847. — MÉRIMÉE : *Carmen*.
1862. — FROMENTIN : *Dominique*.
1866. — MÉRIMÉE : *La Chambre Bleue*.
1868. — MÉRIMÉE : *Lokis*.
1869. — Mort de SAINTE-BEUVE.
1871. — Mort de MÉRIMÉE.
1876. — Mort de FROMENTIN.
1883. — STENDHAL : *Chroniques italiennes inédites*.
1889. — STENDHAL : *Lamiel* (inachevé, écrit de 1839 à 1842).
1890. — STENDHAL : *Vie de Henri Brulard* (écrit de 1832 à 1836).
1894. — STENDHAL : *Lucien Leuwen* (inachevé, écrit de 1834 à 1836).
1895. — CONSTANT : *Journal Intime*.
1921. — SAINTE-BEUVE : *Le Clou d'Or* (suivi d'autres nouvelles).

TABLE DES MATIÈRES

LES ROMANS DE L'INDIVIDU

I. — L'esthétique du roman 1
II. — *Adolphe* 24
III. — *Volupté* 41
IV. — Stendhal et le roman 80
V. — Mérimée nouvelliste 118
VI. — *Dominique* 135

FLORILÈGE

CONSTANT: *Le Journal Intime, 1807* 147
— *Adolphe* 157
SAINTE-BEUVE: *Volupté*, I 167
— — II 180
STENDHAL: *Lettre à Balzac* 191
— *Vie de Henri Brulard*, I 198
— — II 201
— — III 203
— — IV 208

STENDHAL : *Armance* 211
— *Le Rouge et le Noir*, I 215
— — II 220
— — III 231
— — IV 242
— *La Chartreuse de Parme* 247
— *Lucien Leuwen* 265
— *Lamiel*, I 274
— — II 278

MÉRIMÉE : *Chronique du Règne de Charles IX* 284
— *Tamango* 290
— *La partie de tric-trac* 291
— *La Vénus d'Ille* 294
— *Carmen* 299
— *Colomba* 305
— *La double méprise* 313

FROMENTIN : *Dominique*, I 317
— — II 319
— — III 321
— — IV 322
— — V 326
— — VI 330

Tableau chronologique 335

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 1er MARS 1928

POUR

« LES ARTS ET LE LIVRE »

PAR L'IMPRIMERIE CHASSAING ET FILS

DE NEVERS

Date Due

MAR 1 8 '66

PRINTED IN U. S. A.

840.8 H99

a39001 007989778b

77005

G.E.STECHERT&Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK